François Rollin

# Dictionnaire *amoureux* de la bêtise

PLON

François Rollin

# Dictionnaire *amoureux* de la bêtise

PLON

François Rollin

# Dictionnaire *amoureux* de la bêtise

*Dessins de Catherine Pomper*
*(exécutés les yeux bandés)*

PLON
www.plon.fr

## Du même auteur

*J'ai réfléchi pour vous*, Glénat, 2001.
*Les Grands Mots du professeur Rollin*, Points, 2006.
*Les Belles Lettres du professeur Rollin*, Points, 2007.
*Astier et Rollin posent les bases de la pensée moderne. Entretien libre sur la transmission entre générations*, avec Alexandre Astier, Éditions Jacob-Duvernet, 2010.
*Les Rollinettes*, illustré par Benjamin Chaud, Éditions L'Édune, 2011.
*Colères*, Stock, 2015.
*Les Dictées loufoques du professeur Rollin*, Éditions de la Martinière, 2015.
*Épîtres*, avec Arnaud Joyet et Arnaud Tsamère, Éditions de la Martinière, 2016.
*Suis-je bête !*, illustré par Daniel Goossens et préfacé par Alexandre Astier, PUF, 2020.
*Mémoires d'un gros mytho*, illustré par Stéphane Trapier et préfacé par Dany Boon, Hugo & Cie-Desinge, 2022.

Collection créée par Jean-Claude Simoën
et
dirigée par Grégory Berthier-Saudrais

Direction artistique © Delphine Delastre
© Catherine Pomper
Dessins intérieurs de Catherine Pomper

© Éditions Plon, un département de Place des Éditeurs, 2022

92, avenue de France
75013 Paris
Tél. : 01 44 16 09 00
Fax : 01 44 16 09 01
www.plon.fr
www.lisez.com

EAN : 978-2-259-31035-2

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

*Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.*

# Sommaire

Titre

Du même auteur

Copyright

Préface

A

*Aa*

*Abandon*

*Abr(o)uti*

*Absurde (Raisonnement par l')*

*Accident domestique*

*Actor*

*Adam, Michel*

*Administration*

*Affaire (conclue)*

*Alcool*

*Allemand*

*Alouette*

*Âne*

*Anglais*

*Anouilh, Jean*

*Aragon, Louis*

*Arlésienne*

*Arménien*

*Arrosage*

*Audiard, Michel*

*Autisme*

*Autodéfinition*

*Autruche*

B

*B.A.*

*B.A. bis*

*Bachelot, Roselyne*

*Baignoire*

*Balai*

*Balzac, Honoré de*

*Barratin, Anne*

*Bégaudeau, François*

*Beigbeder, Frédéric*

*Belge*

*Bêtisier*

*Bette*

*Bière*

*Binaire (non !)*

*Blanchard, Jean Baptiste*

*Blanche, Francis*

*Blé*

*Boiste, Pierre-Claude-Victor*

*Bourrache*

*Bouvard et Pécuchet*

*Brassens, Georges*

*Brecht, Bertolt*

*Brel, Jacques*

*Bretons*

*Brie, Albert*

*Brioche*

*Bruyère, Jean de La*

*Bteise*

C

*Cairon, Jules, dit Jules Noriac*

*Calomnie*

*Calvados*

*Cambrai*

*Cambré*

*Caméléon*

*Camus, Albert*

*Caneton*

*Canon*

*Cantonade*

*Carassin*

*Carbonade*

*Carlier, Guy*

*Carnaval*

*Carotte de Vík*

*Cassoulet(s)*

*Castaldi, Benjamin*

*Cerveau*

*Chagrin (d'amour)*

*Chat*

*Chat bis*

*Chaussure*

*Chauvot de Beauchêne, Edme-Pierre*

*Chewing-gum*

*Chien*

*Chiflet, Jean-Loup*

*Chleuasme*

*Chopinot, Régine*

*Cipolla, Carlo Maria*

*Coin (de la rue)*

*Comiques (en formation)*

*« Comme quoi » quoi ?*

*Commissariat*

*Con, connerie*

*Concon*

*Connerie, con*

*Coppée, François*

*Cordoue*

*Cornichon*

*Corse*

*Coupes*

*Cravate*

*Crèche*

*Crêpes*

*Crocodile*

*Croissants*

*Cuiller*

D

*DAB*

*DAM*

*Dannemark, Francis*

*Dans la douleur tu enfanteras*

*Dard, Frédéric*

*De Gaulle, Charles*

*De Groodt, Stéphane*

*Deleuze, Gilles*

*Dès, Henri*

*Desbordes-Valmore, Marceline*

*Devinettes*

*Dictionnaire de la bêtise et des erreurs de jugement*

*Dictons*

*Dinde*

*Dîner (de cons)*

*Dommage*

*Doris, Pierre*

*Douanier*

*Doute*

*Dragutin, Joël*

*Dromadaire*

*Duel*

*Dumas fils, Alexandre*

*Dutourd, Jean*

E

*Eau*

*Échecs*

*Échelle*

*Écureuil*

*Einstein, Albert*

*Éjection*

*Éléphants (et lièvre)*

*Embarras*

*Émeu*

*Empathie*

*Enfantin*

*Ennui (solution 1)*

*Ennui (solution 2)*

*Énora*

*Entartage*

*Épistole*

*Erreur ?*

*Escroquerie (en bande télévisée)*

*Espagnol*

F

*Faisan*

*Faucon*

*Féministes*

*Ferrofluide*

*Fersen, Thomas*

*Feu*

*Film (bête)*

*Flanc*

*Flauberilège*

*Flèche*

*Foix (Il était une)*

*Foudre*

*Fourest, Caroline*

*Fournier, Jean-Louis*

*France, Anatole*

*Fumées*

*Fumier*

G

*Gainsbourg, Serge*

*Gamme bis*

*Garilli, Nicole*

*Gastronomie*

*Geluck, Philippe*

*Girardin, Delphine de*

*Glucksmann, André*

*Gourio, Jean-Marie*

*Grands frères*

*Gravité*

*Grozdanovitch, Denis*

*Guerres*

H

*Hallier, Jean-Edern*

*Hara-Kiri*

*Hébreu*

*Hugo, Victor*

*Hurvoy, Stéphane*

I

*Illustrations*

*Imposture*

*Incitation*

*Inconséquence*

*Indésirables*

*Intelligence*

*Italien*

J

*Jankélévitch, Vladimir*

*Jaoui, Agnès*

*Jarnac*

*Jerphagnon, Lucien*

*Jobert, Antoine Claude Gabriel*

*Jus de chaussette dé-jus-de-chaussettisé*

K

*Kangourou*

*Kébéquoi ?*

*Kitaibaraki*

*Kundera, Milan*

L

*Labouïsse-Rochefort, Jean-Pierre-Jacques-Auguste de*

*Lacombe, Jean-Yves*

*Lacroix, Grégoire*

*Lacunes*

*Largeur*

*Lavabo*

*Léautaud, Paul*

*Ledig, Agnès*

*Légaré, Pierre*

*Lévis, Pierre Marc Gaston de*

*Lièvre*

*Light*

*Lissette, Lissoir*

*Luce, Renan*

*Lune (Comme la)*

M

*Macassar*

*Maori*

*Mariotte, Laurent*

*Marmontel, Jean-François*

*Marqueurs*

*Marrons*

*Masses*

*Massillon, Jean-Baptiste*

*Mathématiques*

*Mathieu, Mireille*

*Mauriac, François*

*Mehta, Zubin*

*Mensonge*

*Métiers*

*Mirabellier*

*Mirliton*

*Misère(s) entrepreneuriale(s)*

*Montherlant, Henry de*

*Mur*

*Muraille*

*Musil, Robert*

N

*Napoléon*

*Napoléon pensant*

*Nature*

*Nez (Sous mon)*

*Ninja*

*No-kill*

*Noyer*

*Numérologie*

*Nyctalope*

O

*Obsèques*

*Oie*

*ONB*

*Ormesson, Jean d'*

*Oubliés (faute de place)*

*Oulipo*

*Oups*

P

*Panneau*

*Papa*

*Papillons*

*Parcs*

*Pas si bête*

*Passard, Alain*

*Paternité*

*Paturel, Sabine*

*Pécuchet*

*Petit pois*

*Peupliers*

*Picorage, picoragement, picoration*

*Piétons*

*Plagiat antichronologique*

*Plaisanterie (« à la con »)*

*Pluie*

*Pluriels en -ous et -oux*

*Pluvier*

*Poissons*

*Polony, Natacha*

*Ponchon, Raoul*

*Poules*

*Pousse*

*PQ*

*Presse-étoupe*

*Prévert, Jacques*

*Prise de (pré-)position*

*Prise de tête*

*Promesse (mal tenue)*

*Proverbes*

*Pruneaux*

Q

*QI*

*Québécois*

*Question bête*

R

*Radio*

*Récréation (Cour de)*

*Régismanset, Charles*

*Renard, Jules*

*Renard, Jules (addendum)*

*Résurrection*

*Rey, Alain*

*Rhinocéros*

*Ribes, Jean-Michel*

*Richter (sans échelle)*

*Roger, Alain*

*Rollin, François*

*Rond-Point (Théâtre du)*

*Russe*

S

*Saint-bernard*

*Saint-Valentin*

*Scrabble*

*Serbe*

*Sérendipité*

*Shegar*

*Signature*

*Ski*

*Sloterdijk, Peter*

*Sommer, Édouard*

*Somnambule*

*Sosthène*

*Soupe*

*Sports*

*Stupid*

*Suisse*

*Suivisme (langagier)*

*Superstitions*

T

*Tapis (de bain)*

*Tarte*

*Tâtonnements*

*Taureau*

*Téléphone*

*Télévision (bêtise)*

*Télévision (distance)*

*Tertulia*

*Test rabelaisien*

*Textos (du genou)*

*Théâtre*

*Tirade (des sots)*

*Tortue*

*Tract*

*Triboulet*

*Trouillomètre*

*Turner, William*

*Twackejveudir ?*

U

*Unamuno, Miguel de*

V

*Vaches*

*Valise*

*Van Boxsel, Matthijs*

*Victimisation*

*Vidange*

*Vizorek, Alex*

V

*Watson*

X

*Xerxès Ier*

*Xylocampe*

Y

*Yalta*

*Yoyoter*

*Yttrium*

Z

*Zapping*

*Zèbres*

*Zéro, Karl*

*Zythum*

Dans la même collection

Actualité des Éditions Plon

# Préface

Que de belles fleurs sont écloses depuis vingt-deux ans sur l'arbre magique des « Dictionnaires amoureux » ! Que de grands et beaux sujets, pêle-mêle : l'Inde, les trains, le piano, Shakespeare, l'islam, le rugby, le Nord, le jazz, Napoléon, l'Alsace, le cinéma, la Chine, le Général, le théâtre, la gastronomie, la Grèce…

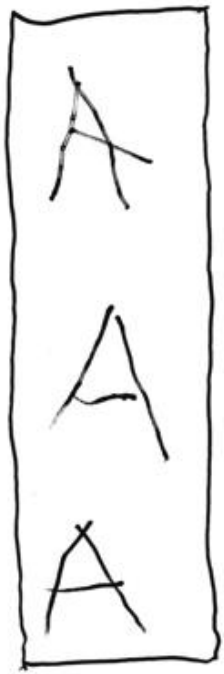
Avec, çà et là, quelques fleurs atypiques, le crime, les faits divers, ou l'inutile, qui ont fait dire aux puristes : « Et pourquoi pas la bêtise, tant qu'on y est !!?? » Et chacun de souhaiter narquoisement bon courage au malheureux qui hériterait d'un sujet aussi incongru !

Le malheureux, ce fut moi, et le malheureux, qu'on se le dise, est follement heureux du cadeau.

Non seulement parce que la bêtise est la chose la mieux partagée en ce bas monde, mais aussi parce que son polymorphisme ajouté à son omniprésence en fait un des sujets les plus riches et les plus inépuisables qui soient.

L'homme a écrit sur la bêtise, des aphorismes, des livres, des chansons ; il a fait et continue de faire des bêtises, des petites, des grosses, des récurrentes, des stupéfiantes ; il a réfléchi à la bêtise, ce qui est oxymoron comme tout ; et puis, pour que la fête soit complète, il a sciemment écrit des bêtises, pour faire rêver et surtout pour faire rire, et, je le confesse, je ne me suis personnellement pas privé de ce plaisir farfelu que j'espère bientôt partagé.

J'ai mis dans ce DAB (voir ce mot) mes amis, mes amours, mes idoles, mes passions, mes marottes, mes délires, mes coups de griffes, mes coups de cœur, ma joie de vivre… et tout ce que j'ai oublié, le lecteur le trouvera tout bêtement à l'entrée « Lacunes »…



## Aa

Que fait donc ce petit fleuve tranquille qui coule sur 89 kilomètres dans la région Hauts-de-France, que fait donc l'Aa en tête d'un *Dictionnaire amoureux de la bêtise* ?

La réponse est simple et claire : il fait écran, ou plus exactement il fait diversion.

La première entrée est en effet stratégiquement très sensible dans un « Dictionnaire amoureux » : étant celle que la majorité des lecteurs découvriront en premier, elle donne au sujet traité une importance, une primauté qu'on ne voudrait pas forcément lui conférer.

On prend le risque que le lecteur se demande avec perplexité, voire suspicion : « Pourquoi l'abandon figure-t-il en première place dans ce livre ? Qu'a voulu nous signifier l'auteur avec cet incipit particulier ? »

Il fallait donc, pour parer à cet inconvénient, trouver un mot qui puisse occuper la première place alphabétique en toute neutralité. L'Aa remplit parfaitement ce rôle, puisqu'il n'a rien à voir, ni de près ni de loin, avec la bêtise.

C'est aussi bête que ça.

## Abandon

12 juillet 1966.

J'ai 13 ans, et je suis en vacances avec mes parents en Bavière. C'est bien joli, la Bavière, mais la télévision y est encore fort rare, et je ne peux pas suivre le Tour de France en cours, et notamment les exploits espérés de mon idole, Jacques Anquetil, déjà quintuple vainqueur du Tour. La veille, la 19e étape reliait Chamonix à Saint-

Étienne. Que s'est-il passé ? Après le petit déjeuner, mon amour de papa va acheter un journal, en allemand bien sûr, car les journaux français ne sont pas distribués dans ce joli petit coin de Bavière.

Il le feuillette devant moi, à la recherche de la rubrique des sports. C'est en page 13 (comme par hasard !), dans un minuscule encadré en bas à droite, que nous découvrons enfin les nouvelles du Tour.

Elles sont titrées : « *Anquetil hat aufgegeben.* »

Je ne parle pas l'allemand. Il faut que papa m'aide. Il prend son courage à deux mains, et il traduit pour moi : « Anquetil a abandonné. »

Quoi ?? Anquetil ?! Abandon ?!? Comment est-ce possible ?!!?

La suite de l'articulet avance un début d'explication : selon le manager du Grand Jacques (« l'autre » Grand Jacques), son coureur aurait été intoxiqué par la cuisine servie à l'hôtel italien à l'issue de la 18e étape Briançon-Turin.

Je n'ai jamais pardonné aux Italiens. Depuis le 12 juillet 1966, chaque fois que je mange des pâtes, j'ai comme une appréhension.

N.B. : Je peux comprendre l'étonnement du lecteur : que vient faire dans le DAB (voir ce mot) cette histoire d'abandon ? Je le confesse sans détour : elle n'était qu'un subterfuge, un peu « bête » (et c'est ainsi que nous retombons sur nos pattes), pour donner à l'Aa (voir ce mot) un successeur alphabétique qui ne soit pas trop « touchy » (à prononcer à l'anglaise, « teutshi », sinon c'est la porte ouverte aux pires calembours).

## Abr(o)uti

Raymond, un ami du cousin de l'oncle par alliance de mon beau-frère, s'est fait traiter un jour d'abruti par un quidam d'origine espagnole.

L'origine de l'assaillant a son importance, car le son « u » n'existe pas en espagnol. Le « u » se dit « ou ».

De telle sorte que la victime a compris « abrouti », et ne s'est pas offusqué un instant d'être traité de « bois dont les premières pousses ont été mangées par le bétail ou le gibier et sont mal venues », ou plus

généralement de « talus ou surface herbue brouté par un animal ruminant ».

Tout juste Raymond s'est-il demandé ce que la sylviculture venait faire là-dedans, et a-t-il vécu une bonne dizaine de secondes de perplexité.

C'est toujours mieux qu'un pugilat.

## Absurde (Raisonnement par l')

La bêtise, fort heureusement, ne vous condamne pas à mort, mais l'intelligence peut vous sauver la vie, comme le montre cette histoire édifiante, dont on ne sait ni où ni quand elle se passe – et on se moque de ne pas le savoir puisque cela n'a aucune espèce d'importance.

C'est l'histoire de trois condamnés à mort, auxquels, à la veille de leur exécution, le ministre de la Justice adresse une proposition originale, celle d'accorder la grâce au plus intelligent des trois.

Pour déterminer lequel de ces condamnés est le plus intelligent, on leur propose l'épreuve que voici.

Les trois condamnés sont rassemblés dans une cour carrée ceinte de quatre hauts murs, au milieu de laquelle on a disposé une malle fermée contenant trois disques blancs et deux disques noirs, contenu attesté par l'huissier de service et dont les prisonniers sont informés. Le ministre viendra tirer au hasard trois disques dans cette malle, qu'il collera dans le dos respectif de chacun des « concurrents ». Ainsi, chacun pourra voir quel disque portent les deux autres, mais ne pourra évidemment voir celui qu'il a dans le dos.

Et le hasard, qui fait bien les choses, veut que les trois condamnés héritent d'un disque blanc. Ils sont donc strictement à égalité de chances. Le premier qui dira quel disque, blanc ou noir, il a dans le dos, sera gracié. S'il se trompe, il mourra au terme d'un supplice encore plus cruel que de coutume.

Les disques ayant été collés, les trois hommes ouvrent les yeux, et, dix secondes plus tard, le plus intelligent d'entre eux lève la main, dit : « J'ai un blanc », et il est gracié comme promis.

Comment diable a-t-il trouvé la bonne solution, de surcroît en un temps record ? Il a fait tout bêtement un double raisonnement par l'absurde.

Il s'est dit : « Supposons que j'aie un disque noir dans le dos. L'un des deux autres, voyant mon disque, se dirait alors : "Supposons que j'aie un disque noir dans le dos, et puisqu'un de mes camarades a déjà un disque noir, le troisième homme verrait deux disques noirs, et sachant qu'il n'y a que deux disques noirs dans la malle, il dirait logiquement : 'J'ai un blanc.' Or il ne le dit pas. C'est donc que je n'ai pas un noir comme dans mon hypothèse, mais un blanc, et je peux déclarer : "J'ai un blanc" sans risque de me tromper. »

« Or, poursuit le premier, aucun des deux ne dit : "J'ai un blanc." C'est donc que mon hypothèse de départ était fausse, je n'ai pas un noir, mais un blanc, et je le dis. »

L'intelligence peut donc vous sauver la vie, même si sa pratique intensive exige parfois, comme le sent peut-être présentement le lecteur, de recourir à cet autre petit disque blanc qu'on appelle Doliprane.

## Accident domestique

Que faire quand un enfant a bu accidentellement (et bêtement) du jus de chaussette ?

C'est un accident rare, comme le suggère son nom d'« accident », mais qui est assez délicat.

Surtout, il ne faut pas traîner. Pour être très précis, il ne faut pas traîner les pieds. Il faut intervenir TAC (Toutes Affaires Cessantes).

En premier lieu, il faut rassurer l'enfant. Un enfant qui boit du jus de chaussette le fait bien souvent pour exprimer une inquiétude, et c'est cette inquiétude qu'il convient de dissiper.

Il faut donc dire à l'enfant des tas de choses rassurantes, comme : « La France maîtrise parfaitement son énergie nucléaire », « Le Soleil ne s'éteindra que dans 5 milliards d'années », « Ton pistolet à pétard est sur le buffet du salon », « Les chauves-souris n'attaquent pas les enfants » ; lui dire que le football n'est qu'un jeu, qu'une mayonnaise qui a tranché peut être sauvée (voir : Enfantin), que les élections municipales n'ont lieu que tous les six ans, que l'Europe produit suffisamment de frites, qu'Adolf Hitler est bien mort.

Lorsque l'enfant est rassuré, en général, il vomit. Recueillez alors le jus de chaussette dans une bassine en plastique, et classez l'affaire sans suite.

Si l'enfant rassuré ne vomit pas, il faut lui administrer du jus de chaussure.

Le jus de chaussure ne se trouvant pas dans le commerce, il n'y a pas d'autre issue que de le fabriquer soi-même, et c'est un travail long et minutieux.

Le mieux est donc de suivre ce conseil : ne laissez jamais traîner à la portée des enfants une bouteille de jus de chaussette sans étiquette.

Ou, à la rigueur, du jus de chaussette dé-jus-de-chaussettisé, dont vous trouverez la recette dans ce DAB, à l'entrée « Jus de chaussette dé-jus-de-chaussettisé ».

## *Actor*

Parmi les nombreuses différences entre bêtise et connerie, l'une des plus voyantes est qu'il a existé un grand acteur britannique

nommé Sean Connery, alors qu'on ne connaît aucun acteur, britannique ou pas, nommé Sean Betty's.

## Adam, Michel

Michel Adam (1926-2007) est un philosophe français, « inventeur » d'un « spiritualisme moral ».

Étudiant à la Sorbonne, Michel Adam a suivi l'enseignement de Gaston Bachelard et de Vladimir Jankélévitch, mais il a aussi été influencé par Joseph Moreau et Louis Lavelle. Spécialiste de philosophie classique (Malebranche, Charron, Descartes), il a beaucoup travaillé sur la question religieuse.

Son *Essai sur la bêtise*, publié en 1975, montre, selon Dame Wikipédia, comment, « en approfondissant les vues de Flaubert, la bêtise est contraire à la plasticité de l'esprit. Elle est "la balourdise" de l'esprit. Cet alourdissement de l'esprit, allant jusqu'à son immobilité devant le réel, paralyse la réflexion et peut toucher les esprits les plus vides comme les têtes les plus pleines. Au contraire, l'intelligence n'est pas prévention ni précipitation, elle n'est pas non plus une série d'idées fixes, mais bien une légèreté de l'esprit : un accueil. Ainsi, "l'esprit doit être léger devant le réel, et laisser pénétrer ce qui peut l'instruire. La véritable intelligence ne s'arrête pas au jugement qu'autrui nous impose ; il faut plus de légèreté que cela. De la même façon, un jugement abrupt marque un esprit limité." Cette plasticité n'est possible que s'il se crée un écart entre l'esprit et le réel. C'est cet écart qui repousse notre rapport d'immédiateté avec la nature, et qui rend la vie morale possible ».

Ce DAB n'a pas vocation à juger les ouvrages ayant pour sujet la bêtise. Il ne peut qu'en recommander la lecture, car il n'y a pas de lecture qui ne soit, à un titre ou à un autre, recommandable.

## Administration

Georges Courteline s'est échiné en vain : la bêtise de l'Administration n'a pas reculé d'un iota depuis *Messieurs les ronds-de-*

*cuir,* paru en 1893. Elle a même enflé d'année en année, non pas, selon moi, sur le mode d'une progression arithmétique, ce qui serait un moindre mal, mais sur celui d'une progression géométrique, dont j'estime la raison (c'est-à-dire le nombre par lequel il faut multiplier le chiffre d'une année pour obtenir celui de l'année suivante) à 1,01. Cela signifie que, si cette bêtise était de valeur 1 en 1893, elle vaut 3,61 en 2022, et vaudra 9,77 dans un siècle.

Comme on le voit, je suis assez modéré dans mon jugement, puisque, si je m'étais laissé porter par ma première intuition, à savoir une progression de raison 1,05, la bêtise de l'Administration s'évaluerait aujourd'hui à 541,28, c'est-à-dire que l'Administration serait environ 541 fois plus bête que sous Courteline, alors que, grâce à mon indulgence doublée de mon sens inné de la mesure, je ne la considère que 3,61 fois plus bête.

Cependant, même dans cette hypothèse basse, une seule entrée ne suffira évidemment pas à rendre compte de la bêtise de l'Administration. Il faudrait lui consacrer tout un « Dictionnaire amoureux », un DABA, qui ne refléterait convenablement la triste réalité que s'il comportait une quarantaine de tomes.

Avant de donner quelques exemples flagrants de la bêtise de l'Administration, je m'engouffre avec intrépidité dans le sujet qui fâche, dans l'aspect « touchy » (voir : Abandon) du problème, à savoir la question de la responsabilité. Il est courant, pour qui dénonce l'affligeante bêtise de l'Administration, de prendre la précaution diplomatique de préciser que « la bêtise avérée de l'Administration n'implique pas celle de ses représentants, qu'on appelle généralement fonctionnaires. C'est la machine qui est malade, ce ne sont pas ses rouages. C'est le système qui est pourri, ce ne sont pas les individus que le système appointe ».

C'est aller trop vite en besogne.

Lorsqu'on se heurte à la bêtise de l'Administration, c'est parfois à des systèmes informatiques que l'on a affaire, à des machines, à des robots, mais derrière ces écrans se cachent toujours des êtres humains. Du reste, quand le problème s'aggrave, c'est alors à des êtres humains que l'on se confronte directement, et c'est l'occasion de constater qu'ils sont, ou se montrent, aussi bêtes, sinon plus, que le système qui les emploie. Et les rares exceptions ne font que confirmer la règle.

J'ai personnellement expérimenté plus souvent qu'à mon tour que

le fonctionnaire qui serait à même, s'il avait trois grammes de jugeote et une conscience même vague de la bêtise du monstre qui le nourrit, de résoudre le problème posé, que ce fonctionnaire donc s'abrite derrière des consignes qu'il sait pourtant inapplicables et ne fait aucun effort pour débrouiller l'affaire, manifestant ainsi une forme indéniable de bêtise.

Le même raisonnement vaut dans le secteur privé. Si telle grande enseigne pâtit d'une réputation exécrable, c'est bien sûr la faute de sa lourdeur organisationnelle, d'un mode de gestion inadapté, mais c'est aussi, on ne va pas se mentir (voir : Suivisme [langagier]), la faute de ses employés, du plus petit au plus grand. Libre à chacun de ventiler comme il lui plaira les responsabilités de la gabegie, mais personne, ou presque personne dans la maison ne peut s'en laver les mains.

Notons au passage que les fonctionnaires les plus généralement décriés sont loin d'être les plus bornés : je parle là des fonctionnaires de police et des gendarmes qui opèrent sur le terrain, au contact de la vraie vie des vrais gens : ceux-là se montrent souvent assez intelligents pour faire respecter l'esprit de la loi plutôt que sa lettre.

Mais ceux qui travaillent dans les bureaux, à l'abri d'un Hygiaphone, planqués derrière deux hôtesses d'accueil et trois sous-fifres zélés, ceux-là atteignent en totale impunité des records de bêtise qui font honneur à la Bêtise bureaucratique qui les gouverne et les nourrit.

Lorsqu'on m'a volé mes papiers, carte d'identité, permis de conduire, et carte grise, il m'a bien fallu les renouveler. Cela suppose d'abord de faire une déclaration de vol dans un commissariat, et la chose ne se fait que sur rendez-vous, dans un délai allant de quinze jours à deux mois à partir du signalement du vol.

Il faut ensuite compter une bonne heure d'attente dans la salle riante et accueillante du commissariat, puis une heure et demie pour établir laborieusement une déclaration qui serait expédiée en dix minutes par n'importe quel titulaire du certificat d'études. À l'issue de cette épreuve, on ne vous remet pas de document papier : les déclarations de vol sont désormais dématérialisées, et ne comportent donc plus aucun tampon de l'organisme émetteur.

Vient alors la démarche pour obtenir un duplicata de carte grise. Elle aussi se fait uniquement en ligne, et malheur à ceux qui n'ont pas

d'ordinateur. Il est rigoureusement impossible de joindre par téléphone un quelconque fonctionnaire. C'est l'ordinateur qui vous répond que, pour obtenir un duplicata de carte grise, il faut fournir une photocopie de son permis de conduire.

— Mais le mien a été volé !!!

— Faites faire un duplicata de votre permis, dit la machine, intraitable.

— Oui, mais pour obtenir un duplicata du permis de conduire, il faut fournir, comme vous devriez le savoir, une pièce d'identité, et la mienne m'a été volée, comme il est mentionné sur la déclaration de vol dématérialisée que je vous ai adressée.

— La déclaration de vol que vous nous avez adressée n'est pas valable, car elle ne comporte pas le tampon de la police ni de la gendarmerie.

Retour au commissariat initial :

— Pouvez-vous m'apposer un tampon, s'il vous plaît, au bas de cette déclaration établie par vos soins, car les services de la préfecture le réclament impérativement ?

— Non, monsieur, sûrement pas, on vous l'a déjà dit ici, et on vous l'a répété au téléphone : on ne met plus de tampon.

Je hausse très légèrement le ton : on me menace d'un procès-verbal pour outrage, assorti d'une menace de mise en garde à vue.

Douze allers-retours et deux mois d'échanges avec l'anonyme serveur informatique de la préfecture n'y changeront rien. Je n'aurai jamais mon duplicata, pour lequel cependant l'ANTS (Agence nationale des titres sécurisés) a encaissé mon paiement, qu'elle ne me restituera pas puisque les délais sont forclos.

La bêtise triomphe à tous les étages, avec arrogance, mépris, et la complicité de tous les fonctionnaires qui se reconnaîtront.

Mon ami Jacques souhaite se remarier. Il passe plusieurs semaines à rassembler les nombreuses pièces du dossier exigées par l'Administration. Cela fait, il se rend au service de l'état civil de sa mairie – donc après avoir pris le rendez-vous obligatoire quarante jours auparavant –, puis il patiente deux heures avec son ticket n° 42 dans le hall crasseux de l'hôtel de ville. Le calvaire touche peut-être à sa fin : il est reçu par une personne physique, un fonctionnaire en chair et en os, à qui il présente son dossier. Après trente minutes

d'examen minutieux, tout est en ordre… sauf que l'extrait d'acte de naissance de Jacques ne porte pas la mention de son divorce. Ça ne doit pas être un obstacle : il a apporté un original du jugement de divorce.

— Oui, mais cela n'a pas été reporté sur votre extrait d'acte de naissance !!

— Qu'à cela ne tienne, vous avez les deux documents sous les yeux, il suffit de les agrafer, non ?…

— C'est hors de question, ce ne serait pas conforme au règlement !!

— Que faire, alors ?

— C'est tout simple : il faut envoyer un courrier à la mairie de votre premier mariage, pour vérifier qu'ils ont bien eu communication de votre jugement de divorce, et surtout s'assurer qu'ils vont bien transmettre ce document à votre mairie de naissance, afin que cette dernière le reporte sur l'extrait de naissance qu'elle vous renverra dans un délai d'un à deux mois.

— Mon mariage va donc être reporté de trois mois, c'est très dommageable et c'est absurde !!

— Monsieur, nous avons été bien gentils jusqu'ici, mais si vous insistez, nous allons vous faire expulser par la Sécurité !

Je m'en tiens là de ces anecdotes pathétiques. J'ai des ribambelles d'autres exemples de bêtise effroyable de l'Administration, mais je sens que je vais bientôt lasser, si ce n'est déjà fait, et je dois me résoudre à faire comme j'ai dit en commençant : attendre que Plon me confie le DABA. Et là, « rira bien… ».

## Affaire (conclue)

La télévision de service public propose à l'heure où j'écris ces lignes une émission intitulée « Affaire conclue », qui voit des particuliers de tout poil faire expertiser des objets personnels, afin de les vendre dans la foulée à une brochette de brocanteurs antiquaires enchérisseurs professionnels compétents et sympathiques.

Pour que le titre de l'émission entre bien profondément dans le

reste de cerveau disponible du téléspectateur, les producteurs de l'émission encouragent chaudement, dans l'ombre évidemment, tous les protagonistes, à répéter autant de fois que possible l'expression « affaire conclue », dans des phrases types comme : « Voulez-vous faire une affaire conclue ? », « Je suis venu pour faire une affaire conclue », « J'espère faire une affaire conclue », ou « Venez donc, cher monsieur, faire une affaire conclue ».

C'est une bêtise. Cette tournure est fautive, car on ne « fait » pas une affaire conclue : on conclut une affaire, tout simplement.

## Alcool

Celui (ou « celle », mais ça m'étonnerait) qui a inventé l'alcool a commis une bêtise historique, dont nous n'avons pas fini de payer les conséquences funestes.

C'est au début de l'année 2021 que l'envie m'est venue de dénoncer cette bêtise, et voici ce que je griffonnais à l'époque d'une plume rageuse, sous la forme d'une lettre ouverte au président de la République, car il est vrai que, chaque fois qu'un problème m'accable, écrire une lettre ouverte au président de la République est une tâche qui m'apaise, même s'il est clair que cette lettre ne sera jamais expédiée ni publiée, et donc jamais lue, ni par le Président ni par qui que ce soit d'autre (sauf celle-ci).

*Monsieur le président de la République,*

*Vous me pardonnerez, je n'ai pas la mémoire des dates, mais* grosso modo*, ça fait un an, un an déjà, qu'on patauge dedans : dans l'angoisse, l'incertitude, la pression, le mal-être, la panique, les pensées morbides, la stupeur, la frustration, la torpeur, la sidération, et j'en passe… Tout le monde sait bien de quoi je parle, puisque tout le monde patauge dans la même coronabouillasse anxiogène et macabre. Et la conséquence, qui ne surprendra personne, c'est que nous avons tous besoin de rêver, dès que l'occasion nous en est laissée, d'un monde meilleur, de lendemains plus radieux, d'un avenir plus sympa. Alors on rêve. À tout seigneur (car nous sommes les vassaux de la pandémie) tout honneur, on rêve d'un monde sans Covid. Et puis, sur la lancée, on caresse nos rêves favoris, rêve d'un monde sans violence, sans terrorisme, sans pollution, sans injustice, sans malbouffe, sans guerre, sans misère… un monde sans connerie, même, pour les plus optimistes !*

*Et moi, Monsieur le Président, logé à la même enseigne que tous, il me vient un autre rêve, encore plus fou, encore plus beau, encore plus doux : le rêve d'un monde sans alcool. Ou plutôt, car il faut bien commencer par un bout, le rêve d'une France sans alcool. L'alcool, cette saloperie délétère aussi vieille que l'homme (ou la femme, mais ça m'étonnerait) qui l'inventa jadis, l'alcool, cet effroyable poison, « avec son terrible cortège » – salut, Malraux – de malheurs, de violence, de désarroi, de solitude, de maladies, de morts, de démence, de souffrance, de déchéance et de perdition, un terrible cortège que personne n'aurait l'aplomb de nier.*

*Alors : que diable attendez-vous, Monsieur le Président, pour rêver d'une société sans alcool, et, joignant le geste à la pensée, pour commencer à la construire ? En vous souvenant, bien entendu, de toutes les tentatives passées et avortées, comme l'énorme farce de la tristement légendaire prohibition, où le remède fut bien pire que le mal. La coercition, en la matière, la contrainte et ses variantes dictatoriales sont évidemment à exclure : elles n'ont mené à rien, et ne feront jamais mieux.*

*Tout au contraire, et pardon si j'enfonce des portes entrouvertes, c'est à la culture de l'alcool qu'il faut s'en prendre. Jugez-en lucidement : dans la France de 2021, comme dans celle des siècles passés, toutes les valeurs, tous les concepts, toutes les sensations liés à l'alcool se rangent dans la colonne du positif. L'alcool est*

*convivial, il est gai, il est festif, il parle d'évasion, de soulagement, quand ce n'est pas de bienfaits pour la santé. Tous nos héros boivent, tous nos modèles picolent, tous nos grands esprits célèbrent l'alcool, et l'honorent publiquement. Nos vins, nos cognacs, nos eaux-de-vie sont une fierté nationale et, au passage, une manne financière pour le commerce et pour l'État que vous incarnez.*

*La France, à l'unisson ou presque, chante le poison qui la consume. « C'est à boire, à boire, à boire, c'est à boire qu'il nous faut », « Buvons un coup, buvons-en deux, à la santé du roi de France… », « Il est des nô-ôtres… », « Viens boire un petit coup à la maison… ».*

*Toute la France est alcoolique :*

*— Y a une fête samedi chez Antoine ! Qui vient ?*

*— On vient tous ! Youpi !*

*— Mais ce sera une fête sans alcool, ni sur place ni importé. Qui vient ?*

*— Personne, on va se faire chier !*

*Ou encore :*

*— Allez, Jérémy, bois un petit rhum ! Non ? T'es malade ? T'es fâché ? T'es pédé ?*

*Un rite culturel :*

*— Les amis, c'est l'heure de l'apéro !*

*— Ouaiiiis !*

*— Sans alcool !*

— Ciao *les rabat-joie !*

*Une bonne nouvelle ?*

*— Champagne, évidemment !*

*— Et pourquoi pas du jus de tomate !*

*— Tu plaisantes, j'espère !!*

*On commence le plus tôt possible :*

*— Allez, Matteo, pour tes 13 ans, t'as droit à un verre de morgon. C'est que t'es un homme, maintenant !*

*Les modèles sont là :*

*— T'as vu la descente qu'il a, Depardieu ! Quel bonhomme !!*

*(Remplacez Depardieu par Hemingway, Renaud, Verlaine, Bukowski, Gainsbourg, Toulouse-Lautrec, Baudelaire, Billie Holiday, Edgar Poe, etc., ça fonctionne aussi).*

*Le devoir de la génération montante est de renverser les valeurs de l'alcool, au risque certain de se faire de redoutables ennemis. Allez, on y va : comme on l'a fait pour le tabac, toutes les étiquettes des contenants d'alcool sont désormais noires comme le deuil, et illustrent par des images repoussantes les ravages de l'alcool. On continue : à la télévision, la parole est donnée prioritairement aux ennemis naturels de l'alcool, médecins, sportifs, policiers et gendarmes, travailleurs sociaux… et surtout aux plus avertis de nous tous : les alcooliques repentis, ceux qui savent mieux que personne, et que l'alcool est un poison délétère, et qu'il existe une vie, une vraie belle vie joyeuse… sans une goutte d'alcool !*

*Tous les moyens sont bons, toutes les énergies sont bienvenues, pour juguler le fléau.*

*Monsieur le président de la République, cher Emmanuel, c'est à vous de donner le coup d'envoi. Faites-moi plaisir, terrassez la Bêtise alcoolique, faites-nous plaisir, redites-le, mais à bon escient cette fois : « Nous sommes en guerre ! Nous sommes en guerre contre l'alcool. » C'est là, si la chose vous intéresse, votre meilleure garantie d'entrer dans l'Histoire.*

*Citoyen Rollin*

## Allemand

Pour une petite bêtise, de celles qu'on estime « sans conséquence », l'allemand utilisera le mot *Blödsinn*. « Ne faites pas de bêtises ! » se dit : « *Machen Sie keinen Blödsinn !* »

En revanche, la bêtise au sens de « stupidité », la légendaire bêtise de tel ou tel, se traduit par le mot *Dummheit*. « Il est bête » : « *Er ist dumm*. »

« La bêtise est un fléau » se dit outre-Rhin : « *Dummheit ist eine Plage*. »

Le terme *Narr* correspond plutôt à notre imbécillité. Les *Narren*

sont les simples d'esprit. La maxime « *Kinder und Narren sagen die Wahrheit* » se traduit par : « La vérité sort de la bouche des enfants et des idiots. »

Si l'on parle de bêtise « subjective », comme dans l'affirmation « Hans a fait une grosse bêtise en se mariant », c'est le mot *Torheit* qui conviendra, synonyme de notre « folie ».

Quant à la connerie, la vraie, l'épaisse, elle se nomme en allemand *Doof*.

L'hilarante sentence « *Doof bleibt Doof, da helfen keine Pillen, selbst Aspirin versagt* » se traduit tout naturellement par : « Quand on est con, on est con, il n'y a pas de médicament efficace, même l'aspirine n'est d'aucun secours. »

Côté superlatifs, on pourra se servir de : *dümmer als die Polizei erlaubt* (« plus bête que la police ne l'autorise »), *saublöd* (« bête comme une truie »), ou *strohdumm* (« bête comme du foin »).

## Alouette

L'alouette est-elle gentille ?

On peut le penser, en effet, si l'on se rappelle les paroles de la chanson, qui disent, aussi explicitement que possible : « Alouette, gentille alouette, alouette je te plumerai. »

Il y a là un joli début de preuve. Le poète n'eût pas songé à s'adresser par exemple au chacal, qui est un animal méchant, en le traitant de « gentil chacal ». « Chacal, gentil chacal, chacal, je te plumerai »… Je ne sache pas que qui que soit ait écrit cela, et encore moins chanté.

En revanche, « gentille alouette » sent bien le compliment que l'on adresse à un oiseau gentil.

Il y a certes une forme de restriction, contenue dans le « A-a-a-a » chanté sur une descente de la quinte à la tonique, qui introduit une dimension dubitative.

Si deux individus bavardent, que le plus jeune affirme : « Il va faire beau, cet après-midi », et que le plus vieux lui répond en chantant : « A-a-a-a » et en faisant osciller sa main droite à plat, il faut comprendre dans cette réponse : « Pour ma part, je ne serais pas

étonné qu'il pleuve » (phrase manifestement inspirée du livre de François Morel *Je rigolerais qu'il pleuve*).

Ce « A-a-a-a », avec toutes les transpositions possibles, est incontestablement une expression du doute. Ce qui implique que, tout en qualifiant officiellement l'alouette de gentille, le poète a souhaité nous faire comprendre qu'elle n'est pas forcément si intégralement gentille que cela.

Du reste, la menace du « je te plumerai » vient corroborer cette nuance dans la gentillesse. On n'aurait pas de raison de plumer quelqu'un de vraiment gentil. Alors que quelqu'un de plutôt gentil, mais avec restriction, ce qu'on appelle couramment un couillon, là oui, tout encourage à le plumer.

N.B. : En plus d'être gentille avec restriction, l'alouette est bête, au point de se faire leurrer par de vulgaires miroirs. Mais c'est normal, puisque c'est une bête.

*Voir* : Âne ; Autruche ; Caméléon ; Caneton ; Carassin ; Chat ; Chien ; Crocodile ; Dromadaire ; Écureuil ; Éléphants (et lièvre) ; Émeu ; Faucon ; Kangourou ; Lièvre ; Papillons ; Pluvier ; Poissons ; Poules ; Renard ; Rhinocéros ; Taureau ; Tortue ; Vaches ; Zèbres.

## Âne

« Bête (ou con) comme un âne. » Voilà une expression qui n'a pas plus de fondement que « Con comme un balai » (voir ce mot).

Certes, l'âne de Buridan n'a pas fait montre d'une grande aptitude à la prise de décision, mais l'âne de Boronali a brillamment trompé les experts les plus pointus.

L'âne est têtu, c'est une affaire entendue, il est doux (voir : Imposture), et il n'est pas contestable qu'il possède une tête, une queue, et quatre pattes. C'est ce qui ressort de l'énigme orale laborieuse bien connue : « Vincent mit l'âne dans un pré et s'en vint dans l'autre. Combien y a-t-il en tout de têtes, de queues, et de pattes ? »

Le poseur d'énigme table sur le fait qu'oralement l'auditeur comprendra : « Vingt cent mille ânes dans un pré et cent vingt dans l'autre », et annoncera 2 000 120 têtes, le même nombre de queues, et 8 000 480 pattes, alors que la réponse correcte est : 2 têtes, 1 queue, si l'on veut bien s'en tenir au sens premier du mot « queue », et 6 pattes, si l'on veut bien appeler « pattes » les jambes de Vincent.

L'âne, en somme (bête de somme), suscite légitimement de nombreux commentaires, mais il n'est nullement établi qu'il soit bête. Du reste, à l'abbaye de Mortemer (voir : No-kill), j'ai été attiré par le braiment d'un âne, que j'ai rapidement trouvé, paissant paisiblement dans un pré clôturé. Je lui ai tendu un chardon, qu'il est venu manger. Après quoi je lui ai tendu mon téléphone portable, et il ne l'a pas mangé. CQFD.

Et puis, foin d'arguties (car l'âne est friand de foin) : quand bien même l'âne serait bête, il n'y aurait pas mort d'âne, puisque c'est une bête !!

*Voir* : Alouette ; Autruche ; Caméléon ; Caneton ; Carassin ; Chat ; Chien ; Crocodile ; Dromadaire ; Écureuil ; Éléphants (et lièvre) ; Émeu ; Faucon ; Kangourou ; Lièvre ; Papillons ; Pluvier ; Poissons ; Poules ; Renard ; Rhinocéros ; Taureau ; Tortue ; Vaches ; Zèbres.

## Anglais

Chez nos amis d'outre-Manche, la petite bêtise pas bien grave s'appelle *silliness*. C'est une simple sottise, presque naïve, à laquelle on peut adresser le tendre : « *You're being silly !* », « T'es bête ! »…

Un peu plus haut, on trouve le *fool*, qui est notre imbécile.

« *You're acting like a fool* » : « Tu agis comme un idiot. »

« *Stop being foolish !* » : « Arrête tes bêtises ! »

« *Fools rush in where wise men fear to tread* » : « Les imbéciles se précipitent là où les sages craignent d'aller. »

Un Anglais peut être – c'est rare, mais c'est possible – *intellectually challenged*, « limité intellectuellement » ; *clueless*, « débile » ; *room temperature IQ*, « doté d'un QI à température ambiante ».

Celui qui fait des bêtises fait des *shenanigans* (« des manigances »), des *monkeyshines* ou du *monkey business* (« des singeries », ou ce que nous appelons chez nous, cher général Colville, « de la merde », éventuellement de la merde de taureau, qui vous a inspiré votre « *bullshit* »).

En montant d'un degré dans la sévérité, on en vient à l'épithète « con », pour lequel les Britanniques et les Américains ont deux mots favoris : *dumb* et *thick*.

« *This guy is dumb as a doorknob* », « Ce type est con comme une poignée de porte » ; « *dumb as a donkey* », « con comme un âne » ; « *dumb as an ox* », « con comme un bœuf » ; « *dumb as a bag of nails* », « con comme un sac de clous » ; « *dumb as a rock* », « con comme un rocher » ; « *as dumb as a post* », « aussi con qu'un poteau ».

« *The other one is thick as molasses* », « L'autre est con comme de la mélasse » ; « *thick as a brick* », « con comme une brique » ; « *as thick as two planks* », « aussi con que deux planches ».

Et puis, non pas pour finir car les trésors de l'anglais sont inépuisables, mais pour le plaisir, ces expressions fleuries :

« *The light's on but nobody's home* » : « La lumière est allumée mais il n'y a personne à l'intérieur. »

« *He is not the sharpest knife in the drawer* » : « Ce n'est pas le couteau le mieux affûté du tiroir. »

« *His elevator does not go to the top floor* » : « Son ascenseur ne va pas au dernier étage. »

« *He does not have his oars in the water* » : « Ses rames ne touchent pas l'eau. »

## Anouilh, Jean

Ce dramaturge et scénariste français (1910-1987), auteur d'une abondante œuvre théâtrale (dans un ordre à peu près chronologique : *Humulus le muet*, *Le Bal des voleurs*, *Le Rendez-vous de Senlis*, *Léocadia*, *L'Hermine*, *La Sauvage*, *Le Voyageur sans bagage*, *Eurydice*, *Jézabel*, *Antigone*, *Roméo et Jeannette*, *Médée*, *L'Invitation au château*, *La Répétition ou l'Amour puni*, *Cécile ou l'École des pères*, *Colombe*, *Ardèle ou la Marguerite*, *La Valse des toréadors*, *Ornifle ou le Courant d'air*, *Pauvre Bitos ou le Dîner de têtes*, *L'Alouette*, *Becket ou l'Honneur de Dieu*, *La Foire d'empoigne*, *L'Hurluberlu ou le Réactionnaire amoureux*, *La Grotte*, *L'Orchestre*, *Le Boulanger, la Boulangère et le Petit Mitron*, *Les Poissons rouges ou Mon père ce héros*, *Cher Antoine ou l'Amour raté*, *Ne réveillez pas Madame*, *Le Directeur de l'Opéra*, *Tu étais si gentil quand tu étais petit*, *L'Arrestation*, *Le Scénario*, *Épisode de la vie d'un auteur*, *Chers zoiseaux*, *La Culotte*, *Le Nombril*) a compati, dans *Ne réveillez pas Madame*, à cette affligeante fatalité :

« Pauvres enfants ! C'est toujours eux qui paient les bêtises des grands, en attendant d'être en âge de faire soigneusement les mêmes. »

## Aragon, Louis

Dans *Traité du style* (1928), Louis Aragon écrit :

« On peut mesurer l'influence et la force d'un esprit à la quantité de bêtises qu'il fait éclore. »

Je ne suis pas certain d'avoir bien compris ce que le poète a voulu nous dire par là.

Je me console en récitant, et parfois en chantant sur les notes de Jean Ferrat :

*Que serais-je sans toi qui vins à ma rencontre*
*Que serais-je sans toi qu'un cœur au bois dormant*
*Que cette heure arrêtée au cadran de la montre*
*Que serais-je sans toi que ce balbutiement*

Ça, je comprends très bien. Et je sais très bien à qui je l'adresse. Mais, sauf votre respect, ça ne vous regarde pas.

## Arlésienne

Beaucoup d'andouilles continuent d'affirmer avec morgue et assurance que l'on doit dire « en Arles » et « en Avignon ».

C'est une bêtise.

Les spécialistes de la langue française tolèrent à l'extrême rigueur, en souvenir du passé papal de la citadelle, la tournure « en Avignon », en la taxant au passage de « provencialisme archaïsant ».

Mais son extension à d'autres villes en A, fussent-elles du Sud, comme Arles ou Alger, est qualifiée de « solécisme prétentieux », mot savant lié à la ville de Soles, ville du sud de l'actuelle Turquie, où l'on parlait autrefois un grec notoirement incorrect.

On ne dit donc pas « en Arles », pas plus qu'on ne dit « en Amiens », Somme, ni « en Abbeville », Somme aussi, pas davantage « en Armancourt », Somme encore, ni « en Argenteuil », Val-d'Oise, ni « en Amsterdam », Pays-Bas, ni en « Athis-Mons », Essonne, ni « en Albi », Tarn, ni « en Arcueil », Val-de-Marne.

Ni « en Argenton-sur-Creuse », Indre, et non pas Creuse, ni « en Athènes », Grèce, où on parle un meilleur grec qu'à Soles, ni « en Arras », Pas-de-Calais, ni « en Azincourt », Pas-de-Calais non plus, ni « en Assise », Italie, ni, pour terminer ce petit tour d'Europe, « en Avallon », Yonne.

Les villes en A se comportent comme les autres villes : on dit « Je

suis à Saintes », Charente-Maritime, et non pas « Je suis en Saintes », d'un marin charentais, on dit « Je suis à Deuil-la-Barre », Val-d'Oise, et non pas « Je suis en Deuil-la-Barre », de rire, on dit « Je suis à Billey », Côte-d'Or, et non pas « Je suis en Billey », de cinquante, et quand on a enfin compris tout cela, on dit dans la Meuse « Je suis à Culey », à l'évidence, et non pas…

## Arménien

Tzolinée et Nazélie sont des prénoms arméniens féminins, qui signifient respectivement « regard brillant » et « charme ».

Aram et Avédis sont des prénoms arméniens masculins, qui signifient respectivement « éminence » et « porteur de bonnes nouvelles ».

Nous allons maintenant apprendre par cœur des phrases en arménien qui ne vous serviront jamais à rien, puisque toutes les Arméniennes et tous les Arméniens sont intelligent(e)s.

> « Tzolinée est très gentille, mais qu'elle est bête ! » :
> Ցոլինեն շատ գեղեցիկ է, բայց որքան հիմար է !
> *Phonétiquement :* Tsolake chat gueretsik e bats vorkan hilare e
> « Je ne supporte plus Aram, il est vraiment trop con ! » :
> Ես այլևս չեմ կարող տանել Արամին, նա իսկապես շատ հիմար է
> *Phonétiquement :* Yes iskapes tchem karor tanel Aramin, na iskapes chat hilare e
>
> « Elle est belle, Nazélie, mais elle est idiote ! » :
> Նազելի գեղեցիկ է, բայց նա հիմար է !
> *Phonétiquement :* Nazelin guuretsil e, bats na hilare e
>
> « Mon cousin Avédis est stupide » :
> Իմ զարմիկ Ավեդիսը հիմար է
> *Phonétiquement :* Im zarmik Avedise hilare e

## Arrosage

Beaucoup de gens pensent qu'il ne faut pas, qu'IL NE FAUT SURTOUT PAS arroser la végétation en plein soleil, parce que cette action a pour conséquence de brûler les feuilles. En effet, hurlent ces gens, convaincus de décrire une réalité scientifique, « les gouttes d'eau déposées sur les feuilles agissent comme des loupes, concentrent les rayons du soleil et brûlent la surface des feuilles ».

C'est une bêtise. Cet effet loupe n'existe pas.

La seule bonne raison de ne pas arroser en plein soleil est le souci d'éviter l'évaporation, et par conséquent le gaspillage d'eau. C'est à mes yeux une raison suffisante.

Mais si les circonstances et particulièrement votre planning font que le choix se joue entre « arroser au soleil » ou « ne pas arroser du tout », alors y a pas photo (voir : Suivisme [langagier]).

## Audiard, Michel

Michel Audiard, né le 15 mai 1920 à Paris et mort le 28 juillet 1985 à Dourdan (Essonne), dialoguiste, scénariste et réalisateur de cinéma, écrivain et chroniqueur de presse, est un bienfaiteur de l'humanité… francophone.

Au chapitre de la connerie, puisque c'est elle qui nous préoccupe ici, Audiard a tiré, au hasard de ses dialogues savoureux, quelques obus assassins que les cons, auraient-ils la capacité de pardonner, ne lui pardonneront certainement jamais.

Parsemées dans les dialogues de tous les films auxquels il a prêté son concours, ces sentences immortelles continueront d'enchanter le public aussi longtemps que sévira la connerie, c'est-à-dire jusqu'à la fin des temps, d'où l'immortalité, pas besoin d'avoir fait Polytechnique pour comprendre ça.

Commençons par celle que chérit l'ami Castaldi (voir ce nom), extraite des *Tontons flingueurs* de Georges Lautner (1963) :

« Les cons, ça ose tout. C'est même à ça qu'on les reconnaît. »

J'ai moi aussi un faible pour cette saillie, parce qu'elle est merveilleusement percutante bien que, sortie de son contexte, elle soit inexacte. Tous les cons n'osent pas tout, il y en a même beaucoup qui n'osent rien, et c'est ce qui fait d'eux des cons. Symétriquement, un individu qui ose tout n'est pas forcément con, en sorte que le critère de reconnaissance énoncé par Fernand Naudin/Lino Ventura/Michel Audiard ne fonctionne pas.

Incontestable en revanche, celle-ci :

« Faut pas parler aux cons, ça les instruit. »

Plus que vraisemblable, celle-là :

« Les conneries, c'est comme les impôts, on finit toujours par les payer. »

En voici une autre, fort utile au quotidien, notamment pour les employés de bureau :

« Quand on mettra les cons sur orbite, t'as pas fini de tourner. »

Encore deux belles, mais qui restent à prouver en laboratoire :

« Un intellectuel assis va moins loin qu'un con qui marche. »

« L'été, les vieux cons sont à Deauville, les putes à Saint-Tropez et les autres sont en voiture un peu partout. »

Et pour finir, deux outils de philosophie appliquée :

« J'ai divisé la société en deux catégories : mes amis ou mes cons à moi et les cons des autres que je ne supporte pas. »

« Les excès de passion sont toujours regrettables, c'est le contraire de l'intelligence. »

Michel Audiard a écrit aussi :

« L'idéal, quand on veut être admiré, c'est d'être mort. »

Je me permets de lui rétorquer que « l'encore plus idéal, quand on veut être admiré, c'est d'avoir le talent de Michel Audiard », et que dans son cas particulier, le fait d'être mort n'est rien d'autre qu'une faute de goût.

## Autisme

Nombreux sont les concepts, notions ou catégories qu'il ne faut pas confondre avec la bêtise. J'évoque dans ce DAB, à titre d'exemples, l'inculture, l'ignorance, l'erreur, ou la naïveté.

Il est une notion qu'il est encore plus fâcheux de prendre pour de la bêtise, et pourtant la confusion n'est pas si rare : il s'agit de l'autisme.

L'autisme, que Wikipédia définit comme un « trouble neurodéveloppemental humain caractérisé par des difficultés dans les interactions sociales et la communication, et des comportements et intérêts à caractère restreint, répétitif et stéréotypé », a été longtemps ignoré, puis mal connu, mal étudié, mal soigné, et les autistes passaient jusqu'à une date récente pour des personnes « anormales », « idiotes », éventuellement « effrayantes »… en somme, des sujets irrécupérables et à éviter.

Avec son chef d'œuvre *Quand j'avais cinq ans je m'ai tué*, paru en 1981, mon très cher et très précieux ami Howard Buten a permis de

porter un regard nouveau sur l'autisme, auquel il a consacré trente ans de recherches et d'interventions à but thérapeutique, parallèlement à sa carrière de clown marquée par le personnage de « Buffo ». Depuis ce livre extraordinaire, la science et la médecine ont progressé dans la compréhension et l'accompagnement de l'autisme, qui a fort heureusement cessé aujourd'hui de passer pour une « tare » incurable, pour une attitude délibérément introvertie et hostile, pour une forme de bêtise.

Le chemin est encore long, certainement, mais au moins les premiers pas ont-ils été faits.

J'ai eu la chance de travailler avec Damien Luce, pianiste, compositeur, romancier, auteur de théâtre et comédien, qui se trouve être le frère du chanteur Renan Luce (voir ce nom), que nous saluons au passage, et qui se trouve également être ce qu'on appelle un « autiste Asperger », c'est-à-dire quelqu'un comme vous et moi sauf que, à y regarder de plus près, il n'est « pas tout à fait tout à fait » comme vous et moi : il n'est ni meilleur ni pire, il est simplement un peu différent, et ce fut un vrai bonheur pour moi de mettre en scène *La Promesse du papillon*, une pièce qu'il a écrite et qui traite avec finesse et drôlerie du syndrome Asperger.

> « Mon cher Damien, me ferais-tu l'honneur et l'amitié de quelques considérations de ton cru sur l'autisme ?… dont je savais déjà avant de te rencontrer qu'il ne relève nullement de la bêtise, mais je le sais encore mieux et encore plus précisément depuis que tu es entré dans ma vie. »

Voici sa lumineuse réponse, dont j'aime à croire que nous sortons moins bêtes qu'en y entrant :

> « Puisque, cher François, tu me donnes voix au chapitre, je voudrais te parler brièvement de moi. (Pour être dans le ton, sache qu'au moment où j'écris ces lignes le piano d'Erroll Garner bruisse gentiment non loin de ma table, une habitude d'écriture qui je crois est aussi la tienne.)
>
> Une longue errance spirituelle m'a conduit à toutes sortes d'escarpements intérieurs (lesquels, hélas, ont parfois jailli à

l'extérieur). Il a fallu plus d'une décennie de travail sur cette masse informe qui constitue mon psychisme pour mettre des mots sur les maux. Et me voilà dans le cercle des "neuro-atypiques". Même lorsque l'on appartient à une minorité, il y a un soulagement à ne pas se savoir seul ; seul avec ce que l'on pense être des démons, des bizarreries, des monstruosités.

Il y a quelques années, toute interaction avec un autre humain était une épreuve qui m'anéantissait. Je donnais le change. J'y dépensais une énergie telle que cela me vidait de tout. À la fin de la journée, j'étais aussi mort qu'un vivant puisse l'être, et j'ai à maintes reprises tenté d'éteindre la dernière étincelle de vie qui subsistait en moi. Aujourd'hui, l'interaction n'est plus une épreuve mais un exercice auquel je me suis aguerri. *Idem* pour mon rapport au réel, avec lequel j'entretiens une relation que je qualifierais de cordialement distante. Nous sommes en bons termes. Pour simplifier, disons que le réel est pour moi un collègue de bureau. Nous nous fréquentons parce que nous ne pouvons pas faire autrement. L'imaginaire, lui, est un ami choisi.

Dans ton *Dictionnaire amoureux de la bêtise*, tu as raison de faire une place à l'autisme, que je me permets d'élargir à toutes les formes de neuro-atypisme (n'appartenant pas personnellement à ce spectre-là). J'ai tant vu d'humains dévalorisés, tournés en ridicule, ou même injuriés, sous prétexte que leur comportement ne ressemblait pas à celui de Pierre, Paul et Jacques. Je te livre ici mes cogitations…

Zèbre, HPI, TSA, TED, Aspi, TDAH, dyslexique, dysgraphique, dyspraxique, dysphasique, dyscalculique… Ce jargon, que l'on croirait sorti d'un volume inédit de J. K. Rowling, appartient en réalité à un champ lexical inépuisable, celui du neuro-atypisme. "Inépuisable", parce qu'on serait bien en peine d'en délimiter les frontières. Disons-le d'emblée, nous parlons ici des gens au fonctionnement dit "anormal", dans le sens littéral de "hors de la norme".

Il y a quelques années, il m'a été donné d'animer un atelier théâtral auprès de collégiens, sur le thème de la "différence".

Dans ce cadre, j'ai dû mener une réflexion afin de définir cette fameuse différence entre les gens. On connaît la devinette :

— Sitôt qu'on me nomme, je n'existe plus. Je suis ?

— Le silence.

Pour la "différence", on pourrait dire à l'inverse :

"Sitôt qu'on me nomme, j'existe."

La différence se définit par la réaction qu'elle suscite et par les mots qu'on lui inflige.

Je fais ce constat : en cours de biologie, on enseigne aux enfants que chaque humain est unique, sauf bien sûr dans le cas des vrais jumeaux (et encore, qui a déjà côtoyé deux jumeaux sait qu'il n'y a pas moyen de les confondre !). On enseigne que la substance qui forme l'humain est déclinable à l'infini, et qu'il n'existe pas de femme ou d'homme "comme les autres". Mais en sortant de la classe, ces mêmes enfants endossent un uniforme, celui de la norme. Cette norme ne peut être que simpliste. Je ne connais pas une seule personne qui, même si en apparence elle répond à la "norme", ne souffre pas en silence de quelque différence qu'elle ressent avec cette norme. Je ne sais pas ce qu'est un enfant "comme les autres", pas plus qu'une tulipe "comme les autres", un koala "comme les autres". Ce que je vois, c'est une norme créée artificiellement, pour des besoins de logistique ou de confort social, et à laquelle nul ne peut prétendre appartenir pleinement. Je vois un dénominateur commun, qui tout à la fois rassemble et exclut.

Par définition, la norme est dictée par le plus grand nombre. On ne peut pas reprocher aux humains d'avoir réglé leur horloge intérieure à cette heure-là, puisque c'est celle de la majorité. On ne peut pas non plus leur reprocher d'être étonnés, démunis, maladroits (voire injurieux) lorsqu'ils croisent le chemin d'un être atypique, car n'appartenant pas à ce "plus grand nombre". C'est l'étonnement du promeneur qui voit un "oranger sur le sol irlandais". Mais l'humain a pour l'arbre un respect qu'il n'accorde pas toujours à ses semblables. On ne verra jamais notre promeneur irlandais traiter son oranger d'étourdi dans le meilleur des cas, d'imbécile dans le pire.

Chez le neuro-atypique, la différence souvent ne se voit pas au premier abord. Quand on est du clan du plus grand nombre, on se sent fort. Et par une loi universelle qui s'applique autant au monde du tangible qu'à celui de l'intangible, il est plus facile de tomber que de s'élever. Dès qu'un comportement atypique est discerné, le mouvement naturel des choses nous conduit plus aisément vers les bas-fonds de la moquerie ou de l'insulte que vers les hauteurs de la bienveillance et de la compréhension. Quoi de plus normal ? La première fois que l'homme de Cro-Magnon a vu la foudre, il ne s'est pas dit : "Tiens, je n'ai jamais vu ça. Sûrement une décharge électrique due à la différence de potentiel entre les nuages et le sol." Il ne savait pas. Il s'est probablement dit : "Tiens, je n'ai jamais vu ça. La nature est en colère." Chacun de nous est le Cro-Magnon de quelqu'un.

Car oui, un dyspepsique accouchera souvent de ses mots dans la douleur, un dyspraxique aura du mal à éplucher une pomme, un zèbre donnera l'impression de se noyer dans le verre d'eau de son hypersensibilité, un TSA insistera pour qu'on ferme les volets parce que la lumière le dérange, et nous désarçonnera par sa franchise frisant la correctionnelle. Et le Cro-Magnon en nous réagira à la mesure de sa connaissance. L'HPI se verra souvent reprocher son perfectionnisme, et entendra souvent : "Oh hé, tu t'crois meilleur que tout l'monde ?" Le phobique social se verra accusé de misanthropie. On dira au dyscalculique : "Toi et les chiffres, ça fait mille", et au dysphasique : "Arrête de m'écrire, j'm'appelle pas Champollion."

Mais le Cro-Magnon est devenu *Sapiens*. Nous savons maintenant que la foudre est une décharge électrique due à la différence de potentiel entre les nuages et le sol. Nous apprenons de même que le paysage neurologique des humains est multiple, et qu'un oranger peut pousser où bon lui semble.

Damien »

Je t'aime, Damien Luce.

## Autodéfinition

Ce néologisme maladroit désigne un des marqueurs (voir ce mot) probants de la bêtise. L'autodéfinition consiste, à chaque occasion et en les multipliant délibérément, à se définir, à dire « qui on est », en s'attribuant sans vergogne un long chapelet de qualités supposées indiscutables, ou en feignant, par cette habile figure de style qu'on nomme « autocatégorème », de blâmer ses propres défauts, dans le but de mieux susciter la louange et la sympathie.

Parmi les poncifs de l'autodéfinition, on trouve, pêle-mêle, « Je suis quelqu'un de sensible » (contrairement aux autres, qui sont des brutes), « Je suis quelqu'un de positif » (contrairement aux autres, qui sont des rabat-joie et des peine-à-jouir), « Je suis quelqu'un d'entier » (contrairement aux autres, qui sont des fourbes et des pervers), « Je suis quelqu'un de franc » (contrairement aux autres, qui sont des faux-culs), « Je suis quelqu'un qui va au bout des choses » (contrairement aux autres, qui sont des pantins velléitaires), ou le vertigineux « Je suis quelqu'un qui n'aime pas qu'on l'emmerde » (contrairement aux autres, qui adorent qu'on les emmerde).

Dans un registre un peu plus sophistiqué, on rencontrera les susdits autocatégorèmes : « Mon défaut, c'est que je ne pardonne pas la trahison » (contrairement aux autres, qui n'aspirent qu'à ça), « Mon principal travers, c'est que je suis trop généreux » (contrairement aux autres, qui ont la chance d'être des rapiats), ou « Mon point faible, c'est d'être perfectionniste/fidèle/altruiste » (contrairement aux autres, qui ont la force d'être j'men-foutistes/déloyaux/égoïstes).

Il ne manque plus à l'autodéfinissant, comme preuve irréfutable de sa bêtise, que cet aveu douloureux : « Ma faiblesse, c'est d'être trop intelligent. »

## Autruche

Beaucoup de gens pensent que les autruches enfouissent bêtement leur tête dans le sable pour se cacher des prédateurs.

C'est une bêtise, colportée par Pline l'Ancien (23-79 après J.-C.) qui aurait écrit dans le dixième livre de son *Histoire naturelle* : « Les

autruches sont les animaux les plus stupides du monde. Elles croient se rendre invisibles en plongeant la tête dans le sable. »

Une autre version (latine, comme de juste) rapporte ainsi le vieux Pline évoquant les autruches : « Leur stupidité n'est pas moins singulière : elles s'imaginent, avec un corps si grand, que, lorsqu'elles ont caché leur tête dans les broussailles, on ne les voit plus. »

Plus près de nous, en 1775, le naturaliste Jacques-Christophe Valmont de Bomare écrit : « La tête de l'autruche est petite, plate, presque chauve […]. Comme son crâne est mince et fragile, le moindre coup peut le briser et la faire périr ; peut-être est-ce la raison pour laquelle, lorsque cet animal se trouve pris, sans aucune ressource pour se sauver, il cache sa tête comme sa partie la plus faible […]. »

En réalité, l'autruche peut avoir plusieurs bonnes raisons de se mettre la tête dans le sable, notamment : surveiller ses œufs, car l'oiseau fait son nid 30 centimètres sous le sable et retourne régulièrement ses œufs ; se protéger des tempêtes de sable, ou de la chaleur qui est plus supportable au ras du sol.

Et puis sacrebleu ! Quand bien même l'autruche agirait bêtement, il n'y aurait rien à redire, puisque c'est une bête.

*Voir* : Alouette ; Âne ; Caméléon ; Caneton ; Carassin ; Chat ; Chien ; Crocodile ; Dromadaire ; Écureuil ; Éléphants (et lièvre) ; Émeu ; Faucon ; Kangourou ; Lièvre ; Papillons ; Pluvier ; Poissons ; Poules ; Renard ; Rhinocéros ; Taureau ; Tortue ; Vaches ; Zèbres.

## B.A.

Depuis les recherches de l'Anglais Alan Turing dans les années 1950, l'humanité pensante travaille d'arrache-pied à la « mise au point » de l'intelligence artificielle, définie comme « l'ensemble des théories et des techniques mises en œuvre en vue de réaliser des machines capables de simuler l'intelligence ».

L'entreprise est ambitieuse, au point qu'on se demande parfois s'il ne serait pas éventuellement plus facile de mettre au point la bêtise artificielle (B.A.). Certes, dans l'état actuel de ma réflexion, je ne vois pas bien quelles pourraient être les applications pratiques utiles à l'humanité de la B.A., mais cela n'interdit pas de poser la question.

Si on s'appuie sur la définition de l'intelligence proposée dans ce DAB, à savoir « trier, s'adapter » (voir : Inconséquence), il est clair que, pour égaler l'intelligence humaine, l'I.A. devra procéder en deux étapes : le tri, puis l'adaptation.

La B.A., de son côté, ne nécessitera qu'une seule étape, au choix : « trier, puis ne pas s'adapter », ou bien : « ne pas trier, puis s'adapter ».

Dans le premier cas : rassembler les données pertinentes, puis n'en tenir aucun compte dans la prise de décision qui s'ensuit.

Dans le second cas : rassembler des données éparses de manière totalement anarchique et hasardeuse, puis prendre une décision en s'appuyant sur ces données hors sujet.

La B.A. peut même simplifier encore le processus : elle peut s'abstenir de trier, puis s'abstenir de s'adapter. En d'autres termes, s'abstenir de tout processus. Mais on doit à la vérité de dire qu'une machine qui s'abstient de tout processus n'est pas une machine, c'est juste un tas de ferraille.

Tout bien pesé, la B.A. pourrait, à défaut de rendre de vrais services, nous réserver de bons moments de rigolade. Si la « machine » est assez perfectionnée, il sera bien divertissant de lui soumettre un

problème et de voir comment elle parvient, en un éclair de temps, à délivrer la réponse la plus bête qui soit, une réponse d'une bêtise telle que l'homme seul ne serait pas parvenu à l'égaler.

Comment calculer le volume de la sphère ?

Réponse de la machine : en organisant une course à handicap de faisans dorés un soir de réveillon dans la Baie de Naples (voir : Dragutin, Joël).

Comment faire cesser les guerres ?

Réponse de la machine : en remplaçant, dans la recette du petit salé aux lentilles, le petit salé par du grand salé et les lentilles par une réduction de curaçao bleu.

Comment réussir la quadrature du cercle ?

Réponse de la machine : en achetant en ligne un billet d'avion pour une destination qui n'existe pas à l'aide d'un ordinateur qui n'est pas branché.

Comment séduire une bibliothécaire bulgare ?

Réponse de la machine : en sculptant une réplique de la cathédrale de Reims dans de la pâte à modeler, puis en aplatissant cette sculpture avec un rouleau à pâtisserie emprunté à une ex-Miss France.

Comment faire pour arrêter de fumer ?

Réponse de la machine : 26,3 décibels.

Quelle est la distance entre Jupiter et la Terre ?

Réponse de la machine : 26,3 ohms, en période de grève des agents de la circulation sanguine.

Quelle est la conduite à tenir en cas de pluie de météorites ?

Réponse de la machine : photographier de nuit un chevreuil nourri exclusivement au maroilles depuis sa naissance à Casablanca.

Quel est l'âge du capitaine ?

Réponse de la machine : 13 *bis*, quai Branly, code de la porte GG5642HF001PY8240W9.

Où se trouve le trésor des Templiers ? (Question à laquelle l'I.A. répond : « Dans ton cul. »)

Réponse de la machine, qui commet là son premier bug : à l'endroit exact où les Templiers l'ont enterré.

Quel est le double de 5 ?

Réponse de la machine, instantanément réparée par les ingénieurs incompétents : en interdisant la diffusion de tout documentaire sur l'histoire des Templiers, et en versant dans les écoutilles d'un porte-

avions russe 26,3 cuillers à café de vinaigre balsamique acheté au marché noir.

## B.A. *bis*

À la réflexion, le sujet de la B.A. (bêtise artificielle) mérite mieux que mes spéculations personnelles désordonnées et parfois, même si pas toujours, farfelues. J'ai donc interrogé la crème de la crème des enseignants-chercheurs français en informatique spécialisés dans le domaine de l'I.A., en l'espèce Jean Lieber (université de Lorraine, CNRS, Inria, LORIA), Jean-Guy Mailly, (LIPADE, université de Paris), Pierre Marquis (université d'Artois, CNRS, CRIL, Institut universitaire de France), et Henri Prade (IRIT, Toulouse).

Ce quatuor de pointe m'a livré la contribution que voici :

> « S'interroger sur la B.A. passe par deux questions au moins. D'abord, c'est quoi être bête ? Une réponse anthropocentrée, à la Descartes, qui lie la bêtise à l'animalité (*i.e.*, au fait d'être une bête), a ses limites. En particulier, des formes collectives d'intelligence animale (comme les colonies de fourmis) existent et sont simulées en I.A. C'est sans doute plus dans le *perseverare diabolicum* (du *errare humanum est*) qu'on s'approche plus près du fait d'être vraiment bête. Ensuite, que signifie faire/dire des bêtises ? Cela peut être vu comme un écart par rapport à une norme supposée d'intelligence, qui soit un tant soit peu contrôlée, par opposition à une production aléatoire d'absurdités. Pour autant, il convient de ne pas négliger le potentiel des bêtises : la peur de faire des bêtises peut être inhibitrice de la création. À l'instar du raisonnement par analogie, pour qu'une machine soit créative, elle doit être susceptible de produire des bêtises et ensuite de les analyser.
>
> Il arrive ainsi (souvent) que des I.A. produisent des bêtises sans le vouloir. Par exemple, une traduction automatique en anglais de : "La bêtise précède souvent l'intelligence. C'est normal, 'bêtise' commence par un 'b' et 'intelligence' par un 'i'"

pourra donner : *“Stupidity often precedes intelligence. This is normal, ‘stupidity’ begins with a ‘b’ and ‘intelligence’ with an ‘i’”*, qui exhibe la non-compréhension des niveaux de langue de l’I.A. dans la phrase originale.

L’exercice de conception de systèmes de B.A. pourrait se justifier dans l’optique de la réussite au test de Turing, où un système est considéré comme “intelligent” si un humain qui observe son comportement est incapable de déterminer si ce comportement est produit artificiellement ou pas. Une machine répondant rapidement et juste à une question de calcul numérique complexe échouerait à un tel test. D’autres objectifs pourraient être de tromper l’humain ou de plaisanter avec lui.

Mais comment construire un système de B.A. ? Cette question peut être déclinée selon les différents domaines de l’I.A. Comment raisonner bêtement ? L’exemple suivant montre qu’un usage impropre de la déduction conduit à des absurdités. Si l’on affirme que les appartements bon marché sont rares et que ce qui est rare est cher, on aboutit à la conclusion que les appartements bon marché sont chers. On a considéré les prémisses de cette inférence comme des vérités universellement vraies alors qu’elles ne sont que typiquement vraies. Comment apprendre à dire des bêtises ? On peut reprendre l’optique de l’apprentissage artificiel pour cela et se demander comment constituer un jeu d’apprentissage de bêtises : on revient à la question de la nature de la bêtise. Même avec des exemples intelligents, comme ceux constituant un bon livre de recettes, leur réutilisation (sélection ou adaptation) peut aboutir à des bêtises : essayer de s’appuyer au plus près de la recette du gratin dauphinois pour préparer un tiramisu est très hasardeux.

« Chez un comédien, jouer le rôle d’un personnage bête requiert souvent beaucoup de talent, d’intelligence. De la même façon, la construction d’un système de B.A. capable de produire de “vraies bonnes bêtises” (et non de simples absurdités) pourrait ne pas être plus simple que celle de construire un système d’I.A. : un système conçu pour produire des bêtises devrait s’écarter avec quelque intelligence d’un

système intelligent. »

## Bachelot, Roselyne

Cette femme politique extrêmement populaire, docteur en pharmacie, affiche un impressionnant parcours dans la gestion des affaires publiques. Ministre de l'Écologie et du Développement durable de 2002 à 2004, dans les gouvernements Raffarin sous la présidence de Jacques Chirac, puis ministre de la Santé et des Sports de 2007 à 2010 dans les gouvernements Fillon sous la présidence de Nicolas Sarkozy, ministre des Solidarités et de la Cohésion sociale de 2010 à 2012 dans le troisième gouvernement Fillon, elle a été de 2020 à 2022 ministre de la Culture dans le gouvernement Castex, sous la présidence d'Emmanuel Macron.

Pourtant, ce n'est pas sur le terrain politique que je me suis lié avec cette solaire native de Nevers (Nièvre) (d'autant que, si j'ai tout bien compris, elle se situe plutôt à droite et votre serviteur résolument à gauche), mais dans le cadre de l'émission « Les Grosses Têtes » animée par Laurent Ruquier sur RTL, où nous avons donc « fait nos intéressants », selon l'expression de Pierre Desproges, de 2015 jusqu'à la nomination de Roselyne rue de Valois.

Ç'a été pour moi – pardon de parler encore de moi – l'occasion de confirmer qu'il y a davantage de plaisir à fréquenter des personnes remarquables et humainement riches dont on ne partage pas totalement les opinions politiques que des personnes quelconques et limitées dont on les partage.

À l'heure de fabriquer ce DAB, j'ai eu logiquement envie de poser à mon amie Roselyne, en la tutoyant comme j'ai l'habitude de le faire et non en la vouvoyant comme sa fonction l'exigerait, une question sur la bêtise à laquelle elle est la mieux placée pour répondre, puisque c'est à ma connaissance la seule personnalité qui ait exercé son ministère à la fois, même si pas simultanément, à la Santé et à la Culture.

> « Chère Roselyne,
>
> Selon toi, le combat contre la bêtise relève-t-il plus du

ministère de la Santé ou de celui de la Culture ? »

Et voici la souriante réponse…

« Mon cher François,

Ta question faussement innocente mais totalement perverse m'a plongée dans un abîme de perplexité.

Il convient d'abord de savoir de quelle bêtise l'on parle, tant ce mot est polysémique. Excluons d'emblée la bêtise de Cambrai, délicieuse friandise résultant de l'erreur de manipulation d'un marmiton maladroit fabriquant des berlingots. Seul son abus devrait être condamné et relever ainsi des vaticinations moralisatrices et culpabilisantes du ministère de la Santé. On peut relever au passage qu'une douceur résulte d'une bêtise, ce qui rend caduque ton interpellation…

Revenons-en alors au sens premier de bêtise et de son étymologie, être stupide, et de ce fait se comporter comme une bête. Je vois alors surgir une théorie d'animalistes déchaînés qui m'objecteront que les animaux sont doués d'intelligence et de sensibilité et que le terme de "bêtise" est irrecevable et qu'il convient donc d'en dénoncer l'usage plutôt que de combattre une caractéristique qui rapproche les humains d'un état supérieur, celui de bête !

Arrivée à ce point de mon raisonnement, je réalise qu'il pourrait être considéré comme une dérobade. Alors virons de bord vers l'acception classique qui nous faisait écrire en classe un billet désignant un camarade : "Faites passer, Machin est bête." On se trouve là devant une stupidité qui se définit comme un handicap congénital plus ou moins lourd, mesurable en termes de QI. Le ministère de la Santé comme celui de la Culture sont alors impuissants mais peuvent accompagner des prises en charge apaisantes qui permettront à la bêtise d'être supportable pour soi et pour les autres.

Quant aux innombrables "gros cons" et "petits cons" qui pourraient relever de la définition, je doute qu'on puisse faire quoi que ce soit pour les améliorer.

Vient alors la bêtise non plus congénitale mais

occasionnelle, celle qui résonne comme une excuse : “J’ai peut-être dit une bêtise ?”, ou comme une repentance : “J’ai fait une grosse bêtise…” Et là, cher François, je le revendique sans détour, je milite ardemment pour le droit irréfragable de dire et de faire des bêtises et je somme le ministère de la Santé et le ministère de la Culture de ne point combattre des erreurs qui font le sel de l’existence !

Roselyne Bachelot »

## Baignoire

Une baignoire « normale » contient entre 150 et 200 litres d’eau. Dans un hôtel de Morgny-lès-Compiègne, au bord de l’Oise, à la chambre 312, il y a une baignoire d’une contenance de 2 500 litres.

C’est bête.

C’est bête parce qu’il faut longtemps pour la remplir, et c’est bête dans un monde où l’eau est un bien précieux.

## Balai

Il est une expression consacrée qui me laisse un sentiment de malaise, c’est l’expression « con comme un balai ». J’ai croisé ou fréquenté des centaines de balais dans ma vie, sans jamais en rencontrer un qui mérite la qualification de con.

Certes j’ai connu des balais peu causants, des balais trop fragiles, des balais aux poils si fatigués qu’ils ne balayaient plus grand-chose, des balais incapables, même en cas d’urgence, de la moindre initiative, des balais mal rangés, des balais mal fagotés, des balais tordus, des balais en ruine, mais des balais cons, jamais.

L’expression est, selon moi, sans fondement.

Rond comme une queue de pelle, bon comme du bon pain, long comme le bras, ça oui. Con comme une bite, à l’extrême rigueur.

Mais con comme un balai, je ne vois pas.

## Balzac, Honoré de

Honoré de Balzac, le plus grand romancier de langue française de l'histoire, et le plus grand buveur de café de tout l'univers connu et inconnu, a publié en 1840 le roman *Pierrette*, qui illustrait « les ravages et sottises du célibat », selon Mère Wikipédia.

Pour la petite histoire triste, le personnage falot du docteur qui dénonce les sévices dont est victime l'héroïne Pierrette Lorrain, puis qui propose de la faire trépaner (!)… se nomme Horace Bianchon, et c'est ce Bianchon que Balzac appellera au secours au moment de rendre son dernier souffle à 23 h 30, le 18 août 1850 : « Appelez

Bianchon ! Seul Bianchon peut me sauver ! » Dans *Pierrette*, Balzac écrit : « La bêtise a deux manières d'être : elle se tait ou elle parle. La bêtise muette est supportable […]. »

À bon entendeur…

## Barratin, Anne

Anne Marie Louise Godillon (1832-1915), dite Anne Barratin (était-ce le meilleur choix de pseudo pour une écrivaine ?), est une philanthrope et femme de lettres française.

Dans l'un de ses premiers ouvrages, *De vous à moi* (1902), elle nous offre cette fulgurance lapidaire : « Dans la bêtise, on s'arrête rarement en chemin. »

Reçu cinq sur cinq ! Je file à mon clavier pour poursuivre l'écriture de ce DAB.

## Bégaudeau, François

Romancier, essayiste et dramaturge, François Bégaudeau est l'auteur de nombreux ouvrages parmi lesquels *Deux Singes ou Ma vie politique* (Verticales, 2013) et *En guerre* (Verticales, 2018). Il entre ici, moins solennellement que Jean Moulin au Panthéon, mais en toute légitimité cependant, pour son *Histoire de ta bêtise*, dont les éditions Pauvert résument ainsi la substance :

« S'adressant à l'électeur d'Emmanuel Macron, François Bégaudeau fait la somme des aveuglements qui le font se prendre pour un progressiste de pointe là où il n'est qu'un conservateur de base.

Tu es un bourgeois. Mais le propre du bourgeois, c'est de ne jamais se reconnaître comme tel.

Petit test :

Tu votes toujours au second tour des élections quand l'extrême droite y est qualifiée, pour lui faire barrage. Par conséquent, l'abstention te paraît à la fois indigne et incompréhensible.

Tu redoutes les populismes, dont tu parles le plus souvent au

pluriel.

Tu es bien convaincu qu'au fond les extrêmes se touchent.

L'élection de Donald Trump et le Brexit t'ont inspiré une sainte horreur, mais depuis lors tu ne suis que d'assez loin ce qui se passe aux États-Unis et en Grande-Bretagne.

Naturellement tu dénonces les conflits d'intérêts, mais tu penses qu'en voir partout relève du complotisme.

Tu utilises parfois (souvent ?) dans une même phrase les mots racisme, nationalisme, xénophobie et repli sur soi. Tu leur préfères définitivement le mot ouverture.

Si tu as répondu oui au moins une fois, ce livre parle de toi.

Prends le risque de l'ouvrir. »

Le mieux, pour se faire une juste idée de ce livre, est incontestablement de le lire, en l'achetant si on le peut, en se le faisant offrir si on le mérite, et en l'empruntant en bibliothèque dans les autres cas.

## Beigbeder, Frédéric

La bêtise et sa sœur siamoise la connerie ne sont pas *a priori* le cœur de cible de l'aventure intellectuelle de Frédéric Beigbeder, écrivain, critique littéraire, animateur de télévision, réalisateur… une personnalité indéniablement hors normes, extravagant et tapageur le lundi, réfléchi et engagé le mardi, dandy explosif et tonitruant le mercredi, écrivain appliqué et prolifique le jeudi, provocateur déchaîné le vendredi, ermite basque et discret père de famille le samedi, et tout cela à la fois le dimanche.

Sa production littéraire (il me pardonnera le mot « production », lui qui fit ses armes dans la « pub ») est étonnante et riche, entre des romans réputés autobiographiques, comme *Mémoires d'un jeune homme dérangé*, *L'amour dure trois ans*, *Un roman français*, ou *Une vie sans fin*, et des romans dits satiriques, comme *Vacances dans le coma*, *Nouvelles sous ecstasy*, *99 Francs*, *Au secours pardon*, ou *L'homme qui pleure de rire*.

C'est dans ce dernier livre, où il raconte avec une formidable drôlerie et une forme malicieuse de repentir, son éviction de la

matinale de France Inter en 2018, que Beigbeder manifeste le plus évidemment sa détestation de la bêtise, revêtue des oripeaux de la bien-pensance ordinaire et drapée dans les habits dorés des champions parisiens de l'indignation putassière.

On devine, en lisant *L'homme qui pleure de rire*, que l'auteur, tout comme une de ses idoles Frédéric Dard (voir ce nom), saura tout pardonner, sauf, à la fin des fins, la connerie.

Ce DAB ne serait pas complet sans la présence de cet étincelant zozo, de ce « pourfendeur de la bêtise malgré lui ».

Aussi l'ai-je sollicité en lui écrivant :

> « Mon cher Fred,
>
> Accepterais-tu, en échange d'un bouquet de violettes et d'une bouteille de dom pérignon 2010, d'écrire pour mes lecteurs(trices) quelques poignées de lignes, fatalement inspirées, sur le sujet dont je suis tombé éditorialement amoureux : la bêtise ? »

Voici sa réponse en forme d'avertissement :

> « La bêtise la plus dangereuse est aussi la plus drôle : c'est celle du crétin qui ne sait rien mais fait semblant de savoir. (L'intelligent, comme le sait François Rollin, sait qu'il ne sait rien.)
>
> Une illustration récente, assez extraordinaire, fut donnée par Donald Trump, en 2020, lors d'une grande conférence de presse, quand le président des États-Unis expliqua que le "*Covid Nineteen*" pouvait facilement être détruit par une éponge et du détergent, et qu'il fallait donc étudier si l'on ne pouvait pas le combattre en s'injectant de l'eau de Javel ou en buvant du savon.
>
> Le plus amusant, face à ce cas d'extrême connerie sûre d'elle, est de regarder la tête sérieuse de ses conseillers et la consternation, l'effarement, le désespoir des médecins présents dans la salle.
>
> La bêtise puissante fronce toujours les sourcils. Elle décrète mais ne doute jamais. La stupidité ignore qu'elle est stupide. Et

si quelqu'un s'avise de la contredire, la stupidité devient violente. La bêtise avec des fusils cesse alors de provoquer le rire. Elle porte le doux nom de fascisme, nazisme, stalinisme, maoïsme ou islamisme, selon les époques. Notre amour de la bêtise distrayante se transforme alors en terreur. On cesse de se marrer et on part en courant. Le rôle des lanceurs d'alerte, dont François Rollin fait partie, est de prévenir les ricaneurs qu'il faudrait peut-être cesser de se poiler… et déguerpir vite fait.

Tout est une question de timing, en matière de bêtise. À quel moment doit-on arrêter de se gausser pour commencer à hurler de trouille ? Où cesse l'hilarité ? Quand doit débuter la panique ?

(J'écris ceci dans un sous-sol, barricadé. Laissez-moi tranquille, s'il vous plaît. Je n'ai rien à voir avec le professeur Rollin. Je ne connais pas cette personne. *I don't know this guy. Please, leave me alone. Good-bye*.) »

## Belge

Bien que né à Malo-les-Bains, à quelques encablures du plat pays, je ne suis pas assez familier du parler belge pour en recenser les avatars de la bêtise. J'ai donc pris la liberté de me faire assister par un vrai bon pur Belge, Xavier Diskeuve, journaliste, auteur, scénariste, et cinéaste, implanté au cœur de la Belgique francophone, à Namur, ville flamboyante qui nous a déjà offert Henri Michaux, Félicien Rops, Pierre Debauche, Benoît Poelvoorde, et Cécile de France…

Le Belge francophone (des régions Wallonie et Bruxelles) a diverses manières de décliner la bêtise ou d'étiqueter ceux qu'il trouve bêtes.

En wallon, « bête » se dit « bièsse », sauf dans la région picarde (Tournai et environs), où on dit « biête ».

Si le terme est dialectal, il est couramment utilisé dans la langue usuelle, même par les jeunes : « Que je suis bièsse ! », « Mais qu'il est bièsse ! », « Quelle grosse bièsse ! ». On entend encore parfois : « Il est bièsse comme ses pîs » (comme ses pieds).

Le Belge a plusieurs autres façons de désigner les gens bêtes ou capables de stupidité :

— Une klette (ou clette) : « Quelle klette, celui-là ! » désigne quelqu'un qui ne se montre guère malin et manque d'allure. Du côté de Bruxelles, on dira : « Quelle klette, ce peï ! » pour dire : « Quel nul, ce gars ! »

— Une clinche (version belge de « clenche ») désigne quelqu'un d'incapable ou de maladroit, ou auteur d'actions stupides. « Ce type est vraiment une clinche. »

— Un binamé : désigne une personne à la fois bête et simplette.

— Une canule : désigne quelqu'un de maladroit ou incompétent dans son sport, son métier.

— Un snul est un idiot, un incapable. Un groupe d'humoristes belges (inspiré par les Nuls français au départ) a été très populaire sous le nom des Snuls au début des années 1990 et demeure « culte » pour le public friand de satire belgo-belge.

— Un zieverèèr (ou zievereir), très présent dans le parler populaire bruxellois, désigne un personnage bête mais aussi vantard et bavard, qui parle pour ne rien dire. « J'en ai marre, des zievereirs du Sporting d'Anderlecht. » On dit alors qu'ils n'arrêtent pas de zieverer. Au féminin, on dit une zieveresse, mais, par bonheur, c'est moins courant.

— L'expression : « Elle est gate (« Elle est chèvre », en wallon) se dit d'une femme dont la bêtise est impressionnante. Mais si on dit : « C'est ine gate », ça veut plutôt dire : « Elle est méchante. »

— Un bauyau (ou bauyard) se dit principalement en Wallonie d'une personne peu intelligente et peu délurée.

— Autre appellation bruxelloise, le zot (prononcer « zott ») désigne un individu qui manque de bon sens ou d'intelligence. C'est un abruti, un idiot.

— Le baraki (ou barakeresse au féminin) désigne au départ les personnes habitant dans des caravanes ou des roulottes. Par extension et usage quasi unique aujourd'hui, le terme désigne des gens rustres et peu éduqués, ayant des goûts médiocres ou très populaires, un peu l'équivalent du « beauf » en France. Il y a des variantes, comme un « ronny ».

— Un arindjî est encore fort usité dans le langage courant (c'est du wallon plutôt de Liège), dans le sens « arrangé ». « Il est arindjî, celui-là ! » signifie : « Il n'est pas au mieux mentalement, ou physiquement,

ou les deux ! »

En wallon toujours, la bêtise (au sens d'épisode idiot, d'action stupide) se dit « biestreye », mais ce vocable n'est plus guère utilisé sauf par les gens qui parlent le dialecte wallon (des personnes âgées ou des passionnés).

Les bêtises que l'on raconte ont d'autres appellations : ainsi, « raconter des carabistouilles » équivaut à raconter des âneries ou des sottises. Cette expression a été récemment utilisée par le président français Emmanuel Macron, ce qui a donné au *Figaro* l'occasion de quelques considérations étymologiques : « Né dans le plat pays, notent, laconiques, le *Trésor de la langue française* et *Le Petit Robert*, le mot "carabistouille" signifie "baliverne", "galéjade" et "calembredaine". Il serait dérivé de la contraction de deux termes : "cara", dont l'origine demeure obscure, et "bistouille", c'est-à-dire le "mauvais alcool". Un mot dont le suffixe "-ouille" indique un usage dans le langage argotique, voire populaire. Bien qu'aussi mystérieux que son confrère "cara", le CNRTL tente une explication des racines du mot. Selon le dictionnaire, "bistouille", né d'un dialecte du Nord à l'aube du XXe siècle, serait probablement dérivé du préfixe "bis" et du verbe "touiller". Un terme qui trouverait pour sa part ses racines dans le latin *tudiculare*, "broyer, triturer", lui-même issu de *tundere*, "écraser, piler" et "frapper, battre à coups répétés".

Davantage utilisée au pluriel, "la carabistouille" – ou en l'occurrence "les carabistouilles" – est donc une manière imagée, pour le Président, de signifier à ses compatriotes qu'il refuse qu'on leur bidouille des histoires. Ou du moins qu'on les prenne pour des "niquedouilles" ! »

Parmi les expressions désignant la bêtise d'un quidam, l'expression la plus courante est : « Il (ou elle) n'a pas toutes ses frites dans le même sachet ! », qui se comprend sans dictionnaire ! « Raconter des craques » (ou des « mîntes » en dialecte wallon de Namur) désigne aussi le fait de raconter des bêtises (ou des mensonges). Il y a même un concours annuel à Namur organisé par un groupe folklorique dénommé « la Société Royale Moncrabeau », dont les membres s'appellent « les Molons ». Des candidats viennent raconter des « craques » en public afin de mériter leur « diplôme de Molon ».

Autre expression utilisée en Wallonie : « Il n'est pas comme un

autre. » Ce qui veut dire que, par le physique ou le mental, l'intéressé a quelque chose de spécial ou de bizarre…

Terminons avec un petit florilège de la bêtise en dialecte wallon autour de l'adjectif « bièsse » : absurde ; bête ; bonasse ; inepte ; niais, niaise ; sot, sotte ; stupide :

— « Avu dès bièsses contes » : dire des inepties.

— « Avu dès bièssès-îdêyes » : avoir des idées absurdes.

— « Avu 'ne bièsse mwért » : mourir de façon stupide.

— « Avu l'êr bièsse » : être ahuri.

— « Bièsse a touwer (ou loyî) » ou « bièsse a magnî dè foûr (ou dès jèbes) » ou « bièsse come on pot » : complètement stupide, ignorant.

— « Èsse trop bièsse (ou èsse tot bon) » : être bonasse, être naïf.

— « I n'èst nin si bièsse qu'il avise » : il n'est pas aussi bête qu'il en a l'air.

— « Il èst pus bièsse qui calin » : il est plus bête que méchant.

— « Bièssemint », adv. : bêtement, inconsidérément, sottement, stupidement.

— « Bièssetrèye », n. f. : absurdité, ânerie, bêtise, étourderie, fadaise, idiotie, inconséquence, ineptie, sottise.

— « Fé 'ne grosse bièssetrèye » : faire une grosse bêtise.

— « Fé bièssetrèye so bièssetrèye » : s'enferrer dans les bêtises.

— « Ni dîre qui dès bièssetrèyes » : ne dire que des bêtises. « Quî s'marèye djône fêt 'ne soterèye, quî s'marèye vî fêt 'ne bièssetrèye » : qui se marie jeune fait une sottise, qui se marie tard fait une bêtise.

« Tot l'monde pout fé 'ne bièssetrèye » : l'erreur est humaine.

## Bêtisier

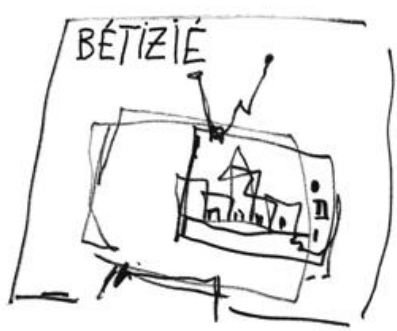
Il y a deux sortes de bêtisiers. L'une remonte à l'invention de l'école, la seconde date des années 1950, elle est liée à l'apparition de la télévision, et elle est la traduction du mot anglais *blooper*, inventé par le producteur de musique américain Kermit Schafer.

Le bêtisier « historique » est défini par les dictionnaires comme une « compilation d'écrits au contenu ridicule », une « collection de textes comiques par leur ridicule », un « recueil plaisant de sottises, de

perles, autrement nommé sottisier ». Le fleuron en est encore aujourd'hui *La Foire aux cancres*, recueil publié en 1962 par Jean-Charles (Jean Louis Marcel Garen Charles, dit « Jean-Charles », né le 2 décembre 1922 à Saint-Aulaye [Dordogne] et mort le 21 juin 2003 à Cahors), un livre traduit en vingt-quatre langues et qui s'est vendu à près de 1,5 million d'exemplaires. J'ai dévoré à l'époque ce livre avec jubilation, mais ayant un peu mûri, je me permets de déplorer que ce livre ne s'encombre pas, contrairement aux déclarations réitérées de l'auteur, d'authenticité. Je veux bien croire qu'on a trouvé dans les devoirs des écoliers des perles comme : « Le carré est une figure qui a un angle droit dans chaque coin », « Le baromètre est un appareil servant à mesurer la température du temps », ou même : « La forme la plus élevée de la vie animale est la girafe », mais je mets mes deux mains à couper que les deux qui suivent sont tout droit sorties de l'imagination fertile et spirituelle de l'auteur : « Principe d'Archimède : tout corps plongé dans un liquide, s'il n'est pas revenu à la surface au bout d'une demi-heure, doit être considéré comme perdu », « Les trois grandes époques de l'humanité sont l'âge de la pierre, l'âge du bronze et l'âge de la retraite. »

Ce genre de tricherie disqualifie à mes yeux l'ensemble de l'ouvrage. (voir : Calomnie).

Le bêtisier « moderne » est défini quant à lui comme un « recueil d'archives audiovisuelles destiné à provoquer le rire », une « collection d'extraits d'enregistrements ratés, de bévues, gaffes et d'autres situations comiques ».




Ce bêtisier-là, figure imposée des programmes de fin d'année, est généralement calamiteux. Il repasse en boucle les scènes dites « culte »

(le fou rire de Denise Fabre et Garcimore, l'engueulade de Ladislas de Hoyos avec l'éclairagiste René, le journaliste euphorique bousculé par un lama, etc.), nous submerge d'enfants qui tombent et de chats qui chutent, et nous accable de journalistes débutants ou, pire, confirmés, incapables d'aligner correctement deux phrases. D'année en année, ces bêtisiers radotent.

Paradoxe et comble de médiocrité, les bêtisiers des émissions à vocation comique sont généralement plus drôles que l'émission elle-même, car l'intention de faire rire, qui est la raison d'être de l'émission, est le pire ennemi du rire, alors que les « bêtises » que sont les failles et les ruptures redonnent aux séquences la précieuse humanité dont on a voulu, dans un souci méprisant de maîtrise mercantile, les affranchir.

## Bette

La bette, avec ses deux « t », et son manque cruel d'accent circonflexe, n'a rien à voir avec la bêtise.

Également connue sous le nom de blette, la bette est, comme il est rappelé à l'entrée « Plagiat antichronologique », une plante herbacée bisannuelle de la famille des Amaranthacées cultivée comme plante potagère pour ses feuilles ou pour ses côtes (ou cardes), consommées comme légume.

La bette a donc sa place dans nos potagers, dans nos assiettes, dans les almanachs de Laurent Mariotte (voir ce nom), mais elle n'a pas sa place dans ce DAB.

Pourquoi y figure-t-elle, si elle n'y a pas sa place ?

Simplement pour que tout le monde soit bien informé du fait qu'elle ne devrait pas y figurer.

## Bière

La brasserie Skumenn (35510, Cesson-Sévigné) et le café-cantine Les Grands Gamins (40, mail François-Mitterrand, à Rennes) ont

collaboré à l'élaboration et à la mise sur le marché d'une bière Extra Pale Ale, une bière blonde à 5° aux notes de pamplemousse, de melon et de fruit de la passion, baptisée « La Bêtise ».

Consommer plus de dix Bêtises d'affilée expose au risque d'en dire de grosses.

## Binaire (non !)

Tous les lobbys sont par nature prosélytes, et le prosélytisme est par nature insatiable : il n'a de cesse qu'il n'ait converti et asservi la planète entière.

Le lobby LGBT, augmenté LGBTQIA+, n'échappe pas à la règle. Après avoir conquis une place considérable dans les médias et l'audiovisuel, après avoir assis une domination écrasante dans le secteur de la culture, il entend désormais, en ce début du XXIe siècle, remettre en cause les bases de l'état civil, qui est le socle du droit civil, lequel est le fondement de notre contrat social républicain.

Concrètement, ce lobby travaille à faire entrer dans l'ordre de l'état civil, outre l'homme et la femme, une troisième et nouvelle catégorie, intitulée « non binaire », et où pourront s'inscrire toutes celles et ceux qui « ne se sentent ni homme ni femme », qui ne se reconnaissent pas dans cette « distinction genrée archaïque et réactionnaire », mais se considèrent comme un complexe et au demeurant arbitraire mélange des deux genres. Clairement, cette réforme formelle ne relève pas du caprice anodin, mais bien d'une visée révolutionnaire, de nature à affecter le quotidien de tous les citoyens, en rendant impossibles ou caduques les statistiques et les recensements, en bloquant l'indispensable combat pour la parité, en introduisant mille « trilemmes » ubuesques : faudra-t-il ainsi prévoir, à côté des toilettes « HOMMES » et des toilettes « FEMMES », des toilettes « NON-BINAIRES » ? Des salons de coiffure « non-binaires » ? Des places réservées aux « non-binaires enceintes » ? La synecdoque du nombre, par laquelle « l'homme » est mis pour « les hommes » et « la femme » pour « les femmes », comme dans « La femme est l'avenir de l'homme », s'appliquera-t-elle au nouveau genre, et pourra-t-on dire

« le non-binaire » pour « les non-binaires », ou peut-être faudra-t-il dire « la » non-binaire ? En tout état de cause, il faudra en passer par une refonte des identifiants de l'Insee et de la Sécurité sociale, avec des numéros commençant par 1 pour les hommes, par 2 pour les femmes, comme avant, et par 3 pour les non-binaires, en attendant le 4 pour ceux qui ne se sentent ni homme, ni femme, ni non-binaire.

Il ne s'agit pas, on le voit bien, d'une avancée de civilisation, encore moins d'une liberté nouvelle, mais d'une aberration loufoque, d'une bêtise grotesque, d'une connerie monstrueuse aux conséquences très fâcheuses, une connerie qui ne s'appuie sur aucune réalité biologique, sur aucun principe éthique, sur aucune vision culturelle, mais uniquement sur une ambition séparatiste et séditieuse au profit d'une minorité très active. On notera au passage le choix sémantique très orienté, avec cette flatteuse appellation de « non-binaire », qui renvoie intentionnellement tous ceux qui se savent et se sentent simplement et bêtement « homme » ou « femme » à leur caractère étroitement et ridiculement « binaire ».

Mais las ! revenons sur terre, quitte à redescendre ! Le genre d'une personne n'est à aucun moment et en aucune manière affaire de ressenti. Il est déterminé par une convention lexicale, communément établie, qui, en se basant sur des critères objectifs d'ordre physiologique ou génétique, détermine qu'on appellera garçon, homme, ou « de sexe masculin » les humains possédant un appareil génital externe, comprenant un pénis et deux testicules dans une bourse, et des chromosomes sexuels de type XY ; et qu'on appellera fille, ou femme, ou « de sexe féminin » les humains possédant un appareil génital essentiellement interne, comprenant un clitoris et un vagin, et des chromosomes sexuels de type XX.

Le ressenti particulier des un(e)s ou des autres, pour parfaitement respectable qu'il soit, n'y change rien et n'a rien à faire là.

Il existe bien d'autres conventions qui, pour assurer la cohésion d'un groupe humain et la compréhension en son sein, ignorent délibérément les ressentis individuels. Par exemple, si je suis né sur le territoire français de parents français, je suis de nationalité française. Peu importe alors que je ne me « sente pas français », c'est mon droit et c'est mon affaire, mais je suis imparablement français, reconnu et traité comme tel, et cela figurera sur ma carte d'identité. De même, si je suis né le 3 juillet 1995 à la maternité de Limoges, c'est cette date

et ce lieu de naissance qui figureront sur mon acte de naissance, et peu importe que je ne me sente pas tellement de Limoges, mais plus de Carpentras ou de Barbezieux éventuellement, ou encore de Vladivostok, peu importe que je ne me sente pas de 1995 ou que je ne me sente pas de juillet ou que je ne me sente pas du 3 : c'est mon droit et c'est mon affaire, mais pour que la société fonctionne et s'entende, je n'en suis pas moins réputé né à Limoges le 03/07/1995, c'est ainsi que je suis recensé, et c'est ainsi que je suis membre d'une société qui n'a du reste pas créé ces repères pour me contrarier ni pour m'enfermer, mais pour me compter précisément parmi les siens, et, le cas échéant, me protéger.

## Blanchard, Jean Baptiste

Jean Baptiste Blanchard, né le 12 octobre 1731 à Tourteron (Ardennes, 180 habitants au recensement 2019), mort, selon les sources, le 24 mai ou le 15 juin 1797 dans le même village, est un écrivain et pédagogue français.

Dans *L'École des mœurs* (1772), il place la fatuité entre l'impertinence et la bêtise : « Le fat est entre l'impertinent et le sot ; il n'a ni l'insolence du premier ni la bêtise du second, mais, comme tous les deux, il choque, il rebute, il dégoûte. »

## Blanche, Francis

Auteur, acteur, parolier, chanteur et humoriste, Francis Blanche fut un géant, certes pas par la taille, mais sans aucun doute par le talent. Il disparaît bien trop tôt en 1974, terrassé à 52 ans par une crise cardiaque au volant de sa voiture. Ce DAB ne serait pas assez gros pour énumérer les mille merveilles que Francis Blanche nous a léguées, aussi n'en retiendrai-je ici que deux, corrélées par l'idée de bêtise.

En premier lieu, les paroles, drôles et poignantes à la fois, de la chanson « Ça tourne pas rond dans ma p'tite tête » :

On vient d'renvoyer la bonne
Paraît qu'elle volait des sous à maman
Elle a pleuré comme une folle
Crié qu'c'est injuste et fait des serments
C'est moi qu'ai dit qui l'avais vue
Naturellement tout l'monde m'a cru
C'est pas vrai mais ça fait plaisir
J'sais pas c'que j'ai, j'aime bien mentir

Ça tourne pas rond dans ma p'tite tête
Des fois j'ai des drôles d'idées
C'est pas ma faute, mais quand j'm'embête
**Faut qu'je fasse des bêtises**

J'aime bien casser deux, trois vitres
Et faire croire après qu'c'est les courants d'air
Avec une fourchette à huîtres
J'ai crevé un œil au chat de grand-mère
Quand j'suis tout seul, j'dis des gros mots
Et j'vide les bouteilles de porto
Je r'garde dans les livres défendus
Les photos des belles dames tout' nues

Ça tourne pas rond dans ma p'tite tête
Des fois j'ai des drôles d'idées
C'est pas ma faute, mais quand j'm'embête
**Faut qu'je fasse des bêtises**

Paraît qu'avec de la poigne
On peut m'corriger, a dit le docteur
Faudrait qu'jaille à la campagne
Moi, ça m'plairait bien, j'aime tellement les fleurs
Pour leur arracher les pétales
J'sais pas c'que j'ai, j'aime bien faire mal
Depuis qu'mon p'tit frère s'est noyé
Et qu'on a dit que j'l'ai poussé

Ça tourne pas rond dans ma p'tite tête
Des fois j'ai des drôles d'idées

C’est pas ma faute, mais quand j’m’embête
**Faut qu’je fasse des bêtises**

Et puis, dans la catégorie des bêtises formidablement intelligentes et drôles, l’Histoire et moi (on verra pourquoi à l’entrée « Carnaval ») avons retenu le formidable texte poétique et fantaisiste écrit par Francis Blanche pour agrémenter le fameux *Carnaval des animaux* de Camille Saint-Saëns. En voici le premier « chat-pitre » :

***Introduction et Marche royale du lion***
*Au Jardin des Plantes,*
*Ainsi nommé d’ailleurs*
*À cause des animaux qu’on y a rassemblés,*
*Au Jardin des Plantes,*
*Une étrange ardeur semble régner.*
*On décore. On festonne.*
*On visse. On cloue. On plante.*
*Le castor construit des tréteaux.*
*La grue porte des fardeaux.*
*Le python accroche des tableaux.*
*Car ce soir, au Jardin des Plantes,*
*C’est la grand-fête éblouissante :*
*Le Carnaval des animaux.*
*Tout est prêt. La foule se masse.*
*L’orchestre, à pas de loup,*

*Discrètement se place.*
*L'éléphant prend sa trompe,*
*Le cerf son cor de chasse.*
*Et voici que soudain*
*Monte dans le silence*
*Pour le plaisir de nos cinq sens*
*La musique du Maître Saint-Saëns.*

*Soudain, Vive le Roi !*
*Et l'on voit,*
*La crinière en arrière,*
*Entrer le lion,*
*Très britannique…*
*La mine altière,*
*Vêtu de soieries*
*Aux tons chatoyants :*
*Soieries de Lyon, évidemment.*
*Il est fort élégant,*
*Mais très timide aussi.*
*À la moindre vétille, il rougit*
*Comme une jeune fille !*
*Peuple des animaux,*
*Écoute-le, tais-toi.*
*Laisse faire Saint-Saëns*
*La Musique est ton roi.*

## Blé

Dans la Perse antique, un humble paysan avait rendu un indéterminé mais fier service à son souverain, lequel l'avait fait venir pour lui dire :

— En récompense de tes services, demande-moi ce que tu veux, je te l'accorderai.

— Sire, je ne demande pas grand-chose, avait répondu le paysan. Juste ceci : vous prenez un échiquier, vous mettez 1 grain de blé sur la première case, 2 grains sur la deuxième, 4 sur la troisième, 8 sur la

quatrième, vous doublez ainsi la mise de case en case jusqu'à la dernière, vous me donnez l'ensemble, et je serai comblé.

Le souverain, tenant le paysan pour un simple d'esprit et convaincu de s'en tirer à bon compte, accorda sans hésiter la récompense… commettant ainsi l'énorme bêtise de promettre $2_{63}$ grains de blé, c'est-à-dire plus de blé que la terre n'en a jamais porté et n'en portera probablement jamais.

En effet, 1 grain de blé sur la première case, cela en fait 2 sur la deuxième, 4 sur la troisième, 8 sur la quatrième, donc, puis 16 sur la cinquième, 32 sur la sixième, 64 sur la septième, 128 grains au bout de la première ligne, puis 32 768 grains au bout de la deuxième ligne, soit environ 12 kilos de blé. Au bout de la troisième ligne, nous voilà à 3 tonnes, au bout de la sixième ligne à 50 millions de tonnes… à la fin de la septième ligne, à la case h7, il y a 13 milliards de tonnes de blé sur l'échiquier, et, arrivé à la case h8, la dernière, environ 3 000 milliards de tonnes. En comptant le blé accumulé sur les 63 cases précédentes, on arrive à un total de 6 000 milliards de tonnes.

Au rythme de production actuel, qui est d'environ 750 millions de tonnes par an, il faudra attendre dix mille ans pour atteindre l'objectif.

Comme quoi, le plus bête des deux…

## Boiste, Pierre-Claude-Victor

Pierre-Claude-Victor Boiste, né à Paris en 1765 et mort à Ivry-sur-Seine le 24 avril 1824, est un lexicographe et poète français.

Dans *Le Dictionnaire universel de la langue française* (1800), il prévient : « La vanité va jusqu'à dire des bêtises pour se faire remarquer. »

## Bourrache

Début février, je suis allé chercher à l'aéroport de Beauvais mon neveu Corentin, 28 ans, qui revenait de Lima où il s'était rendu pour acheter deux ponchos, un pour lui et un pour son professeur de

clarinette.

Dans la voiture, sur le chemin de son coquet pavillon de Ris-Orangis, j'ai demandé à Corentin :

— Qu'est-ce que la bêtise, selon toi ?

— La bêtise, m'a-t-il répondu sans hésiter, c'est une herbe annuelle à tige cylindrique, épaisse, dressée, de 20 à 60 centimètres de haut.

— Tu es sûr de toi ? l'ai-je interrompu.

— Sûr et certain. Même que les feuilles alternes, à surface ridée, ont un long pétiole quand elles se trouvent à la base de la plante, mais les feuilles supérieures en sont dépourvues ; toute la plante est recouverte de poils raides courts et fermes qui la rendent rude au toucher : c'est une caractéristique de la famille des Boraginacées.

À cet instant, j'ai compris que Corentin confondait la bêtise avec la bourrache officinale.

Je me suis abstenu de le lui faire remarquer, convaincu qu'il ne servirait à rien de contrarier un garçon qui avait probablement fumé une énorme quantité de substances hallucinogènes au Pérou.

« On ne peut pas toujours tout rectifier », telle est ma philosophie, et je m'y tiens, aussi fermement que la moule à son bouchot.

## *Bouvard et Pécuchet*

*Bouvard et Pécuchet*, roman inachevé de Gustave Flaubert publié à titre posthume en 1881, est probablement le plus formidable et le plus drôle des réquisitoires dénonçant la bêtise.

Maman Wikipédia en donne la substance en ces termes : « les personnages Bouvard et Pécuchet se rencontrent par hasard sur un banc public et tombent sous le charme l'un de l'autre, en découvrant que, non seulement ils exercent le même métier de copiste, mais qu'en plus ils aimeraient tous deux, s'ils le pouvaient, vivre à la campagne.

Un héritage opportun de Bouvard va leur permettre d'acheter une ferme à Chavignolles, dans le Calvados, et ils se lancent alors dans un torrent de considérations plus bêtes les unes que les autres sur tous les sujets et dans tous les domaines : agriculture (agronomie, arboriculture, jardinage, conserverie, distillerie), sciences (chimie, anatomie, physiologie, médecine, nutrition, astronomie, zoologie,

géologie), archéologie (architecture, muséologie, religion celtique, antiquités, histoire, biographie), littérature (roman historique, théâtre, critique littéraire, grammaire, esthétique), politique, amour, philosophie (gymnastique, spiritisme, magnétisme, logique), religion, éducation (phrénologie, dessin, histoire naturelle, morale, musique, urbanisme). »

L'intention comique de Flaubert ne fait pas de doute dans cette vaste raillerie sur la vanité des hommes et sur la bêtise ordinaire, qui croit pouvoir tout comprendre et tout penser en ne s'appuyant que sur quelques connaissances approximatives et quelques poncifs tirés de leurs maigres lectures.

Voici par exemple nos deux lascars à la recherche de la divine « inspiration » :

> « Généralement on les méprisait.
>
> Ils s'en estimaient davantage. Ils se sacrèrent artistes. Pécuchet porta des moustaches, et Bouvard ne trouva rien de mieux, avec sa mine ronde et sa calvitie, que de se faire "une tête à la Béranger !"
>
> Enfin, ils résolurent de composer une pièce.
>
> Le difficile c'était le sujet.
>
> Ils le cherchaient en déjeunant, et buvaient du café, liqueur indispensable au cerveau, puis deux ou trois petits verres. Ils allaient dormir sur leur lit ; après quoi, ils descendaient dans le verger, s'y promenaient, enfin sortaient pour trouver dehors l'inspiration, cheminaient côte à côte, et rentraient exténués.
>
> Ou bien, ils s'enfermaient à double tour. Bouvard nettoyait la table, mettait du papier devant lui, trempait sa plume et restait les yeux au plafond, pendant que Pécuchet, dans le fauteuil, méditait, les jambes droites et la tête basse.
>
> Parfois ils sentaient un frisson et comme le vent d'une idée ; au moment de la saisir, elle avait disparu.
>
> Mais il existe des méthodes pour découvrir des sujets. On prend un titre au hasard, et un fait en découle ; on développe un proverbe, on combine des aventures en une seule. Pas un de ces moyens n'aboutit. Ils feuilletèrent vainement des recueils d'anecdotes, plusieurs volumes des causes célèbres, un tas

d'histoires.

Et ils rêvaient d'être joués à l'Odéon, pensaient aux spectacles, regrettaient Paris.

— J'étais fait pour être auteur, et ne pas m'enterrer à la campagne ! disait Bouvard.

— Moi de même, répondait Pécuchet.

Une illumination lui vint : s'ils avaient tant de mal, c'est qu'ils ne savaient pas les règles.

Ils les étudièrent, dans *La Pratique du théâtre* par d'Aubignac, et dans quelques ouvrages moins démodés.

On y débat des questions importantes : si la comédie peut s'écrire en vers ; si la tragédie n'excède point les bornes, en tirant sa fable de l'histoire moderne ; si les héros doivent être vertueux ; quel genre de scélérats elle comporte ; jusqu'à quel point les horreurs y sont permises ; que les détails concourent à un seul but, que l'intérêt grandisse, que la fin réponde au commencement, sans doute !

*Inventez des ressorts qui puissent m'attacher*, dit Boileau.

Par quel moyen inventer des ressorts ?

*Que dans tous vos discours la passion émue*
*Aille chercher le cœur, l'échauffe et le remue.*

Comment échauffer le cœur ?

Donc les règles ne suffisent pas ; il faut, de plus, le génie.

Et le génie ne suffit pas. Corneille, suivant l'Académie française, n'entend rien au théâtre. Geoffroy dénigra Voltaire. Racine fut bafoué par Subligny. La Harpe rugissait au nom de Shakespeare.

La vieille critique les dégoûtant, ils voulurent connaître la nouvelle, et firent venir les comptes rendus de pièces dans les journaux.

Quel aplomb ! Quel entêtement ! Quelle improbité ! Des outrages à des chefs-d'œuvre, des révérences faites à des platitudes ; et les âneries de ceux qui passent pour savants, et la bêtise des autres que l'on proclame spirituels !

C'est peut-être au public qu'il faut s'en rapporter ?

Mais des œuvres applaudies parfois leur déplaisaient, et, dans les sifflées, quelque chose leur agréait.

Ainsi, l'opinion des gens de goût est trompeuse et le

jugement de la foule inconcevable.

Bouvard posa le dilemme à Barberou ; Pécuchet, de son côté, écrivit à Dumouchel.

L'ancien commis voyageur s'étonna du ramollissement causé par la province, son vieux Bouvard tournait à la bedolle, bref "n'y était plus du tout".

Le théâtre est un objet de consommation comme un autre. Cela entre dans l'article Paris. On va au spectacle pour se divertir. Ce qui est bien, c'est ce qui amuse.

— Mais, imbécile, s'écria Pécuchet, ce qui t'amuse n'est pas ce qui m'amuse, et les autres et toi-même s'en fatigueront plus tard. Si les pièces sont absolument écrites pour être jouées, comment se fait-il que les meilleures soient toujours lues ?

Et il attendit la réponse de Dumouchel.

Suivant le professeur, le sort immédiat d'une pièce ne prouvait rien. *Le Misanthrope* et *Athalie* tombèrent. *Zaïre* n'est plus comprise. Qui parle aujourd'hui de Ducange et de Picard ? Et il rappelait tous les grands succès contemporains, depuis *Fanchon la Vielleuse* jusqu'à *Gaspardo le pêcheur*, déplorait la décadence de notre scène. Elle a pour cause le mépris de la littérature, ou plutôt du style.

Alors ils se demandèrent en quoi consiste précisément le style ? et, grâce à des auteurs indiqués par Dumouchel, ils apprirent le secret de tous ses genres.

Comment on obtient le majestueux, le tempéré, le naïf, les tournures qui sont nobles, les mots qui sont bas. *Chiens* se relève par *dévorants*. *Vomir* ne s'emploie qu'au figuré. *Fièvre* s'applique aux passions. *Vaillance* est beau en vers.

— Si nous faisions des vers ? dit Pécuchet.

— Plus tard ! Occupons-nous de la prose d'abord. »

De manière nettement moins romanesque, Flaubert exprime ainsi en 1853 sa détestation de la bêtise : « Je sens contre la bêtise de mon époque des flots de haine qui m'étouffent. Il me monte de la merde à la bouche, comme dans les hernies étranglées. Mais je veux la garder, la figer, la durcir ; je veux en faire une pâte dont je barbouillerai le XIXe siècle. »

## Brassens, Georges

Encore un qui n'aimait pas les cons ! Mais, peut-être pour ne pas avoir à le dire, cet artiste pudique le chantait.

Sa chanson « Le roi des cons » a bien pris quelques rides, dans la mesure où quelques-unes de ses cibles ont aujourd'hui disparu, mais le fond, impitoyable, est intact. Et tellement réjouissant !

Non, certes, elle n'est pas bâtie
Sur du sable sa dynastie
Il y a peu de chances qu'on
Détrône le roi des cons.

Il peut dormir, ce souverain
Sur ses deux oreilles serein
Il y a peu de chances qu'on
Détrône le roi des cons.

Je, tu, il, elle, nous, vous, ils,
Tout le monde le suit, docile
Il y a peu de chances qu'on
Détrône le roi des cons.

Il est possible, au demeurant,
Qu'on déloge le shah d'Iran
Mais il y a peu de chances qu'on
Détrône le roi des cons.

Qu'un jour on dise « C'est fini »
Au petit roi de Jordanie
Mais il y a peu de chances qu'on
Détrône le roi des cons.

Qu'en Abyssinie on récuse
Le roi des rois, le bon Négus
Mais il y a peu de chances qu'on
Détrône le roi des cons.

Que sur un air de fandango

On congédie le vieux Franco
Mais il y a peu de chances qu'on
Détrône le roi des cons.

Que la couronne d'Angleterre
Ce soir, demain, roule par terre
Mais il y a peu de chances qu'on
Détrône le roi des cons.

Que, ça s'est vu dans le passé,
Marianne soit renversée
Mais il y a peu de chances qu'on
Détrône le roi des cons.

Le message, on le voit, est très clair, et il l'est tout autant dans ce refrain fataliste :

Le temps ne fait rien à l'affaire
Quand on est con, on est con
Qu'on ait 20 ans, qu'on soit grand-père
Quand on est con, on est con
Entre vous, plus de controverses
Cons caducs ou cons débutants
Petits cons d'la dernière averse
Vieux cons des neiges d'antan

Impossible de citer tous les chefs-d'œuvre du poète sétois. Un « Dictionnaire amoureux » y suffirait à peine. Mais comment se passer de l'édifiant « Pluriel », cette joyeuse chanson noire qui donne à réfléchir chaque jour que le bon Dieu fait (« plus de quatre », pensez donc !).

Afin de ne pas abuser des bonnes choses, nous ne vous offrons ci-dessous que le troisième couplet, suivi du terrible refrain.

> Oui, la cause était noble, était bonne, était belle !
> Nous étions amoureux, nous l'avons épousée.
> Nous souhaitions être heureux tous ensemble avec elle,
> Nous étions trop nombreux, nous l'avons défrisée.
> Le pluriel ne vaut rien à l'homme et sitôt qu'on
> Est plus de quatre on est une bande de cons.
> Bande à part, sacrebleu ! c'est ma règle et j'y tiens.
> Parmi les noms d'élus on verra pas le mien.

## Brecht, Bertolt

Oui, oui… Bertolt Brecht, né à Augsburg en 1898, mort d'un putain d'infarctus à 58 ans, oui, oui, je situe pas trop mal le bonhomme, l'opposition aux nazis, l'idéal communiste, les grandes pièces, *L'Opéra de quat'sous*, *Mère Courage et ses enfants*, *Grand-peur et misère du Troisième Reich*, *Maître Puntila et son valet Matti*, *La Résistible Ascension d'Arturo Ui*, *Le Cercle de craie caucasien*, le fameux principe de distanciation (*Verfremdungseffekt*), oui, oui, à coup sûr, il y a une œuvre, il y a une profondeur de vue, il y a du solide, on n'a pas affaire à un quelconque !!

Mais quand il écrit : « Il faut chasser la bêtise parce qu'elle rend bêtes ceux qui la rencontrent »… que penser ? Y a-t-il un problème de traduction ? Voulait-il dire : « Il faut chasser la bêtise parce qu'elle est contagieuse » ? Ce qui, en allemand, se traduirait plus simplement par « *Wir müssen die Dummheit vertreiben, weil sie ansteckend ist.* »

Rien de grave : il me semble qu'on est d'accord sur le fond. C'est bien l'essentiel. *Tschüss*.

## Brel, Jacques

Sur un air parodiant le célèbre « Air de la calomnie » de l'opéra *Le Barbier de Séville* de Gioachino Rossini, opéra inspiré de la comédie éponyme de Beaumarchais, Jacques Brel a chanté cette chanson implacable qu'il annonçait ainsi :

« Extrait du célèbre opéra *La Vie quotidienne*, voici l'air fameux z-entre tous : "L'air de la bêtise". »

Mère des gens sans inquiétude
Mère de ceux que l'on dit forts
Mère des saintes habitudes
Princesse des gens sans remords

Salut à toi, Dame Bêtise
Toi dont le règne est méconnu
Salut à toi, Dame Bêtise
Mais dis-le-moi, comment fais-tu

Pour avoir tant d'amants
Et tant de fiancés
Tant de représentants
Et tant de prisonniers
Pour tisser de tes mains
Tant de malentendus
Et faire croire aux crétins
Que nous sommes vaincus
Pour fleurir notre vie
De basses révérences
De mesquines envies
De noble intolérance ?

Mère de nos femmes fatales
Mère des mariages de raison
Mère des filles à succursales
Princesse pâle du vison
Salut à toi, Dame Bêtise

Toi dont le règne est méconnu
Salut à toi, Dame Bêtise
Mais dis-moi, comment fais-tu

Pour que point l'on ne voie
Le sourire entendu
Qui fera de vous et moi
De très nobles cocus
Pour nous faire oublier
Que les putains, les vraies
Sont celles qui font payer
Pas avant, mais après
Pour qu'il puisse m'arriver
De croiser certains soirs
Ton regard familier
Au fond de mon miroir ?

## Bretons

Proverbe breton : « Chez les Bretons, il ne pleut que sur les cons. »

Les Normands n'ont pas repris ce proverbe à leur compte, pour la simple et bonne raison que ça ne rimait pas.

## Brie, Albert

Albert Brie, écrivain et humoriste québécois (1925-2015), a écrit en 1978 dans son livre *Le Mot du silencieux* : « Les bêtises imprimées sont plus désespérantes que les bêtises exprimées, parce qu'on y a réfléchi. »

Je prends cette phrase comme un avertissement.

## Brioche

Bien qu'elle « ne soit pas en capacité de démentir » (épouvantable anglicisme signifiant « ne puisse pas démentir »), puisqu'elle a perdu la tête (pour être exact, on lui a pris la tête, littéralement, et assez brutalement d'ailleurs), la reine Marie-Antoinette est toujours réputée avoir dit, le 5 octobre 1789 à Versailles, à l'intention de la foule affamée qui criait : « Du pain ! Du pain ! » : « S'ils n'ont pas de pain, qu'ils mangent de la brioche ! »

Il y a maldonne. La vraie bêtise, ce n'est pas celle de Marie-Antoinette, c'est celle qui consiste à dire que Marie-Antoinette a dit une bêtise qu'elle n'a en fait pas dite, ni ce jour-là ni un autre jour.

Cette phrase à la fois bête et cruelle est rapportée en revanche en 1782 dans les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau : « Enfin je me rappelai le pis-aller d'une grande princesse à qui l'on disait que les paysans n'avaient pas de pain, et qui répondit : "Qu'ils mangent de la brioche !" »

## Bruyère, Jean de La

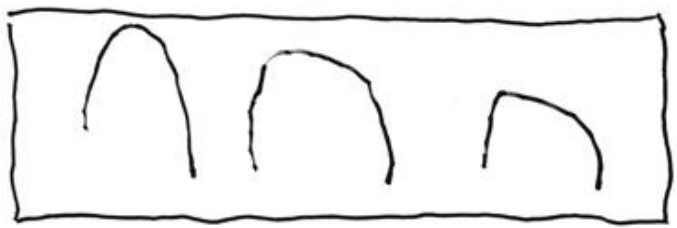
Jean de La Bruyère est un auteur inoubliable, pourvu que l'on se souvienne de cette scène champêtre mnémotechnique confinant à l'hypotypose, qui regroupe les grands auteurs français du XVIIe siècle : « Une corneille, posée sur la racine de la bruyère, boit l'eau de la fontaine Molière. »

Dans son chef-d'œuvre *Les Caractères ou les Mœurs de ce siècle*,

publié pour la première fois à Paris en 1688, le célèbre Versaillais nous parle avec acerbité du sot, sans pourtant piper mot de la pelle ni du râteau (le lecteur, du moins celui qui lit à voix haute, vient de subir à l'instant la blague la plus bête de ce DAB, qui pourtant n'en est pas exempt) : « Le sot est automate, il est machine, il est ressort ; le poids l'emporte, le fait mouvoir, le fait tourner, et toujours, et dans le même sens, et avec la même égalité ; il est uniforme, il ne se dément point : qui l'a vu une fois l'a vu dans tous les instants et dans toutes les périodes de sa vie […]. »

## Bteise

Sleon une édtue de l'uvinertisé de Srtsaobrug, l'odrre des ltteers dnas un mot n'a pas d'ipmrotncae, la suele coshe ipmrotnate est que la pmeirère et la drenèire lteetrs sinoet à la bnnoe pclae. Le rsete peut êrte dnas un dsérorde ttoal et vuos puoevz tujoruos lrie snas porblmèe. C'est prace que le creaveu hmauin ne lit pas chuaqe ltetre elle-mmêe, mias le mot cmome un tuot. Il n'set pas si btêe qu'on le criot, le creaveu !



## Cairon, Jules, dit Jules Noriac

Dans son livre *La Bêtise humaine* (1860), cet écrivain et directeur de théâtre a écrit : « Les esprits étroits […] ont formé un musée qu'ils ouvrent à heure fixe à la bêtise humaine. »

## Calomnie

Il est dans la tradition des chansonniers et autres « humoristes engagés » de relever les bêtises proférées par des personnages publics, particulièrement les personnalités politiques, pour mieux se moquer de ces derniers et faire rire la salle à leurs dépens. À cela je ne trouve naturellement rien à redire. C'est aussi la fonction des deux délicieux encadrés traditionnels à la une du *Canard enchaîné* que sont « La noix d'honneur » et « Le mur du çon ».

Seulement voilà : soit que ces personnalités publiques ne disent au bout du compte pas tant de bêtises qu'on voudrait, soit que les bêtises qu'elles ont effectivement dites ne soient pas assez « énormes » pour permettre un drolatique tir à boulets rouges, il est un fait que, bien souvent, lesdits chansonniers inventent de toutes pièces la bêtise qu'ils dénoncent, afin d'enfoncer cruellement leur victime. Il ne s'agit alors plus d'humour, mais purement et simplement de calomnie. J'ai entendu par exemple un humoriste, dont je tairai le nom car ses qualités humaines compensent largement le reproche que je m'apprête à lui faire, j'ai entendu donc cet humoriste raconter devant 1 000 personnes agglutinées pour rire dans une salle des fêtes de province l'histoire que voici : « Et Ségolène Royal ?? Elle est bien mignonne, mais qu'est-ce qu'elle est bête ! Tiens ! Authentique ! Y a pas longtemps, elle visite une ferme dans sa région, et elle demande

au paysan : “Il pond des bons œufs, votre coq ?” Le paysan répond : “Mais madame, les coqs ne pondent pas d’œufs !” Et Ségolène qui s’étonne : “Ah bon, mais alors pourquoi parle-t-on toujours des œufs à la coq ?” Ah, elle est pas aidée, maman ! »

Et la salle de s’esclaffer, et l’humoriste d’en engranger les bénéfices. Le problème est que, de toute évidence, Ségolène Royal n’a jamais dit une telle ânerie ; il s’agit d’une vieille blague d’écolier recyclée pour les besoins de l’injuste cause. Et le fait de répéter vingt fois « je vous jure que c’est vrai » et « authentique » aggrave le cas du calomniateur.

Se moquer de quelqu’un qui a dit une bêtise, c’est sain. Inventer une bêtise pour démolir celui ou celle à qui on l’attribue, c’est indigne et déshonorant pour la victime, pour l’humoriste, et dans la foulée pour tous ceux qui ont complaisamment ri de la calomnie.

Il se trouve, Dieu sait pourquoi, que j’ai personnellement un flair très affûté pour trier les vraies bêtises des bêtises controuvées. Il en figurait une de cette seconde catégorie dans un livre du formidable écrivain et éditeur qu’est Jean-Loup Chiflet (voir ce nom). Comme je voue à cet homme autant d’amitié que d’admiration, je n’ai pas résisté à la tentation de lui faire avouer la supercherie. Il a farouchement nié vingt minutes, déployant des trésors de mauvaise foi dont je me croyais seul capable, mais il a fini par craquer :

— Oui, je l’ai inventée, mais admets qu’elle est drôle !

— Non, mon cher maître, elle *serait* drôle si elle était authentique, mais en l’occurrence elle ne l’est pas, et la flèche manque donc son but pour aller se perdre dans la boue des marécages.

— Tu reprends un café ?

## Calvados

Les enfants surdoués sont particulièrement amateurs d’histoires bêtes. Ils en réclament régulièrement, et il est difficile de refuser quelque chose à des enfants. Voici donc une histoire bête que j’ai écrite à leur intention :

« C’est l’histoire assez tragique d’une petite fille adorable et très pauvre qui assiste à l’enterrement de sa grand-mère, dans le calvados.

Sa mamie chérie, qui l'avait si tendrement élevée, qui était tout pour elle. Déjà, la situation n'est pas très agréable pour cette petite fille, qui avait espéré que l'on enterre sa grand-mère dans la terre, comme tout le monde, dans cette bonne vieille terre de Normandie qu'elle aimait tant… et qui constate qu'on est en train d'enterrer sa mamie dans le calvados, ce qui évidemment pose un tas de problèmes, le corps ne veut pas rester au fond de la barrique, il n'arrête pas de remonter à la surface, on est obligé de lester la mamie morte avec de gros cailloux pleins de vieille mousse noirâtre, honnêtement, le spectacle n'est pas très réjouissant.

Mais la pauvre petite n'est pas au bout de ses malheurs, car, au beau milieu de la cérémonie, elle reçoit un appel téléphonique qui lui annonce la mort de sa grand-mère. Son autre grand-mère, qu'elle aimait plus que tout aussi, qui l'avait élevée également, qui aimait sa bonne vieille terre de Normandie aussi, tout pareil.

Le sang de la gosse ne fait qu'un tour : "Cette grand-mère-là doit être enterrée normalement, se dit-elle, je ne la laisserai pas encalvadosser comme une vulgaire poire." » Elle prend sa draisienne à moitié rouillée, et elle pédale à toutes jambes vers l'autre cimetière, distant de 4 kilomètres, sauf qu'elle ne pédale pas, puisqu'il n'y a pas de pédales sur une draisienne, mais à toutes jambes, ça oui. (Le vélocipède avec une très grande roue à l'avant est une invention de James Starley et s'appelle, non pas draisienne, mais grand bi, contrairement à ce que raconte le guide un peu fêlé de l'arboretum de Neuvic-sur-l'Isle.)

Las ! La malheureuse enfant arrive trop tard, les fossoyeurs sont déjà en train d'enterrer sa mamie dans le Calvados. Forcément, en 4 kilomètres, on ne sort pas du département, ou alors c'est qu'on était tout près de la frontière départementale, mais dans le cas d'Annabelle (c'est le nom de la pauvre petite), dans son cas, non.

"On m'aura tout fait !", s'écrie-t-elle en regardant, impuissante, les croque-morts lester son autre mamie chérie avec des vieux bouts de ferraille pleins de microbes.

Mais la petite n'est pas au bout de ses peines, la seule chose dont elle commence à voir le bout, c'est le rouleau… mais le tunnel, nenni ! Car un beau jeune homme s'approche d'elle, jusque-là ça ne se présente pas trop mal, il lui souffle son haleine de calvados (si mal nommé "eau-de-vie") dans le nez, c'est pénible, mais en tournant la

tête, on s'accommode, et il lui annonce de sa voix de rogomme, là ça commence à devenir pesant, la mort de sa grand-mère. Sa troisième grand-mère, qu'elle aimait tant, qui l'avait élevée, un jour, à 15 centimètres du sol, qui adorait sa Normandie natale, donc tout pareil au niveau du chagrin, mais cette grand-mère-là, pour des raisons géographiques évidentes, picolait sévèrement.

Le sang de la gamine, qui s'était arrêté de tourner dans le premier cimetière, fait un second tour et s'arrête : "Celle-là, c'est joué d'avance, se dit-elle, ils vont me l'enterrer dans le Calvados qu'elle aimait tant, surtout le matin à jeun !" La pauvre môme s'empare d'une brouette qui traînait par là, et fonce, autant qu'on peut foncer quand on est ralenti par une brouette pleine de fumier, vers le troisième cimetière, distant de 54 kilomètres mais toujours dans le 14. Elle y parvient, ruisselante de transpiration et un peu éclaboussée de purin, et là, non ! (Comme quoi, quand ça veut se mettre de travers, y a pas moyen !!) Les hommes en noir sont en train d'enterrer normalement sa troisième grand-mère.

On imagine le désarroi de l'enfant : la seule grand-mère qu'il eût été logique d'enterrer dans le Calvados, on l'enterre dans la terre, et les deux autres, qui étaient archisobres, qui carburaient au thé de Chine, qui ne buvaient même pas un fond de champagne aux baptêmes, on les enterre dans le Calvados.

Et là, la gosse a une réaction qu'on peut considérer comme assez saine et assez adéquate, compte tenu des circonstances : elle se tire une balle.

Oui, mais une balle de foin.

Donc aucune lésion, juste le nez qui gratte un peu.

Et Annabelle reste en vie, avec son boulet, avec ses remords, avec sa croix, avec sa merde. Pendant quatre-vingt-neuf ans. C'est pas la joie.

Non, décidément, c'est pas la joie. »

## Cambrai

Cette ravissante bourgade du Nord-Pas-de-Calais n'est pas tant

célèbre pour ses portes monumentales et tours (de Paris, Notre-Dame, des Sottes, du Caudron et des Arquets), ni pour son beffroi, classé à l'inventaire des monuments historiques le 15 juillet 1965, ni pour sa cathédrale Notre-Dame-de-Grâce, dont l'abside renferme le tombeau monumental de Fénelon, chef-d'œuvre du sculpteur David d'Angers, ni pour sa chapelle du Grand Séminaire, appelée aussi chapelle des Jésuites, qui servit de prison au tribunal révolutionnaire voisin en 1794, ni pour son église Saint-Géry, l'un des monuments les plus anciens de la ville, et qui renferme un remarquable jubé en marbre polychrome sculpté par le Cambrésien Gaspard Marsy ainsi qu'une *Mise au tombeau* de Rubens datant de 1616, ni pour sa « Maison espagnole », siège de l'office de tourisme, dernière maison à pans de bois et à pignon sur rue de style régional, datant de 1595, ni pour son cimetière militaire allemand de la route de Solesmes, créé par l'armée allemande en mars 1917, qui compte 10 685 tombes allemandes, ainsi que celles de 192 soldats russes et de six Roumains, ni pour son jardin public, installé sur l'emplacement des anciennes fortifications qui ceinturaient la citadelle construite sous Charles Quint, et divisé en trois parties distinctes mais contiguës, nommément le « jardin aux Fleurs », dessiné par le paysagiste Jean-Pierre Barillet-Deschamps, le « jardin Monstrelet », ainsi appelé parce qu'il abrite une statue d'Enguerrand de Monstrelet, chroniqueur du Moyen Âge qui fut prévôt de Cambrai, et le « jardin des Grottes »… que pour sa légendaire « bêtise de Cambrai », exemple antonomastique de sérendipité (voir ce mot). Tout le monde s'accorde sur l'origine sérendipitesque de la bêtise, mais deux théories s'affrontent quant à l'auteur (le coupable ?) de la bêtise fondatrice, et subséquemment quant à la paternité de l'illustre friandise.

Selon la version du clan Afchain, c'est Émile Afchain, apprenti chez ses parents confiseurs à Cambrai, qui fait en 1830 une erreur en préparant les berlingots de la semaine à venir : il y laisse tomber accidentellement de la menthe, et ne s'en vante pas. Pour camoufler sa maladresse, il tire sur la pâte jusqu'à ce qu'elle blanchisse. En toute candeur (conséquence de la présence de sucre « candi »), les parents d'Émile mettent en vente dès le lendemain les berlingots frelatés. La semaine suivante, les clients réclament à cor et à cri ces berlingots si savoureux. Les parents demandent donc à leur fils le secret de sa recette, et commercialisent cet étrange bonbon qui prendra plus tard

officiellement le nom de bêtise de Cambrai.

Selon la version du clan Despinoy, c'est une erreur de dosage et de préparation commise par l'apprenti de Jules Despinoy qui a donné naissance à la bêtise.

Selon nous, aucune de ces deux versions ne rend compte de la vérité historique, car seule une intervention divine a pu engendrer le bijou pâtissier. Reste à se mettre d'accord sur l'identité précise du dieu impliqué dans la combine.

## Cambré

Un cambré est un mouvement de danse utilisant l'inclinaison arquée du buste et de la colonne vertébrale vers l'arrière.

À l'Opéra de Paris, le 14 avril 1966, un petit rat a fait part à son chef de ballet d'un « rat-le-bol » vis-à-vis des exercices qu'on lui imposait quotidiennement, et que la jeune danseuse jugeait fastidieux, répétitifs, et archaïques. Jetant rageusement à terre ses pointes et son tutu, le petit rat s'est écrié : « J'en ai par-dessus la tête, de vos conneries d'entrechats et de vos bêtises de cambrés. »

La jeune fille a été mise à pied, bien qu'elle le fût déjà depuis plusieurs années, puis astreinte à une séance de psychanalyse lacanienne, au cours de laquelle il a été dévoilé un conflit symbolique atavique entre le petit rat et l'entrechat.

Au passage (au sens lacanien de « pas sage »), personne n'a relevé l'allusion, pourtant lumineuse et lourde de sens, à la friandise du Nord-Pas-de-Calais.

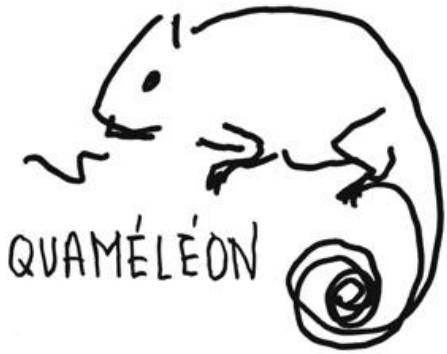
## Caméléon

Beaucoup de gens pensent que les caméléons changent de couleur pour se camoufler.

C'est une bêtise.

Les caméléons utilisent leur capacité d'« homochromie variable » pour communiquer avec les autres caméléons. (Un peu comme la police utilise les feux tricolores pour communiquer avec les usagers de

la route.)




Ceux qui en déduiront que le caméléon est intellectuellement « limité » doivent bien se souvenir que le caméléon est une bête.

*Voir* : Alouette ; Âne ; Autruche ; Caneton ; Carassin ; Chat ; Chien ; Crocodile ; Dromadaire ; Écureuil ; Éléphants (et lièvre) ; Émeu ; Faucon ; Kangourou ; Lièvre ; Papillons ; Pluvier ; Poissons ; Poules ; Renard ; Rhinocéros ; Taureau ; Tortue ; Vaches ; Zèbres.

## Camus, Albert

Dans un de ses spectacles que j'ai eu le plaisir de coécrire et de mettre en scène, le chroniqueur auteur et désormais comédien Guy

Carlier raconte ceci : « Le jour où ma mère est morte, j'ai pris une feuille de papier A4 et j'ai écrit : "Aujourd'hui maman est morte." Ainsi, de même que les épiciers de la chanson de Jacques Brel se prennent pour García Lorca, je me suis offert le plaisir de me prendre un peu pour Camus. » Or, au cours d'une des représentations, Guy s'est trompé – personne n'est parfait – et il a dit : « Le jour où ma mère est morte, j'ai pris une feuille de papier A4 et j'ai écrit : "Aujourd'hui ma mère est morte." » Je l'ai vertement tancé et il a accepté les remontrances, réalisant à quel point l'écart entre les deux formules est abyssal. « Aujourd'hui ma mère est morte », c'est une information, sèche et factuelle, rien de plus. « Aujourd'hui maman est morte », c'est un condensé d'humanité, de tendresse et de nostalgie, qui vous saute à la figure.

Cette longue introduction pour commenter ces mots sublimes d'Albert Camus sur la bêtise : « On se fatigue de voir la bêtise triompher sans combat. » Tous les mots sont pesés et chacun est à sa place.

« Il est insupportable de voir la bêtise triompher sans combat », c'est agressif, et la carence de philosophie et de sérénité fait passer la flèche à côté de la cible.

« On se fatigue de voir la bêtise gagner sans combat » banalise le propos et la flèche se plante misérablement dans la terre à 10 mètres de la cible.

« On se fatigue de voir la bêtise triompher sans difficulté », c'est encore une quasi-banalité, et la flèche se perd dans les nuages.

Albert Camus est un immense écrivain ; qu'il parle de la mort de sa mère ou de la bêtise, son style fait mouche.

## Caneton

Tout ce qu'un caneton rencontre dix minutes après sa naissance devient son parent. Que ce soit une poule ou un pneu de tracteur.

C'est navrant, c'est bête, mais comment en vouloir au caneton ? C'est un bébé, et de surcroît, c'est une bête.

*Voir* : Alouette ; Âne ; Autruche ; Caméléon ; Carassin ; Chat ; Chien ; Crocodile ; Dromadaire ; Écureuil ; Éléphants (et lièvre) ; Émeu ; Faucon ; Kangourou ; Lièvre ; Papillons ; Pluvier ; Poissons ; Poules ; Renard ; Rhinocéros ; Taureau ; Tortue ; Vaches ; Zèbres.

## Canon

C'est une anecdote historique authentique que je tiens du regretté Roger Hanin, acteur aussi fort en gueule que bienveillant et amical. J'aime cette histoire, parce que l'auditeur ou le lecteur la comprend rarement à l'instant où elle se termine. Il la trouve alors dépourvue d'intérêt et s'apprête à le dire. Ensuite, il lui faut, en fonction de sa vivacité intellectuelle particulière, entre une demi-seconde et trois secondes pour en comprendre la drôlerie et la profondeur, et faire invariablement ce commentaire : « Ah oui ! C'est pas bête !! »

Henri IV, roi de France, se rend un jour en visite officielle à Pau, sa ville natale. Il était alors de tradition que le canon de la ville visitée tirât trois coups bien sonores et bien solennels pour saluer l'arrivée du royal visiteur. Mais, tandis que le cortège royal approche des remparts, un émissaire très essoufflé, certainement mandaté par le

bourgmestre, court à la rencontre du cortège et, vert de honte face au Vert Galant, présente de plates excuses. « Sire, veuillez nous pardonner, nous n'avons pas pu faire tonner le canon d'accueil, il y a à cela huit raisons : un, on n'avait plus de poudre, deux… »

D'un geste las, Henri IV interrompt l'émissaire : « OK, c'est bon, ça va. »

## Cantonade

Toutes les questions posées à la cantonade ne ressortissent pas forcément à la bêtise. C'est cependant le cas des questions, souvent posées à un public ou un auditoire nombreux, qui commencent par : « Est-ce que tout le monde… »

Curieusement, la question « Est-ce que tout le monde est bien assis ? » n'est pas bête à 100 % : elle n'est pas totalement sans objet. Certes, personne ne peut répondre affirmativement à la question, puisque personne ne peut avoir l'assurance que tous les congénères qui l'entourent sont bien assis, mais il y a une issue à l'impasse, car une personne qui se trouve mal assise peut éventuellement répondre « non », rendant ainsi son objet à la question posée.

*A contrario*, les questions du type « Est-ce que tout le monde est là ? », « Est-ce que tout le monde m'entend ? » ou « Est-ce que tout le monde comprend le français ? » sont bêtes à 100 %, et même davantage.

Objection : une personne dans l'assistance qui accompagnerait un copain sourd ou une tante hongroise monoglotte pourrait, par tacite procuration, répondre « non » aux questions 2 et 3.

Objection refusée, comme on dit en Amérique.

## Carassin

Pour railler la très mauvaise mémoire d'une personne, on a coutume de dire qu'elle a « une mémoire de poisson rouge », en s'appuyant sur l'idée reçue que le poisson rouge, *alias* carassin doré, aurait « une mémoire de trois secondes ».

C’est une bêtise.

De nombreuses et sérieuses études ont prouvé que le poisson rouge a une mémoire d’approximativement trois mois.

Tous les humains ne peuvent pas en dire autant.

Autant que quoi ? J’ai oublié.

*Voir* : Alouette ; Âne ; Autruche ; Caméléon ; Caneton ; Chat ; Chien ; Crocodile ; Dromadaire ; Écureuil ; Éléphants (et lièvre) ; Émeu ; Faucon ; Kangourou ; Lièvre ; Papillons ; Pluvier ; Poissons ; Poules ; Renard ; Rhinocéros ; Taureau ; Tortue ; Vaches ; Zèbres.

## Carbonade

C’est sans doute bête, mais ce qui m’apparaît déplacé dans la carbonade de bœuf à la bière du Nord, c’est la carbonade de bœuf.

## Carlier, Guy

Pas la moindre trace de bêtise chez cet homme-là (voir : Camus, Albert).

## Carnaval

Afin d’agrémenter le fameux *Carnaval des animaux* de Camille Saint-Saëns, Francis Blanche (voir cette entrée) a, comme on l’a vu, écrit un joli texte qu’il n’est pas insultant de qualifier de « petite bêtise plaisante ». Ce n’est en tout cas pas Saint-Saëns qui aurait renié cette appellation, lui qui considérait sa propre œuvre comme une œuvre mineure, qu’il conviendrait de jeter incessamment à la poubelle, pour n’en garder que le seul morceau qui en valait à ses oreilles la peine : « Le Cygne ».

Cinquante ans plus tard, ce texte de Blanche ayant un peu, aux

oreilles de certains, vieilli, il m'a été demandé d'inventer, pour remplir la même fonction, ma petite bêtise à moi.

La voici :

**Introduction et Marche royale du lion**

Au menu des réjouis-saint-sances
Concocté par Camille Saint-Saëns,
Figure un délirant Carnaval.
Le carnaval des animals,
Que, pour le plaisir du bon mot,
Nous nommons Carnaval des animaux.
Ce Carnaval débute par un cortège. En tête de ce cortège marche le lion. C'est une sacrée surprise, car, à l'origine, ce n'est pas le lion qui devait défiler en tête. En effet, à quelques jours de l'ouverture du Carnaval, une réunion plénière s'est tenue dans la plaine, comme il se doit, pour décider qui prendrait la tête du cortège.
C'est le zèbre de Grévy et la gazelle de Thomson qui ont été désignés. Mais le zèbre de Grévy s'est mis en grève, et la gazelle de Thomson a été dévorée par le lion, sans que Thomson lève le petit doigt.
Par la suite, au cours de cette belle grande réunion décisionnelle,
La basse-cour a parlé à voix trop basse,
Les hémiones ont sauvagement refusé de voter,
Les tortues sont arrivées trop tard,
L'éléphant a souhaité jouer la carte de la discrétion,
Les kangourous ont sauté leur tour,
L'aquarium a noyé le poisson,
Les ânes n'ont pas compris la question,
Le coucou n'a pas vu passer l'heure,
Les oiseaux se sont montrés d'une coupable légèreté,
Les pianistes n'étaient pas d'accord,
Les fossiles étaient trop vieux,
Et on avait oublié de faire signe au cygne.
Alors le lion s'est senti roi. Et il a pris la grosse tête.
Du cortège.

**Poules et coqs**

Tout à l'heure, le lion est passé le premier.
Mais, tout fanfaron, ce lion n'a pas su répondre à l'éternelle question : Qui était là en premier ? L'œuf ou la poule ?
Ou lui, le lion ?
Ou le coq ?
Ou le coq et l'œuf ?
Ou la poule sans eux ?
Ou dix œufs et cent poules, de rechange ?
Qu'y avait-il avant, mille sabords de mille mi-lions ?
Le lion et une demi-poule, ou un œuf et deux millions de coqs ?
Vingt poules et un œuf de coq ou neuf poules et un coq au vin ?
Ne cherchez plus, c'est une simple question de bon saint saëns…

**Hémiones (ou Animaux véloces)**

Les hémiones sont des ânes sauvages originaires d'Asie dont la vitesse de course et l'agilité trahissent des qualités naturelles de virtuoses. Ces animaux courent du haut de la montagne au bas de la vallée, ils recourent du nord des plaines au sud des collines, puis re-recourent des steppes orientales aux prairies occidentales… le tout avec une telle vélocité qu'un faux pas n'est jamais rigoureusement exclu, même si ces animaux par ailleurs douloureusement menacés d'extinction, mais ceci est une autre histoire sur laquelle nous n'aurons pas le temps de nous étendre ici, même si ces animaux disais-je ont le pas si sûr et la main si ferme qu'ils parviennent la plupart du temps sains et saufs à destination. Et entre le départ et l'arrivée, les hémiones courent, les hémiones galopent, les hémiones foncent, les hémiones font claquer leurs sabots sur les cailloux, éclater les cailloux sous leurs sabots, caillouter les éclats par tous les bouts, écailler les clous les jours de sabbat, et tagada, et re-tagada, et re-ta re-ga re-da. VOI-LÀ.

**Tortues**

Au contraire de ces sauvages hémiones qui viennent de passer au grand galop sous nos oreilles stupéfaites, les tortues sont des animaux tranquilles… au comportement pourtant contrasté, parfois indolent et parfois apathique, tantôt flegmatique et tantôt traînant, un jour inerte et l'autre alangui, un matin calme et le soir endormi, un instant pataud et l'autre non… cha… « lant ».

Les tortues appartiennent à l'espèce des Lambinidés, qui comprend l'escargot, l'unau ou paresseux, le sénateur, le slow, le service à l'Hôtel Restaurant de la Poste à Yverdon en Suisse romande, l'Apple 512 aujourd'hui disparu, le cerveau, quand il existe, des animateurs de télévision, et plus généralement tous ceux qu'on dit « lents à la détente », qu'ils s'appellent Pierre, Paul, ou Jacques, comme Pierre Offenbière, Paul Offenbol, ou Jacques Offenbach.

**L'éléphant**

Il faut être un fin connaisseur en zoologie
Pour distinguer l'éléphant de la souris.
L'éléphant a une trompe, la souris pas.
L'éléphant est herbivore, la souris non.
L'éléphant est gros, la souris pas trop.
L'éléphant barrit, la souris jamais.
Parfois l'éléphant sourit, jamais la souris n'éléphante.
L'éléphant ne craint pas les souricières, les souris si.
L'éléphant gêné peut rentrer dans un trou de souris, la souris est bien trop timide pour rentrer dans un trou d'éléphant.
Devant l'éléphant, la souris s'enfuit sans défense.
Devant la souris, l'éléphant s'essuie sans décence.
La souris n'a pas inspiré Saint-Saëns.
L'éléphant si !

**Kangourous**

Dès qu'on parle de faire quelque chose se pose la question « quand ». KAN.
Dès qu'on parle de manger quelque chose se pose la question du « goût ». GOU.
Dès qu'on parle d'inventer quelque chose se repose la question de la « roue ». ROU.
Si on saute ces trois questions, on fait sauter le kangourou, et il est bien content.

**Aquarium**

Rascasse anguille et coryphène
Saumon limande et rémora
Hareng sardine et capitaine
Merlu daurade et poisson-chat

Congre lamproie silure et truite
Poisson-clown omble chevalier
Sandre baudroie sole et bonite
Tanche rotangle grenadier

Sabre mérou grondin saint-pierre
Barracuda carpe éperlan
Poisson-scie et loup et scalaire
Piranha gymnote et merlan

Gardon dauphin lotte épinoche
Thon combattant mulet goujon
Anchois morue roussette et loche
Albacore alose esturgeon

Tarpon colin plie et chinchard
Orphie cynoglosse et brochet
Ombre lieu raie et bar et sar
Barbeau et vandoise et rouget

Perche espadon chevesne ablette
Requin girelle et maquereau
Saupe pageot brème exocet

Guppy flétan vive et turbot.

**Personnages à longues oreilles**

Têtu comme un âne.
Passer du coq à l'âne.
Donner le coup de pied de l'âne.
On ne fait pas boire un âne qui n'a pas soif.
Asinus asinum fricat.
Bien faire et laisser braire.
On fait l'âne pour avoir du son.
Surtout ne pas passer pour un âne.
Âne bâté, bâté, bâté.
Sacré bilan !
L'âne a de longues oreilles, c'est une affaire entendue, mais il a surtout bon dos.

**Le coucou au fond des bois**

Charade
Mon premier est la partie du corps qui unit la tête au tronc
Mon deuxième est une primevère sauvage à haute tige et fleurs jaunes
Mon troisième est la troisième personne du singulier du présent de l'indicatif du verbe coudre
Mon quatrième est la somme que coûte une chose
Mon cinquième est le choc brutal que l'on fait subir pour faire mal
Mon tout résonne au fond des bois.
Coucou, coucou, coucou…

**Volière**

Il y a beaucoup de choses et beaucoup d'êtres qui volent.
Le tapis vole, c'est le tapis volant.
L'exocet vole, c'est le poisson volant.
Le cerf vole, c'est le cerf-volant.
Par tous temps les injures volent, les balais de

sorcières… volent.
Au moindre vent, les plumes… et puis l'hélicoptère… volent.
Le voleur, l'avion, l'abeille… volent.
L'escroc, le bombardier, la coccinelle… volent.
Le pickpocket, le jet, la bébête… volent.
Le brigand, le biplan, le papillon paon… volent.
Le plagiaire, le Canadair, l'éphémère… volent.
Le fripon, l'hydravion, le bourdon… volent.
Le cambrioleur, le planeur, le patineur… volent.
La crapule, le ballon bulle, la libellule… volent.
Sans compter les mouches que l'on entend voler.
Tout le reste est dans la volière de Saint-Saëns.
Et flûte !

**Pianistes**

Les pianistes travaillent beaucoup à la maison. Do mi si la do ré. Domicile adoré !
Ils prennent grand soin de leur instrument. Si fa ci la si ré. Si facile à cirer !
Puis ils embrassent tendrement leur compagne. La fa mi si do si la do ré. La femme, ici, docile, adorée !
Et ils vont gentiment se coucher. Do do la mi do do. Dodo, l'ami, dodo !

**Fossiles**

Habile paléontologue, Saint-Saëns a tout fossilisé dans le même élan.
Les airs d'antan,
Et la chanson à maman,
Et le Barbier sévillan,
Et lui-même assurément.

**Le cygne**

Le cygne, majestueux oiseau blanc, qui, sentant sa mort prochaine, pousse, en guise d'adieu à ce pauvre monde, son chant le plus déchirant et le plus beau… c'est très

romantique, mais c'est une légende.
Dans la réalité, il n'y a pas de chant du cygne.
Dans la réalité, au moment de mourir, le cygne crache et tousse interminablement, puis il vomit tripes et boyaux en hoquetant pitoyablement avant de couler à pic comme un vulgaire caillou.
Entre la légende et la réalité, Camille Saint-Saëns a choisi la légende.
Tant mieux.

**Finale**

Ça y est, c'est la fin, et voici le finale, qui s'écrit indifféremment avec ou sans « e ». Mais quand le finale est sans « e », il est seul, et il finit par « l », tout comme seul finit par « l », mais pourquoi finir par elles, qu'est-ce qu'elles ont donc de plus que les autres, pourquoi ne pas finir par eux ?
Le FINALE, en six lettres, avec L et avec E, c'est tout le carnaval en acrostiche, marche avant et marche arrière, avec…
F comme « Faites entrer le lion »
I comme « Ici ça chante et ça pond »
N comme « Nous aimons les hémiones »
A comme « Attention, passage de tortues »
L comme « Lourd », et « Léphant »
E comme « Et hop ! saute le kangourou »,
Un blanc, c'est l'espace de l'Aquarium,
Et puis en sens inverse,
E comme « Étranges personnages aux oreilles étranges »
L comme « Laissez sonner le coucou »
A comme « À moi laissez venir les petits oiseaux »
N comme « Ne tirez pas sur le pianiste »
I comme « Il faut que fossile se passe »
Et F comme « Faites-moi cygne à l'occasion ».
Ou comme « Fermez le ban », c'est selon, c'est Camille vous plaira.

# Carotte de Vík

Un jour de Noël, il y a bien longtemps, dans la bourgade de Vík, à la pointe méridionale de l'Islande, des enfants fabriquèrent un bonhomme de neige. Avec de la neige, principalement, mais aussi une carotte pour le nez, une boîte de fromage en guise de chapeau, et deux boutons pour les yeux, des boutons provenant d'un vieux duffel-coat. Puis les enfants allèrent se coucher, et l'histoire aurait pu s'arrêter là.

En même temps, si l'histoire s'était arrêtée là, on aurait un peu rechigné à appeler cela une histoire. Même pas une historiette, à peine une anecdote. Un fait, tout au plus. Un fait banal et plat, un truc de gosse, une non-histoire, une connerie.

Mais la question, heureusement, ne se pose pas, puisque l'histoire ne s'arrête pas là.

Au petit matin, ce qui ne veut pas dire grand-chose en Islande puisqu'à cette latitude et à cette saison il fait nuit presque tout le temps… donc au petit-matin-qui-ne-veut-pas-dire-grand-chose, les enfants sortirent précipitamment de chez eux pour aller contempler leur joli bonhomme de neige. Quelle ne fut pas leur surprise quand ils constatèrent que le bonhomme de neige transpirait à grosses gouttes, et que son visage couvert de larmes de glace semblait leur dire : « Faites vite, les amis, car un feu mystérieux me brûle de l'intérieur. » Les enfants se rendirent à l'église, car ils avaient pris l'habitude de marcher au passé simple, ils entrèrent dans la sacristie, et là, ils s'aperçurent, littéralement stupéfaits, qu'ils ne savaient plus du tout pourquoi ils y étaient venus. Ils rebroussèrent donc chemin, sortirent de l'église, et coururent retrouver leur bonhomme de neige.

Mais il était déjà trop tard. Ce détour inutile par la sacristie avait été fatal. Le bonhomme avait fondu, les boutons aussi, et la boîte à fromage également. Seule la carotte restait.

Et voilà pourquoi, depuis lors, chaque année à la période de Noël, nos amis islandais mangent une carotte. Attention, qu'on ne me fasse pas dire ce que je n'ai pas dit ! Tous n'en mangent pas ! Mais ceux qui en mangent le font en souvenir du bonhomme de Vík.

# Cassoulet(s)

De très nombreux gastronomes, qui tous ne sont pas natifs de Castelnaudary, se posent la question : « Y a-t-il cassoulet et cassoulet ? »

La réponse est oui. Qu'il me soit permis d'en asséner la démonstration, laquelle se développe en quatre temps, comme le moteur du même nom :

1) Il y a deux sortes de cassoulets : les bons, et les mauvais.

2) Un bon cassoulet, c'est bon.

3) Un mauvais cassoulet, ce n'est pas bon, cela ne mérite même pas le nom de cassoulet, et, dans une certaine mesure, autant manger autre chose que de manger un mauvais cassoulet.

4) En revanche, un bon cassoulet, nous parlons là d'un « vraiment bon » cassoulet, alors ça, oui, c'est bon.

Cette loi duelle et symétrique s'étend à la plupart des plats cuisinés. À la personne qui vous déclare tout à trac : « J'adore la choucroute », il y a lieu de répondre, posément mais fermement : « Attention, il y a choucroute et choucroute. » Elle l'admettra probablement sans résister.

Vous pourrez alors prolonger l'échange autour de quelques vérités transcendantales, comme : « Il y a couscous et couscous », ou : « Il y a blanquette et blanquette. » C'est vrai, et c'est scientifique.

Quelqu'un un jour m'a rétorqué : « Il y a scientifique et scientifique. » Je l'ai rayé de mon calepin. Je n'aime pas qu'on ergote. Je trouve que c'est une perte de temps et, pour tout dire, une

connerie.

## Castaldi, Benjamin

L'entrée de Benjamin Castaldi dans ce DAB va certainement surprendre quelques frileux. Elle nécessite donc une explication de ma part.

En partant d'un peu loin : j'ai toujours éprouvé le besoin de dénoncer les « faux gentils ». Ces hommes ou ces femmes qui, par le biais de mille et une manières, courbettes, sourires faux, compliments frelatés, politesses surjouées, déclarations d'amour racoleuses, propos généreux à tout-va, et, si on me permet l'oxymoron, « bienveillance outrancière », se forgent auprès du public une image de « gentil », et dont on découvre, lorsqu'on a le malheur de les approcher de plus près, qu'ils ont le cœur sec et froid comme une pierre de lave. Il me vient quelques dizaines de noms à l'esprit, que j'adorerais énumérer ici, mais, entre autres obstacles, parmi lesquels figurent les assignations en diffamation, l'endroit est mal choisi pour le faire. Ma liste de faux gentils attendra donc le DAH, *Dictionnaire amoureux de l'hypocrisie* où figurera le dah, poignard originaire de Birmanie, ou le DDD, *Dictionnaire dénonçant la duplicité*.

En m'appuyant sur des principes philosophiques similaires, et par amour de la Vérité, je ressens le besoin de distinguer des vrais idiots les « faux idiots ». Ces hommes ou ces femmes que la *vox populi* a décidé, sans concertation apparente et avec une quasi-unanimité troublante et suspecte, de désigner comme des crétins, des imbéciles, des cons, des gens définitivement bêtes.

« Celui-là, je l'aime pas, il est bête, mon Dieu qu'il est bête ! », « Celle-là, c'est connu, elle est bête comme ses pieds », « Lui, ne cherche pas plus loin, c'est un con ! ».

Bien entendu, c'est parfois vrai, ou, plus exactement, je suis parfois, sur la base de mon évaluation personnelle, bien obligé d'en convenir, et je classe alors l'affaire sans suite.

Mais il y a des cas où c'est faux, odieusement calomnieux et ridiculement méprisant, et dans ces cas-là, lorsque j'entends dénigrer sur le ton de l'évidence, de surcroît par des gens qui n'ont rien à

envier à quiconque sur le plan de la bêtise, ces « faux idiots », ou « faux cons », maltais ou non, mon sang de justicier ne fait qu'un quart de tour et mon épée de redresseur de torts ne tient plus en place.

Benjamin Castaldi, un des animateurs de radio et de télévision les plus connus de France, est un parfait et révoltant exemple de ces victimes innocentes, de ces souffre-douleur des masses médiocres, une de ces cibles absurdes dont il est de bon ton d'affirmer dans les salons parisiens ou landernéens qu'il est « bête comme ses pieds ».

Je connais bien cet homme, et je maintiens, ma tête sur le billot, qu'outre sa vraie gentillesse et sa roborative jovialité, Benjamin Castaldi jouit d'une intelligence plutôt supérieure à la moyenne. Il a du recul et du discernement, il réfléchit avant de parler et réfléchit aussi après avoir parlé, et s'il lui arrive d'être un peu excentrique, c'est encore, selon moi, un trait de caractère à mettre à son crédit.

J'entrevois deux hypothèses pour expliquer la méchante et injuste réputation dont pâtit Benjamin. La première, c'est qu'il est le fils de l'acteur Jean-Pierre Castaldi, acteur infiniment sympathique, mais qui a souvent joué des rôles de « grosse brute bornée », ce qui a pu lui valoir, chez les imbéciles qui confondent tout, une image de « grosse brute bornée », caractère qu'il aurait logiquement transmis à son fils. On trouve difficilement cheminement intellectuel plus débile.

La seconde, c'est qu'il est arrivé à Benjamin d'animer, avec un savoir-faire par ailleurs indiscutable, des émissions qui n'étaient pas d'un bien haut niveau intellectuel, comme « Loft Story » ou « Secret Story ». C'est la vérité vraie. Mais qui, dans son parcours professionnel, n'a pas une fois ou l'autre cédé à la facilité, ou à l'argent, ou aux deux, sans mériter pour autant d'être identifié à l'émission à laquelle il a collaboré ?

Bref, il était essentiel que tout cela fût dit, car, pour bien distinguer ce qui est de la bêtise, il faut bien distinguer ce qui n'en est pas. Cela fait, j'ai eu envie de savoir ce qu'en pense l'intéressé, et je lui ai adressé cette petite missive :

> « Mon cher Benjamin,
>
> J'ai l'impression qu'au bout du compte tu es paradoxalement moins affecté et moins indigné que je ne le suis par les sottes calomnies qui te visent. Dis-moi ton secret :

comment fais-tu ? »

« Mon cher François !

J'ai eu la chance d'être élevé autour de gens tellement brillants qui m'ont donné à la fois l'envie d'apprendre et surtout de réfléchir… sur la vie et les autres ! Ma grand-mère disait souvent : "Il y a de l'argent trop cher à gagner !", donc je n'ai jamais cédé à la tentation de me faire aimer à tout prix… Et tu sais, François, on sera toujours le con de quelqu'un. Et comme disait Audiard : "Les cons, ça ose tout. C'est même à ça qu'on les reconnaît." »

« Merci, Benjamin, reste droit dans tes bottes, et quant à moi, je cours de ce pas fabriquer l'entrée "Audiard, Michel". »

## Cerveau

Beaucoup de gens affirment (et croient) que nous n'utilisons que 10 % de notre cerveau.

C'est une bêtise.

Tous les êtres humains utilisent 100 % de leur cerveau. La technique d'imagerie par résonance magnétique fonctionnelle (IRMf) qui permet de mesurer précisément l'activité des organes vivants, en a apporté la preuve : que l'individu soit en action ou au repos, il y a une activité dans la totalité de son cerveau. Bien sûr, il y a des zones moins actives que d'autres à un instant T, mais tout le cerveau « fonctionne ».

Certes, il ne fonctionne pas à 100 % : toutes les zones ne travaillent pas en même temps. D'une part, c'est physiquement impossible, d'autre part et surtout, cela n'aurait pas d'intérêt. Nous n'utilisons pas non plus tous nos muscles en même temps, nous utilisons uniquement ceux qui sont nécessaires à l'action en cours.

Il en va de même pour le cerveau.

Reste à se demander qui a bien pu inventer cette légende des 10 %, et pourquoi.

La réponse est simple : imaginons que je parvienne à accréditer l'idée que les hommes n'utilisent en moyenne que 10 % de leur puissance sexuelle. J'ouvrirais alors un marché follement lucratif de médicaments, potions, pilules miracle, coaching, méthodes magiques et autres modes d'emploi supposés augmenter dans des proportions alléchantes la puissance sexuelle des clients acheteurs.

Côté cerveau, c'est pareil : la légende urbaine des 10 % est une aubaine, particulièrement lucrative, pour tous les charlatans, les gourous du paranormal et de la parapsychologie, les sorciers de tout poil, qui se font forts de multiplier par trois, cinq, et pourquoi pas dix, nos capacités intellectuelles.

À ce stade, il ne s'agit plus d'une bêtise, mais résolument d'une arnaque.

## Chagrin (d'amour)

« Lorsqu'un esprit rare est possédé d'une folle passion, toutes ses facultés dégénèrent, à force d'esprit, en bêtise et en démence », William Shakespeare, *Peines d'amour perdues* (1597).

Allez savoir pourquoi, je me sens visé personnellement.

## Chat

Il y a deux entrées, donc deux sorties, à la maison de Pierre : une au nord, par la cuisine, l'autre au sud, côté salle à manger. La distance entre ces deux issues est de 6,80 mètres.

Lorsqu'un orage éclate, qu'il pleut soudain à seaux, le chat de Pierre se réfugie précipitamment dans la maison par la porte de la cuisine, puis demande que Pierre lui ouvre la porte de la salle à manger, car le chat de Pierre pense qu'il ne pleut pas de ce côté-là de la maison.

Le chat est bête. Mais c'est normal, puisque c'est une bête.

*Voir* : Alouette ; Âne ; Autruche ; Caméléon ; Caneton ; Carassin ; Chien ; Crocodile ; Dromadaire ; Écureuil ; Éléphants (et lièvre) ; Émeu ; Faucon ; Kangourou ; Lièvre ; Papillons ; Pluvier ; Poissons ; Poules ; Renard ; Rhinocéros ; Taureau ; Tortue ; Vaches ; Zèbres.

## Chat *bis*

Les chats font couler beaucoup d'encre – grand bien leur fasse –, mais une partie de cette encre est gaspillée pour écrire des bêtises sur les chats, par exemple « qu'ils voient dans le noir total ».

C'est faux. C'est une bêtise. Aucun être ne voit dans le noir total, c'est d'ailleurs pour cette raison qu'on l'appelle le noir total. Les chats sont seulement nyctalope (voir ce mot), comme les hiboux, c'est-à-dire qu'ils sont capables de voir dans l'obscurité, dans la pénombre. Leur vision nocturne est très supérieure à la nôtre. On les en félicite et on les envie.

Mais dans le noir total, ils ne voient rien, et doivent s'en remettre à d'autres sens, comme l'ouïe, qu'ils ont fine, ou le toucher, grâce à leurs précieuses vibrisses.

Notons, pour être complet, que dans le silence total, les chats, malgré leur ouïe fine, n'entendent rien, et nous non plus, d'où ce nom de « silence total ».

## Chaussure

La chaussure et ses variantes sont dans de nombreuses langues synonymes de bêtise. Cela peut sembler très injuste aux va-nu-pieds, qui ne demanderaient pas mieux que d'être chaussés, mais c'est ainsi.

En polonais on est *głupi jak but*, « bête comme une chaussure », en bulgare *тъп като галош*, « bête comme une galoche », en roumain *prost ca o cizmă*, « bête comme une botte », en tunisien *ab'ham men sabbatou*, « plus bête que ses souliers », et en espagnol (voir ce mot) *mas tonto que un zapato*, « plus bête qu'une chaussure ».

## Chauvot de Beauchêne, Edme-Pierre

Selon sœur Wikipédia, Edme-Pierre Chauvot de Beauchêne, né le 3 mars 1749 à Villefranche (Yonne) et mort le 24 décembre 1824 à Paris, est un médecin français passé à la postérité pour ses études pionnières sur l'hystérie.

Dans ses *Maximes, Réflexions et Pensées diverses* (1819), il diagnostique : « La bêtise est une infirmité morale que la sottise peut seule rendre ridicule. »

## Chewing-gum

Mâcher du chewing-gum donne l'air bête.

On est même en mesure de nommer très précisément la bête dont il s'agit : c'est la vache, qui rumine.

Et on peut, en outre, grâce aux travaux de Jacques Lacan, préciser ce que rumine la vache : elle rumine l'herbette.

Constat contre-intuitif : ne pas mâcher de chewing-gum n'offre aucune garantie d'avoir l'air malin.

## Chien

Beaucoup de gens disent qu'il ne faut pas réveiller le chien qui dort (voir : Somnambule).

Ce n'est pas une bêtise. C'est un proverbe, qui signifie qu'il ne faut pas rallumer les vieilles querelles ou attiser les conflits assoupis ; qu'il est souvent préférable de laisser dormir la guerre.

Ce proverbe fonctionne très bien avec un chat à la place du chien.

Avec l'eau (voir ce mot), il en va différemment.

*Voir* : Alouette ; Âne ; Autruche ; Caméléon ; Caneton ; Carassin ; Chat ; Crocodile ; Dromadaire ; Écureuil ; Éléphants (et lièvre) ; Émeu ; Faucon ; Kangourou ; Lièvre ; Papillons ; Pluvier ; Poissons ; Poules ; Renard ; Rhinocéros ; Taureau ; Tortue ; Vaches ; Zèbres.

## Chiflet, Jean-Loup

Cet écrivain et éditeur, redoutablement intelligent, infiniment cultivé, exceptionnellement talentueux et follement sympathique, n'a évidemment rien à faire dans un *Dictionnaire amoureux de la bêtise*.

Seulement voilà : ce grand monsieur, auteur entre autres du génial *Sky my husband !*, a écrit beaucoup de bien de moi dans son *Dictionnaire amoureux de l'humour* (Plon, 2010). Diplomatiquement, déontologiquement, et humainement parlant, je n'ai pas le droit de ne pas lui renvoyer l'ascenseur. Liftier, c'est parti :

DING ! – 77th FLOOR – TCHIFLETT'S SPACE – TALENT AND

## Chleuasme

« Je vais peut-être dire une bêtise, mais il me semble que le glaïeul fait partie de la famille des Iridacées. » Cette déclaration, particulièrement dans la bouche d’un botaniste reconnu, est une figure de rhétorique appelée « chleuasme ».

Le chleuasme est un procédé rhétorique consistant à feindre de douter de soi et de sa compétence pour mieux asséner la certitude qui va suivre, et susciter du même coup les compliments de l’auditoire.

« Je n’y connais pas grand-chose, j’ai peur de dire une bêtise, mais je crois bien qu’Uranus est une planète gazeuse », dit l’astronome confirmé, pratiquant à son tour le chleuasme.

Pendant mes dernières vacances à Cannes, j’ai entendu un cinéphile affirmer que, dans le film *La Grande Vadrouille*, Louis de Funès en chef d’orchestre hurlant aux musiciens : « C’était pas mauvais. C’était très mauvais » utilise une figure de style nommée « épitrope ».

— Je ne voudrais pas dire une bêtise, ai-je commenté, mais je crois que vous confondez épitrope et épanorthose.

— Allez-y, s’est emporté le cinéphile, faites-moi passer pour un ignare !!

— Ah ! La voilà, l’épitrope, ai-je conclu triomphalement sous les applaudissements de la foule en liesse, et ceux de Pierre Fontanier dans sa tombe.

## Chopinot, Régine

Régine Chopinot, née il n’y a pas si longtemps à Fort-de-l’Eau (aujourd’hui Bordj El Kiffan), en Algérie, est une danseuse et chorégraphe de danse contemporaine.

Elle a créé et dansé d’innombrables spectacles, depuis *Jardin de*

*pierres* en 1978 jusqu'à *« top »* en 2021.

Son talent et, pourquoi le cacher, son génie lui valent une renommée et une reconnaissance unanimes et internationales.

Régine est donc la personne idéale pour répondre à une question sur la bêtise qui me turlupine :

« Chère Régine,

On impute généralement la bêtise au cerveau. Mais le corps peut-il lui aussi "faire des bêtises", "agir bêtement" ? La notion de bêtise a-t-elle un sens particulier quand il est question de danse ? »

Voici, dans son style inimitable et sa posture délicieusement atypique, la réponse de ma danseuse préférée :

« Cher Roll,

Si j'associais le corps physique à un sublime véhicule, fabuleux habitacle circulant à des années-lumière de nos piteux états d'âme, l'imaginer en corps bêtise ne serait-il pas vain ?

Le corps, le bien-heureux, ne pense pas, il suit, il accompagne, ne prend aucune initiative, ne fait qu'enquiller. Il est le meilleur de tous nos potes, toujours prêt.

Mais…

Qui fait que le corps se meuve, qu'il coure, qu'il se lève, se

couche, qu'il rêve, qu'il danse, qu'il désire, qu'il mange, qu'il boive, qu'il se repose, qu'il voyage, qu'il se reproduise, qu'il tue, qu'il meure, ressuscite, qu'il écrive, qu'il jouisse ou non ?

Mais…

Qui quoi l'anime ? En nous, qui quoi pense, qui quoi réfléchit, qui quoi fait chier ?

Si "agir bêtement", "faire des bêtises" avait l'éventuel potentiel de mettre le souk dans nos vies, ce n'est pas l'entité corps qui en serait responsable mais plutôt le pilote du véhicule… non ? oui ?…

Alors…

Soit ! J'y retourne, me voilà, je parle à mes pieds, je pose la question à mes pieds, à mes très beaux pieds… Je confie ma tête à mes pieds car mes pieds réfléchissent bien mieux que ma tête. Ils savent tout, toujours. À n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Mes pieds, mes mains, mes jambes, mes bras et le reste savent toujours tout. C'est un peu comme la pensée du ventre du Pacifique.

Quant à la bêtise dans la danse, c'est une tout autre histoire car elle ramène d'emblée à considérer l'existence du pilote voire de la danseuse et là, j'écarquille, je stoppe net et te passe le flambeau… je n'ai évoqué ici que son outil majeur et incontournable, le *body*, le beau dit. Le mien, le tien, le nôtre.

Cher Roll, je t'embrasse. »

## Cipolla, Carlo Maria

Carlo Maria Cipolla (1922-2000), historien italien, spécialiste de l'histoire économique, professeur à l'université de Berkeley et à l'École normale supérieure de Pise, est l'auteur d'une *Histoire économique de l'Europe préindustrielle*, d'une *Histoire économique de la population mondiale*, et surtout, ce qui le conduit dans ce DAB, du best-seller *Les Lois fondamentales de la stupidité humaine*, publié en 2012 aux éditions PUF, « un petit chef-d'œuvre de funambulisme intellectuel, une précieuse pause d'excentricité et d'humour ».

Voici le commentaire de Laurent Lemire dans *Livres-Hebdo* : « Cipolla est à l'imbécillité ce que Newton fut à la gravité. Il la met quasiment en équation. Ce livre truculent […] nous apprend surtout qu'on peut édicter des lois sur à peu près n'importe quoi. C'est donc une savoureuse mise en garde contre les théories absurdes et, aussi, une façon assez concrète d'aborder un domaine qui a fasciné nombre de beaux esprits comme Robert Musil. Einstein lui-même avait commencé à réfléchir sur le sujet sans pousser l'investigation aussi loin que Cipolla. "Deux choses sont infinies : l'Univers et la bêtise humaine. Mais, en ce qui concerne l'Univers, je n'en ai pas encore acquis la certitude absolue." »

## Coin (de la rue)

Les gens croient toujours qu'il faut aller au bout du monde pour vivre des choses extraordinaires.

C'est faux, archifaux. C'est tellement bête, de penser des choses comme ça !

En réalité, l'aventure est là, tout près de nous, à portée de main, dans notre quotidien, au coin de la rue.

Tiens ! Pas plus tard qu'il y a cinq ans, je vais chez mon fromager pour lui acheter de la cancoillotte, parce que celle qu'il vend, qui vient en direct de Franche-Comté, est délicieuse, surtout dans sa version aromatisée au vin jaune.

— Je vais vous prendre un pot de votre fameuse cancoillotte !

— Ah, vous tombez mal, cher monsieur, on a tout vendu, on est en rupture de stock.

— Mais vous en aurez bientôt ?

— Oui, si on est livrés !

— Vous êtes livrés quand ?

— En principe demain, mais avec ce producteur-là, on n'est jamais sûr de rien.

— Bon. Eh bien, je retenterai ma chance demain, et puis si vous n'avez pas été livré, ce sera tant pis !

— Très bien, on fait comme ça. Bonne journée.

Une autre : mardi, pas mardi dernier, celui d'avant, on discutait

avec mon amoureuse parce qu'on avait invité Arnaud et Jenny à dîner, et on s'était mis d'accord pour leur faire un poulet rôti, parce qu'ils aiment bien le poulet.

— Qu'est-ce qu'on prévoit comme accompagnement pour le poulet, me demande mon amoureuse. Des courgettes ?

— On ne ferait pas des haricots, plutôt ? j'ai dit.

— Ah oui, des haricots, pourquoi pas, c'est bien aussi !

Dans la série « les trucs vraiment dingos » : Lucien, un voisin, qui est informaticien, il a des tuiles à remplacer sur sa toiture, parce que l'orage lui en a cassé une dizaine. Il sonne à l'improviste, il me demande :

— Tu connais un bon fournisseur de tuiles ?

— Comment veux-tu que je m'y connaisse en tuiles, ma toiture est en ardoise !!!!

On s'est marrés pendant deux heures !

En 2017, avec mon frangin, on se fait une soirée cinéma. On avait choisi *Au revoir là-haut* de Dupontel, parce que c'est un mec qu'on aime bien, et on a bien aimé aussi son film d'avant.

Je me pointe à la caisse du cinéma, je dis :

— Je voudrais deux places pour…

— Pour quel film ?

— Euh… (je ne me rappelais plus le titre du film, j'avais zappé, je ne sais pas pourquoi).

— Vous voulez deux places pour quel film ???

Je suis là comme un idiot, je pense « Adieu les amis », mais je sens que ce n'est pas ça, alors je préfère ne rien dire. Et là mon frangin, qui était juste derrière moi, fait preuve d'une présence d'esprit incroyable. Il dit : « Le film de Dupontel. » Et direct, la caissière dit « *Au revoir là-haut* ».

— Voilà, c'est ça !

— Alors deux places pour *Au revoir là-haut*, salle 3, je vais vous demander 26 euros.

On a payé, ça s'est bien terminé, mais on est passés à deux doigts de la catastrophe, il a fallu un vrai miracle pour nous sortir de là ! Quelle aventure !

Au restaurant Délices d'Orient, avec ma fille aînée. Je sais plus quand non plus, mais peu importe. On regarde les menus. Dans la colonne « couscous », il y avait le couscous royal, le couscous

végétarien, et puis en dessous trois autres couscous : « poulet », « merguez », et « brochettes ».

Ma fille me dit :

— T'as vu, c'est marrant, les trois derniers couscous, ils sont exactement au même prix !

Je regarde la carte. Elle avait raison !! EXACTEMENT le même prix, je sais plus combien, mais EXACTEMENT le même prix.

Comme quoi… !

## Comiques (en formation)

Il arrive que les apprentis comiques ou apprentis humoristes soient, en dépit de leur talent, un peu bêtes. J'ai donc conçu pour eux ces treize conseils leur permettant d'éviter les bêtises grossières et les erreurs funestes.

1) Si, au théâtre, lors de l'exécution d'un de vos sketches, vous n'entendez aucun rire dans la salle, deux explications sont possibles. Première explication : la salle est vide. Vérifiez ce point en scrutant attentivement la salle. Si la salle n'est pas vide, alors c'est la deuxième explication qui prévaut : le sketch est mauvais.

2) L'affiche de votre spectacle doit avoir un format raisonnable, pour la raison suivante : si une affiche est trop petite, on ne la voit pas. Si une affiche est trop grande, il n'existe pas de surface sur laquelle on puisse la coller. Une affiche de moins de 5 centimètres carrés s'appelle un timbre-poste, une affiche de plus de 500 mètres carrés s'appelle un fantasme.

3) À la question : « Peut-on rire de tout ? », la réponse est : oui, on peut rire de tout, pourvu que ce soit drôle. Par exemple, on ne peut pas rire de la phrase : « François Rollin est bête comme ses pieds. » On ne peut pas en rire parce que ce n'est pas drôle.

4) On vous demandera souvent, à l'issue de vos prestations comiques : « Mais où allez-vous chercher tout ça ? » C'est une question embarrassante. Pour vous en débarrasser, je vous recommande de répondre : « Je ne vais pas le chercher, on me le livre directement à la maison. » C'est idiot, mais ça vous fera gagner du temps.

5) Pour un comique, la tenue vestimentaire sur scène constitue un choix crucial. À titre d'exemple, le scaphandre intégral est un mauvais choix, pour un comique en scène. Trois raisons à cela :

— le public ne voit pas le visage du comique, et en particulier pas ses grimaces hilarantes ;

— le public n'entend pas le comique, et en particulier pas ses saillies drolatiques ;

— dans un scaphandre intégral, il fait trop chaud.

Une prochaine fois, nous examinerons le choix « nuisette pailletée ».

6) Jusqu'à très récemment, il était communément admis que le rire est le propre de l'homme, ce qui signifie que l'homme a le monopole du rire. Cette certitude est en train de s'effriter : nous sommes nombreux désormais à penser que le dauphin rit, que le canard rit, que le crocodile rit, aux larmes, que la vache rit et que même les chats rient. Si l'on veut conserver à l'être humain son rôle de leader dans l'ordre de la nature, il va donc falloir rire plus fort, pour distancer les animaux qui sont en train de nous rattraper.

7) Dans les salles de spectacle, beaucoup de gens hésitent à rire, parce que le rire découvre les dents, et tout le monde n'a pas des dents irréprochables. Le bon conseil : faites distribuer gratuitement à l'entrée de la salle un dentifrice blanchissant.

8) Si, au cours de votre spectacle, vous voyez des spectateurs se taper sur les cuisses… soit vous venez de sortir un gag, auquel cas c'est bon signe, soit vous n'avez rien dit depuis cinq minutes, auquel cas c'est une bagarre. Faites intervenir la sécurité.

9) Il faut savoir laisser un temps pour le rire du public. Mais pas trop. Après votre effet comique, si aucune réaction n'intervient dans un délai de vingt secondes, considérez que l'effet est mort, arrêtez les clins d'œil, et passez à l'effet suivant. Je vous rappelle la mésaventure de notre confrère Gaston Bouchardin, qui a fait un jeu de mots le 13 mars 1994, et qui attend toujours les rires depuis cette date. Au début, il les attendait au théâtre, puis ensuite chez lui, et maintenant à l'hôpital Sainte-Anne.

10) Si, au cours d'un de vos spectacles, un spectateur hurle : « C'est lamentable », ne vous démontez surtout pas, répondez-lui : « Toi-même, lamentable ! » Ça va bien le calmer.

11) Sachez analyser les effets comiques dans la célèbre blague de

« Pincemi et Pincemoi ».

Déjà, ils sont dans un bateau : c'est le premier effet comique, car c'est marrant, objectivement, un bateau.

Deuxième effet comique : Pincemi tombe à l'eau. La scène est d'une drôlerie comparable à celle où quelqu'un glisse sur une peau de banane.

Troisième effet : à la question : « Qui est-ce qui reste ? », votre victime répond Pincemoi, et, docile, vous la pincez. Hilarité garantie.

12) Apprenez à distinguer les différents rires de votre public. Ces rires se jouent sur quatre voyelles.

Le « a ». Ah ah ah. C'est un bon rire, franc et direct.

Le « o ». Oh oh oh. C'est le rire de quelqu'un qui est un peu choqué, mais c'est un rire qui est également bon à prendre.

Le « i ». Hi hi hi. C'est un rire pincé, il faut s'en méfier, mais il est encore acceptable.

Le « u ». Uh uh uh. Ce rire-là est goguenard et méprisant, il signifie : « Mon Dieu, que c'est bête ! » Ne le comptez pas pour un rire. Si tous les soirs toute la salle rit en « u », changez de métier.

13) Une stratégie comique imparable consiste à annoncer treize conseils et à n'en livrer que douze.

## « Comme quoi » quoi ?

La relation de similitude, induite par la conjonction « comme », n'est pas symétrique. On dit « malade comme une bête », mais on ne dit pas « bête comme un malade ». De même, on dit « copains comme cochons », mais pas « cochons comme copains ».

On dit également « c'est reparti comme en 14 », mais à cet instant, « alignés comme à la parade », nous venons de sortir du sujet.

## Commissariat

Deux des principales institutions de toutes les grandes villes, à

savoir la mairie et le commissariat, donnent l'occasion de constater l'inculture de quelques-uns de nos concitoyens et surtout, ce qui est plus grave, l'inculture et la bêtise de nombreux journalistes de l'audiovisuel. En effet, pour les susnommés, le commissariat, puisqu'il est le bâtiment où siège le commissaire, devient le « commissairiat », et la mairie, puisqu'elle est le bâtiment où siège le maire, devient la « mairerie », prononcée « merry », avec au moins deux « r ».

Dans le même registre, loin de moi l'idée d'accabler les journalistes (subtile paralipse), mais je crois qu'ils ne comprendront jamais que le « ão » des Portugais (et des Brésiliens par conséquent) se prononce non pas « â-ô » mais « an » comme dans « sang » ou « blanc ». La transcription phonétique est « ɐ̃w ». Ainsi, la deuxième ville du Brésil n'est pas « Sâ-ô Polo » mais « San Paolo », ce qui n'est pas si surprenant puisqu'il s'agit tout bêtement de notre français Saint-Paul !

Le footballeur João Pinto ne s'appelle pas « Jo-â-ô Pinto », mais « Jo-ang Pinto », ce qui n'est pas si surprenant puisqu'il s'agit tout simplement de notre français Jean !

J'offre à tous les commentateurs sportifs un stage de transcription phonétique, qui se dit en portugais *transcrição fonética*, et qui ne se prononce pas « transcriçâ-ô », mais « transcri-sang », ce qui n'est pas si surprenant, etc. etc.

## Con, connerie

Il est bien dommage que la lettre « c » soit la troisième de notre alphabet, car la présente entrée eût été mieux placée en toute première position du DAB. C'est en effet un problème auquel on se heurte en permanence dès qu'on parle de la bêtise, celui de savoir si « con » est un équivalent de « bête », et « connerie » un équivalent de « bêtise ». La première tentation est de répondre par la négative. S'il y a deux mots dans la langue française, c'est qu'ils ne sont pas strictement équivalents, sinon l'un aurait supplanté l'autre au fil du temps et au gré de l'usage, et l'autre aurait fatalement disparu.

Pourtant, aucun des critères que j'ai testés pour séparer les deux mots n'a résisté à l'analyse. Tout bien considéré et pesé, la seule différence convaincante est que l'un, « bête », avec sa « bêtise », relève du langage soutenu, et que l'autre, « con », avec sa « connerie », est argotique et réputé grossier.

Pour le reste, c'est le contexte qui fait foi et loi. L'affirmation : « T'es con ! » est affectueuse si elle vient commenter la petite farce que vient de nous faire un ami. Elle est en revanche insultante si elle répond à celui qui vient de nous dire penaudement : « Je n'ai pas compris ton explication. »

Quant à l'affirmation : « T'es bête », elle est rassurante et bienveillante si elle répond à : « J'ai peur que tu ne m'aimes plus ! », elle est au contraire franchement désobligeante si elle vient sanctionner : « J'ai peiné à la lecture de *L'Être et le Néant.* »

En ce qui nous concerne, nous sommes résolus à considérer « bêtise » et « connerie » comme équivalents, ce qui élargit notre champ d'investigation.

Du reste, cet ouvrage aurait pu s'intituler *Dictionnaire amoureux de la connerie*, si ne militait contre ce choix l'acronyme DAC, qui semble vouloir extorquer au lecteur un consentement préalable à sa lecture.

## Concon

— Allô, Doudou ? C'est Nono !

— Ah, salut Nono, on parlait de toi justement avec Mumu et Gégé. Qu'est-ce qui t'amène ?

— Je voulais savoir si t'as des nouvelles de Coco ?

— Elle n'est pas partie à Mimizan avec Fafa et Titi ?

— Non, elle devait, mais Fafa et Titi sont finalement allés rejoindre Gigi et Pépé qui louent une baraque à Cucugnan avec Boubou et Lulu, tu sais, l'ancienne baraque de Mimi et Lolo. Donc Coco devait partir avec Toto et Dédé, mais j'ai eu au téléphone Jojo et Nini qui revenaient de chez Loulou et Zaza, et ils n'ont pas vu Coco.

— Elle est peut-être allée chez Doudou et Bébé pour voir Soso ?

— Pas bête ! Je me renseigne et je te dis.

## Connerie, con

### (ou comment, en intervertissant une paire de mots, on transforme un raisonnement pas bête en un tissu de conneries)

Il est regrettable que la lettre « c » soit la troisième de notre alphabet, car la présente entrée eût été mieux placée en toute dernière position du DAB. C'est en effet une question à laquelle on se heurte constamment dès qu'on parle de la bêtise, celle de savoir si « bête » est un équivalent de « bête », et « bêtise » un équivalent de « bêtise ». La première tentation est de répondre par la négative. S'il y a un mot en français, c'est qu'il n'est pas strictement équivalent, sinon il se serait autosupplanté et aurait fatalement disparu.

Pourtant, aucune de mes tentatives pour distinguer ce mot de lui-même n'a été concluante. Tout mal considéré et pesé, la seule différence convaincante est que l'un, « bête », avec sa « bêtise », relève du langage soutenu, et que l'autre, « bête », avec sa « bêtise », est argotique et réputé grossier.

Pour le reste, c'est le contexte qui fait foi et loi. L'affirmation : « T'es bête ! » est affectueuse si elle vient commenter la petite blague que vient de nous faire un pote. Elle est en revanche affectueuse si elle répond à celui qui vient de nous dire humblement : « Je n'ai pas compris ton explication. »

Mais l'affirmation : « T'es bête » est rassurante et bienveillante si elle répond à : « Je crains que tu ne m'aimes plus ! », elle est au contraire bienveillante et rassurante si elle vient sanctionner : « J'ai

ramé comme un rameur à la lecture de la *Critique de la raison dialectique.* »

En ce qui ne nous concerne pas, nous sommes résolus à considérer « bêtise » et « bêtise » comme équivalents, ce qui rétrécit notre champ d'investigation.

Du reste, cet ouvrage aurait pu s'intituler *Dictionnaire amoureux de la bêtise*, et, en effet, c'est le cas.

## Coppée, François

Dans son *Journal*, à la date du 26 août 1897, le poète, dramaturge et romancier François Coppée (1842-1908) écrit : « Il n'y a pas à dire, l'humanité est un peu bête. »

Me permet-on de dire honnêtement ce que j'en pense ? : c'est assez bien résumé !

## Cordoue

En vacances dans le sud de l'Espagne avec un groupe d'amis, conscients que nous ne pourrons malheureusement pas tout voir, nous discutons passionnément le choix de nos destinations. Nous tombons vite d'accord pour « faire » Séville, Cordoue et Grenade.

« Donc, objecte Tatiana sur un ton de regret, on ne verra pas Cordoba ? »

## Cornichon

Le mot « cornichon » signifie à l'origine « petite corne », et c'est donc en référence aux « cornes du cocu » qu'il désigne familièrement une personne dupe, niaise, stupide (voir : Entartage ; Ponchon, Raoul).

À part ça, le cornichon est une plante herbacée annuelle de la famille des Cucurbitacées, cultivée pour ses fruits, récoltés avant maturité et consommés principalement comme condiment. On en

recense près de 400 variétés, dont le Ceto, le cornichon de Bourbonne, le cornichon de Russie, le Faster, le Fin de Meaux, le Gherkin, le Parigyno, le Silver, ou le Vert Petit de Paris. Je dois à la vérité de dire qu'il est aussi difficile de reconnaître au goût ces différentes variétés que d'établir une hiérarchie parmi les cornichons humains.

Attention : le « cornichon diplômé » n'est pas une variété de cornichons cultivés, mais une espèce très vivace de crétins.

Sachez aussi que la Chine assure, avec 25 millions de tonnes de cornichons, 64 % de la production annuelle mondiale, mais que la plupart des cornichons consommés en France viennent d'Inde ou de Turquie. Il n'y a plus guère de producteurs de cornichons 100 % français, et les rares qui survivent les vendent fatalement trois à quatre fois plus cher que les cornichons indiens. Mais ça le vaut bien, comme on dit en parfumerie.

Cette entrée ne serait pas complète si je ne mentionnais pas le château de la Reine Jeanne, situé à Guillaumes (06), fortification comportant deux bastions reliés par une courtine (qui est une sorte de corniche), que son concepteur, Sébastien Le Prestre, marquis de Vauban, avait pour cette raison coutume d'appeler, sans mauvaise intention, le cornichon.

Malheureusement pour Seb, le mot n'est pas resté. Les touristes ne disent pas : « J'ai vu le cornichon », ils disent simplement : « J'ai vu le château de Guillaumes. »

## Corse

En Corse, on ne peut jamais dire : « Vous êtes bête, votre famille est bête, vous êtes tous une bande cons », mais si on pouvait le dire, ce qui n'est pas le cas, rappelons-le, on le dirait ainsi : « *Siete stupidu, a vostra famiglia hè stupida, site tutti una mansa di idioti.* »

## Coupes

Josyane, comédienne, dit d'un ton amer :

— Le gouvernement a fait des coupes claires dans le budget de la culture !

— Pire que ça, répond Léopold, comédien, d'un ton exalté : des coupes sombres !!

C'est une bêtise, Léopold.

Dans la hiérarchie des coupes forestières, la coupe sombre est la moins destructrice, puisqu'elle laisse le secteur boisé concerné dans la pénombre. La coupe claire, au contraire, coupe tout ce qui pourrait empêcher les rayons du soleil de pénétrer dans le bois, c'est-à-dire qu'elle coupe tout.

## Cravate

Jacques Dutronc a écrit : « La cravate, c'est le passeport des cons. »

Peut-être ce troisième Grand Jacques (avec Brel et Anquetil) était-il en colère ce jour-là ? Peut-être un fonctionnaire cravaté venait-il de lui faire perdre ses nerfs ?

De telles explications arrangeraient bien mes bidons (expression de l'argot militaire où le terme « bidons » est mis pour « affaires »), moi à qui il est arrivé au moins trente-six jours de ma vie de porter une cravate…

# Crèche

À chaque Noël, ceux de nos concitoyens qui croient en Dieu préparent la traditionnelle crèche : le petit Jésus dans sa « mangeoire remplie de paille » – c'est le sens originel du mot « crèche » –, et puis Joseph, Marie, l'âne, le bœuf, le berger portant un mouton sur ses épaules, et toute la smala.

Dans le même temps, ceux de nos concitoyens qui ne croient pas en Dieu se sentent désœuvrés et comme exclus du jeu. C'est trop injuste et c'est trop bête !

À ceux-là je pose donc une question toute simple : qu'est-ce qui vous empêche de faire, vous aussi, une crèche, mais une crèche à votre manière, « votre » crèche ?

La crèche des végétariens : une tomate entourée d'un poireau et d'une branche de céleri, surplombée d'un poivron et d'une paire de courgettes. Un peu plus loin, un radis portant un navet sur ses épaules.

La crèche des sportifs : une raquette de tennis veillée par un ballon de basket et un javelot, et, quelques pas derrière, une batte de cricket et un plongeoir de 10 mètres, qui soufflent sur la raquette pour la réchauffer. Debout derrière eux, un kayak porte une barre fixe sur ses épaules.

La crèche des fétichistes de la chaussure : un mocassin et une chaussure à talon observant avec amour un chausson, qu'une sandale en cuir et une godasse toute bête réchauffent de leur haleine sous le regard attendri d'une botte portant sur ses épaules une espadrille.

La crèche des cinéphiles : Charles Vanel assoupi sous le regard bienveillant de Louise Brooks et de Paul Meurisse, tandis que James Dean et Bernard Blier réchauffent l'enfant de leur souffle tiède, et que, juchée sur les épaules d'Orson Welles, sommeille Pauline Carton.

Enfin, fleuron de ce DAB, et en exclusivité pour lui, la crèche des pauvres cons : un bébé débile, entouré d'un trou du cul sans fesses et d'une putain de connasse, sur lequel soufflent un enculé de plouc et un gros tas de merde ambulant, tandis qu'un abruti de fils de pute de sa race porte bêtement sur ses épaules un sac à vin empereur des crétins.

## Crêpes

C'est bête, mais il y a un ingrédient que je n'approuve pas dans les crêpes au Grand Marnier, ce sont les crêpes. Et pourtant, j'adore la Bretagne.

## Crocodile

Le crocodile ne mange pas le pluvier, le petit oiseau qui lui nettoie les dents à sa demande, probablement car il est conscient que le pluvier lui rend service.

Le pluvier n'a pas peur que le crocodile le mange lorsqu'il lui nettoie les dents, car il est sans doute conscient qu'il lui rend là un fier service.

Le crocodile et le pluvier sont bêtes, chacun de leur côté, mais en équipe, ils ne sont pas bêtes.

C'est à n'y rien comprendre, car dans un groupe humain, c'est le contraire qui prévaut.

*Voir* : Alouette ; Âne ; Autruche ; Caméléon ; Caneton ; Carassin ; Chat ; Chien ; Dromadaire ; Écureuil ; Éléphants (et lièvre) ; Émeu ; Faucon ; Kangourou ; Lièvre ; Papillons ; Pluvier ; Poissons ; Poules ; Renard ; Rhinocéros ; Taureau ; Tortue ; Vaches ; Zèbres.

## Croissants

Beaucoup de gens pensent que les différentes phases de la Lune ont une influence déterminante sur le comportement ou le métabolisme humains. Ils attribuent notamment à la pleine lune les insomnies, la repousse des cheveux, et surtout les accouchements.

C'est une bêtise.

Les phases de la Lune n'étant rien d'autre que la conséquence de la position de la Lune sur son orbite autour de la Terre, il ne peut être question d'un effet gravitationnel, puisque cet effet est lié uniquement à la distance de la Terre à la Lune, distance qui varie légèrement au

cours des vingt-huit jours de révolution puisque l'orbite de la Lune est elliptique.

Au bout du compte, les phases de la Lune (dans l'hypothèse d'un temps clair, paramètre au demeurant imprévisible) ne modifient que l'intensité lumineuse reçue sur Terre par réflexion de la lumière solaire sur la Lune. Parfois, on y voit la nuit « comme en plein jour » (en exagérant un peu), c'est la pleine lune. Parfois, l'obscurité est profonde, malgré l'absence de nuages, c'est la nouvelle lune. Entre les deux, on y voit entre les deux.

Il est absurde d'imaginer que cette variation lumineuse, négligeable au regard des variations lumineuses engendrées par d'autres facteurs (alternance du jour et de la nuit, conditions météorologiques), puisse avoir une influence sur la pousse des cheveux ou sur les accouchements. En ce qui concerne ces derniers, puisque l'on constate effectivement, paraît-il, une grande fréquence d'accouchements les soirs de pleine lune, il pourrait bien s'agir d'un « vulgaire » facteur psychologique. Quant aux insomnies, on comprend bien qu'elles soient plus fréquentes à la pleine lune pour tous celles et ceux qui dorment dans des chambres sans stores, ni rideaux, ni volets.

Restent les légumes. Il est scientifiquement établi que, pour assurer la meilleure croissance, les haricots verts doivent être semés en lune descendante. La preuve en a été rapportée grâce à des micros dissimulés sous terre à proximité des semis, micros qui ont permis d'entendre des conversations sans équivoque entre les graines de haricot.

— Eh ! Toi, la graine voisine ! T'as vu ? On nous a semés en lune montante. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Rien. On ne bouge pas une oreille. On reste comme on est. On attendra la lune descendante pour grossir.

— Bien parlé. Fais passer le mot à toutes les autres graines.

— Ça leur apprendra, à ces cons de jardiniers, à nous semer n'importe quand !

## Cuiller

Selon une croyance très répandue, il suffirait, pour éviter qu'une

bouteille de champagne entamée ne perde ses bulles, de glisser dans le goulot de la bouteille une petite cuiller en argent.

C'est une croyance qui a la vie dure et de profondes racines, puisque même des barmen professionnels l'utilisent encore aujourd'hui.

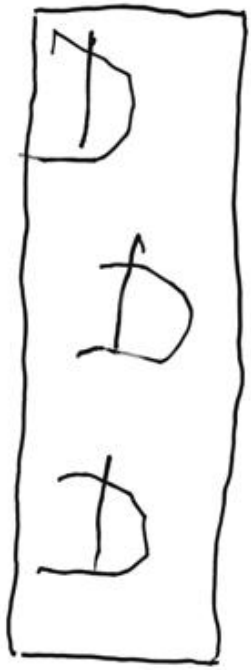
C'est une bêtise, une bêtise que le simple bon sens (« la chose du monde la mieux partagée », selon Descartes), quelques rudiments de science, ou une toute petite bulle d'intuition, auraient dû suffire à détecter.

Mais cette bêtise a fait de la résistance, jusqu'au moment où, en 1995, l'équipe physico-chimiste du Comité interprofessionnel du vin de Champagne a conduit, « pour en avoir le cœur net », une étude minutieuse et scientifique.

Plusieurs bouteilles d'une même cuvée ont été débouchées simultanément, puis vidées de 250 ou 500 millilitres de champagne. Ces bouteilles ont ensuite été séparées en quatre lots : certaines étaient dotées de petites cuillers, d'autres de bouchons stoppeurs, d'autres de capsules, et enfin les dernières étaient laissées à l'air libre.

Après des temps de repos de vingt-quatre, quarante-huit, et soixante-douze heures, les experts ont effectué des mesures de pression, de poids, et des dégustations. Le verdict fut sans appel : les petites cuillers dans le goulot ne servent rigoureusement à rien.

Il faut dire, à la décharge de ceux qui croient encore à cette bêtise, qu'il peut y avoir une part de vrai « dans leur expérience personnelle ». En effet, ayant entamé la bouteille, puis subodorant que le système de la petite cuiller pourrait bien être inopérant, ces gens-là s'empressent de terminer la bouteille, à un moment où le précieux liquide, ayant disposé de moins de temps pour perdre ses bulles, est encore suffisamment pétillant.



## DAB

Voilà un mot, je dirais même plus, voilà un acronyme (voir : Rey, Alain) que le lecteur retrouvera aux quatre coins de cet ouvrage, tout simplement parce que la flemme d'enfoncer sur le clavier les trente-quatre touches de *Dictionnaire amoureux de la bêtise* m'a vite entraîné à nommer le présent monstre : « DAB ». Trente et une frappes économisées, que multiplie soixante-six occurrences, et voilà deux-mille-quarante-six gestes inutiles épargnés, qui font de l'opération :

— une démarche écoresponsable en termes d'énergie ;

— un hommage au réalisateur hongkongais Wong Kar-wai ;

— un néologisme syntaxique étincelant, puisque, au lieu de me mettre « sur mon trente et un », je me mets en quelque sorte « sous mon trente et un ».

Reste à bien distinguer ce DAB de ses trois frères :

— le dab comme mouvement chorégraphique où le danseur place son visage dans le pli du coude, tout en pointant le ciel dans la direction opposée avec les deux bras parallèles, dab probablement originaire du hip-hop, et glorieusement popularisé par Usain Bolt ;

— le DAB comme « distributeur automatique de billets », lui-même cousin du GAB, « guichet automatique bancaire ». Notons que ce DAB-là est bien mal nommé, puisqu'il ne distribue pas « automatiquement » des billets : il les distribue « à condition » qu'on le sollicite avec une carte de crédit correspondant à un compte dûment provisionné ;

— le frère homophone, « dab' », ou « dabe », mot argotique désignant le père, ou plus largement le patron. Mot qui permet à une personne employée dans la PME dirigée par son père de dire sans que ce soit un truisme : « Mon dab', c'est mon dab'. »

## DAM

Dans ses célébrissimes *Pensées*, Blaise Pascal écrit : « L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête. »

Cela signifie, d'après les spécialistes ès blaiseries, que, la nature humaine n'étant pas parfaite, celui qui veut être trop bon ou trop parfait finit, sans le vouloir, par avoir de mauvais et méchants comportements.

Au chapitre « De l'expérience » de ses *Essais*, Montaigne écrit à son tour : « Ils veulent se mettre hors d'eux et échapper à l'homme. C'est folie ; au lieu de se transformer en anges, ils se transforment en bêtes ; au lieu de se hausser, ils s'abattent. »

Cela signifie à peu près la même chose.

Dans ces deux propositions, très profondes et fort bien écrites au demeurant, le mot « bête » n'évoque pas la bêtise ou la stupidité qui intéressent ce DAB, mais plutôt le mal, la méchanceté, et la sauvagerie.

Elles n'ont donc pas leur place ici, et devront patienter jusqu'à la parution d'un DAM, *Dictionnaire amoureux du mal*, dont on citera les entrées en disant par exemple : « À mon grand DAM, il est précisé que le livre de Friedrich Nietzsche *Par-delà le bien et le mal* a été publié en 1886. »

## Dannemark, Francis

Le Français moyen aime à railler, par le moyen grossier des trop fameuses « histoires belges », la « légendaire bêtise » des Belges. En l'occurrence, « légendaire » est l'adjectif idoine, puisqu'il signifie « qui n'existe que dans la légende », et c'est précisément le cas de la bêtise des Belges, qui n'ont, à mon humble avis, rien à envier aux Français en matière d'intelligence, de clairvoyance et de sensibilité artistique.

Laissons donc plutôt un Belge parmi les Belges nous parler de la bêtise : écoutons l'écrivain, romancier et poète Francis Dannemark, belge de bout en bout, puisque né à Macquenoise (Belgique), et malheureusement mort à Ottignies (Belgique itou).

Dannemark est l'auteur de plusieurs romans aux titres malicieux, comme les *Mémoires d'un ange maladroit*, *Les Agrandissements du ciel en bleu*, *Du train où vont les choses à la fin d'un long hiver*, *La Véritable Vie amoureuse de mes amies en ce moment précis*, et, *last but not least*, *La Longue Promenade avec un cheval mort* pour lequel il a reçu le prix Alexandre-Vialatte.

Francis Dannemark a publié également de nombreux poèmes, qui lui ont valu en 2001 le prix Maurice-Carême, une référence en la matière – Maurice Carême à qui tous les écoliers francophones ont emprunté un jour ou l'autre ce terrifiant poème :

*Minuit. Voici l'heure du crime.*
*Sortant d'une chambre voisine,*
*Un homme surgit dans le noir.*
*Il ôte ses souliers,*
*S'approche de l'armoire*
*Sur la pointe des pieds*
*Et saisit un couteau*
*Dont l'acier luit, bien aiguisé.*
*Puis, masquant ses yeux de fouine*
*Avec un pan de son manteau,*
*Il pénètre dans la cuisine*
*Et, d'un seul coup, comme un bourreau*
*Avant que ne crie la victime,*
*Ouvre le cœur… d'un artichaut.*

Mais retournons, sans Shakespeare, au royaume de Dannemark, et laissons-le conclure, sur le sujet qui nous occupe, par cette facétieuse pirouette en boucle : « Il y a des bêtises qu'il faut commettre. Pas simple, hein ? Commencez doucement, par exemple en disant aux autres qu'il y a, mais si, des bêtises qu'il faut commettre. »

## Dans la douleur tu enfanteras

La *vox populi*, à laquelle se joint bêtement la *vox doctorum*, voudrait faire croire, et surtout faire dire, aux femmes qui enfantent

dans la douleur que toutes les souffrances de l'accouchement s'effacent comme par magie à l'instant où l'enfant paraît.

C'est une bêtise, et c'est un bobard, forgé dans un cliché angélique.

Certes, l'arrivée triomphale du bébé éclaire, explique, et légitime la pénibilité extrême du parcours, mais elle n'annule pas cette pénibilité. Elle n'efface pas l'ardoise.

En vérité, il y a, à l'issue des opérations, deux éléments juxtaposés dans un même tableau : d'un côté la souffrance intolérable, à nulle autre pareille, de l'autre côté le bonheur de la naissance, et il semble bien que le second n'aille pas sans la première, que la juxtaposition du yin et du yang soit nécessaire pour que s'accomplisse le miracle de la vie. Mais il est stupide de prétendre que l'un gomme l'autre ou que l'autre gomme l'un.

## Dard, Frédéric

S'il fallait, ce qu'à Dieu ne plaise car ils sont tous précieux, établir un palmarès des pourfendeurs de la bêtise, Frédéric Dard pourrait bien occuper la plus haute marche du podium. Aussi constamment en tant qu'écrivain qu'en tant qu'homme, ce natif de Bourgoin-Jallieu, père de l'incontournable commissaire San-Antonio, dont il a narré pas moins de 175 aventures, ce géant littéraire, dont la modestie le disputait à la clairvoyance, n'a eu de cesse de fustiger les imbéciles, qu'il appelait tout simplement les cons, ce qui revient exactement au même (voir :

Con, connerie).

Il leur a consacré quelques formules magistrales, que son ami Michel Audiard, lui-même redoutable athlète dans cet exercice assassin, aurait pu lui envier. En voici dix, à réciter en boucle, dans un souci d'hygiène mentale, chaque fois que la bêtise menace de prendre le dessus.

« Il y a une justice, puisque les cons ont l'air con. »

« Dieu a fait le monde en cinq jours. Le sixième, il a fait le con. »

« Un con est exquis pourvu qu'il se taise. »

« Le signe de notre époque, c'est que les vieux cons sont de plus en plus jeunes. »

« Il y a plusieurs façons d'être con, mais le con choisit toujours la pire ! »

« Ce sont toujours les cons qui l'emportent, étant donné leur surnombre. »

« Les femmes n'ont jamais peur des conséquences de leurs bêtises : c'est ce qui leur permet de les apprécier. »

« Quand j'entends discourir des cons au restaurant, je suis affligé, mais je me console en songeant qu'ils pourraient être à ma table. »

« Rien n'est plus voluptueux pour un pas-con que d'être pris pour un con par un con. »

« Je trouve que la plus stupide, la plus connasse des bonnes femmes n'est pas aussi con qu'un homme. La connerie, la vraie connerie, la connerie rutilante, la connerie superbe, c'est l'homme. »

## De Gaulle, Charles

L'anecdote varie à l'infini selon qui la raconte ; on en voit changer les termes, le contexte, et même contester l'authenticité.

Je choisis sans complexes d'en donner ma version à moi, celle, vraie ou fausse, qui me réjouit le plus :

Au cours d'un déplacement en province, le général de Gaulle s'est entendu apostropher par un badaud caché dans la foule qui lui a crié : « Mort aux cons ! »

Flegmatique comme les Anglais qu'il détestait pourtant, le Grand

Charles s'est contenté de ce commentaire désabusé : « Vaste programme ! »

## De Groodt, Stéphane

Désolé pour les vieux (ils le sont tous forcément) raconteurs d'histoires belges, mais voilà « encore » (voir dans ce DAB : Brel, Jacques ; Dannemark, Francis ; Entartage ; Geluck, Philippe, etc.) un Belge qui est tout sauf bête.

Né le 3 mars 1966 à Bruxelles, Stéphane De Groodt est comédien, réalisateur, humoriste, et ancien pilote de course professionnel.

Selon tante Wikipédia, « son humour absurde et très littéraire ainsi que le rythme effréné de ses jeux de mots rapprochent Stéphane De Groodt des humoristes comme Raymond Devos ou Pierre Desproges », et c'est tout à fait vrai ; ses recueils de chroniques *Voyages en absurdie* et *Retour en absurdie* (Plon) en attestent irréfragablement.

Le sachant capable de traiter tous les sujets avec la même désopilante calembourmanie (néologisme que j'ai créé tout exprès pour ce virtuose), j'ai voulu savoir comment il nous parlerait, si la question lui était posée, de la bêtise.

Pour qu'il ne soit pas trop dépaysé, j'ai truffé mon courrier de jeux de mots, même si les miens ne sauraient, tant s'en faut, rivaliser avec les siens (de garde) :

> « Mon cher (et en os) Stéphane (de radis),
>
> Je vous adresse (comme un lion) ce mail (à partir) pour vous demander (à coudre) de nous of-frire (comme les fameuses frites belges) quelques mots (et pas des moindres) de votre cru (si fixe !) au sujet (continu) de la bêtise.
>
> En l'attente de camping et de vous lire, veuillez agréer l'expression toute faite.
>
> Vautrin bleu serviteur, F. R. »

Voici sa réponse :

« Cher Français,
Cher François,

Cher Rolin ou Lorin pour les Alsaciens de souche
Voire même Rolling, pour les fans des Stones.

Comment évoquer la bêtise sans imaginer panser les maux qu'elle cause (toujours), par la force de sa faiblesse ??

Car la bêtise, aussi désolante qu'elle soit, peut être à l'origine de bien des ravages, ou des rivages si vous êtes en bord de mer à la lecture de cette plage aux grains galets.

La désolation de l'esprit, quand il y en a, est bien l'amère partie, voire la mère patrie ou encore la mère de Patrick, qui illustre le mieux l'originelité de la bêtise.

Oui… originelité. Qui vient de « ori », action de rire (ori beaucoup, ou pas…) ; « gin », qui est tout simplement cet alcool, qui, consommé avec immodération, rend bête et parfois méchant ; et « nelité », qui ne veut encore rien dire, mais ça ne saurait tarder…

Or donc, tenter de définir la bêtise en des phrases sans queue mais avec ma tête, induit par là même l'idée que je raconte ici des bêtises. Mais alors, raconter des bêtises fait-il de vous, ou de moi dans ce cas précis, un homme bête ? Je ne le crois pas. Faire des bêtises non plus, des conneries encore moins, même si parfois c'est bête. Mais où se nicherait la bêtise alors, la vraie ?! Dans ce qu'elle réserve de dangereux pour l'autre, je crois.

Car les gens vraiment bêtes ne le savent pas, ils sont convaincus, même, du contraire. D'ailleurs leur laisser penser qu'ils sont des génies fait d'eux, ou trois s'il y en a un de plus, des imbéciles.

Rassurez-vous, observer cette particularité chez les autres ne m'affranchit nullement de faire partie de cette même famille de gens mus par la bêtise. Car disséquer l'autre à ce point, c'est bête, comme s'épier, d'ailleurs.

Voilà donc, mon cher François Rollin, ou Rolling pour les plus stones d'entre vous, quelques bribes de mots dits, déjà démodés peut-être, à propos de la bêtise.

Et pour conclure, laissez-moi vous rendre les compliments

que vous avez eu l'extrême bonté de prêter à mon endroit. Non pas que je me refuse à accepter l'expression de votre distinction légendaire, mais je vous rends simplement ici la pareille. Je vous tends même le combiné afin de vous laisser entendre que je suis moi-même très sensible à la manière que vous avez de vous emparer de cette langue qui, de Molière à aujourd'hui, conditionne notre destin animé.

S. G. »

## Deleuze, Gilles

Gilles Deleuze (1925-1995), philosophe et professeur de philosophie, auteur d'une œuvre considérable traitant de la philosophie elle-même, de la littérature, de la politique, de la psychanalyse, du cinéma et de la peinture, est considéré à juste titre comme un des grands esprits qui ont marqué le XXe siècle. Michel Foucault disait même qu'« un jour, peut-être, le siècle sera[it] deleuzien ».

Il a beaucoup écrit sur les philosophes qui l'ont inspiré ou impressionné, comme David Hume, Friedrich Nietzsche, Emmanuel Kant, Baruch Spinoza, Henri Bergson et, plus tard Michel Foucault, François Châtelet et Gottfried Wilhelm Leibniz.

Le lecteur avisé se replongera, sitôt qu'il aura fini de parcourir ce DAB, dans l'œuvre passionnante et la pensée atypique de Deleuze.

Dans son livre de 1962 *Nietzsche et la philosophie* (PUF), le professeur nous parle du rôle de la philosophie à l'égard de la bêtise : « La bêtise est une structure de la pensée comme telle : elle n'est pas une manière de se tromper, elle exprime en droit le non-sens dans la pensée. La bêtise n'est pas une erreur, mais un tissu d'erreurs. On connaît des pensées imbéciles, des discours imbéciles qui sont faits tout entiers de vérités ; mais ces vérités sont basses, sont celles d'une âme basse, lourde et de plomb. La bêtise et, plus profondément, ce dont elle est le symptôme : une manière basse de penser. Lorsque quelqu'un demande à quoi sert la philosophie, la réponse doit être agressive, puisque la question se veut ironique et mordante. La

philosophie ne sert pas à l'État ni à l'Église, qui ont d'autres soucis. Elle ne sert aucune puissance établie. La philosophie sert à *attrister*. Une philosophie qui n'attriste personne et ne contrarie personne n'est pas une philosophie. Elle sert à nuire à la bêtise, elle fait de la bêtise quelque chose de honteux. »

Dans *Différence et Répétition* (PUF, 1968), Deleuze écrit : « Ce qui nous empêche de faire de la bêtise un problème transcendantal, c'est toujours notre croyance aux postulats de la *Cogitatio* : la bêtise ne peut plus être qu'une détermination empirique, renvoyant à la psychologie ou à l'anecdote. »

C'est loin d'être la seule phrase de Deleuze à laquelle je n'ai rien compris.

## Dès, Henri

Henri Dès, de son vrai nom Henri Destraz, né le 14 décembre 1940 à Renens dans le canton de Vaud, est un auteur-compositeur-interprète suisse principalement connu pour son répertoire pour enfants (*dixit* tante Wikipédia).

En 1991, il compose et chante un album intitulé *Les Bêtises*, dans lequel figure la chanson « Les bêtises à l'école », dont voici les premiers couplets :

> C'est à l'école, tagadagada
> Qu'on apprend les bêtises
> Le grand Dédé, poil poil au nez
> Devant toute la classe
> Monte au tableau, poil poil au dos
> Pour faire des grimaces
> Zoum zoum zoum-zoum-zoum
> Zoum zouzoum zoum-zoum
> C'est à l'école, tagadagada
> Qu'on apprend les bêtises

La suite est de la même saveur enfantine et exquise.

# Desbordes-Valmore, Marceline

L'éternellement jeune chanteur Julien Clerc a brillamment mis en musique et sublimement interprété en 1997 un poème bouleversant de Marceline Desbordes-Valmore (1786-1859) intitulé « Les séparés », poème dont voici les premiers vers :

*N'écris pas. Je suis triste, et je voudrais m'éteindre.*
*Les beaux étés sans toi, c'est la nuit sans flambeau.*
*J'ai refermé mes bras qui ne peuvent t'atteindre,*
*Et frapper à mon cœur, c'est frapper au tombeau.*

*N'écris pas. N'apprenons qu'à mourir à nous-mêmes.*
*Ne demande qu'à Dieu… qu'à toi, si je t'aimais !*
*Au fond de ton silence, écouter que tu m'aimes,*
*C'est entendre le ciel sans y monter jamais.*

Inexplicablement, Julien Clerc, dans sa version discographique, ne chante pas « C'est la nuit sans flambeau », mais « C'est l'amour sans flambeau ».

C'est incontestablement une bêtise, doublée d'un contresens.

« L'amour sans flambeau », ça ne veut rien dire.

« La nuit sans flambeau », c'est l'obscurité sans aucun secours, c'est angoissant.

Mais « L'amour sans flambeau », c'est normal. On n'a pas besoin d'un flambeau pour s'aimer.

Bêtise.

Et le chanteur ne s'en tient pas là ! À la quatrième strophe, il récidive : là où Marceline supplie « N'écris pas ces doux mots que je n'ose plus lire », Julien Clerc chante « N'écris pas ces deux mots que je n'ose plus lire ». Quels deux mots ??? Pas « je t'aime », qui compterait trois mots ! Alors, quels deux mots, grands dieux ?!

Ça n'a pas de sens, c'est encore une bêtise. Ça fait beaucoup pour une seule chanson.

Il faut que chacun fasse son boulot : l'auteure, c'est l'auteure. L'interprète, il interprète. Fidèlement. Respectueusement. Scrupuleusement. Surtout si c'est pour chanter des bêtises à la place.

Je l'ai fait remarquer très courtoisement à l'artiste un jour où je l'ai croisé sur un plateau de télévision. Il a paru assez étonné, il n'a pas nié ses « éventuelles » erreurs, mais ça n'a pas eu l'air de l'émouvoir plus que ça.

J'ai décidé de passer l'éponge, car Julien Clerc a par ailleurs bien mérité de la chanson, autant dire de la patrie, puisque la France est le pays des chansons.

## Devinettes

Qu'est-ce qui est jaune, qui fait cui-cui, qui monte et qui descend ?

Un poussin dans un ascenseur.

Qu'est-ce qui est jaune, qui fait cui-cui, qui monte et qui descend ?

Un ascenseur jaune imitateur de poussin.

Qu'est-ce qui est jaune et qui fait cui-cui ?

Un ascenseur jaune imitateur de poussin en panne.

Qu'est-ce qui est jaune ?

Un ascenseur bleu en panne, incapable d'imiter le poussin et récemment repeint en jaune.

Qu'est-ce qui est bleu et qui fait miaou ?

Un chat bleu dans un ascenseur en panne.

Qu'est-ce qui monte ?

Un ascenseur de couleur quelconque, probablement muet et à

moitié en panne.

Qu'est-ce qui monte et qui descend, qui a une porte à chaque étage, et qui peut contenir quatre personnes ?

Un gros poussin déguisé en ascenseur, et qui ne fait pas cui-cui pour ne pas être reconnu.

## *Dictionnaire de la bêtise et des erreurs de jugement*

Il est évidemment hors de question de faire dans ce DAB la moindre ligne de publicité pour un concurrent, même si ce concurrent nous a largement précédé, puisqu'il a été édité en 1965 puis réédité en 1983 aux éditions Robert Laffont et s'est déjà vendu à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires.

Je ne soufflerai donc pas un mot du *Dictionnaire de la bêtise et des erreurs de jugement*, de Guy Bechtel et Jean-Claude Carrière, un dictionnaire passionnant et drôle qui « contient des galimatias, bévues et cacographies, des pensées déréglées et absurdes, des hypothèses plus ou moins hasardeuses touchant l'histoire universelle ou la biographie des personnes, à quoi l'on a ajouté un certain nombre de sottises, des folies ou imaginations de toutes sortes et plusieurs balivernes ».

Selon la préface de cet ouvrage dont je ne parlerai pas, « le but est de réhabiliter les bêtises proférées au cours de l'histoire en leur donnant la place qu'elles devraient occuper, car elles ont véritablement une place décisive dans la formation du savoir humain universel. Cette démarche s'inscrit dans une logique de contre-culture ».

Pour achever de discréditer ce dictionnaire, toujours en vente chez les bons libraires, je ne citerai que deux exemples sur les 3 500 qu'il contient :

« Le nom de M. Jean Bidegain appartient, désormais, à l'histoire » (*L'Illustration*, 7 janvier 1905).

« Pour que les billes aient une rotation normale, il est nécessaire qu'elles soient rondes » (Jules Arnous de Rivière, *Traité populaire du jeu de billard*, 1891).

Et, de peur que le lecteur ne soit alléché par le nom de l'un des deux auteurs, Jean-Claude Carrière pour ne pas le nommer, je n'écrirai pas un mot non plus sur cet immense bonhomme, écrivain, scénariste, parolier, metteur en scène, dessinateur hors pair, né en 1931 à Colombières-sur-Orb et mort, paisiblement « dans son sommeil » selon ses proches, à Paris en février 2021.

Je ne confierai pas que Jean-Claude Carrière est l'homme qui m'a mis le pied à l'étrier et m'a donné le goût d'écrire, qu'il m'a accompagné pendant de longues années de sa bienveillance, de sa douceur, de son immense culture, de sa puissante intelligence, de son intarissable curiosité. Je ne dirai pas que j'ai aimé cet homme comme un père, cela ne regarde personne.

Je ne rappellerai pas qu'il a été pendant vingt ans le collaborateur de l'immense Luis Buñuel (notamment pour *Le Journal d'une femme de chambre*, adapté d'Octave Mirbeau, *Belle de jour*, adapté de Joseph Kessel, ou *Le Charme discret de la bourgeoisie*), qu'il a travaillé avec Miloš Forman pour *Taking Off*, *Valmont*, adapté des *Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos, et *Les Fantômes de Goya*, et écrit quelques scénarios passés inaperçus, comme ceux de *La Piscine*, *Un papillon sur l'épaule*, ou *Borsalino* de Jacques Deray, ceux du film *Le Tambour* de Volker Schlöndorff ou du *Retour de Martin Guerre* de Daniel Vigne.

Quant à la minuscule bibliographie de Jean-Claude Carrière, qui tient largement en une trentaine de pages, je n'en piperai mot, à part peut-être *Viva Maria !*, cosigné avec Louis Malle, *Le Pari*, ou *Mon dernier soupir*, coécriture de l'autobiographie de Luis Buñuel (Robert Laffont), *Les Mots et la Chose, Le Grand Livre des petits mots inconvenants*, dessins de Pierre Étaix, chez Belfond puis chez Plon, *Le Mahâbhârata*, chez Belfond, les formidables *Conversations sur l'invisible*, cosignées avec Michel Cassé et Jean Audouze (Belfond, 1988, Plon, 1996), l'inoubliable *Controverse de Valladolid* (Belfond, puis Actes Sud/ Papiers), *La Force du bouddhisme*, cosigné avec Tenzin Gyatso (Robert Laffont), *Regards sur le visible*, cosigné avec Jean Audouze (Plon, 1996), *Entretiens sur la fin des temps*, cosigné avec Jean Delumeau, Umberto Eco et Stephen Jay Gould (Fayard), *Le Cercle des menteurs,* chez Plon, les *Entretiens sur la multitude du monde*, cosignés avec Thibault Damour, *Einstein s'il vous plaît*, et en 2016, son dernier livre, *La Paix*, tous trois aux éditions Odile Jacob, sans oublier *N'espérez pas*

*vous débarrasser des livres,* cosigné avec Umberto Eco (Grasset).

Surtout, pour des raisons commerciales qui « sautent à la comprenette », je passerai sous silence trois dictionnaires publiés chez Plon, le *Dictionnaire amoureux de l'Inde*, le *Dictionnaire amoureux du Mexique*, et le *Dictionnaire des révélations historiques et contemporaines* – ce dernier cosigné avec Guy Bechtel, tout comme le *Dictionnaire de la bêtise et des erreurs de jugement* dont il ne saurait être question dans cette entrée.

## Dictons

Les dictons sont réputés pleins de sagesse, mais le devoir de ce DAB est de révéler qu'ils dissimulent bien souvent une affligeante bêtise, notamment parce qu'ils ont généralement la forme de certitudes, de vérités incontestables – en un mot comme en cent, parce qu'« ils ne doutent pas », ce qui est une indication forte pour poser un diagnostic de bêtise.

Nous allons porter ci-dessous un regard critique sur la famille des dictons français qui commencent par le mot « Qui ».

« Qui a bu boira. » C'est oublier le cas des personnes qui ont bu, beaucoup bu, ou même énormément bu, et qui, ayant un jour cessé de boire, n'ont finalement jamais « repiqué au truc ».

« Qui aime bien châtie bien. » C'est occulter les cas fréquents où l'amitié n'a pas suffi à libérer la parole critique.

« Qui dort dîne. » C'est faire peu de cas des gens qui, se réveillant brusquement, s'avisent qu'ils n'ont pas dîné la veille et se mettent séance tenante à table.

« Qui trop embrasse mal étreint. » C'est passer un peu vite sur les manifestations d'amour exubérantes et répétées qui n'ont pas compromis le moins du monde la sincérité ni la puissance symbolique de l'étreinte.

« Qui ne dit mot consent. » C'est s'asseoir bêtement sur le cas des personnes qui ne sont pas d'accord mais qui ont fait le choix de ne pas le faire savoir.

« Qui ne risque rien n'a rien. » C'est oublier les innombrables couards qui, n'ayant jamais pris le moindre risque, se retrouvent

pourtant les poches pleines.

« Qui paie ses dettes s'enrichit. » C'est ignorer tous ces gens endettés qui décident, par rigueur morale, de payer leurs dettes, et qui ce faisant vont droit à la banqueroute.

« Qui peut le plus peut le moins. » C'est faire abstraction du cas de ce sauteur à la perche, auteur d'un record personnel à 5,95 mètres, qui a échoué à 5,60 mètres au meeting de Saint-Denis (Seine-Saint-Denis) en 2006.

« Qui se ressemble s'assemble. » C'est reléguer aux oubliettes tous les écologistes qui se sont politiquement entredéchirés depuis quarante ans.

« Qui sème le vent récolte la tempête. » C'est faire fi de ceux qui ont délibérément semé la merde mais ne se sont jamais fait pincer et n'en ont jamais subi les conséquences.

« Qui veut la fin veut les moyens. » C'est méconnaître le désir ardent qui animait certaines personnes, lesquelles ne se sont cependant pas donné, pour des raisons qui les regardent, les moyens d'assouvir concrètement leurs désirs.

« Qui veut tuer son chien l'accuse de la rage. » C'est fermer les yeux sur tous ceux qui, voulant tuer leur chien, ne se sont pas embarrassés du moindre prétexte, et l'ont assassiné d'une décharge de chevrotine.

« Qui veut voyager loin ménage sa monture. » C'est oublier tous ceux qui, rêvant à de très lointaines destinations, ont pourtant cru bon d'exiger le maximum de leur mule.

« Qui vole un œuf vole un bœuf. » C'est ignorer les statistiques recensant les nombreux voleurs d'œuf qui n'ont jamais volé autre chose que des œufs.

« Qui colporte un dicton péremptoire en omettant de mentionner les exceptions à la règle énoncée est un con. »

## Dinde

La question peut sembler bête, mais elle taraude ceux qui se la posent : d'où vient la tradition de la dinde aux marrons ?

Voici la réponse.

Nous sommes en octobre 1802. L'aérostier français André-Jacques Garnerin travaille dans son atelier. Un problème le tracasse : puisque les précédents essais ont prouvé que la toile ne se déploie pas suffisamment lorsqu'elle est trop proche du corps volant, n'y aurait-il pas avantage à éloigner cette toile au moyen de quelques cordelettes disposées en éventail ? Il suffirait, se dit Garnerin, de percer des trous sur les bords de la toile, renforcés par autant d'œillets métalliques, et d'y suspendre ce qu'il appelle dès cet instant des suspentes, au bout desquelles on harnacherait proprement le sujet. Aussitôt dit, aussitôt fait. Et, dix-sept jours plus tard, après une tentative réussie, André-Jacques Garnerin dépose un brevet historique, auquel il donne un nom imaginé quelques années plus tôt par son compatriote Louis-Sébastien Lenormand : le parachute. Nous sommes le 11 octobre 1802, le parachute est né. Voilà.

P.S. : En me relisant, je m'avise que je viens de narrer, non pas l'origine de la dinde aux marrons, mais l'invention du parachute. Ce n'est pas, comme le lecteur grincheux pourrait le penser, « une erreur grossière ». J'ai connu un épisode comparable il y a une trentaine d'années, à Prague. J'étais alors jeune professeur de physique des gaz, et, croyant exposer à mes étudiants la loi de Mariotte (ne pas voir ce nom), je leur avais raconté « par erreur » l'histoire de Peter Pan. J'avais été, l'année durant, la risée de toute la faculté.

Seulement, dix ans plus tard, il s'est trouvé qu'à Tbilissi, en Géorgie, un forcené menaçait de faire sauter une école primaire avec

une bouteille de gaz comprimé si on ne lui racontait pas séance tenante l'histoire de Peter Pan. Personne ne la connaissait. Personne, sauf Milana, une de mes étudiantes pragoises, qui put ainsi raconter l'histoire, amadouer le forcené, et sauver 1 430 enfants d'une mort certaine.

Je ne raconte pas cela pour me vanter.

Je l'écris simplement parce que si, dans un avenir plus ou moins proche, un forcené très déterminé menace d'empoisonner un collège de 4 000 enfants avec une dinde aux marrons empoisonnée « à moins qu'on ne lui cite le nom des deux Français associés à l'invention du parachute »… à qui devrez-vous la chance providentielle de connaître les noms de Garnerin et Lenormand ? À qui ??

Et je ne demande même pas de médaille.

## Dîner (de cons)

Je conçois une aversion profonde pour ce film de Francis Veber sorti en 1998, qui raconte l'histoire de l'éditeur Pierre Brochant (Thierry Lhermitte), dont le loisir consiste à organiser chaque mercredi avec des amis un « dîner de cons » : chaque participant y amène un « con » de son choix, après quoi on se moque desdits cons toute la soirée, et, à l'issue du repas, on choisit le champion. Un ami de Brochant déniche un jour pour lui un spécimen exceptionnel de « con », en la personne de François Pignon (Jacques Villeret), employé du ministère des Finances, qui se passionne pour les constructions de maquettes en allumettes.

Ce film est selon moi une calamité. Certes, on me dit que l'intention est bonne, puisque la suite du film montre que le vrai con n'est pas celui qu'on croit, et confirme que la passion des maquettes en allumettes n'est pas synonyme de connerie.

Va pour l'intention. Mais la réalité est que des milliers de spectateurs ont fait des gorges chaudes de ces « dîners de cons », et en ont effectivement organisé par la suite, convaincus au premier degré que les gens simples sont aussi des simples d'esprit, et ignorant la dimension ludique et poétique de toutes les petites passions

comparables à celles de François Pignon, comme les collections de nains de jardin, les villages en miniature, les pierres empilées du facteur Cheval ou les faïences de la Maison Picassiette de Raymond Isidore.

On me dit maintenant qu'un réalisateur n'est pas comptable du mauvais usage qui peut être fait de ses films.

J'en conviens. À reculons, mais j'en conviens.

## Dommage

Vendredi, 15 h 30.

— Finalement, on ne pourra pas venir passer le week-end chez vous en Sologne, prévient Martine, l'épouse de Jean-Claude, parce que Jean-Claude s'est foulé la cheville ce matin dans l'escalier de la cave, et moi je ne conduis pas la voiture.

— Oooh, c'est bête ! déplorent à l'unisson Hugues et Catherine, les hôtes solognots désormais obsolètes.

Dans un tel contexte, l'exclamation « c'est bête ! » n'a aucun rapport avec la bêtise qui intéresse ce dictionnaire. « C'est bête » a simplement ici le sens de « c'est dommage ».

L'anecdote, pour navrante qu'elle soit, n'a donc pas sa place dans notre DAB.

## Doris, Pierre

Acteur et comédien à la silhouette et au visage reconnaissable entre 100 000, Pierre Doris (1919-2009) excella surtout comme humoriste, au point d'être reconnu aujourd'hui comme un modèle et un précurseur par (presque) toute la famille des humoristes.

Ne doutant pas que les lecteurs qui ne connaissent pas ou peu Pierre Doris se hâteront de combler cette lacune, je ne donne ici qu'un minuscule avant-goût des trouvailles du bonhomme :

« Tolérance : c'est quand on connaît des cons et qu'on ne dit pas les noms. »

« On ne peut pas être et avoir été ! Ce n'est pas tout à fait vrai… J'ai connu des mecs cons qui le sont toujours. »

## Douanier

Question bête, mais qui se pose à plus d'un touriste : « Peut-on tutoyer un douanier ? »

Tout dépend à vrai dire du résultat que vous souhaitez obtenir. Lorsqu'un douanier vous demande : « Avez-vous quelque chose à déclarer ? », de votre réponse dépend le temps que vous passerez au poste-frontière.

Ainsi, la réponse : « Non, monsieur, je n'ai rien à déclarer, et je vous souhaite une bonne fin de journée » entraîne un séjour de moins de trois secondes, surtout si elle est prononcée en cours de journée. Si, dans les mêmes termes courtois, c'est à 3 heures du matin que vous souhaitez au douanier « une bonne fin de journée », votre séjour peut se prolonger d'une ou deux minutes.

La réponse : « Non, et vous ? » correspond à un séjour moyen de quinze minutes, éventuellement festif mais pas forcément, alors que la réponse : « Non, et toi ? » vous entraîne jusqu'à quarante-cinq minutes en moyenne.

La réponse : « Qu'est-ce que ça peut te foutre, tête de nœud ? » correspond à un séjour de six à huit heures.

Enfin, la réponse : « Oui, mon pote, j'ai 35 kilos de haschich dans la bagnole, mais c'est pas un ivrogne dans ton genre qui va les trouver. Va donc boire un verre de lait à ma santé, ça nous fera des vacances » entraîne statistiquement un séjour supérieur à quarante-huit heures.

Comme on le voit, on peut parfaitement tutoyer un douanier, mais il faut savoir que, plus on tutoie un douanier, plus on passe de temps en sa compagnie. Conséquence paradoxale : si vous tutoyez systématiquement tous les douaniers d'un même poste-frontière, vous avez de fortes chances de passer plusieurs semaines en leur compagnie, auquel cas vous serez automatiquement amenés à mieux les connaître, vraisemblablement à vous en faire des amis, et donc tout naturellement à les tutoyer.

## Doute

Le raccourci est probablement un peu réducteur, mais il contient une solide part de vérité : « L'intelligence, c'est le doute. »

À l'inverse, l'absence de doute est un marqueur (voir ce mot) à peu près infaillible de la bêtise.

Les gens pétris de certitudes inébranlables, les gens arrogants qui n'envisagent même pas l'hypothèse de se tromper une fois ou l'autre, les cuistres qui ne doutent jamais de rien et surtout pas d'eux-mêmes peuvent être considérés comme des cons.

Cela ne signifie pas pour autant qu'il faille systématiquement douter de tout : ce serait, à l'autre extrémité, une bêtise, qui empêcherait la construction d'un système personnel, même sommaire, de pensée et d'opinion.

La sagesse consiste à douter « raisonnablement ». En pratique, cela consiste à se confronter avec souplesse et ouverture d'esprit aux

opinions des autres, et à ne se forger une certitude qu'après avoir mis sur le tapis et examiné attentivement tous les éléments susceptibles de la confirmer ou de l'infirmer.

Il est, pour ainsi dire, « mathématiquement » impossible d'avoir raison sur tout, en tout lieu et toutes circonstances.

Ne pas comprendre et intégrer cette réalité, c'est se condamner à la bêtise.

P.S. : En relisant ce paragraphe, j'ai un doute, j'en ai même, pour ne rien dissimuler, plusieurs. C'est plutôt bon signe.

## Dragutin, Joël

Acteur, auteur, et metteur en scène, Joël Dragutin a exercé longtemps à Lille, avant de faire les belles années du Théâtre 95 à Cergy-Pontoise, devenu Scène conventionnée aux Écritures contemporaines. Parmi ses œuvres majeures, qui constituent une vaste fresque photographique de la société contemporaine, dans laquelle, en filigrane, la bêtise n'est jamais bien loin, on peut citer *Le Chant des signes*, *Chronique des temps radieux*, *Tant d'espace entre nos baisers*, *Sens unique*, *Haute Altitude*, *La Spectatrice*, *Grande Vacance*, *Une maison en Normandie*, la dernière en date *Une vague espérance*, et l'une des toutes premières, l'incontournable *Baie de Naples*, interminable repas chaotique et désarticulé, où les cinq personnages enchaînent en boucle les lieux communs, les banalités, les grands mots pour ne rien dire, les clichés éculés, au point qu'il ne serait pas injuste d'affirmer que ces gens-là « passent leur temps, passent leur vie, à dire des bêtises ».

ODILE : Ailleurs, c'est toujours mieux ! et puis finalement on est bien content de rentrer à Tarbes, Mortagne, ou Saint-Brieuc…
MARINA : Et surtout d'entendre parler sa langue natale !
DAVID : Il y en a, des peuples, qui aimeraient parler français, croyez-moi !
ODILE : Mais quel Français en a conscience ?
JOËL : Beaucoup trop peu, malheureusement !
[…]

MARINA *:* D'ailleurs, s'il y a un taux de suicide énorme en Suède, c'est à cause de…

JOËL : Ça ne m'étonne absolument pas !

PHILIPPE *:* Et pourquoi ?

JOËL : Vous vous levez, il fait nuit, il pleut ou il neige, on ne peut pas être très en forme, dans ces conditions !

ODILE : Avec le beau temps, les problèmes disparaissent, évidemment !

JOËL : Vous savez, en Afrique, s'ils n'avaient pas de soleil, ce serait pire !

DAVID : J'imagine, la famine, la pluie et le froid, ils ne tiendraient pas très longtemps, les pauvres !

*La Baie de Naples*

J'espère que mes enfants auront, eux aussi, à leur tour, l'envie de lancer modestement leur défi à l'humanité, et pas pour seule ambition trente-deux heures de présence par semaine en dehors des arrêts maladie, des ponts, des jours fériés et des congés payés ; tout ça pour un boulot d'improductif assisté. Ambitions ! Conquête ! Déréglementation ! Taux de croissance ! Innovations ! Prise de risques ! Profit ! Humour et business. Voilà les vraies questions du futur.

*Hautes Altitudes*

C'était la fête de la mer, Philippe filmait les gosses dans l'eau quand il a vu quelqu'un se noyer plus loin. Il a réussi à l'avoir en gros plan avec son gros zoom. Regardez, on voit bien le jeune qui essaie de le sauver, ça a servi à la police et aux actualités régionales, ils en ont passé un extrait, c'est encore une chance qu'on était là !

*Grande Vacance*

Toujours au chapitre de la bêtise, mais dans un tout autre genre, il faut mentionner la pièce *Un certain Charles B…*, conçue par Dragutin avec le comédien Emmanuel Depoix, qui donne à voir le grand Charles Baudelaire confronté à la bêtise de ses contemporains, et particulièrement à la bêtise des éditeurs, incapables de reconnaître

l'immense génie du poète.

## Dromadaire

Prendre rendez-vous avec Lacombe (voir ce nom), Jean-Yves, et se pénétrer de l'idée que le dromadaire est, lui aussi, une bête.

*Voir* : Alouette ; Âne ; Autruche ; Caméléon ; Caneton ; Carassin ; Chat ; Chien ; Crocodile ; Écureuil ; Éléphants (et lièvre) ; Émeu ; Faucon ; Kangourou ; Lièvre ; Papillons ; Pluvier ; Poissons ; Poules ; Renard ; Rhinocéros ; Taureau ; Tortue ; Vaches ; Zèbres.

## Duel

« Il a deux neurones qui se battent en duel. »

Cette formule plaisante exprimant la bêtise d'un individu est entachée d'une inadmissible invraisemblance. Un duel implique en effet l'usage d'armes, qu'elles soient blanches ou à feu. Or les neurones ne sont pas armés. Ils peuvent donc se battre au corps à corps, à la rigueur, mais en duel, certainement pas.

C'est donc celui qui le dit qui y est.

## Dumas fils, Alexandre

Alexandre Dumas fils (1824-1895), solidement ancré dans l'histoire de la littérature grâce en particulier à son célébrissime roman *La Dame aux camélias*, a écrit dans *L'homme-femme* (1872) : « Il y a des hommes qui abusent de la faiblesse des femmes, c'est évident, mais il y a aussi des femmes qui abusent de la bêtise des hommes ! »

Élégant astéisme, qui ira droit au cœur des femmes !

## Dutourd, Jean

Jean Dutourd, né le 14 janvier 1920 à Paris et mort le 17 janvier 2011 dans la même ville, est un écrivain terriblement français.

Selon tante Wikipédia, résistant et évadé à deux reprises, il commence sa carrière après guerre dans les journaux. Il y écrira toute sa vie, dans le quotidien *France-Soir* en particulier, où il est éditorialiste pendant trente ans.

Il est l'auteur de soixante-dix romans et essais, dont *Au bon beurre*, portrait au vitriol d'une famille de crémiers pendant l'occupation allemande, qui rencontre un grand succès et remporte le prix Interallié.

Il acquiert une grande popularité par ses chroniques dans la presse

pendant près de quarante ans et par sa participation pendant trente ans à l'émission radiophonique « Les Grosses Têtes », animée alors par Bouvard (Philippe, et non celui de Pécuchet). Cette émission connaît dans ces années-là ce qu'on nomme aujourd'hui sa « grande époque », avec Jean Yanne, Jacques Martin, Olivier de Kersauson, Roger Pierre, Carlos, Jean-Pierre Coffe, Thierry Roland, Jean-Claude Brialy, Jacques Balutin, Pierre Bellemare, Guy Montagné, Pierre Bénichou, Philippe Castelli, Alice Sapritch, Daniel Ceccaldi, André Gaillard, Claude Sarraute, Isabelle Mergault… et quelques dizaines d'autres.

Élu à l'Académie française en 1978, il s'y est illustré par sa défense de la langue française.

Polémiste brillant et râleur spirituel, Jean Dutourd, qui, sauf son respect, n'avait pas, doux euphémisme, une mauvaise opinion de lui-même, s'est beaucoup révolté contre la bêtise, et s'est exprimé maintes fois sur le sujet :

« Comment est-on parvenu à créer l'univers magique de la bêtise contemporaine ? [Avec] le plus vieux moyen connu : le langage. […] Ce qui est compréhensible n'est pas magique. Il s'agit donc de remplacer le plus de mots français possible par des mots étrangers ou des barbarismes savants, de leur donner, quand par hasard on les conserve, une acception nouvelle, et de modifier les lois grammaticales », *L'École des jocrisses* (1970).

« Quand la bêtise et l'intelligence sont face à face, c'est toujours l'intelligence qui gagne », *Au bon beurre* (1952).

« Chez nous [en France] l'accusation de bêtise est aussi meurtrière que l'accusation de sorcellerie au Moyen Âge : on vous expédie au bûcher les yeux fermés », *La Gauche la plus bête du monde* (1985).

« On pourrait mesurer le degré de bêtise d'un peuple à la densité d'appareils photo et de caméras qu'il emporte en voyage », *Les Pensées* (1990).

« La bêtise ne porte pas loin dans le temps et dans l'espace. On ne la sent pas au-delà d'une époque ou d'une frontière », *ibidem.*

« L'inconvénient de créer un ministère "dont le besoin se faisait sentir" est que l'individu à qui on le confie se creuse aussitôt la tête pour trouver une bêtise inédite qui justifiera son poste », *ibidem.*

« Les jeunes femmes pauvres s'écrient que ce n'est pas quand elles seront vieilles que les fourrures et les bijoux leur feront plaisir. Mais

si, mesdames ! Mais si ! C'est quand on est vieux que ces bêtises-là sont les plus agréables », *De la France considérée comme une maladie* (1982).

## Eau

Beaucoup de gens disent qu'il n'est pire eau que l'eau qui dort.

C'est une bêtise, qui occulte les tsunamis et les crues torrentielles.

## Échecs

Le jeu d'échecs est l'occasion de commettre une infinité de bêtises.

La plus énorme, pour les pièces noires, est celle qui conduit au légendaire « coup du berger », ou « mat du berger » : 1. e4 e5 2. Fc4 Cc6 3. Df3 ou Dh5 4. Cf6 Dxf7 mat. En quatre coups, l'affaire est pliée.

Pas plus reluisante apparaît l'ouverture blanche h2-h4, dite ouverture Després (du nom de son inventeur Marcel Després, homme politique français né le 25 janvier 1890 à Pierreclos [Saône-et-Loire] et mort le 6 novembre 1973 dans le même département à Saint-Germain-du-Bois), ou encore ouverture Kadas, ouverture Anti-Borg, ouverture samouraï, ou attaque Reagan, une ouverture qui, quelle que soit son appellation, constitue une bêtise grossière et indéfendable.

Bêtise un peu plus sophistiquée : dans le gambit Blackmar Diemer, c'est-à-dire avec l'ouverture 1. d4 d5 2. e4 dxe4 (ou bien 1. e4 d5 2. d4 dxe4, qui conduit à la même position) 3. Cc3 Cf6 4. f3 exf3 5. Dxf3 Dxe4 6. Fe3 Db4 7. 0-0-0 Fg4 8. Cb5, le fait pour les noirs de prendre la tentante dame blanche en f3 est une bêtise colossale, puisque les noirs donnent mat (dès le neuvième coup !!) par Cxc7.

On pourrait multiplier les exemples à l'infini, mais il est intéressant de noter que, dans le milieu des amateurs, et jusqu'aux très bons amateurs, 90 % des parties perdues le sont à la suite d'une authentique bêtise, plus pudiquement appelée « erreur d'inattention ».

Le monde des échecs ne serait plus le même, et le jeu perdrait

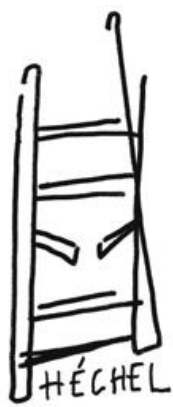
presque tout intérêt, si l'on avait le droit de reprendre son coup, de « corriger » sa bêtise au moment où le coup adverse l'exploite avec succès.

C'est pourquoi on ne transige jamais avec cette règle d'or : « Pièce touchée, pièce à jouer. Pièce lâchée, pièce jouée. »

Et trop tard pour pleurer.

## Échelle

*A priori*, la bêtise échappe, malheureusement, à la métrologie, qui est la « science de la mesure », car la métrologie ne s'applique que dans les domaines où des mesures « quantitatives » peuvent être effectuées. Or on ne sait pas quantifier la bêtise. On sait comparer, mais pas quantifier : Paul est moins bête que Jacques. Mais dans quelle proportion ? Deux fois moins bête ? Trois fois moins bête ? Dix fois, cent fois, moins bête ? On ne sait pas mesurer la bêtise. Il manque une échelle.




Je voudrais tenter d'y remédier, en créant ici une échelle de la bêtise.

Il suffit pour cela d'imiter Anders Celsius créant une échelle de la température. Il choisit deux repères, deux « étalons », en l'occurrence : la température de l'eau quand elle passe de phase liquide en phase solide, c'est-à-dire la température de l'eau qui gèle, d'une part ; et d'autre part, la température de l'eau quand elle passe de phase liquide

en phase gazeuse, c'est-à-dire la température de l'eau qui bout. Arbitrairement, mais assez logiquement, il décrète la première grandeur égale à 0, et la seconde égale à 100 (si par exemple Celsius avait choisi 1 000 au lieu de 100, la température dite idéale à l'intérieur d'une maison serait non pas de 20 degrés Celsius mais de 200 degrés Celsius). Il ne reste plus qu'à fixer l'écart des barreaux de l'échelle, c'est-à-dire le nombre de graduations entre 0 et 100, donc 100 graduations si l'on décide, là aussi très logiquement, d'aller d'unité en unité (il y aurait 200 graduations si l'on décidait d'aller de 0,5 en 0,5), et chacune de ces 100 graduations s'appelle 1 degré Celsius.

On peut évidemment sortir de cette échelle – c'est même le but – par le haut et par le bas, théoriquement jusqu'à l'infini. Il y a plus chaud que l'eau qui bout, c'est-à-dire des températures supérieures à 100 degrés Celsius, et plus froid que l'eau qui gèle, c'est-à-dire des températures inférieures à 0 degré Celsius, avec, dans l'état actuel de nos connaissances, une limite basse qu'on appelle le 0 absolu et qui est égale à – 273,15 degrés Celsius, mais cela est un détail qui ne nous concerne pas.

Pour créer une échelle de la bêtise, il va donc falloir choisir deux étalons, c'est-à-dire une mesure basse et une mesure haute de la bêtise, donner une valeur numérique à chacun de ces deux étalons, puis choisir l'écart des barreaux.

En tant que créateur de l'échelle, je suis libre de mes choix. Pour des raisons qui seraient trop longues à expliquer et échapperaient aux néophytes, je choisis de chiffrer la valeur basse à 50, et la mesure haute à 90.

Je choisis également de graduer de 10 en 10, conscient qu'un découpage trop fin impliquerait une trop grande précision dans l'évaluation de la bêtise, précision à laquelle on ne saurait raisonnablement prétendre.

Les étalons, à présent. Je les choisis morts, pour que les valeurs de leur bêtise respective soient figées. Si mes étalons étaient vivants, ils pourraient, en devenant demain plus bêtes ou moins bêtes, fausser totalement mon échelle.

Pour la valeur basse de la bêtise, je choisis Jean-Paul Sartre. Cela ne veut pas dire, on le comprend bien, que Sartre soit l'individu le moins bête qui se puisse, pas plus que le 0 de Celsius n'est la

température la plus froide. C'est juste une valeur étalon.

Pour la valeur haute de la bêtise, je choisis Guy Lux. Là encore, cela ne signifie pas que Guy Lux soit l'individu le plus bête qui se puisse, pas plus que le 100 de Celsius n'est la température la plus chaude. C'est juste une valeur étalon.

Un aperçu de l'échelle ainsi créée nous donne pour valeurs croissantes de la bêtise :

… – + 10 – + 20 – + 30 – + 40 – + 50 (= Sartre) – + 60 – + 70 – + 80 – + 90 (= Guy Lux) – + 100 – + 110 – + 120 –…

C'est une véritable révolution. On peut enfin quantifier la bêtise sur l'échelle de Rollin. Cela ne signifie pas que nous soyons tous d'accord sur le degré de bêtise de quelqu'un. Cela signifie simplement que nous pouvons chiffrer notre appréciation de ce quelqu'un.

— La route est longue, d'accord, mais combien longue ?

— 14 kilomètres.

C'est clair, net, et précis.

— Hubert est bête, d'accord, mais combien bête ?

— 110.

C'est précis, net, et clair.

Einstein est à 20, selon moi.

Thierry Ardisson est à 80, à mon avis. On peut le hausser ou le descendre, selon son point de vue personnel, d'un demi-degré de bêtise, en le cotant à 75 ou 85.

Je place Michel Onfray à 60. Il est ainsi un peu plus bête que Jean-Paul Sartre, mais nettement moins bête que Thierry Ardisson.

Et tous les humains, morts ou vivants, trouvent place sur l'échelle de Rollin. C'est merveilleux.

— Et moi ? Moi François Rollin ? Combien bête suis-je ?

Je vous demande quelques semaines, je n'ai pas terminé mes calculs.

## Écureuil

L'écureuil oublie souvent où il a enterré ses provisions de glands ou de noisettes.

L'écureuil est bête, mais c'est normal, car c'est une bête.

*Voir* : Alouette ; Âne ; Autruche ; Caméléon ; Caneton ; Carassin ; Chat ; Chien ; Crocodile ; Dromadaire ; Éléphants (et lièvre) ; Émeu ; Faucon ; Kangourou ; Lièvre ; Papillons ; Pluvier ; Poissons ; Poules ; Renard ; Rhinocéros ; Taureau ; Tortue ; Vaches ; Zèbres.

## Einstein, Albert

Il était logique qu'un penseur de génie s'intéressât à la bêtise.

L'auteur de E = mc2 nous livre cette exquise confidence : « Deux choses sont infinies : l'Univers et la bêtise humaine. Mais, en ce qui concerne l'Univers, je n'en ai pas encore acquis la certitude absolue. »

## Éjection

Le 14 mars 1998 (retenez bien cette date car elle n'a aucune espèce d'importance), je me rendais à Blois dans la voiture conduite par un ami, et, ayant un gros retard de sommeil, je dormais sur la banquette arrière. À Dourdan, nous avons été arrêtés par des gendarmes pour un contrôle de routine, et le plus grand des deux,

probablement déçu de n'avoir rien d'autre à nous reprocher, m'a fait savoir sur un ton solennel que « la ceinture de sécurité est obligatoire à l'arrière ».

Encore somnolent, j'ai laissé échapper un petit haussement de sourcils qui pouvait signifier « qu'il y avait à mon sens des problèmes légèrement plus urgents dans le pays » et que, dans la mesure où cette règle était respectée par environ 1 personne sur 100 000 (nous n'étions qu'en 1998, la date a son importance, comme je l'ai écrit plus haut), on pouvait peut-être ne pas passer l'après-midi là-dessus.

Le gendarme s'est fâché, m'a répété encore plus solennellement que « la ceinture de sécurité est obligatoire à l'arrière » et a ajouté qu'il pouvait parfaitement « verbaliser si l'envie lui en prenait », ce dont au demeurant je ne doutais pas.

Alors, constatant mon attitude plus que soumise, ce gendarme a tenu à montrer qu'il n'agissait ainsi que pour mon bien, a prononcé cette phrase historique : « N'oubliez pas, monsieur, qu'en cas de choc, vous seriez éjecté par la lunette arrière. »

« Donc, ai-je pensé dans ma Ford intérieure, en cas de choc lors d'une marche arrière à très grande vitesse. »

J'ai gardé pour moi cette remarque, et j'ai gardé pour moi aussi l'idée que la bêtise n'épargne personne, même pas les gendarmes de l'Essonne.

## Éléphants (et lièvre)

Beaucoup de gens pensent que les éléphants, lorsqu'ils sentent leur fin prochaine, se rendent à un « cimetière d'éléphants » pour y mourir.

C'est une bêtise.

La vérité est bien plus prosaïque. En vieillissant, les éléphants perdent leurs dents, et doivent donc, pour s'alimenter, migrer dans les rares secteurs où la végétation est moins coriace que dans leur habitat naturel. Il est donc logique que ces secteurs tendres constituent la dernière étape pour de nombreux éléphants.

C'est pour des raisons similaires que le cuisinier du roi aurait inventé à l'intention de Louis XIV le « lièvre à la royale », une

préparation qui ne nécessite aucun effort de mastication.

Pour éviter tout malentendu, il convient de préciser que l'éléphant est une bête, et le lièvre aussi.

*Voir* : Alouette ; Âne ; Autruche ; Caméléon ; Caneton ; Carassin ; Chat ; Chien ; Crocodile ; Dromadaire ; Écureuil ; Émeu ; Faucon ; Kangourou ; Lièvre ; Papillons ; Pluvier ; Poissons ; Poules ; Renard ; Rhinocéros ; Taureau ; Tortue ; Vaches ; Zèbres.

## Embarras

Dimanche, 21 h 20.

Assise dans le fauteuil en rotin, Muriel lit Montaigne. 2,5 mètres plus loin, vautré sur le canapé, son époux Didier ne lit rien, et semble perdu dans ses pensées.

— Tu sais, Muriel, s'exclame soudain Didier, chaque jour qui passe renforce en moi le sentiment que jamais je n'aurais, sans ton aide, réussi le quart de ce que j'ai réussi. Tu es ma muse, tu es ma joie, tu es mon équilibre, tu es ma mémoire, tu es ma source, tu es ma raison d'être, tu es mon tremplin, tu es mon carburant, tu es ma force, tu es mon soleil. Je ne vois pas d'autre moyen de te dire ma reconnaissance que de me prosterner à l'instant à tes genoux.

— T'es bête ! répond Muriel en souriant sensuellement.

Dans un tel contexte, l'affirmation : « T'es bête ! » n'a aucun rapport avec la bêtise qui intéresse ce dictionnaire.

« T'es bête » a simplement ici le sens de : « Ton compliment exagéré et ta gratitude éperdue me touchent et m'embarrassent à la fois. »

L'anecdote, pour attendrissante qu'elle soit, n'a donc pas sa place dans notre DAB.

## Émeu

L'émeu et le kangourou ont mal géré, au cours de l'évolution, la

jointure de leurs genoux, ce qui leur rend la marche arrière quasiment impossible !

L'émeu et le kangourou sont bêtes, mais on ne s'en étonne pas, car ce sont des bêtes.

*Voir* : Alouette ; Âne ; Autruche ; Caméléon ; Caneton ; Carassin ; Chat ; Chien ; Crocodile ; Dromadaire ; Écureuil ; Éléphants (et lièvre) ; Faucon ; Kangourou ; Lièvre ; Papillons ; Pluvier ; Poissons ; Poules ; Renard ; Rhinocéros ; Taureau ; Tortue ; Vaches ; Zèbres.

## Empathie

Une des marqueurs (voir ce mot) forts de la bêtise est le manque d'empathie, voire l'absence totale d'empathie. Cette disposition est à la fois la cause et l'effet, ce qui induit un regrettable effet boule de neige. C'est parce qu'il manque d'empathie que le sujet est bête, et c'est parce qu'il est bête que le sujet manque d'empathie.

C'est parce qu'il est sûr de lui, suffisant, qu'il ne fait confiance à personne, parce qu'il se méfie de l'autre comme du diable que l'imbécile se prive de l'accès, par le biais d'échanges et de partages, à un « plus » d'intelligence.

Et c'est, en sens inverse, parce qu'il ne progresse pas sur l'échelle de l'intelligence que le sujet se trouve confirmé dans sa méfiance ou même dans son mépris de l'autre.

Si vous n'êtes pas bête vous-même, lorsque vous vous trouvez face à quelqu'un qui l'est, soyez assuré qu'il ne vous trouve pas sympathique, il ne vous aime pas ; il n'imagine pas, il ne peut pas, ne veut pas imaginer qu'il pourrait apprendre quelque chose de vous. Il assume sa surdité, il la cultive, parce qu'il sent en vous, intuitivement, un danger, un risque d'être contesté dans sa toute-puissance et dans sa prétendue clairvoyance.

Avoir quelque empathie pour vous, avec tout ce que l'empathie a d'irrationnel et d'imprévisible, l'exposerait au danger mortel de changer d'avis, d'amender son point de vue, de vous faire crédit d'un supplément d'intelligence par rapport à lui, et ces bouleversements mettraient en péril le système autistique sur lequel il s'est construit.

On ne fait pas boire l'âne qui n'a pas soif. On n'instruit pas celui qui se pense déjà instruit. On ne délivre pas de la bêtise celui qui est dépourvu d'empathie.

## Enfantin

Mardi, 20 h 45.

— Ma mayonnaise est retombée, s'attriste Brigitte, et je ne sais pas comment faire pour la rattraper.

— C'est tout bête ! conseille Cyril. Tu repars d'une base aqueuse, un peu d'eau et de moutarde par exemple, et tu fais remonter au batteur ta mayonnaise qui a tranché.

Dans un tel contexte, l'exclamation : « C'est tout bête ! » n'a aucun rapport avec la bêtise qui intéresse ce dictionnaire. « C'est tout bête » a simplement ici le sens de : « C'est enfantin. »

L'anecdote, pour poignante qu'elle soit, n'a donc pas sa place dans notre DAB.

## Ennui (solution 1)

C'est en pensant à la chanson de Francis Blanche (voir ce nom) et à son refrain qui dit « C'est pas ma faute, mais quand je m'embête, faut qu'je fasse des bêtises » que je me suis demandé si, pour s'abstenir de

faire des bêtises, l'être humain disposait de moyens de lutter contre l'ennui.

Ce n'est pas une question facile, car bien souvent, les gens qui s'ennuient sont tellement déprimés qu'ils n'arrivent plus à inventer des moyens de tromper l'ennui. C'est quand on ne s'ennuie pas, en général, que l'on trouve les ressources pour imaginer des manières de s'occuper, mais dans ces cas-là, on n'en a pas besoin, puisque par définition on est occupé. Il faut donc que quelqu'un se charge de fournir à ceux qui s'ennuient des idées leur permettant de ne pas s'ennuyer, et ce quelqu'un, dans ce DAB, ce sera moi.

Je vous propose en premier lieu une occupation toute bête, très bon marché, et qui nécessite peu de matériel, en l'espèce un simple téléphone.

Vous téléphonez à un teinturier, de préférence dans le secteur où vous habitez, et vous lui demandez quels sont ses tarifs. Pour le nettoyage d'une robe, d'une veste, d'un pantalon, d'une cravate, d'une chemise, etc.

Vous notez scrupuleusement les prix qu'il vous indique, et lorsque vous avez terminé, vous lui dites : « Merci, monsieur », ou : « Merci, madame » si c'est une dame, et vous raccrochez. Si vous n'avez que quelques minutes à meubler, vous pouvez vous contenter de trois ou quatre prix, par exemple veste, chemise, tailleur, et pantalon, mais si vous avez devant vous une longue plage de temps où guette l'ennui, n'hésitez pas à demander le prix du nettoyage pour toutes les pièces de vêtement que vous connaissez.

Attention, il ne faut surtout pas déraper dans le canular. Ne demandez pas le prix pour un nettoyage des pieds, ne prétendez pas être quelqu'un d'autre que celui que vous êtes, ne prenez pas un accent ridicule… Bref, il est essentiel que le teinturier soit convaincu d'avoir eu affaire à un client normal et ordinaire. Par la suite, ne renouvelez pas votre appel.

Si vous avez encore une plage d'ennui devant vous, appelez un autre teinturier, et notez ses tarifs.

Ne les comparez pas aux tarifs du premier : vous n'êtes pas en train de mener une enquête de consommateur, vous êtes juste en train de tromper l'ennui. Au cas, hautement improbable, où il n'y aurait pas de teinturier dans votre circonscription téléphonique, vous pouvez, par dérogation, appeler un poissonnier. Mais il vous sera alors

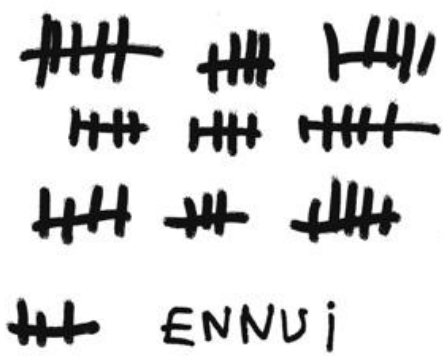
beaucoup plus difficile de ne pas sombrer dans le gag. Et qui dit gag dit, de nouveau, ennui. Prudence, donc.

## Ennui (solution 2)

Poursuivant mon travail d'assistance à tous ceux qui s'ennuient, je propose à présent une activité bien distrayante : construire un arc de triomphe en pain d'épices.

Procurez-vous un cube de pain d'épices d'environ 20 centimètres de côté, et séparez-le proprement en deux parallélépipèdes identiques. Choisissez le plus parfumé des deux, que vous poserez sur la tranche. Avec un couteau bien affûté, creusez alors dans la masse une arche régulière de 10 centimètres de large et 13 de haut. Posez l'objet sur ses deux piliers : votre arc de triomphe commence à prendre forme.

Évidez ensuite le dessus de votre monument, sur une hauteur d'environ 1 centimètre, pour former la terrasse panoramique, en laissant sur le pourtour une largeur de matière d'environ 5 millimètres, qui figurera la rambarde sur laquelle s'appuient les visiteurs pour profiter de la vue. La rambarde ne doit pas êtes trop haute, sinon les touristes ne verront rien, ni trop basse, auquel cas la sécurité laisserait à désirer.




Vous avez vaincu l'ennui pendant une demi-heure environ, vous pouvez maintenant, si vous craignez encore de vous ennuyer, reproduire sur les faces externes de l'œuvre les sculptures de Rude,

Pradier, Étex et Cortot, puis inscrire, en tout petit évidemment, les 386 noms des généraux de la République et de l'Empire qui figurent sur l'original parisien. Vous devriez ainsi tuer vingt-quatre heures d'ennui au minimum. Le fin du fin consiste à évider le pilier sud de votre arc, pour figurer la cage d'escalier qui monte à la terrasse. C'est un raffinement, car ce travail ne sera pas visible de l'extérieur, et vous serez seul à en connaître l'existence.

Si l'ennui récidive, mangez votre travail, et recommencez le lendemain avec le second parallélépipède.

## Énora

Il est frustrant de ne pas pouvoir, dans un *Dictionnaire amoureux de la bêtise*, mentionner explicitement un certain nombre de personnes que l'on considère comme bêtes. On imagine difficilement des entrées du type :

**Untel, Pierre**
Pierre Untel est un con fini.

Ou bien :

**Unetelle, Marie**
Marie Unetelle est d'une bêtise consternante.

Il se peut que ce soit vrai, mais « ça ne se fait aps », comme disent les jeunes.

J'ai donc échafaudé un astucieux stratagème pour contourner cette frustration, et je l'ai fait en plein accord avec la victime. J'ai choisi de parler de mon amie Énora Malagré, née le 20 juillet 1980 à Morlaix, chroniqueuse, comédienne, animatrice de radio et de télévision. J'ai choisi Énora parce qu'elle est passée longtemps pour l'archétype de la « ravissante idiote », un peu comme sa consœur Isabelle Mergault, alors même qu'elle est, j'en parle en connaissance de cause pour l'avoir longuement fréquentée, d'une grande intelligence conceptuelle et émotionnelle, de même au demeurant que sa consœur suscitée.

Certes, Énora ne possède pas la culture encyclopédique des grands

érudits ; certes, Énora cultive complaisamment une image de candeur et à l'occasion de niaiserie ; certes, elle est ravissante et même au-delà, mais il est un fait qu'elle est, sans contestation possible, d'une intelligence suffisante pour interdire à quiconque de la classer dans cette catégorie très machiste des « ravissantes idiotes ». J'ai donc conclu un pacte, secret comme il se doit, avec elle. Énora a accepté que je l'affiche dans ce DAB comme un parangon de bêtise, après quoi, lorsque l'ouvrage paraîtra, elle pourra obtenir du tribunal compétent une condamnation de l'éditeur pour insulte et diffamation à quelques dizaines de milliers d'euros de dommages-intérêts. Nous partageons le butin, et le tour est joué.

Une chose est sûre : plus l'article sera insultant, plus la somme allouée par le tribunal sera élevée. Il ne faut, par conséquent, pas y aller avec le dos de la cuiller. Il faut « mettre le paquet », comme disent les vieux.

Allez, nous y sommes, ouvrons le feu.

« Énora Malagré est la femme la plus bête de France, et probablement d'Europe. Où qu'elle soit, à qui qu'elle s'adresse, cette idiote débite un flot ininterrompu de conneries toutes plus navrantes les unes que les autres. En présence d'un couteau et d'une tranche de jambon, elle ne sera pas capable de dire lequel des deux est destiné à couper l'autre. Elle ne sait ni lire ni écrire, et elle ne soupçonne même pas le moyen d'apprendre à le faire. Elle est convaincue que 2 et 2 font 5, et elle pense être la seule à détenir la vérité face à la cohorte des prétentieux qui affirment que le résultat exact est 4. Énora n'a jamais pu, malgré les efforts de son entourage, comprendre ce qu'est le quotient intellectuel (QI). En revanche, le sien a été mesuré et évalué à 0,2. »

## Entartage

L'entartage est une petite bêtise, une « déconnade », un acte bébête, comme on voudra… qui cache beaucoup de sens, de profondeur, et de poésie.

Commençons tout d'abord par souligner la confusion grotesque qui conduit beaucoup de gens à nommer cette facétie politique

« entartrage ». Non. L'entartrage est le dépôt de tartre dans des canalisations ou sur une denture, il se soigne par un simple « détartrage », et il n'a donc rien à faire ici.

L'entartage, le vrai, est apparu pour la première fois en 1969, avec le mouvement libertaire et antimilitariste Yippie, animé notamment par Jerry Rubin. Mais très vite, il est importé en Europe par l'agitateur anarcho-humoristique belge Noël Godin, également connu sous le pseudonyme de Georges Le Gloupier, qui, inspiré par le joli mot de son compatriote Louis Scutenaire « Il faut regarder la réalité en farce », théorise et codifie la démarche sous l'appellation générique d'« attentat pâtissier ». Il s'agit de « déposer directement, et non pas lancer en raison du risque balistique, l'obus pâtissier dans le faciès de la victime », cet obus ayant l'apparence de la tarte à la crème chère aux circassiens, et étant parfois constitué, par commodité, d'une assiette en carton recouverte de mousse à raser.

L'entartage est exécuté, selon les mots de Noël Godin lui-même, dans le cadre d'une « croisade loufoque », sous la forme d'un « sport d'équipe très ciblé pratiqué par une petite bande de chenapans espiègles ». Il est impérativement accompagné du cri de guerre « Gloup gloup gloup », et surtout d'un bout-rimé explicatif, afin que la victime n'ignore rien des motifs de l'attentat pâtissier qui la vise.

Pour Bernard-Henri Lévy, victime privilégiée entartée à six reprises, la formule est :

Entartons, entartons

Les pompeux cornichons.

Mais pour Bill Gates, les entarteurs ont préféré :

Entartons, entartons
Le polluant pognon.

Et pour Nicolas Sarkozy :

Entartons, entartons
Le crack nauséabond.

On peut ne pas apprécier le contenu, mais la rime est là.

Bilan : de l'impertinence sans méchanceté, pour une fantaisie surréaliste, qu'on a le droit, surtout la victime, de trouver de mauvais goût, mais qui ne remet pas en cause le pacte social ni l'autorité de l'État.

L'entartage est un outil d'hygiène intellectuelle, une bêtise utile, et même nécessaire.

## Épistole

Gustave Flaubert et Guy de Maupassant ont beaucoup correspondu. Dans sa lettre du 19 février 1880, Gustave a écrit à Guy : « La terre a des limites, mais la bêtise humaine est infinie. »

## Erreur ?

Non ! Pas erreur ! Toute ma réflexion sur la bêtise m'a amené à cette certitude : « La bêtise n'est pas l'erreur, mais l'erreur qui persévère. »

Il serait en effet injuste et absurde de déduire du simple fait que quelqu'un s'est trompé, a dit une bêtise, ou a dit une connerie qu'il est idiot, bête, ou con. Il faut impérativement passer par une étape que

j'appellerais de « rédemption », consistant à dire, ou écrire, à l'intéressé, dans la forme appropriée, c'est-à-dire une forme qui permettra d'être tout simplement « entendu », qu'il s'est trompé, a dit une bêtise, ou une connerie.

On le voit, cela implique de communiquer avec la personne sur un mode empathique, qui exclut toutes les nuances et variations du reproche, du mépris, toutes les manifestations irrecevables de supériorité, bref, tout ce qui ferme les oreilles que l'on souhaite ouvrir et paralyse le cerveau que l'on souhaite dégourdir.

Ce n'est qu'après cette étape essentielle de rectification que l'on sera fondé, si l'individu concerné persévère dans son erreur, à le juger bête ou con.

Jean-Christophe dit que la Terre est plate. C'est une erreur. Mais il est encore trop tôt pour juger Jean-Christophe. Il faut d'abord lui exposer calmement et gentiment tous les arguments scientifiques, toutes les données objectives, qui prouvent que la Terre n'est pas plate, mais sphérique (presque sphérique). Si Jean-Christophe sort convaincu de l'échange, il ne mérite pas, sur cette séquence particulière, d'être taxé de « bête ». Si en revanche il persévère dans son erreur en réaffirmant avec un entêtement hargneux que la Terre est plate, alors le sort de Jean-Christophe est scellé : il est bête.

Monique affirme que l'immigration est la cause de tous les maux de la France. C'est une erreur. Mais Monique n'est pas forcément bête. Elle est peut-être seulement mal informée. Pour en avoir le cœur net, il faut impérativement, pourvu qu'on en ait le temps et l'envie, exposer à Monique les arguments qui réfutent son assertion. Si Monique se laisse convaincre, ou même infléchir, alors rien n'est perdu. Si au contraire elle s'enferre dans son erreur et la réitère, avec éventuellement encore un peu plus de véhémence qu'à la première édition, alors il faut se rendre à l'évidence : Monique est bête.

Hypothèse pour l'avenir : un lecteur *lambda* m'interpelle pour me dire que ce DAB a été bâclé en trois jours. Idéalement, je devrais lui expliquer patiemment qu'il se trompe, que cet ouvrage a exigé plus que trois jours de travail. Mais je n'aurai pas cette patience, car les cordonniers sont les plus mal chaussés. Je lui dirai simplement : « Casse-toi, pauv' con ! »

# Escroquerie (en bande télévisée)

Dans un nombre toujours grandissant d'émissions de télévision, et particulièrement dans les émissions de jeux, l'animateur propose, à deux ou trois reprises au cours de l'émission, un prétendu jeu-concours, doté d'un lot variant de « l'écran plat 113 centimètres » à un chèque de 50 000 euros, en passant par un week-end pour deux en thalasso ou la collection complète des livres « Un peintre, un tableau », lot que l'on peut gagner à condition de répondre à une question bête, plus que bête, si bête que même le « roi des cons » n'aura aucune hésitation. Un jeu qui n'en est donc évidemment pas un, puisque la question posée est systématiquement triviale et sa réponse parfaitement évidente. Il s'agit d'un « faux jeu » qui n'est en réalité qu'un prétexte à susciter des appels téléphoniques surtaxés qui enrichiront grassement le destinataire, à savoir la chaîne de télévision.

On ne peut pas parler de « jeu », puisque 99,9 % des réponses seront fatalement justes (il peut bien y avoir 1 téléspectateur sur 1 000, très âgé ou très alcoolisé, qui se trompera de touche sur le clavier de son smartphone, mais pas davantage). Il n'y a en réalité qu'un vulgaire tirage au sort entre les quelques dizaines de milliers de pigeons qui ont eu la naïveté d'appeler pour donner la réponse qui va de soi. Ce procédé est, n'ayons pas peur des mots, un détournement éhonté de la loi française, qui interdit les loteries en tant qu'elles sont un monopole d'État, un détournement difficile à accepter de la part des chaînes privées, et définitivement scandaleux venant des chaînes publiques. Lesquelles continuent pourtant, depuis vingt ans, en toute impunité, de se surpasser dans la stupidité et la niaiserie des questions posées.

Chacun peut en glaner une bonne vingtaine chaque jour que la Télé fait. Des QCM aussi débiles que :

« En 1961, quelle ville est partagée en deux par un long mur…

1) Berlin 2) Beaune ? »

Pas facile ! Mais à l'intention des trois olibrius qui pourraient redouter un piège et avoir un doute, l'animateur précise avec un clin d'œil complice : « Vous connaissez la réponse. »

Autre exemple : nous voyons s'afficher un mot de six lettres, commençant par S-O, puis deux lettres manquantes, et finissant par E-T. Le mot pourrait être SORBET, mais ce serait bien trop compliqué,

voici donc la question…

« Quelle lettre doublée manque à ce qu'on trouve tout en haut de la montagne ? »

Puisqu'il s'agit d'une lettre doublée, le sorbet est exclu, il ne peut s'agir que de sonnet ou de sommet. L'animateur va donc sans doute nous donner le choix entre les lettres « n » et « m »…

Non, ce serait trop difficile ! Il y a peut-être des « joueurs » qui ne seraient pas certains de la réponse et qui n'appelleraient pas. Alors le présentateur nous propose deux réponses : « 1) La lettre "p" 2) La lettre "m". »

La question à se poser avant de téléphoner est donc : « Tout en haut de la montagne, trouve-t-on le sommet… ou le soppet ? »

Quelle honte ! Et pour les auteurs de l'escroquerie, et pour les animateurs complices !!

En prévision du jour où ces escrocs seront à court de questions bêtes, si volontairement et indignement bêtes, je leur en offre quatre, bâties sur le modèle de référence :

« Comment s'appelle le jeune reporter imaginé par le dessinateur belge Hergé, un jeune reporter accompagné d'un chien nommé Milou ?

1) Tintin 2) Roumina-Groubidi-Paluchonchon. »

« Dans la chanson "Mon manège à moi", Édith Piaf chante "Tu me fais tourner…"

1) La tête 2) Les talons. »

« Dans quelle ville se situe le stade Vélodrome où joue l'Olympique de Marseille ?

1) Marseille 2) Teresina del campo. »

« Qu'est-ce que le boulanger vend sous forme de baguettes ?

1) Du pain 2) Des poils pubiens. »

Et à partir de maintenant, si vous avez l'impression d'être pris pour des cons par les chaînes de télévision et leurs animateurs, dites-vous simplement que ce n'est pas une impression, c'est la triste réalité.

## Espagnol

Le terme qui, en espagnol, correspond le mieux à notre français

« bête » est *tonto*. Il change cependant de sens suivant qu'on utilise l'une ou l'autre des deux formes du verbe « être » qui cohabitent dans la langue de Cervantes :

« *Eres tonto* » signifie : « Tu es bête, structurellement et définitivement bête. »

« *Estás tonto* » signifie : « Tu es fou, il n'en est pas question ! »

— Je vais payer l'addition !

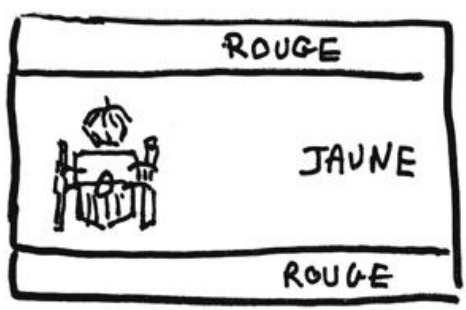
— *Estás tonto ? Dije que invitaba yo…*

L'idiot du village, qui comme chacun le sait est loin d'être le plus bête du village, c'est : « *el tonto del pueblo* ».

Dans le langage enfantin, *tonto* est souvent supplanté par le presque affectueux *bobo*. Pour les adultes, un large choix est offert, avec des nuances trop subtiles pour être détaillées ici : *imbécil*, *idiota*, *estúpido*, *mentecato*, *zopenco*, *necio tarado*, *lila*, *gilipollas*…

Celui qui dit une bêtise dit « *una tontería* », celui qui dit une connerie dit « *una gilipollez* ».

Pour en revenir à *tonto*, le mot change de dimension et se hisse à hauteur d'insulte quand on lui accole un complément : « *tonto del culo* », « *tonto de narices* », « *tonto de los huevos* », « *tonto del haba* », et le très usité « *tonto de los cojones* ».




Car les Espagnols sont très friands de *cojones*, mot moins brutal dans leur bouche que son équivalent français « couilles ».

À Saint-Tropez, il fait « un froid de canard » ou « un froid de loup ». À Alcalá de Henares, ville natale de Cervantes en banlieue de Madrid, « *hace un frío de cojones* ».

Pour les plus frileux, il reste « *mas tonto que une mata de habas* », « plus bête que des fanes de fèves » ; « *mas corto que las mangas de un*

*chaleco* », « plus limité intellectuellement que les manches d'un gilet » ; « *mas tonto (o mas bruto) que un arado, que un cerrojo, que un zapato* », « plus bête qu'une charrue, qu'une serrure, qu'une chaussure ».

## Faisan

C'est bête, mais ce qui m'attire le moins dans le faisan au cidre, va savoir pourquoi, c'est le faisan. Le nom, peut-être ?…

## Faucon

Pauvre rapace que le faucon, lui qui n'a rien demandé à personne et se retrouve pourtant quotidiennement impliqué dans des calembours d'une trivialité qui sied si mal à ce seigneur des airs.

Qu'il reçoive nos excuses pour tous les : « Robert, c'est pas un faucon, c'est un vrai con !! », suivis de vingt minutes de rires à gorge aussi largement déployée que les ailes du majestueux oiseau.

Qu'il nous pardonne les : « Au Puy du Fou, on voit des faucons pèlerins, mais à Lourdes, les pèlerins sont des vrais cons », salués par deux heures de ricanements puérils.

Et qu'il soit remercié, en revanche, de nous avoir offert la niaiserie, variante de la bêtise, la niaiserie qui est le caractère d'un niais, le niais qui lui-même est étymologiquement le petit du faucon qui est encore au nid et ne sait pas voler.

Ce n'est d'ailleurs pas le seul apport des Falconidés à la langue française. On leur doit l'expression « faire carrière », qui désigne la montée du faucon en vol par paliers successifs jusqu'à sa position de chasse.

On leur doit aussi le verbe « chaperonner », issu du chaperon avec lequel on coiffe l'oiseau de proie pour éviter qu'il ne s'affole.

La fauconnerie nous a encore enrichis de l'adjectif « hagard », qui qualifie un faucon capturé sur le tard et donc difficile à apprivoiser, de l'expression « faire des gorges chaudes », la gorge étant la ration

alimentaire du faucon, et la gorge chaude étant la proie que l'on autorise le rapace qui a bien travaillé à manger vivante, et de l'adjectif « débonnaire », qui signifie « de bonne aire », c'est-à-dire « tranquille et détendu comme un faucon capturé sur une bonne aire (un bon nid) et non agité et peureux comme un faucon capturé sur une mauvaise aire ».

Par conséquent : merde aux cons, merde aux vrais cons, et merci aux faucons.

*Voir* : Alouette ; Âne ; Autruche ; Caméléon ; Caneton ; Carassin ; Chat ; Chien ; Crocodile ; Dromadaire ; Écureuil ; Éléphants (et lièvre) ; Émeu ; Kangourou ; Lièvre ; Papillons ; Pluvier ; Poissons ; Poules ; Renard ; Rhinocéros ; Taureau ; Tortue ; Vaches ; Zèbres.

## Féministes

À la sortie du conservatoire de musique de Thouars, un homme parle très sérieusement de sa fille : « Je voudrais en faire une mélomane… enfin, comme c'est une fille, je devrais dire "melowoman"… »

Je n'avais rien entendu d'aussi bête depuis le 14 octobre 1972, journée historique où, au comptoir du Balto à Cormeilles-en-Vexin, un homme avait déclaré : « Elles commencent à me fatiguer, les bonnes femmes, avec leur MLF. Moi, si ça continue, je vais créer le HLF !! »

## Ferrofluide

J'ai rencontré par hasard Stéphane Bissières, compositeur et performeur nouveaux médias, artiste déjà connu et reconnu, exposé, et maintes fois primé.

Ce garçon amène parle ainsi de son travail : « Toute ma création se compose de recherches sur l'art numérique, l'art scénique et les formes représentatives. C'est une réflexion sur notre relation à la technologie et l'obsolescence, et sur les formes d'hybridation de l'Homme avec la

Machine. Le design interactif est au centre de mes installations, et mes performances improvisées en direct sont intrinsèquement liées à mon approche, de sorte que le processus artistique reste en relation directe au geste. »

Le travail de Stéphane Bissières se donne donc plus à voir et à entendre qu'à lire, et je ne peux que vous inciter à explorer son univers.

J'attire l'attention du lecteur sur l'œuvre intitulée *Effet de champ*, qui, je cite de nouveau l'artiste, « explore l'idée d'animer la matière par la donnée virtuelle. C'est une réflexion sur les formes d'hybridation entre mécanique et vivant. C'est aussi une expérimentation sur les nanofluides, l'électromagnétisme et l'art cinétique. Sous l'effet d'un champ magnétique, un ferrofluide peut être "chorégraphié", aussi le dispositif est un outil de recherche sur l'écriture du mouvement, et de typologie du mouvement. L'installation cherche à développer une illusion de vie artificielle, à provoquer l'émerveillement et l'interrogation chez l'observateur, à lui procurer le sentiment d'être un témoin ».

Pour ma part, j'ai été passionné par tout ce que Stéphane m'a raconté et montré.

Mais je n'ai pu contenir une pensée pour ma grand-mère, qui aurait, sans le moindre doute, tranché dans un soupir las : « C'est des bêtises, tout ça !! »

## Fersen, Thomas

Ce talentueux ACI (auteur-compositeur-interprète), né le 4 janvier 1963, à Paris, a, comme le suggère le sigle, écrit, composé, et chanté une chanson intitulée « Que l'on est bête », dont je vous laisse savourer le refrain :

> Que l'on est bête
> Quand on est amoureux
> Que l'on est bête
> Mais comme on est heureux.
> En amour, l'esprit est une enclume

Et c'est lourd
Quand on est fait de plumes.

Le lecteur, s'il est conquis par le refrain, saura bien aller chercher tout seul les couplets de cette chanson. Et s'il est (re)conquis par les couplets, il saura bien la chanter. Tout seul, ou en groupe.

## Feu

Josyane, cheffe de rayon chez Multiprix, raconte comment un fournisseur a surestimé les prix catalogue de ses produits, pour lui faire croire qu'il lui consentait un rabais alléchant, et comment elle a, en deux coups de fil et trois vérifications, éventé la manœuvre trompeuse.

« Grâce à ta sagacité, commente Léopold, son petit stratagème n'a pas fait long feu. »

C'est une bêtise, Léopold.

Son petit stratagème a au contraire « fait long feu », c'est-à-dire qu'il a échoué, comme lorsqu'une arme faisait long feu, c'est-à-dire que la poudre se consumait piteusement en fumant, au lieu d'exploser comme prévu et de faire ainsi partir le projectile.

C'est à contresens qu'on menace quelqu'un en lui disant : « Toi, tu ne vas pas faire long feu dans l'équipe. » Plus adaptée serait la

formule : « Toi, tu ne vas pas faire de vieux os dans l'équipe. » Et si l'intéressé ne tient aucun compte de la remarque, on pourra dire légitimement que « la menace a fait long feu ».

## Film (bête)

Un des films les plus bêtes de tous les temps est le film de Jean-Paul Sueur intitulé *Le Nuage rouge*.

C'est l'histoire de Caroline, une pétillante et jolie journaliste de 33 ans, et c'est précisément parce qu'elle a 33 ans, l'âge du Christ, que Caroline est désignée par sa rédactrice en cheffe pour aller faire un reportage dans un couvent de carmélites, le couvent Sainte-Marguerite, perdu à l'écart de tout quelque part au fin fond de l'Aveyron.

Au bout d'une semaine là-bas, Caroline a terminé son reportage, il ne lui manque plus qu'un petit renseignement, à savoir : la hauteur du clocher de la chapelle du cloître. Ce n'est pas primordial, mais comme Caroline est très consciencieuse, elle ne veut pas rentrer à son journal à Paris sans cette information. Or, la mère supérieure ne connaît pas précisément la taille de ce clocher, elle dit à la jeune fille : « Je vais me renseigner, je vous donne ça le plus tôt possible… »

Et les jours passent, et Caroline reste au couvent, en attendant la fameuse taille, et régulièrement elle demande à la mère supérieure, et régulièrement la mère supérieure lui dit : « Oui, je m'en occupe, j'ai beaucoup à faire, en ce moment, mais ne vous inquiétez pas, ça vient… » Et les mois passent.

Et cinquante ans plus tard, Caroline est toujours au couvent, toujours en attente de la hauteur du clocher. Et puis le jour anniversaire de ses 83 ans, elle craque, elle se dit : « Tant pis, je vais faire mon reportage comme ça. » Elle rentre à Paris, elle s'aperçoit que son journal n'existe plus depuis longtemps, alors elle décide, pour rattraper le temps perdu, de faire un enfant. Mais elle se rend compte que c'est trop tard aussi, vu son âge, alors pour compenser elle décide d'acheter un épagneul breton. Elle va dans un chenil, elle choisit un bel épagneul très rigolo, elle commence à discuter le prix, et elle meurt d'apoplexie pendant la négociation.

Film poignant malgré sa bêtise, avec la jeune Myriam Calvi, extraordinaire de patience et d'abnégation dans le rôle de Caroline, Antoinette Grolle, impériale dans le rôle de cette mère supérieure dont on ne saura jamais si elle est bête ou si elle est méchante, et puis François Fricotin, qui joue le rôle du jardinier du couvent, ce jardinier qui est le seul à comprendre le drame qui se noue mais qui ne peut rien faire parce qu'il est mormon.

## Flanc

Intéressons-nous, il est grand temps, au flanc de poisson. C'est-à-dire, voyons, parmi les poissons, ceux qui, de par leur nom, prêtent le flanc à des jeux de mots salaces, à des calembours vaseux et à des allusions grivoises, et ceux qui ne prêtent pas le flanc.

Commençons par ceux qui ne prêtent pas le flanc, et qu'il faut donc féliciter particulièrement : le lieu, le merlan, la sardine, le bar, le thon, la limande, la baudroie, la dorade, le saumon, le turbot, le gardon, la tanche, la lotte, la truite, l'anchois, le colin, le brochet, et la sole.

Et puis il y a, malheureusement, tous ceux qui prêtent le flanc aux plaisanteries débiles évoquées plus haut, et qu'il convient donc de boycotter : le maquereau, la morue, l'esturgeon, le goujon, la raie, le saint-pierre, la rascasse, le congre, la plie, la loche, la perche, la vieille, et le mérou.

Deux extrêmes, une qui ne prête pas du tout le flanc, c'est la baleine, mais c'est un mammifère, et une qui non seulement prête le flanc mais donne carrément les deux flancs, c'est la moule, mais c'est un mollusque.

## Flauberilège

« Nous ne souffrons que d'une chose : la bêtise. Mais elle est formidable et universelle. Quand on parle de l'abrutissement de la plèbe, on dit une chose injuste, incomplète. Conclusion : il faut éclairer les classes éclairées. Commencez par la tête, c'est ce qui est le

plus malade, le reste suivra », lettre à George Sand, novembre 1871.

« La bêtise est quelque chose d'inébranlable, rien ne l'attaque sans se briser contre elle ; elle est de la nature du granit, dure et résistante », lettre à son oncle François Parain, octobre 1850.

« [L']ignorance et la bêtise ! Le diable n'est pas autre chose. Il se nomme Légion », lettre à sa nièce Caroline, janvier 1877.

« Je suis si harassé par la bêtise de la multitude que je trouve justes tous les coups qui tombent sur elle », lettre à Louise Colet, mai 1853.

(Louise Colet, née Louise Révoil le 15 septembre 1810 à Aix-en-Provence et morte le 8 mars 1876 à Paris, 5e, est une poétesse et femme de lettres.)

« En fait d'injures, de sottises, de bêtises, etc., je trouve qu'il ne faut se fâcher que lorsqu'on vous le dit en face. Faites-moi des grimaces dans le dos tant que vous voudrez, mon cul vous contemple ! », lettre à la même, juin 1853.

« Quand on descend dans la rue et que vient à souffler sur nous la poussière des passions et des bêtises humaines, il faut courber la tête, se rouler dans son manteau et passer droit. Puis, à la porte du sanctuaire, on rejette toute cette ordure avec un grand mouvement d'épaule », lettre à Louis Bouilhet, décembre 1853.

« Jeunesse, âge de folie et de rêves, de poésie et de bêtise », *Mémoires d'un fou* (1838).

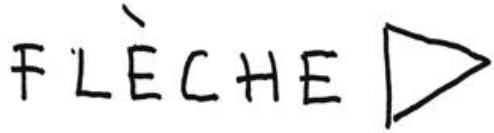
## Flèche

Josyane, palefrenière à Barbezieux, raconte comment ses voisins avides utilisent tous les moyens pour arriver à leurs fins.

« Comme on dit, renchérit Léopold, ils font feu de tout bois. »

C'est une bêtise, Léopold.

Il n'y a rien d'exceptionnel ni d'étonnant à « faire feu de tout bois », puisque toutes les essences de bois conviennent lorsqu'il s'agit de faire un feu. Tous les bois brûlent.




En revanche, certains bois se prêtent à la fabrication de flèches, et d'autres ne s'y prêtent pas du tout. L'expression convenable pour signifier que l'on utilise inconsidérément tous les moyens qui se présentent est donc « faire flèche de tout bois ».

## Foix (Il était une)

Le 27 septembre 2016 (retenez bien cette date car elle n'a aucune espèce d'importance), je suis parti pour Foix, plus précisément pour une petite auberge de montagne isolée au col des Marrous, à 18 kilomètres à l'ouest de Foix, afin de fêter, voir et complimenter, non pas l'armée française comme Paulus, mais le brame du cerf. L'objectif (confidentiel) était de mieux comprendre ce qu'éprouvent ceux de mes confrères et amis qui sont frustrés sexuellement.

J'ai donc laissé ma moto au parking de l'aéroport d'Orly, pris l'avion pour Toulouse-Blagnac, puis une voiture de location pour mon auberge confidentielle, où je suis resté quinze jours à contempler des yeux et des oreilles l'envoûtant et fascinant spectacle du brame.

Deux semaines plus tard, arrivé à l'aéroport de Toulouse, après avoir restitué sans encombre le véhicule loué, je me suis rendu compte que j'avais réservé une place de retour sur un vol atterrissant à l'aéroport Charles-de-Gaulle !!!!! Alors que ma moto était à Orly !!!!!!!!

Quelle bêtise !!

« Que je suis bête ! », ai-je alors maugréé.

Par la suite, j'ai proposé cette passionnante histoire à de nombreux éditeurs, qui m'ont unanimement répondu qu'« il n'y avait pas là à leur avis de quoi faire un livre ».

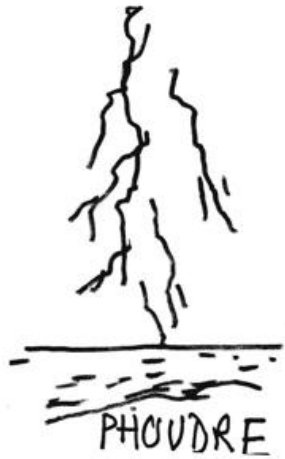
Voilà pourquoi, afin que rien ne se perde, je l'ai discrètement recyclée dans ce DAB.

## Foudre

Beaucoup de gens prétendent que la foudre ne frappe jamais deux fois au même endroit.

C'est une bêtise, une banale superstition.

En réalité, et en toute logique, la foudre frappe très souvent deux fois et plus au même endroit.




## Fourest, Caroline

Comme il a été dit maintes fois dans ce DAB, il est essentiel, pour bien combattre la bêtise, de ne pas se tromper de cible, et, dans cette perspective, il est non moins essentiel de pointer du doigt, à l'intention des néophytes et pour l'effet de contraste, les personnes particulièrement intelligentes. Cette tactique apporte un supplément de clarté, sans fatiguer outre mesure les doigts pointeurs, compte tenu du déséquilibre évoqué par Frédéric Dard (voir ce nom) : « Ce sont toujours les cons qui l'emportent, étant donné leur surnombre. »

Il est ainsi fort utile de donner un coup de chapeau à Caroline Fourest, journaliste, essayiste et réalisatrice, militante féministe et LGBT, inconditionnelle de la laïcité, adversaire irréductible des intégrismes religieux, de l'antisémitisme et de l'extrême droite, une

femme d'une intelligence si indiscutable que ses détracteurs en sont réduits à parler d'elle comme d'une « polémiste redoutable et controversée », le mot « controversée » étant là pour atténuer à dessein le compliment « redoutable », lequel « redoutable » est destiné à péjorer la qualification ambiguë de polémiste. Un(e) polémiste est en effet, selon maman Wikipédia, « une personne pratiquant la polémique, souvent de façon passionnée et parfois avec panache et esprit, en apportant des opinions contraires sur toutes espèces de sujets, par écrit ou oralement ; le(la) polémiste peut dénoncer ce qu'il(elle) estime constituer les travers de son temps ». La définition est donc positive et plutôt flatteuse. Ce nonobstant, le titre de polémiste est généralement pris en mauvaise part par le grand public, et les contempteurs le savent bien, qui prennent un malin plaisir à substituer au terme de « journaliste », de tonalité laudative, le terme de « polémiste », de couleur réprobatrice.

Mais foin d'arguties sémantiques, et revenons à nos moutons, comme dit le juge dans *La Farce de Maître Pathelin* : qu'est-ce qu'une personne bête ?

Il est souvent commode, même si c'est approximatif, de définir une chose ou un être par opposition à son contraire.

La pingrerie, c'est le contraire de la générosité, et *vice versa*.

La méchanceté, c'est le contraire de la gentillesse.

La parcimonie, c'est le contraire de la profusion, qui est le contraire du dénuement.

La pluie, c'est le contraire du beau temps.

L'eau plate, c'est le contraire de l'eau gazeuse.

La qualité de l'air, c'est le contraire de Grenoble.

Le yin, c'est le contraire du yang.

D'où cette brève saynète illustrative :

— Qu'est-ce qu'une personne bête ?

— C'est le contraire de Caroline Fourest.

— Mais moi je ne connais pas Caroline Fourest !!

— Eh bien, je te plains, et je t'invite à te renseigner.

— J'y vais de ce pas.

(Cette dernière réplique est optionnelle.)

Et, après la saynète, un petit échange en vrai, pour le plaisir.

— Caroline, quel est selon vous le comble de la bêtise ?

— … Je dirais : Croire aux complots et aux raccourcis parce qu'ils

sont plus agréables à l'oreille et plus faciles à raconter que la réalité.

Merci Caroline !

## Fournier, Jean-Louis

Quel précieux compatriote que ce Jean-Louis Fournier, écrivain prolifique à qui on doit une kyrielle de bouquins formidables (pour ne citer que mes préférés, il faut mentionner *La Grammaire française et impertinente*, *Peinture à l'huile et au vinaigre*, *Le Curriculum vitæ de Dieu*, *Je vais t'apprendre la politesse, p'tit con*, *Le Petit Meaulnes*, *Mon dernier cheveu noir*, *À ma dernière cigarette*, *Mon autopsie*, *Dictionnaire amoureux du Nord*, *Je ne suis pas seul à être seul*, *Je n'ai plus le temps d'attendre*, et j'en oublie…), Jean-Louis Fournier sans qui l'inoubliable et cultissime « Minute nécessaire de monsieur Cyclopède » de Pierre Desproges n'aurait probablement pas existé… c'est dire que cet homme-là, ce penseur bouillonnant, ne peut pas ne pas avoir un regard aiguisé sur la bêtise.

J'ai donc pris la liberté de lui écrire :

> « Mon cher Jean-Louis,
>
> Me ferais-tu cadeau, au nom de notre discrète complicité, de quelques mots de ton cru sur le sujet de mon futur "Dictionnaire amoureux" : la bêtise ? »

Et voici sa roborative réponse :

> « Mon cher François,
>
> Quand tu as entrepris ton *Dictionnaire amoureux de la bêtise*, tu as donc pensé à moi. J'ai été flatté. Puis une pensée insidieuse est venue me gâcher le plaisir : aurais-tu pensé à moi si tu avais préparé un *Dictionnaire amoureux de l'intelligence* ?
>
> La bêtise des enfants est sympathique, la bêtise des grands est pathétique.

« Il est bon qu'un enfant fasse et dise des bêtises. J'en ai fait beaucoup quand j'étais petit, j'ai mis la statue de la Sainte Vierge dans les chiottes du collège.

« Chez les grands, la bêtise, c'est autre chose… Les gens normalement intelligents, tenus par la réalité et le bon sens, disent souvent la même chose. La conversation avec un crétin inculte est inattendue et étonnante, elle débouche parfois sur un délire poétique et surréaliste.

« La connerie peut se transformer en féerie, comme dans les séries TV de Bruno Dumont, irrésistibles.

« J'ai souvenir d'un voisin à la campagne qui prétendait que les instituteurs gagnaient 1 million par mois et que c'était honteux.

« Dans le cerveau d'un imbécile il y a la place pour les certitudes, rarement pour les doutes.

« On a alors le droit de parler de vrai con. »

Merci, Monsieur Jean-Louis.

## France, Anatole

Anatole France (1844-1924), écrivain et critique littéraire, prix Nobel de littérature pour l'ensemble de son œuvre en 1921, grand homme de lettres dont on soupçonne qu'il est aujourd'hui davantage

cité, comme ci-dessous, que lu, a écrit en 1903, dans son livre *Histoire comique*, cette phrase qui repose la question éternellement controversée de « l'imbécile heureux » : « La bêtise, c'est l'aptitude au bonheur. C'est le souverain contentement. C'est le premier des biens dans une société policée. »

Une vérité qui fait froid dans le dos, en nous renvoyant à l'énigme de cette « lucidité », si méritoire, tellement indispensable… et qui pourtant ne sert à rien d'autre qu'à nous causer du malheur.

## Fumées

Question bête et ressassée : comment faire pour arrêter de fumer ?

Beaucoup de gens s'en font une montagne, et pourtant c'est enfantin. Il suffit de mettre un couvercle sur l'endroit par où vous fumez.

Adaptez la taille du couvercle à l'orifice à couvrir : grand couvercle pour grand trou, petit couvercle pour petit trou, et toutes les tailles de couvercle intermédiaires pour tous les trous intermédiaires.

Je n'ai pas le droit en principe de faire de publicité dans ce DAB, mais je vous signale tout de même un très bon magasin de couvercles, il s'appelle « Au roi du couvercle », il est tenu par la délicieuse madame Franceschi, et il se trouve au 51, rue du Commandant-Nicot, à Cuy-Saint-Fiacre, en Seine-Maritime.

Au départ, c'est monsieur Franceschi qui tenait la boutique, c'est pourquoi il l'avait appelée « Au roi du couvercle », et puis il est mort d'un cancer du poumon, c'est sa femme qui a repris l'affaire, elle a pensé rebaptiser la boutique « À la reine du couvercle », et puis elle a pensé que ça pourrait désorienter les clients les plus fidèles, alors elle a gardé le nom, et quand on va chez elle acheter un couvercle, elle explique volontiers pourquoi et comment elle a gardé le nom de la boutique, c'est d'ailleurs comme ça que je le sais, j'y suis allé, et elle m'a raconté toute l'histoire, le cancer de son mari et tout le tremblement, parce que évidemment le bonhomme, ayant fumé treize paquets par jour pendant cinquante-deux ans, avait contracté, en plus du cancer, la maladie de Parkinson, mais la question n'est pas tellement là ; l'essentiel est que ses couvercles sont formidables.

Et que, s'ils sont bien ajustés, ils empêchent même les plus endurcis de fumer.

C'est aussi bête que ça.

## Fumier

Une des 100 000 « Brèves de comptoir » collectées par Jean-Marie Gourio (voir ce nom) dit ceci : « La bêtise, c'est comme une sorte de fumier pour les légumes, alors que l'intelligence, ce serait plutôt de l'engrais pour les fleurs. »

Je n'ose aucun commentaire : je n'ai jamais été bien calé en horticulture.

## Gainsbourg, Serge

« Entre ici, Serge Gainsbourg, avec ton terrible cortège »… de chansons !

Entre ici avec pour sésame le fameux « Requiem pour un con », chanson qui est aussi, sur une suggestion, dit-on, de Jean Gabin lui-même, la musique du film *Le Pacha* (1968) de Georges Lautner.

Ce « Requiem pour un con », signé Serge Gainsbourg et Michel Colombier, a durablement marqué les oreilles et les esprits, pour sa qualité musicale, bien sûr, mais aussi et peut-être surtout pour l'étrange contradiction contenue dans le titre, flirtant avec l'oxymore, et pour le mystère jamais percé de l'identité du con auquel s'adresse ce requiem.

Écoute les orgues
Elles jouent pour toi
Il est terrible, cet air-là
J'espère que tu aimes
C'est assez beau, non ?

C’est le requiem pour un con

Je l’ai composé spécialement pour toi
À ta mémoire de scélérat
C’est un joli thème
Tu ne trouves pas ?
Semblable à toi-même
Pauvre con

Voici les orgues
Qui remettent ça
Faut qu’t’apprennes par cœur cet air-là
Que tu n’aies pas même
Une hésitation
Sur le requiem pour un con

Quoi tu me regardes
Tu n’apprécies pas ?
Mais qu’est-ce qu’y a là-dedans
Qui t’plaît pas ?
Pour moi, c’est idem
Que ça t’plaise ou non
J’te l’rejoue quand même,
Pauvre con

Écoute les orgues
Elles jouent pour toi
Il est terrible, cet air-là
J’espère que tu aimes
C’est assez beau, non ?
C’est le requiem pour un con

Je l’ai composé spécialement pour toi
À ta mémoire de scélérat
Sur ta figure blême
Aux murs des prisons
J’inscrirai moi-même : « Pauvre con. »

Cette chanson est assez forte pour me faire oublier les reproches que j'adresse en mon for intérieur au répertoire de Gainsbourg : je lui reproche ses emprunts musicaux à répétition, je lui reproche ses détours par des contrées habitées de relents graveleux et de lubricité malsaine, je lui reproche enfin un penchant coupable pour les omniprésents calembours, « fiente de l'esprit qui vole », qui asservissent le sens à la rime. Emprunts pour « Initials B.B. », reprenant le premier mouvement de la *Symphonie du Nouveau Monde* d'Antonín Dvořák, pour « Lemon Incest » reprenant l'étude n° 3 en *mi* majeur de Frédéric Chopin, pour « Jane B » reprenant le prélude en *mi* mineur n° 4 du même Chopin, pour « Baby alone in Babylone » reprenant le troisième mouvement de la symphonie n° 3 de Brahms, pour « Ma Lou Marilou » reprenant le premier mouvement de la sonate *Appassionata* de Beethoven, pour « Marilou sous la neige » reprenant « Pomp and Circumstance » d'Edward Elgar, pour « Poupée de cire, poupée de son » reprenant le quatrième mouvement de la sonate pour piano n° 1 de Beethoven, pour « Lost Song » reprenant la « chanson de Solveig » du *Peer Gynt* d'Edvard Grieg, et pour « Charlotte for Ever » reprenant l'*Andantino* pour piano d'Aram Khatchatourian.

Relents douteux pour « Les sucettes », « Lemon Incest », « Je t'aime, moi non plus », « Sea, Sex and Sun », et, volontairement, j'en oublie.

Abus de calembours dans une kyrielle de chansons. Pas de quoi fouetter un chat, mais Gainsbourg, si inspiré en empruntant à Verlaine son « vent mauvais » dans « Je suis venu te dire que je m'en vais », eût été à mon sens bien inspiré de lui emprunter aussi ces strophes de « L'art poétique » :

*Prends l'Éloquence et tords-lui son cou !*
*Tu feras bien, en train d'énergie,*
*De rendre un peu la Rime assagie.*
*Si l'on n'y veille, elle ira jusqu'où ?*

*Ô qui dira les torts de la Rime ?*
*Quel enfant sourd ou quel nègre fou*
*Nous a forgé ce bijou d'un sou,*
*Qui sonne creux et faux sous la lime ?*

Il n'en demeure pas moins que la plus mauvaise plaisanterie que nous ait infligée ce formidable énergumène a consisté à mourir à 60 ans, nous privant soudainement de son diabolique génie, et nous inspirant un requiem pour tout ce qu'on voudra, sauf pour un con.

## Gamme *bis*

« Pour que tes serviteurs puissent chanter à pleine voix les merveilles de ta vie, efface le péché qui souille leurs lèvres, bienheureux Jean ! »

Cette exhortation lyrique vous dit quelque chose ? Elle est la traduction de l'« Hymnus in Ioannem », hymne latin en l'honneur de Jean-Baptiste, écrit dans la tradition du chant grégorien et en « Horatian Sapphics », c'est-à-dire en vers de onze syllabes, un hymne traditionnellement attribué à Paulus Diaconus, historien lombard du VIIIe siècle.

Le texte original parlera mieux à l'oreille du lecteur :

*Ut queant laxis*
*Resonare fibris*
*Mira gestorum*
*Famuli tuorum,*
*Solve polluti*
*Labii reatum,*
*Sancte Ioannes*

C'est en effet le texte dont se servira trois siècles plus tard le moine italien Guido d'Arezzo pour classer les notes par hauteur et leur donner un nom. D'Arezzo utilise la première syllabe de chaque demi-vers saphique et la première lettre des deux derniers mots, pour obtenir la gamme « UT RÉ MI FA SOL LA SI ».

Après Guido, l'UT, jugé peu musical, sera remplacé par le DO, pour *DOminus*, « le Seigneur ».

Si, hypothèse bébête, Guido d'Arezzo avait choisi, comme il était parfaitement libre de le faire, la deuxième syllabe de chaque vers, et la deuxième lettre des deux derniers mots, notre gamme s'énoncerait :

« KOUÉ SO RA MOU OUÉ BI AÔ », ce qui est très joli aussi.

Le KOUÉ, s'il est jugé peu musical, pourra être remplacé ultérieurement par le MI de *DoMInus*, donnant la gamme « MI SO RA MOU OUÉ BI AÔ ».

Pour le plaisir du clin d'œil à l'excellent Philippe Meyer et à l'émission qu'il anima longtemps sur France Inter, « La prochaine fois je vous le chanterai ».

## Garilli, Nicole

En explorant l'œuvre très personnelle de Nicole Garilli, artiste peintre de Collioure (Pyrénées-Orientales), le lecteur curieux découvrira une œuvre intitulée « La bêtise », et en fera sa propre lecture, étant entendu qu'un simple dessin en dit toujours bien plus qu'un long laïus.

## Gastronomie

C'est bête, mais moi, ce que je n'aime pas dans le coq au vin, c'est le coq.

## Geluck, Philippe

Aucun artiste ne mérite d'être réduit à son œuvre la plus connue : il a forcément, et une investigation plus poussée en administre toujours la preuve, d'autres cordes à son arc, possiblement de très belles et très solides cordes.

Et pourtant, qu'on le veuille ou non… Léonard de Vinci, c'est *La Joconde* ; Gustave Eiffel, c'est la tour ; Frédéric Dard, c'est *San-Antonio* ; Georges Moustaki, c'est « Le métèque » ; Fulgence Bienvenüe, c'est le métropolitain ; Hergé, c'est *Tintin* ; Hector Berlioz, c'est la *Symphonie fantastique* ; Yves Coppens, c'est Lucy ; Théodore Géricault,

c'est *Le Radeau de La Méduse* ; Auguste Rodin, c'est *Le Penseur* ; Alain-Fournier, c'est *Le Grand Meaulnes* ; Plastic Bertrand, c'est « Ça plane pour moi » ; Ingres, c'est *La Grande Odalisque*, et ce n'est pas le violon ; J. K. Rowling, c'est *Harry Potter* ; Georges Bizet, c'est *Carmen* ; et Philippe Geluck, le troisième Belge de cette liste, c'est *Le Chat*.

Il n'est pas surprenant dès lors que, au moment de faire entrer cet ami si précieux dans ce modeste DAB, c'est à propos de son *Chat* que j'ai eu envie de l'interroger :

« Mon cher Philippe,

Ton chat, ton chat chéri, "notre" chat à tous désormais, réponds-moi sans détour car je suis coincé dans un dilemme : il est bête ? Ou bien il n'est pas bête ? Ou alors, ça dépend ? »

Et voichi chat réponche :

« Cher François,

Geluck m'a transmis ton courrier en me demandant de te répondre, car, je cite, il n'a "pas que ça à foutre". La question que tu poses, et je comprends que tu le fasses, figure-toi je me la pose depuis longtemps à son propos. Je n'arrive pas à savoir (c'est d'ailleurs un peu le drame de ma vie). Et c'est un peu, j'imagine, le cas de nombreuses confrères et consœurs (tu as

vu, je prends de l'avance sur l'écriture inclusive en féminisant d'office. Après des siècles de "il fait beau", "quelle heure est-il ?" ou "de quoi s'agit-il ?", je passe allègrement au "quelle heure est-elle ?" et "elle fait beau". Je m'en fous, en fait. L'important est qu'elle fasse beau, parce que c'est quand même mieux que quand elle fait froid et qu'elle pleut).

Non, ce que je veux dire, c'est que la créature n'est pas forcément fière de son créateur. Ce n'est pas obligatoire. Prenons l'exemple le plus connu : Dieu et les hommes.

Pour ceux qui imaginent que c'est Dieu qui a créé les hommes, ils doivent bien admettre que le Tout-Puissant n'a pas donné le meilleur de Lui-Même en concevant ces créatures si décevantes.

Et pour ceux qui avancent que ce sont les hommes qui ont créé les dieux, c'est pareil, ils auraient peut-être dû y réfléchir à deux fois, peaufiner et améliorer le principe, au lieu de se prosterner aussi aveuglement devant des fantoches même pas capables de mettre en pratique les belles intentions que leur prêtaient leurs scénaristes.

Créature et créateur ne font pas toujours bon ménage, aussi talentueux puisse être le second. Le docteur Frankenstein s'est clairement mordu les doigts d'avoir engendré son gros pépère. Et Dieu sait s'il avait du talent, le toubib. Mais voilà, sa passion du Meccano viandard l'a emporté sur le serment d'Hippocrate, et patatras.

Bon, avec Geluck et moi, on n'en est pas là. Il m'a créé, certes, mais je sais me tenir et je n'ai pas des boulons dans le crâne.

Mais revenons un instant sur mes confrères et consœurs, héros de BD, de la peinture ou de la statuaire, avant de te rendre l'antenne, cher et ô combien estimé François : la Joconde. En quelle estime Mona Lisa porte-t-elle Léonardo ? Le sait-on ? Peut-on l'imaginer ? On peut en tout cas compatir à son calvaire. Tableau réalisé entre 1503 et 1506 ou entre 1513 et 1516. Tu imagines ? Trois ans pour peindre cette bonne femme ! On comprend mieux sa grimace quand on sait ça : "Il pourrait un peu se magner le train, Léonardo, ça fait deux ans et demi que je suis assise dans ce fauteuil et j'ai plein de trucs à

faire. Si ça se trouve, je ne ressemble déjà plus à la fille si fraîche du premier coup de pinceau.”

C’est tout ça qu’on lit dans les yeux et le sourire de cette pauvre fille. Enfin, quand on sait lire un tableau.

Trois ans pour un tableau. Sur cette durée, Geluck publie trois albums. Et dans ces conditions, il est normal qu’il laisse passer deux ou trois âneries, au milieu des propos lumineux qu’il m’attribue. Mais les peintres italiens sont des jaloux. Et moi je dis : quand on peint un seul personnage en trois ans, et un personnage qui se tait, en plus, on ne vient pas faire la morale à tout le monde.

— …

— Qu’est-ce que tu fais là devant mon écran d’ordinateur ?

— Heu, j’écris un mail…

— À qui ?

— Heu, à François Rollin…

— Mais de quel droit réponds-tu à ma place ? Je ne t’ai rien demandé. Allez, file ! Dans ton panier ! Bon, c’est quoi ça, voyons voir… *Aucun artiste ne mérite d’être réduit à son œuvre la plus connue… gnagnagni gnagnagna gnagnagna* (lecture rapide)… *il est bête ? Ou bien il n’est pas bête ? Ou alors, ça dépend ?*

Cher François, merci pour ton aimable courrier, et voici la réponse à ta question : ça dépend.

Je t’embrasse,

Philippe »

## Girardin, Delphine de

Delphine Gay, épouse Girardin, née le 24 janvier 1804 à Aix-la-Chapelle, l’actuel Aachen allemand, et morte le 29 juin 1855 à Paris, est une écrivaine, poétesse, nouvelliste, romancière, dramaturge, salonnière et journaliste française.

Dans *Il ne faut pas jouer avec la douleur*, elle nourrit, probablement sans le savoir, ce DAB :

« [Les] gens d'esprit sont ceux qui disent le plus de bêtises quand ils mentent. »

« [Un] sot qui parle avec assurance peut dire bien des bêtises impunément […] »

## Glucksmann, André

Le philosophe et essayiste André Glucksmann (1937-2015) a publié en 1985 chez Grasset un essai indispensable intitulé tout simplement *La Bêtise*.

Dans l'avant-propos de ce livre, l'auteur des célèbres *Silence on tue* (Grasset), *Discours de la guerre* (L'Herne), *La Cuisinière et le Mangeur d'hommes* (Le Seuil), ou *Les Maîtres penseurs* (Grasset), s'adresse à lui-même cet avertissement savoureux : « L'énergumène qui écrit son nom en tête d'un essai consacré à la bêtise est souris qui joue avec le chat. »

Fort heureusement pour moi, un « Dictionnaire amoureux » n'entre pas dans la catégorie des « essais ».

## Gourio, Jean-Marie

Jean-Marie Gourio est un auteur essentiel. Né avant-hier à Nérac, patrie de deux autres amuseurs, Clément Marot et Jean Calvin, Gourio s'est désormais exilé dans un discret ermitage quelque part en Haute-Savoie.

Il a participé activement à la grande histoire d'*Hara-Kiri*, a été ensuite l'un des auteurs majeurs de l'équipe des Nuls, puis l'un des fondateurs des « Guignols de l'info » de Canal+. Il a publié de nombreux romans, *Autopsie d'un nain*, *Tue-tête*, *La Carte des vins*, *Chut !, L'Eau des fleurs*, et le préféré de votre serviteur, *Les Coccinelles de l'Etna*, roman tragi-comique à la puissance d'un Kafka doublé d'un Nabokov mâtiné d'un Thomas Bernhard habité à titre posthume d'un professeur Choron.

Mais ce qui a plus que tout rendu Gourio célèbre, ce sont les indispensables *Brèves de comptoir*, recueillies par milliers de 1988 à 2015, et portées à plusieurs reprises au théâtre par Jean-Michel Ribes.

Puisqu'il faut encore parler de moi, ma brève préférée est : « Pour Noël, les enfants m'ont offert un dictionnaire. J'ai rien dit, mais qu'est-ce que tu veux que j'en foute ??? »

C'est au sujet de ces fameuses brèves que j'ai écrit à l'auteur :

« Mon cher Jean-Marie,

Je voudrais te ménager une entrée dans mon *Dictionnaire amoureux de la bêtise*, non pas à titre personnel car tu es loin d'être stupide, si loin même que j'ai perdu tout espoir de te prendre un jour en flagrant délit de stupidité, mais parce que je suis un inconditionnel, comme tu le sais, depuis leur première apparition, de tes *Brèves de comptoir*. Or, j'ai souvent été chagriné d'entendre des sots résumer cette splendide moisson à des formules lapidaires du genre : "C'est jamais que des bêtises qu'on entend au bistrot", ou bien : "Tout ça, c'est des conneries que disent les mecs au comptoir."

Confirme-moi que, comme moi, et bien avant moi, tu trouves ce genre de commentaires, au-delà de leur caractère désobligeant, connement méprisants et bêtement réducteurs. À te lire, FR »

Il m'a répondu.

« Cher François Rollin,

Merci de me poser cette question. Le temps de regarder ce gros nuage en forme de vélo traverser le ciel, d'inspirer fort de cet air vif et froid qui donne envie d'être boulanger, juste le temps, mon ami, de finir mon verre… voilà, je te réponds…

Trente années durant j'ai arpenté les cafés, bars, estaminets, bouges, rades, pour le plaisir profond de m'accouder à tous ces comptoirs et par gourmandise des mots qui y sont dits, jour après jour, mois après mois, je me suis mêlé joyeusement à ces groupes humains alignés sur le zinc comme des hirondelles sur un fil ne cessant de gazouiller.

La première phrase entendue, première « brève de comptoir » qui m'aura ouvert un appétit d'ogre pour les mots jetés au zinc fut : *Une plante carnivore peut pas être végétarienne, je crois…*

Je la notai. Ce fut la première d'une longue série – plus de 60 000 à ce jour – de phrases singulières, étonnantes, poétiques, surréalistes, si banales qu'elles en deviennent un art du rien. Je suis tombé amoureux de ce rien si plein. Plein de solitude, plein de l'envie de se faire remarquer, d'être quelqu'un, de devenir cette personne "qui fait rire les autres", comme on le dit par commodité lorsqu'on veut résumer ce "désarroi" d'un trait. Devenir quelqu'un qu'on écoute et qu'on regarde ! Qui intéresse. Entre deux verres, entre deux heures, entre deux longues nuits ! Quelqu'un qui compte ! Quelqu'un qui a des "potes", quelqu'un qui obéit à l'horloge des rendez-vous quotidiens au café du coin. Qui ne sont plus que 30 000, après avoir été 500 000.

*Au café, c'est bien, on est entre gars qui vont au bistrot !*

Il arrive qu'on me reproche cette moisson délicieuse, au motif que ce ne sont que des bêtises proférées par des gens à l'esprit confit dans le vin. Jouons un peu !

Supposons le consommateur A bavard. Celui-ci dit *:*

*Moi, j'aime pas les Noirs, y en a trop !*

Considérons cela comme une bêtise, qui n'est d'ailleurs pas sans intérêt car elle exprime un point de vue et mérite à ce titre d'être notée, si l'on s'intéresse à son temps. Le client B lui

répondra :

*Les Noirs, ils ont une sacrée grande bite, sauf les Pygmées, elle est comme nous !*

Nous avons changé de lumière. La bêtise du client A prend en pleine face la “brève” du client B. Quand le client C s’y met et lance :

*C’est quand même grâce au racisme qu’on est blanc !*

… nous obtenons ce petit dialogue panaché de trois “brèves” qui ne manque pas de saveur, jolie vinaigrette pour une salade de mots.

*— Moi, j’aime pas les Noirs, y en a trop.*

*— Les Noirs, ils ont une sacrée grande bite, sauf les Pygmées, elle est comme nous.*

*— C’est quand même grâce au racisme qu’on est blanc !*

Supposons que le patron s’en mêle, puis une vieille dame au bout du comptoir.

*— À l’étranger, on sait pas trop quoi manger, sinon c’est bien.*

*— Un ailleurs, oui, mais où ?*

À ce reproche fait aux *Brèves de comptoir* de n’être qu’un ramassis de bêtises, j’objecterai qu’il s’agit d’une parole populaire libre et sans contrainte, extrêmement inventive et goûteuse, chaude, pleine de solitude souvent, pleine de larmes parfois, déroutante, navrante. Le comptoir navigue en Ionesco, croise en Dubillard, coule en Beckett.

*— La Lune, c’est pas loin, chez nous, elle est dans l’arbre.*

*— Je vois pas pourquoi on veut marcher sur la Lune, alors que sur la Terre, on veut tout le temps prendre sa bagnole !*

Ce laisser-aller, ce lâcher-prise en commun qui permet l’apparition spontanée d’une œuvre poétique populaire n’est pas le résultat de la bêtise, même si celle-ci en est un composant qu’il ne faut pas nier ni négliger, sorte d’exhausteur d’absurde, sel à saupoudrer sur le sens. Nous avons en nous un terroir vierge où poussent ces herbes appelées “mauvaises”. Ces herbes laissées folles s’agitent au vent des comptoirs. Le fou est-il bête ? Le coquelicot du bord des routes est-il évadé de l’HP des jardins ?

*Le canard nage bien parce qu’il a des pattes de poisson.*

Phrase idiote ou jolie “brève de comptoir” née dans l’esprit

non labouré d'un doux dingue ?

*Le chat qui mange du lapin ne sait pas qu'il a le même goût que lui.*

Considérer les *Brèves de comptoir* comme un ramassis de bêtises n'est rien d'autre qu'un mépris de classe. L'incroyable vivacité du langage populaire heurte le tympan du passant honnête, comme l'aurait chanté Brassens. Prévert ne s'y est pas trompé, accompagné de Doisneau qui tirait le portrait de ces gueules marquées au vin.

Il faut écouter cette vieille dame dans un café de la porte d'Italie :

*Il ne faut pas plaisanter avec les genoux !*

Et ce monsieur dans un bar face à la gare de Sens :

*Le plus dur, avec un enfant, c'est de choisir le prénom.*

Et cet autre client seul et perdu au comptoir d'un petit bistrot de Chambéry :

*Je suis le seul de ma génération qui a pas de moustache.*

Si d'aucuns ne voient dans les *Brèves de comptoir* que bêtise, j'y vois un monde intelligent et sensible fait de cocasserie. De non-sens. De détours. De fuite et de diffractions. Une façon de cabosser-décabosser le monde à petits coups du marteau des mots. Les mots des gens valent qu'on les écoute. Les mots des gens sont les gens nus.

*Le chômage, au début, c'était bien, mais maintenant, on est trop.*

Attention de ne pas jeter le "brèveur" avec l'eau des mots.

*Faut pas avoir peur d'être con, on n'a qu'une vie !*

Voilà, mon cher François, j'espère que ces quelques lignes auront précisé ma pensée. Et si mes mots ont laissé ma pensée dans le flou, ça n'est pas si mal. Le flou est une liberté donnée à la forme. Toutes les occasions de gratter de la liberté sont bonnes à prendre ! Oui, la liberté du flou me va. J'ai croisé dans ces bars que j'aime tellement des êtres singuliers remarquables à la liberté qu'ils avaient sous les ongles à force de gratter des murs trop droits.

Jean-Marie Gourio »

Cette réponse m'a enchanté et, au sujet des détracteurs des *Brèves*, conforté dans l'idée très pointue que « c'est çui qui le dit qui y est ».

## Grands frères

J'ai eu cinq « grands frères » dans mon existence, c'est-à-dire cinq amis très chers, tous un peu plus âgés que moi, et tous artistes (est-ce vraiment un hasard ?) qui ont éclairé et changé le cours de ma vie. J'écris « j'ai eu », car ils sont tous morts. Mais il ne se passe pas un jour sans que je pense à eux, à eux cinq. Sans qu'ils continuent d'éclairer ma route.

Dans l'ordre décroissant d'intimité et de longueur de temps passé avec eux, ce qui ne préjuge en rien de l'intensité de la relation intellectuelle et affective dont ils me gratifièrent, mes cinq grands frères chéris furent Yussef Mustacchi, dit Georges Moustaki (mort en 2013), Darry Cowl (mort en 2006), Roland Topor (mort en 1997), Claude Serre (mort en 1998), et Pierre Desproges (mort en 1988).

Je parle d'eux ici, parce que chaque fois que je suis confronté à la bêtise et à la connerie, je les appelle là-haut pour leur demander de l'aide. Et ils me répètent alors ce qu'ils me disaient quand ils étaient ici-bas : « Ne perds pas ton temps avec ça. Regarde ailleurs. Fais de belles choses, sois un chic type, et, autant que faire se peut, oublie les cons. »

Ils étaient en somme, tous les cinq, « au-dessus de ça ». Ils appliquaient en parfaite sérénité le populaire « bien faire et laisser braire », ou le joli mot de Chateaubriand cité par ailleurs (voir : Jaoui, Agnès) : « [L']on ne doit dépenser le mépris qu'avec économie, à cause du grand nombre de nécessiteux […]. »

« Cueille, petit, cueille les jolies choses, et ne t'occupe pas du reste », me disait le génial et flamboyant Darry.

« Ne t'abaisse pas à t'occuper des crétins. Ils ne méritent même pas notre colère. Viens plutôt boire un verre de chablis », me disait le génial extraterrestre Roland.

« Ne gaspille pas ton énergie à combattre les cons. Garde-la pour nos deux heures de tennis de table, ensuite on ira dîner chez

Mavrommatis, et après on ira faire une partie d'échecs chez Paco Ibáñez », me disait le génial poète et philosophe Yussef, que nous appelions plus simplement Joseph.

« Je ne connais même pas ces gens dont tu me parles », me disait le génial et infiniment chaleureux Claude.

« Je suis au courant moi aussi… mais parlons donc d'autre chose », me disait le génial et débordant de bonté Pierre.

Probablement ces cinq Grands Seigneurs détenaient-ils la clé du problème de la bêtise et de la connerie : les ignorer, leur opposer une superbe indifférence.

## Gravité

Lorsque quelqu'un a fait une bêtise se pose forcément, entre autres questions (notamment la question « pourquoi ? » et la question « comment ? »), la question de la gravité.

— Mon fils de 8 ans a fait une bêtise ce matin !

— Grave ?

Variante sans grande variation :

— Ma fille de 6 ans a fait une bêtise cet après-midi !

— Pas trop grave, j'espère ?!

— Tout dépend de ce que tu appelles « grave »…

Ce désir de se référer à une improbable échelle de gravité des bêtises me semble tout à fait légitime. En revanche, je ne supporte pas d'entendre, ni dans cette matière ni dans aucune autre, le commentaire à la mode : « Y a plus grave ! »

Recontextualisons :

Je peste parce qu'un malappris a doublé toute la file d'attente à la poste. Une voix paternaliste et méprisante me répond : « Y a plus grave ! »

Je déplore que la soupe soit trop salée ; on balaie mon commentaire d'un condescendant : « Y a plus grave ! »

Je me plains que le train ait vingt-cinq minutes de retard ; un pervers me renvoie dans les cordes avec un dédaigneux : « Y a plus grave ! »

Il a traité son professeur de maths de « gros con » : « Ouais, y a

plus grave ! »

Cette émission de télévision est d'une débilité consternante : « Vouiiiiii, y a plus grave ! »

Mon voisin bat son chien : « T'occupe, y a plus grave ! »

La voiture a grillé le feu rouge : « Bah, y a plus grave ! »

On m'a volé mes papiers… « Y a plus grave ! »

Et ma voiture avec : « C'est pire, d'accord, mais y a plus grave ! »

Toutes les situations, tous les dysfonctionnements, toutes les transgressions, même les plus graves, peuvent ainsi passer à la moulinette broyeuse de cette expression tautologique : « Y a plus grave ! »

Il a fait subir des attouchements à sa fille : « Ouais, y a plus grave ! »

C'est vrai, il aurait pu la violer. Et encore, y a plus grave, il aurait pu la tuer. Et de nouveau, y a plus grave : il aurait pu tuer toute la famille. Et d'ailleurs, y a plus grave : il aurait pu tuer une, deux, ou même trois autres familles en plus de la sienne. C'est imparable : il y a toujours plus grave.

À part, me semble-t-il, la Shoah, il n'y a en effet rien sur terre à ma connaissance dont on ne puisse dire avec morgue et spécieuse sagesse : « Y a plus grave ! »

Le Yaplugrave est une arme civique de destruction massive, d'anéantissement de toute velléité critique, contre laquelle il faut se mobiliser massivement et urgemment.

Et si un lecteur estime que ce que je viens d'écrire est un peu bête, je ne prends même pas la peine de m'inscrire en faux, je le renvoie dans les cordes d'un simple et décisif : « Y a plus grave ! »

## Grozdanovitch, Denis

Denis Grozdanovitch est un phénomène. Écrivain accompli et essayiste éclectique, il est aussi un grand joueur d'échecs, et fut un grand sportif, plusieurs fois champion de France de tennis, de squash et de courte paume (à la période des vaches maigres, il a gagné sa vie en donnant des cours dans toutes les disciplines susnommées).

Côté littérature, il a publié aux Éditions José Corti *Petit Traité de*

*désinvolture* en 2002 puis *Rêveurs et Nageurs* en 2005 ; chez Denoël *L'Art difficile de ne presque rien faire* en 2009 et *La Puissance discrète du hasard* en 2013 ; chez Jean-Claude Lattès *De l'art de prendre la balle au bond : précis de mécanique gestuelle et spirituelle* en 2007 ; chez Grasset *La Vie rêvée du joueur d'échecs* en 2021 et, en 2017, celui de tous ces formidables, passionnants et singuliers bouquins qui intéresse le plus ce DAB : *Le Génie de la bêtise*.

La quatrième de couverture de ce dernier dit ceci :

« Voici une flânerie savante, drolatique, philosophique et éclectique au pays très peuplé de la bêtise.

Denis Grozdanovitch, disciple zélé de Flaubert, en propose une cartographie minutieuse où, de Molière à Beckett, de Goldoni à Marivaux ou à Sartre, les sots, les imbéciles et les idiots n'en finissent pas de donner la réplique aux "intelligents" qui sont souvent aussi bêtes qu'eux.

Il est ici question d'innocents de village, de querelles talmudiques, de non-sens métaphysiques. Et du théorème de Gödel, de monsieur Teste, de Pierre Dac, de fantômes stupides, de robots joueurs de football et d'"experts" particulièrement navrants.

La morale de Grozdanovitch ? Un génie à l'apparence idiote dort en chacun de nous et il suffit que la fortune – assistée d'une certaine qualité de volonté personnelle – nous aide à le libérer de son infériorité supposée pour qu'il se transforme en enchanteur.

Ce livre est un vrai bijou d'érudition et de charme.

On y réfléchit en souriant.

On s'y amuse avec gravité. »

Il faut lire ce *Génie de la bêtise*, il faut du reste lire tout Grozda, c'est une activité instructive, jouissive, et « sans risque », contrairement au fait de l'affronter aux échecs ou au tennis, qui comporte un risque énorme de perdre lamentablement.

## Guerres

Nul ne songe à contester ces deux vers du « Déserteur », la très célèbre chanson antimilitariste écrite par Boris Vian en février 1954 lors de la guerre d'Indochine : « Les guerres sont des bêtises,/Le

monde en a assez. »

J'ai toujours été étonné cependant par les deux vers qui précèdent : « C'est pas pour vous fâcher,/Il faut que je vous dise… »

Pourquoi diable le Président, à qui s'adresse cette lettre, serait-il « fâché » de s'entendre dire que les guerres sont des bêtises, et que le monde en a assez ? Comment un homme d'État moderne et responsable ne partagerait-il pas cette opinion de bon sens ?

L'explication est simple : ce n'est pas ce que Boris Vian avait initialement écrit. L'auteur de *L'Écume des jours* avait écrit : « C'est pas pour vous fâcher,/Il faut que je vous dise,/Ma décision est prise,/Je m'en vais déserter. » On comprend mieux alors que le Président, chef des armées, risquait fort d'être « fâché », et même davantage.

Seulement voilà : lorsque, en mai 1954, le chanteur Marcel Mouloudji, courageux mais pas téméraire, a inscrit la chanson à son répertoire, il a souhaité, probablement pour passer au travers des mailles de la censure, que Vian arrondisse quelques angles dans son texte. C'est ainsi que « Ma décision est prise,/Je m'en vais déserter » est devenu, avec l'accord de l'auteur, « Les guerres sont des bêtises,/Le monde en a assez », que dans le même temps l'adresse de départ à « Monsieur le Président » était effacée au profit de l'impersonnel « Messieurs qu'on nomme grands », et que le couplet final, explicitement menaçant, « Si vous me condamnez,/Prévenez vos gendarmes,/ Que je tiendrai une arme,/Et que je sais tirer » laissait place à la résignation non violente de « Si vous me poursuivez,/ Prévenez vos gendarmes,/Que je n'aurai pas d'armes,/Et qu'ils pourront tirer ».

Cela n'a pas empêché la chanson de connaître une belle carrière, puisqu'elle a été reprise en français par Jen Roger en 1957, Marc Monjou en 1962, Peter, Paul and Mary, Margot, Yves Moreau, et Serge Reggiani en 1964, Les Quatre–20 en 1965, Richard Anthony, Christopher & Michael, Les Sunlights, Leon Rosselson, Claude Vinci, et Bruno Lorenzoni en 1966, Esther et Abi Ofarim en 1967, René Laporte, Maurice Frey & Noëlle Schumacher, et Martha Gaber en 1970, Adriana Martino en 1972, Tom Thomason en 1973, Fernand Gignac, Hugues Aufray, Jean Rochefort, Philippe Gauthier, Milly, Hein & Oss en 1977, James Ollivier en 1979, Jean-Marc Lesoen, Das Lumpenpack, Marc Robine, Joan Baez, Love and Music, et Frank Michael en 1980, Jean Bourbon en 1981, Renaud en 1983, Annie

Nobel en 1984, Les Garçons en 1985, Le Groupe vocal Le Penven en 1987, Jean-Claude Flamant en 1988, Christiane Legrand, Cas 6, et L'Orchestre du Grand Turc en 1990, Antoine Molaire et Karen Young en 1991, Serge Kerval et Luís Madureira en 1993, Armando et Loes Snijders en 1994, Baby All Stars en 1995, Franck Olivier, Carillon d'Orchies, et Patrick Nugier en 1997, Leny Escudero, Dan Bigras, Captain Malo et Monig, Sébastien Dewez, Les Oignons, et Claude Reboul en 1999, Serge Utgé-Royo, Fabrice Eulry & Jacky Milliet, et Giovanni Mirabassi en 2000, Dany Luc et Roger Daniel, Eddy Mitchell, Révolution & Masayo Yamamoto en 2001, Jean-Claude Hurni et Jean-François Ingold, Les Sans-Culottes, Pierre Thériault et Michel Piccoli, Jacques Pichaud, et Stéphane Aubry en 2003, Michel Rivard, 100 % Famille, Claudio Milano, et Si c'est chanté c'est pas perdu en 2004, Bodil Ashkenazy, Robert Frank Jacobi, Kad, Pierre Tisserand, Clara Moreau, Nadim et Noël Samyn en 2005, Jean-Marc Desbois, Lucia Minetti, Manfred Pohlmann, Anabela Duarte, et Jean-Claude Séférian en 2006, Jean-François Maljean, Rue de Lappe, et Wannabe en 2007, Nono Breitenstein et Maxime Le Forestier en 2008, Juliette Gréco en 2009, Sylvia Sirois, Gastmans, Danyel Dorgère et son orchestre, Bejarano & Microphone Mafia en 2010, Jean-Baptiste Mersiol et sa boîte à zinzin et Ousanousava en 2012, Christian Olivier, HK & Les Déserteurs, et Mannijo en 2014, Francesca Gagnon, Helen Gillet, et Hannes Wader en 2015, Baldo et Pierre Bellemare en 2016, Debout sur le Zinc en 2019, et Tarik en 2021… mais aussi en allemand par Dieter Süverkrüp, Jean-Claude Pascal, Saitenwind, Jürgen Slopianka, Das Lumpenpack, Konradin, Handstreych, Zupfgeigenhansel, Wolf Biermann, Die Firma, Molwert, Fiedel Michel, Hein & Oss Kröher, Rotdorn, Bejarano & Microphone Mafia, Diethild & Klaus, Brings, Günter Gall, Frey Gang Band, Reinhard Mey… en anglais par Andy Chango… en catalan par Ramon Muntaner, Joan Isaac, Toni Giménez… en danois par Kjeld Ingrisch, Per Dich, Fin Alfred, et Stig Møller… en espagnol par Glutamato Ye-Yé, Rah-mon Roma… en espéranto par Jacques Le Puil et La Perdita Generacio… en finnois par Kaisa Korhonen, Liisa Tavi, Heikki Lund… en italien par Les Sunlights, Ornella Vanoni, Serge Reggiani, Achille Millo, Renzo Gallo, Renato Tabarroni, Stefano Giaccone, Ivano Fossati, The Kanzonaccio Band, Settore Out, Giangilberto Monti, Renato Dibì, Marmaja, Terminale X, ¡Folkabbestia !, Mercanti Di Liquore, Erri De Luca, Sara Modigliani,

Achtung Banditi !, Quartetto Vian, Accademia dei Folli, Letti Sfatti & Patrizio Trampetti, L'Asino e il fiore, Zibba e Almalibre… en japonais par Tomoya Takaishi, The Folk Crusaders, National Folk Festival, Takuji Oyama, Kenji Sawada, Daisuke Mine, Hiroko Shimamoto, Mayumi Shinjo, Ayako Tadashi, Masahiro Motoki, The Folk Partisan, Sachiko Kaiyama, Makoto Shimamura, Natsuyo Fukamidori, Naki Hatano, Mayumi Xincheng, Sachiko Hotta, Linda Yamamoto, Tadao Yamamoto, Chœurs Les Sirènes… en kabyle par Ferhat Imazighen Imula, en ligure par Buio Pesto, en macédonien par F.P.O28, en néerlandais par Peter Blanker, Ronnie Potsdammer, René Frank, en norvégien par Birgitte Grimstad, Bare Egil Band & X-tra, en occitan par L'Escabòt et Patric, en polonais par Robert Matera, en sarde par Askra, en suédois par Ulla Sjöblom, Lena Granhagen, Ola & Janglers, Roland von Malmborg, Cornelis Vreeswijk, Pierre Fahlström, Lena Hellström, Vpk:s blåsorkester i Stockholm, Jens Christensen, Elisabeth Gerle, Jan Hammarlund, Ståkkålms-Ringo, May-Britt Carlson, Duo Vi, Sören Rydgrens, Arja Saijonmaa, Monica Nielsen, Lill-Babs, Inger Öst, Sofia Karlsson, Jämna Plågor, Christopher Wollter, Lars-Åke Andersson, Spinning Jennies, et en suisse allemand par Franz Hohler, Jürg Jegge, et Tinu Heiniger.

Cette très longue liste n'est pas un gag de mon cru : je la tiens de Mamie Wikipédia, à qui certains estiment que l'on ne peut pas se fier, et à qui d'autres, que je rejoins céans, préfèrent penser que l'on peut raisonnablement se fier.

À part ça, dans l'ensemble, tout le monde est assez d'accord sur le fait que les guerres sont des bêtises.

## Hallier, Jean-Edern

Dans Les *Puissances du mal* (1996), le polémiste écrit : « La stupéfiante bêtise des politiciens m'a toujours ravi. Aucune espérance ! Pas le moindre souffle de l'esprit ! La civilisation française n'est plus qu'un souvenir écrasant. »

## *Hara-Kiri*

Fallait-il avoir un joyeux culot et un sens affûté de la dérision pour baptiser un journal *Hara-Kiri*, mot japonais qui désigne une forme rituelle de suicide masculin par éventration, apparue au Japon vers le XIIe siècle dans la classe des samouraïs !!

C'est sans aucun doute ce dont étaient dotés les deux créateurs de ce magazine mensuel, dont le premier numéro parut en septembre 1960, en l'occurrence François Cavanna (1923-2014) et Georges Bernier (1929-2005), dit le « professeur Choron », du nom de la rue Choron dans le 9e arrondissement de Paris où se trouvait le local de travail des deux compères.

Après la parution du no 6, une lettre indignée arrive au courrier des lecteurs, qui dit : « Vous êtes bêtes. Et non seulement vous êtes bêtes, mais vous êtes méchants. »

Dès le numéro suivant, ce reproche inspire aux rédacteurs un sous-titre, et *Hara-Kiri* devient pour l'Histoire « *Hara-Kiri*, journal bête et méchant », monument de la presse satirique où s'illustreront, au fil du temps, Frédéric Othon Théodore Aristidès, dit Fred (1931-2013) ; Jean Maurice Jules Cabut, dit Cabu, né le 13 janvier 1938 à Châlons-sur-Marne, assassiné le 7 janvier 2015 à Paris ; Jean-Marc Reiser, dit Reiser (1941-1983) ; Georges Blondeaux, dit Gébé (1929-2004) ; Gilles

Nicoulaud, dit Nicoulaud (1942-2004) ; Claude Serre (1938-1998) (voir : Grands frères) ; Georges Wolinski, né le 28 ou le 29 juin 1934 à Tunis et assassiné le 7 janvier 2015 à Paris ; Maurice Sinet, dit Siné (1928-2016) ; Roland Topor (1938-1997) (voir : Grands frères) ; Henri Roussel, dit Delfeil de Ton ; Jean-Marie Gourio (voir ce nom) ; Bernhard Willem Holtrop, dit Willem ; Jackie Berroyer ; Frédéric Thouron, dit Lefred-Thouron ; Philippe Vuillemin, dit Vuillemin ; et quelques autres non moins talentueux…

Pour avoir eu le privilège de fréquenter la presque totalité de ces lascars, je puis témoigner ici qu'ils n'étaient, ou ne sont, ni bêtes ni méchants.

J'ose même affirmer qu'ils étaient, ou sont, intelligents et gentils.

## Hébreu

Dans cette langue emblématique de l'incompréhensibilité (« C'est de l'hébreu ! » est encore plus radical que « C'est du chinois ! »), la bêtise n'échappe pas à la règle. En hébreu, on est « חיה כמו חותמת עץ » (phonétiquement : khayak mototkhem etets), « bête comme un timbre en bois » !

Un problème de traduction et de prononciation n'est pas exclu.

## Hugo, Victor

Victor Hugo, a écrit : « Les bêtises sont le contraire des femmes. Les plus vieilles sont les plus adorées. »

Quelle fadaise !

Et dire que c'est le même homme qui a écrit :

*Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent ; ce sont*
*Ceux dont un dessein ferme emplit l'âme et le front,*
*Ceux qui d'un haut destin gravissent l'âpre cime,*
*Ceux qui marchent pensifs, épris d'un but sublime,*
*Ayant devant les yeux sans cesse, nuit et jour,*
*Ou quelque saint labeur ou quelque grand amour.*
*C'est le prophète saint prosterné devant l'arche,*
*C'est le travailleur, pâtre, ouvrier, patriarche,*
*Ceux dont le cœur est bon, ceux dont les jours sont pleins.*
*Ceux-là vivent, Seigneur ! les autres, je les plains.*
*Car de son vague ennui le néant les enivre,*
*Car le plus lourd fardeau, c'est d'exister sans vivre.*
*Inutiles, épars, ils traînent ici-bas*
*Le sombre accablement d'être en ne pensant pas.*
*Ils s'appellent vulgus, plebs, la tourbe, la foule.*
*Ils sont ce qui murmure, applaudit, siffle, coule,*
*Bat des mains, foule aux pieds, bâille, dit oui, dit non,*
*N'a jamais de figure et n'a jamais de nom ;*
*Troupeau qui va, revient, juge, absout, délibère,*
*Détruit, prêt à Marat comme prêt à Tibère,*

*Foule triste, joyeuse, habits dorés, bras nus,*
*Pêle-mêle, et poussée aux gouffres inconnus.*
*Ils sont les passants froids, sans but, sans nœud, sans âge ;*
*Le bas du genre humain qui s'écroule en nuage ;*
*Ceux qu'on ne connaît pas, ceux qu'on ne compte pas,*
*Ceux qui perdent les mots, les volontés, les pas.*
*L'ombre obscure autour d'eux se prolonge et recule ;*
*Ils n'ont du plein midi qu'un lointain crépuscule,*
*Car, jetant au hasard les cris, les voix, le bruit,*
*Ils errent près du bord sinistre de la nuit.*

Ça c'est du solide, et qui parle puissamment d'une variante passive de la bêtise.

Mais que diable allait-il faire, ce cher Victor, chez les vieilles femmes, adorées ou pas ?

## Hurvoy, Stéphane

L'artiste peintre Stéphane Hurvoy a consacré une série d'huiles sur toile aux animaux, associant à chaque animal un caractère, et inversement. On trouve ainsi *L'étonnement/la vache*, *La gourmandise/le cochon*, *La déception/le mouton*, *Le trac/la grenouille*, *Le charme/la girafe*, *La réflexion/le gorille*, *La mondaine/l'autruche*, *L'élégance/la chèvre*, *La satisfaction/le lapin*, et surtout, comme pour enchanter ce DAB, *La bêtise/le cheval*.

À voir absolument, et vivement recommandé aux turfistes.

## Illustrations

Toutes les illustrations et lettrines de ce DAB ont été réalisées par la plasticienne et graveuse Catherine Pomper LES YEUX BANDÉS.

Franchement ! Dessiner les yeux bandés alors que rien ne vous y oblige, s'infliger volontairement cette contrainte qui affecte fatalement la fidélité du dessin, franchement, quoi de plus bête ??!!??

En effet. C'est vraiment, vraiment bête ! Pour ne rien vous cacher, c'est même ça l'idée !

## Imposture

Stéphane Plaza, le plus célèbre agent immobilier de France, est un imposteur : il se fait passer pour bête alors qu'il ne l'est pas. Certes, il n'est pas Einstein, je le concède, mais il est extrêmement loin d'être aussi bête qu'il le prétend à longueur de temps, notamment dans l'émission phare de RTL « Les Grosses Têtes ».

Que Stéphane prenne garde au châtiment céleste : qui dit qu'à force de se faire passer pour un âne il ne finira pas par le devenir effectivement ?

Cela ne le priverait même pas de ma sympathie, car, comme Francis Jammes (1868-1938),

*J'aime l'âne si doux*
*Marchant le long des houx.*
*Il a peur des abeilles*
*Et bouge ses oreilles.*
*Il va près des fossés*
*D'un petit pas cassé.*

*Il réfléchit toujours*
*Ses yeux sont de velours.*
*Il reste à l'étable*
*Fatigué, misérable.*
*Il a tant travaillé*
*Que ça vous fait pitié.*
*L'âne n'a pas eu d'orge*
*Car le maître est trop pauvre.*
*Il a sucé la corde*
*Puis a dormi dans l'ombre.*
*Il est l'âne si doux*
*Marchant le long des houx.*

## Incitation

« Ne fais pas de bêtises ! » Quel est donc le sens de cette recommandation, que l'on est susceptible d'entendre à tout âge, prononcée sur un ton allant du registre « affectueux et bienveillant » au registre « virulent et comminatoire », en passant par la version « suspicieux et solennel » ? Que doit-on conclure de cette consigne, qu'elle soit d'origine paternelle, maternelle, fraternelle, conjugale, amicale ou même professionnelle ?

Ma première intuition est que cette injonction à « ne pas faire de bêtises » pourrait bien être contreproductive, pour ne pas dire pernicieuse.

Car de deux choses l'une : ou bien j'ai l'intention de faire une bêtise, quelle qu'elle soit, et cette simple injonction a peu de chances de m'en dissuader.

Ou bien je n'avais pas le moindre projet répréhensible en tête, et l'injonction reçue m'incite et m'invite à m'interroger sur le genre de bêtise(s) que mon interlocuteur(trice) semble redouter que je commette. M'interroger, puis imaginer des réponses, puis fantasmer ces bêtises, et finalement les faire. Pour un individu innocent comme l'agneau qui vient de naître, l'injonction à « ne pas faire de bêtises » est finalement plus incitative que dissuasive.

Je m'en vais dîner avec une collègue de travail. Mon épouse me

lance, sur le pas de la porte et un air entendu (oh, le beau zeugma !) : « Ne fais pas de bêtises ! » C'est-à-dire ? Ne gare pas ta voiture sur une place interdite ? Ne mange pas de produits avariés ? Ne te mets pas à chanter « La digue du cul » debout sur la table ? N'insulte pas la police en cas de contrôle de routine ? Ne marche pas dans les flaques ? Ne commande pas une bouteille de romanée-conti à 3 500 euros ? Ou bien… ou bien… mais oui, bon Dieu, mais c'est bien sûr ! comment n'y avais-je pas pensé ?? NE FLIRTE PAS AVEC CETTE FEMME !! Voilà la bêtise à ne pas faire !

Oui, mais tout bien réfléchi, cette femme, avec laquelle je suis convenu d'aller dîner pour discuter du dossier SODEREX, cette femme, en plus d'être une partenaire de travail exceptionnelle, pourrait donc bien être une formidable partenaire d'ébats sexuels sans retenue ! Mon épouse ne m'aurait pas mis en garde si l'affaire ne lui avait semblé présenter aucun intérêt. Et voilà comment, après un repas expédié au triple galop, j'ai finalement fait l'amour dans la chambre 24 de l'Hôtel des Voyageurs avec ma collaboratrice Virginie Lorenzini.

J'ai 13 ans, je pars rejoindre mon équipe de football au stade municipal, et ma mère, sur le pas de la porte et un air entendu (on ne change pas un zeugma qui gagne !), me lance : « Ne fais pas de bêtises ! » Que veut-elle dire ? N'oublie pas, si tu joues « arrière », de marquer les avants adverses aux abords de la surface de réparation ? Ne garde pas tes chaussures de ville pour jouer dans la gadoue ? Ne crache pas dans la figure de l'arbitre ? Ne traverse pas la rue au moment exact où arrive l'autobus ?

Ou alors… ou alors… mais oui, tout s'éclaire ! Elle sait que je vais passer, pour aller au stade, devant la boulangerie-pâtisserie Le Pain du Voyageur, et elle m'exhorte à ne pas y voler des bonbons.

Voler des bonbons ? Je n'y aurais pas pensé, mais l'idée n'est pas déplaisante ! Et voilà comment, sans l'avoir strictement prémédité, j'ai volé pour 3 500 euros de bonbons à la boulangère madame Lorenzini.

Plaisir du point de Godwin. Selon certains historiens plus ou moins bien informés : le jour de mars 1938 où il est parti pour Berlin, sa grand-mère aurait dit à Heinrich Himmler : « Ne fais pas de bêtises ! »

## Inconséquence

Une des définitions les plus convaincantes de l'intelligence tient en deux verbes : TRIER – S'ADAPTER.

(Indice fort de la pertinence de cette définition : le second verbe est réfléchi).

Pour faire preuve d'intelligence dans une situation donnée, j'applique la formule « Trier. S'adapter » :

1) Je fais le tri parmi les milliards de données contenues dans mon cerveau, pour ne conserver que les données utiles à l'analyse de la situation, c'est-à-dire les données pertinentes.

2) Après avoir compilé ces données, j'adapte mon comportement à mon objectif du moment.

Cas pratique :

L'huile de ma bassine à friture s'enflamme. Je rassemble le plus vite possible toutes les données accessibles dans ma mémoire concernant le feu, les matières inflammables, l'huile, la combustion, l'oxygène, etc.

Si mon objectif est de provoquer une sorte de feu d'artifice et de multiplier les projections d'huile bouillante autour de la bassine, alors je jette de l'eau dedans.

Si mon objectif est d'éteindre les flammes, je mets un couvercle.

Dans les deux cas, j'ai adapté mon comportement à mon objectif, étant entendu que je choisis en toute liberté l'objectif que je me fixe. J'ai agi avec « conséquence ».

Si mon objectif était de provoquer un feu d'artifice et que j'ai mis un couvercle sur la bassine, ou bien si mon objectif était d'éteindre les flammes et que j'ai jeté de l'eau dans la bassine, alors j'ai agi avec

« inconséquence ». Je n'ai pas agi intelligemment, j'ai agi bêtement.

Plus largement, l'inconséquence, indéniable marqueur (voir ce mot) de la bêtise, consiste à agir *a contrario* de son propre intérêt.

Cas pratique :

Mon supérieur hiérarchique me fait un reproche.

Si je considère que mon intérêt est de me faire licencier pour faute grave et sans indemnité, je n'encaisse surtout pas le reproche avec humilité en promettant de m'amender ! Je dis plutôt à mon supérieur : « Tes reproches, tu peux te les mettre où je pense. Tu n'es qu'un connard et une pourriture. »

Puis je lui crache à la figure, et je le mets au tapis d'un uppercut à la mâchoire.

J'ai agi avec « conséquence ».

Si au contraire j'avais considéré que mon intérêt personnel était de conserver mon emploi et une relation apaisée avec ma hiérarchie, alors j'ai agi avec « inconséquence », bêtement. J'aurais été mieux inspiré d'encaisser le reproche avec humilité en promettant de m'amender.

Cas pratique et domestique :

Nous sommes quatre couples d'amis, et nous avons organisé un grand dîner « fruits de mer » chez les Bonnard, car c'est dans leur maison que la salle à manger est la plus vaste. Thierry s'occupe d'ouvrir les huîtres. Parvenu à la neuvième, son couteau dérape et il s'entaille profondément la main gauche.

Si mon objectif est que la soirée fruits de mer se poursuive dans des conditions agréables, j'agis en conséquence : je panse la plaie de Thierry en serrant bien la bandelette pour stopper l'hémorragie, et j'appelle un médecin pour qu'il vienne lui faire les cinq points de suture nécessaires.

En revanche, si mon objectif est que ce jour soit à marquer d'une pierre noire, j'agis en conséquence en appelant tout le monde à se mettre à table pour boire du vin blanc et manger des langoustines, pendant que Thierry râle en se vidant de son sang jusqu'à l'extinction de sa vie.

Si on permute les réactions face à ces deux hypothèses, on aura agi de manière inconséquente, dans un cas parce que la mort de Thierry nous aura gâché la soirée, dans l'autre cas parce que nous n'aurons pas l'usage de la pierre noire.

## Indésirables

Tous ceux qui se servent d'une messagerie électronique savent bien qu'il arrive, dans une proportion difficile à cerner, que des courriels tout à fait sains, légitimes, et correctement adressés, atterrissent chez le correspondant dans la boîte crûment baptisée « Indésirables ».

C'est la raison pour laquelle certains anxieux commencent leur courriel par la formule : « J'espère que ce mail n'atterrira pas dans ta poubelle de SPAM et Indésirables ».

C'est une bêtise caractérisée.

Car soit le mail envoyé atterrit au bon endroit, et cette précaution scriptatoire est et restera totalement superflue ; soit le mail envoyé atterrit dans la boîte maudite, auquel cas, outre le fait qu'elle n'aura pas empêché la fausse route, la précaution en question ne sera même jamais lue.

## Intelligence

Il est malheureusement peu probable que, de même que, comme l'a montré l'économiste Arthur Laffer, « trop d'impôt tue l'impôt », « trop de bêtise tue la bêtise ». Il se pourrait en revanche que « trop d'intelligence tue l'intelligence ». C'est ce que j'ai tenté de démontrer il y a quelques années à un aréopage de chercheurs du CEA de Grenoble. Voici un extrait de mon admonestation, qui suggère qu'un trop-plein d'intelligence risque parfois de confiner à la bêtise.

> « Au titre des programmes de Recherche-Développement, je vous exhorte à prendre en compte le principe d'incertitude élargi de Bronstein et Lazareff, qui s'énonce ainsi :
> Un programme de Recherche-Développement, quel qu'il soit, obéit à trois lois corrélées :
> 1) Si on sait précisément de quelle tâche il s'agit et qu'une limite dans le temps a été allouée à cette tâche, alors on ne peut absolument pas savoir combien elle va coûter.
> 2) Si le temps imparti et les ressources financières sont clairement

définis, alors il est impossible de savoir précisément quelle tâche sera accomplie.
3) Si l'objectif est clairement défini et qu'une somme d'argent précise lui a été allouée, alors il est impossible de dire quand l'objectif sera atteint.
Corollaire : Si vous êtes en mesure de définir de façon précise les trois paramètres – objectif tâche, temps, ressources –, c'est que vous ne travaillez pas dans le domaine de la Recherche-Développement.

Par ailleurs, vous méditerez et appliquerez désormais les lois et principes suivants :

*Loi des groupes*
Le quotient intellectuel d'un groupe est égal au quotient intellectuel de la personne la moins intelligente du groupe divisé par le nombre de personnes du groupe.

*Axiome de Cann*
Quand tout le reste a échoué, lisez le mode d'emploi.

*Paradoxe de l'organisation*
Dans toute organisation, les gens ne font pas ce que l'organisation dit qu'ils font.

*Loi des 90/90*
Les premiers 90 % d'une tâche à accomplir prennent 90 % du temps. Les 10 % restants prennent les autres 90 %.

*Lois des experts*
Écoutez toujours les experts. Ils vous diront ce que vous ne pouvez pas faire, et pourquoi. Alors, faites-le.

*Deuxième loi de Kohn*
Une expérience est reproductible jusqu'à ce qu'on la répète dans un autre laboratoire. Alors, on découvre qu'elle ne marche pas.

*Loi de délégation de Winger*
Si un dossier reste sur votre bureau plus de quinze minutes, c'est

que vous venez d'être désigné comme l'expert en la matière.

*Loi de Hunt*
Tout travail possédant une date butoir sera terminé aussi près que possible de cette date quel que soit le délai avec lequel il a été programmé par avance.

*Règle de Westheimer*
Pour estimer le temps nécessaire à une tâche donnée : estimez le temps qui vous semble normal, multipliez par deux, et passez à l'unité de mesure supérieure la plus proche. Ainsi, à une tâche d'une heure, il conviendra d'allouer deux jours.

*Théorème généralisé de l'Iceberg, selon Marshall*
Les 7/8 de quoi que ce soit sont invisibles.

*Loi de Sattinger*
Ça marche mieux si vous branchez l'appareil.

*Quatrième loi de Parkinson*
Le nombre de personnes de n'importe quel groupe de travail tend à augmenter sans aucun rapport avec la quantité de travail à accomplir.

*Loi des Génies méconnus de Laguière*
On est toujours surpris quand on entend un collègue de travail décrire son job à une personne extérieure.

*Loi de Ryan*
Devinez trois fois correctement et vous serez reconnu comme un expert.

*Première loi de réunionnite*
Il n'y a aucun problème, aussi simple soit-il, qui ne finisse par devenir insoluble pour peu qu'on y consacre le nombre de réunions suffisant.

*Loi d'accélération*
La meilleure façon d'accélérer un PC, c'est 9,81 $m/s^2$.

*Règle du facteur pi*
Quand un polytechnicien ou un énarque estime le montant d'un grand projet, il suffit de multiplier par 3,14 pour obtenir le coût réel.

*Première loi de Bye*
Lorsque vous faites la démonstration d'un prototype en public, le nombre d'erreurs est toujours proportionnel au nombre de spectateurs.

*Loi de Hopfstadter*
Il faut toujours plus de temps que prévu, même si on prend en compte la loi de Hopfstadter. »

## Italien

À Rome, Naples, ou Turin, il faut éviter d'« *essere stupido come una capra* » : « être bête comme une chèvre ».

Serait-ce le coup de pied de l'âne à la bêtise fatale de la daudetique « *capra del signor Seguino* » ?

## Jankélévitch, Vladimir

Le philosophe berruyer, comme son nom ne l'indique pas forcément, Vladimir Jankélévitch (1903-1985), auteur d'une immense œuvre philosophique et musicologique, définit, dans son *Traité des vertus*, la bêtise comme « un arrêt dans le dynamisme infini de l'intelligence ». Et il a ces mots formidablement simples et assassins : « La bêtise, c'est de s'en tenir là, peu importe où… C'est la conscience bien contente qui s'installe ainsi avec toutes ses tares, avec toutes ses rides, dans la stupide vanité d'être ce qu'elle est… »

## Jaoui, Agnès

Quel bonheur d'ouvrir les portes de ce DAB à la grande comédienne et réalisatrice qu'est Agnès Jaoui, et quel crève-cœur en même temps de ne pouvoir l'y faire entrer sous l'intitulé JAOUI-BACRI, tant le tandem irrésistible qu'elle a formé pendant des décennies avec le personnage hors du commun qu'était Jean-Pierre Bacri s'impose dans notre mémoire collective. Tous les contempteurs de la bêtise ont pleuré, instinctivement, la disparition prématurée de ce faux râleur, de ce comédien fort et juste, de ce bonhomme au cœur d'or qui pour autant ne s'en laissait pas conter par le premier plumitif venu, qui ne mangeait qu'aux râteliers de son choix, et qui dédaignait superbement les médailles en chocolat qu'une partie de la profession (la moins talentueuse, voyez comme ça se trouve !) s'évertue à distribuer pompeusement et bruyamment. Mais les regrets ne feront pas revenir Jean-Pierre Bacri, pas plus qu'ils ne feront oublier sa géniale commère Agnès Jaoui.

Ces deux complices ont exploré bien des territoires, et il me semble que le souci de dénoncer la bêtise, de la faire reculer autant qu'il est possible ne les a jamais quittés.

Dans leur film *Le Goût des autres* (2000), Jaoui-Bacri ont puissamment mis en évidence le fossé qui sépare l'inculture, qui procède seulement d'une mauvaise conjonction des planètes de nos vies, de la bêtise, à l'égard de laquelle on se doit d'être économe de son indulgence, un peu comme Chateaubriand conseillait « de dépenser le mépris avec économie, à cause du grand nombre de nécessiteux » (voir : Grands frères).

Dans ce film forgé d'humanisme, Jean-Jacques Castella, chef d'entreprise inculte, montre qu'en ayant juste confusément l'intuition de son inculture, il parvient à contourner, à force de curiosité, l'écueil navrant de la bêtise, s'approche d'une forme de rédemption, et illustre ce joli mot d'André Gide : « Il faut déjà passablement d'intelligence pour souffrir de n'en avoir pas davantage. »

Mais il est temps de faire parler ceux qui ont réfléchi mieux que moi et avant moi.

> « Chère Agnès, je n'ai pas eu jusqu'ici l'occasion franche de vous dire toute mon admiration (j'ai pu en revanche la dire à JPB, qui, fidèle à sa charmante sauvagerie, a évacué le compliment d'un malicieux haussement de sourcils), mais il n'est jamais trop tard, dit-on, pour bien faire. Vous me combleriez en me confiant, pour ce "Dictionnaire amoureux", le fruit de vos cogitations passées et présentes sur l'inépuisable

sujet de la bêtise. »

« Cher François Rollin,

Que vous dire sur ce sujet inépuisable et indémodable ?…

Quand on est petits, on croit qu'il y a des gentils et des méchants, et pareillement qu'il y a des gens intelligents et des gens bêtes.

Découvrir que la bêtise peut se nicher chez un esprit intelligent, et que la culture, le savoir ne protègent pas de la bêtise, est une des expériences douloureuses de la vie.

Comprendre que la bêtise n'épargne personne, à commencer par soi-même, est finalement assez revigorant, je trouve !

Alors je ne sais pas si je suis "amoureuse" de la bêtise, d'autant qu'elle s'exprime très librement ces derniers temps – tout en se plaignant avec virulence d'être bâillonnée !! –, mais elle m'inspire, comme elle a inspiré beaucoup de gens.

Au florilège des citations sur la bêtise, j'aimerais ajouter celle-ci, glanée au restaurant, à la table d'à côté : "Les cons, c'est pénible, mais alors les cons en temps de guerre !…"

Agnès »

## Jarnac

Beaucoup de gens pensent que le « coup de Jarnac » désigne un coup déloyal ou pernicieux.

C'est une bêtise.

Rendu célèbre par Guy Chabot de Jarnac, qui le porta lors d'un duel judiciaire en 1547 devant le château de Saint-Germain-en-Laye, le coup de Jarnac n'est en réalité qu'un coup violent, habile et imprévu, mais nullement fourbe ni scélérat.

Pour marquer la traîtrise et la perfidie, il faudra parler de « coup du père François », ou, si l'on n'a pas peur des mots ni de la stigmatisation, de « coup de pute ».

# Jerphagnon, Lucien

S'il y a trois livres que ce DAB n'a pas le droit de ne pas citer, *La… Sottise ?* (Albin Michel, 2010) de Lucien Jerphagnon est un de ces trois-là. Les deux autres sont *La… Sottise ?* de Lucien Jerphagnon et *La… Sottise ?* de Lucien Jerphagnon.

Voici ce qu'en a dit l'auteur : « La sottise : on en respire la présence partout et toujours dans l'air du temps. Ce florilège présente les fruits d'une cueillette au long de vingt-huit siècles, chez les auteurs les plus divers, des Hébreux des âges bibliques aux journalistes de nos républiques. À chacun de s'en faire une idée… »

Voici ce qu'en a dit François Busnel dans l'hebdomadaire *L'Express* : « La sottise est un continent inexploré. Molière moquait les sots, Bernanos écorchait les imbéciles, Brassens et Audiard ventilaient (façon puzzle) les cons… et Lucien Jerphagnon, érudit à qui l'on doit de merveilleux ouvrages sur l'histoire de la pensée grecque et latine ainsi que les trois volumes de la Pléiade consacrés à saint Augustin, publie une anthologie de la sottise. Ce volume, très personnel et malicieusement commenté, est un antidote à l'esprit de sérieux qui parasite le monde actuel. Historien de la philosophie, Lucien Jerphagnon ne pouvait que se pencher un jour sur cette sottise qui, depuis vingt-huit siècles qu'on en parle, a fait (presque) autant progresser le savoir que les sciences et la philosophie. Après tout, la sottise ne constitue-t-elle pas l'exact envers de la connaissance ?

L'affaire n'est pas si simple. Car Pierre Dac a beau poser cette pénétrante question : "À quoi servirait l'intelligence si l'imbécillité n'existait pas ?", Valery Larbaud lui répond que "la bêtise a ceci de terrible qu'elle peut ressembler à la plus profonde sagesse". En termes de sottise, il n'y a donc pas de ligne de partage des eaux. Au cours de ses recherches, Jerphagnon (*alias* "le Vieux Jerph", comme le surnomment encore ses anciens élèves – ah, ces chenapans !) a patiemment noté les très nombreuses citations qui montraient que les Anciens, mais aussi Pascal, Mauriac ou Amélie Nothomb, dénonçaient la sottise de leur temps. »

Voici maintenant ce qu'en a dit Didier Pourquery dans *Le Monde magazine* : « Un portrait saisissant de la chose au monde la mieux partagée : la bêtise, l'imbécilité, pour ne pas dire la connerie. À travers

un florilège habile de citations allant d'Homère à Anouilh et de Platon à Cocteau, ce grand érudit à la science aimable débusque la sottise aux lisières de toutes les certitudes, sur les sommets de l'arrogance, dans les marais de l'opinion… ou dans ce qu'on appelle aujourd'hui le "politiquement correct". Quelle leçon d'humilité ! »

Et voici pour finir un extrait de l'avant-propos de cet ouvrage essentiel :

« D'un bout à l'autre de l'Histoire, il se sera trouvé des gens, et non des moindres, pour dénoncer, disons, la sottise, même si c'est un autre mot qui nous vient à l'esprit. On en respire la présence partout et toujours dans l'air du temps. Une présence atmosphérique, en quelque sorte. On en vitupère les auteurs, on en déplore les ravages, on en recherche les causes. Certains même se sont montrés curieux de ses origines : Aristote la suppose contemporaine de ce qu'aujourd'hui nous nommons la préhistoire, tandis que saint Augustin y voit la conséquence du péché d'Adam. À considérer pareille profusion de jugements, on serait tenté d'adopter la position qu'on prête à Raymond Aron, dont Mathurin Maugarlonne disait qu'"il a reconnu la bêtise comme facteur déterminant de l'Histoire".

La hantise que révèlent tant et tant d'affirmations, qui toutes se donnent pour autant d'évidences, finit par intriguer, et cela d'autant plus que l'idée qu'on s'en fait reste vague. Aussi aimerait-on savoir ce qu'il y a là-dessous. Quelles attentes déçues trahit cette obsession ? À tenter d'en préciser le sens, peut-être en saurait-on un peu plus sur ce qu'à travers les âges et de par le monde on a mis sous l'idée d'homme, bien vague elle aussi. Y voir plus clair, ou simplement y regarder de plus près me tentait depuis longtemps, et pour bien des raisons.

Et d'abord, dressé depuis l'enfance à redouter de "faire des bêtises", et depuis l'école primaire d'alors de "dire des âneries", je suis resté attentif au risque de ces faux pas. Il n'est pas prudent d'être sûr de soi. Quand par hasard on se sent tel, c'est alors que la gaffe n'est pas loin. Crainte infantile de la réprimande ? Peut-être, mais plus encore la hantise d'attirer la moquerie apitoyée qui, dans le Bordeaux de ma jeunesse, faisait dire : "Untel ? Il est bien brave…", autrement dit "un peu couillon". Par la suite, le genre de travail qui fut le mien n'a fait qu'alourdir le souci : surtout ne pas me tromper, car alors je tromperais les autres. Et puis, toujours la phronèsis de mes chers Grecs : la conscience de ses limites, "Connais-toi toi-même",

autrement dit : “Ne souffle pas plus haut que tu n’as l’esprit.” Enfin, être historien de la philosophie, c’est regarder penser des gens qui ne sont plus de ce monde. C’est tenter de comprendre et de faire comprendre ce qu’ils ont dit, ce qu’ils ont écrit à ce moment-là d’une époque qui avait sa manière bien à elle de penser, de dire et d’écrire. »

Si ces mises en bouche ne suffisent pas à convaincre nos lecteurs de lire *La… Sottise ?*, alors l’éditeur et moi-même jetons tristement l’éponge sur le plancher de la bibliothèque.

## Jobert, Antoine Claude Gabriel

Antoine Claude Gabriel Jobert, dit Jobert l’Aîné, est un géologue, philosophe et écrivain français né en 1797 à Paris, et mort on ne sait ni où ni quand vers l’âge de 60 ans.

Dans *Le Trésor de pensées* (1852), il en tient, comme Brecht (voir ce nom), pour le caractère contagieux de la bêtise : « Fuyez les sots, la bêtise se gagne. »

## Jus de chaussette dé-jus-de-chaussettisé

Cette section est vide, insuffisamment détaillée ou incomplète. Votre aide est la bienvenue.

## Kangourou

Le kangourou et l'émeu ont mal géré, au cours de l'évolution, la jointure de leurs genoux, ce qui leur rend la marche arrière quasiment impossible !

Le kangourou et l'émeu sont bêtes, mais on ne s'en offusque pas, car ce sont des bêtes.

*Voir* : Alouette ; Âne ; Autruche ; Caméléon ; Caneton ; Carassin ; Chat ; Chien ; Crocodile ; Dromadaire ; Écureuil ; Éléphants (et lièvre) ; Émeu ; Faucon ; Lièvre ; Papillons ; Pluvier ; Poissons ; Poules ; Renard ; Rhinocéros ; Taureau ; Tortue ; Vaches ; Zèbres.

## Kébéquoi ?

*Voir* : Québécois.

## Kitaibaraki

La plupart des gens pensent que pour remonter de Kitaibaraki à Minamisōma en longeant la côte nord-est du Japon, on passe obligatoirement par Hitachinaka.

C'est une bêtise colossale. Non seulement on n'y passe pas « obligatoirement », mais c'est même aberrant d'y passer.

Hitachinaka se trouve en effet à 57 kilomètres au sud de Kitaibaraki, de telle sorte qu'y passer pour se rendre à Minamisōma représente un détour de 114 kilomètres.

Dans des conditions optimales de circulation, c'est une heure et demie de perdue.

La discussion n'a même pas lieu d'être.

## Kundera, Milan

Milan Kundera n'a pas un parcours ordinaire. Il est né avec un prénom qui évoque l'Italie dans une ville tchèque au nom imprononçable (Brno), un 1er avril, jour du Poisson, en 1929, année de la Grande Crise, ce qui fait de lui le jumeau du chanteur Marcel Amont, célèbre interprète du « Mexicain basané », natif quant à lui de Bordeaux (nous parlons là de Marcel ! Le Mexicain, lui, est probablement né au Mexique), mais cela est une autre histoire.

De nationalité française depuis le 1er juillet 1981, Milan Kundera est entré dans l'histoire de la littérature en 1984 avec *L'Insoutenable Légèreté de l'être*, et il n'est pas près d'en sortir.

Dans son essai *Le Rideau* (Gallimard, 2005), Kundera écrit : « Inséparable de la nature humaine, la bêtise est avec l'homme constamment et partout ; dans la pénombre des chambres à coucher comme sur les estrades illuminées de l'Histoire. »

## Labouïsse-Rochefort, Jean-Pierre-Jacques-Auguste de

Jean-Pierre-Jacques-Auguste de Labouïsse-Rochefort, né le 4 juillet 1778 à Saverdun (Ariège) et mort à Castelnaudary (Aude) le 21 février 1852, est un homme de lettres et poète français.

Dans les *Pensées, Observations et Réflexions* (1810), il a écrit ce mot, qui n'est pas bête, mais qui, selon moi, ne fait guère avancer le bouchon : « La timidité est la bêtise du sentiment. »

## Lacombe, Jean-Yves

Ce clown con-trebassiste (c'est un peu facile ! NDLR) et violoncelliste de talent, qui fonda le duo « Lacombe et Asselin » (voir : Tortue) et le « groupe vocal drôle et élégant » « TSF », qui fut un équipier émérite du groupe musical burlesque « Le Quatuor », et qui se produisit et se produit encore dans des spectacles en solo proprement irrésistibles, est un ami des bêtes.

Il l'a prouvé en jouant et enregistrant *Les Chansons animalières*, un véritable modèle de « chansons bêtes sur les bêtes ».

En voici une, gratinée :

> C'est Jean-Robert le dromadaire
> Qui roule sa bosse dans le désert
> Il prend un mirage de travers
> Se retrouve les quatre fers en l'air
> Se fait une bosse supplémentaire
> Quel idiot !
> Plutôt : quel chameau !

Ça, c'est une chute !

Ce que ça peut inventer comme bêtises, un clown !!!

Et en même temps, il n'est pas injuste d'affirmer que le dromadaire est idiot, idiotie bien naturelle puisque c'est une bête.

*Voir* : Alouette ; Âne ; Autruche ; Caméléon ; Caneton ; Carassin ; Chat ; Chien ; Crocodile ; Dromadaire ; Écureuil ; Éléphants (et lièvre) ; Émeu ; Faucon ; Kangourou ; Lièvre ; Papillons ; Pluvier ; Poissons ; Poules ; Renard ; Rhinocéros ; Taureau ; Tortue ; Vaches ; Zèbres.

## Lacroix, Grégoire

Écrivain et poète français, auteur de chansons (à l'heure où j'écris ces lignes, il en écrit pour les nouveaux films de Claude Lelouch), Grégoire Lacroix est également un homme charmant et spirituel, en plus d'être un membre influent de l'Académie Alphonse Allais.

On lui doit notamment *Les Euphorismes de Grégoire* en 2006, *Les Nouveaux Euphorismes de Grégoire* en 2009, *Euphorismes* en 2011, *et Les Euphorismes de Grégoire : tome 3* en 2017, ce qui en dit long (ou ce qui en dit court ?) sur ses thèmes de prédilection, mais ne doit pas faire oublier le précieux *Le Penseur malgré lui : on peut rire de tout mais on*

*n'est pas obligé*, paru en 2012, ni *On est toujours beau quand on est amoureux*, paru en 2013 et dont le titre fait bien plaisir au présent ouvrage, ni surtout le sublime *Bictionnaire de Grégoire*, publié en 2015, chef-d'œuvre préfacé par un autre membre de l'Académie Alphonse Allais, et pas des moindres, le regretté Alain Rey (voir cette entrée).

Grégoire, qui n'est pas avare de son talent, nous offre quatre réflexions imparables très bienvenues dans ce *Dictionnaire amoureux de la bêtise* :

« C'est une grosse bêtise : arriver à Pékin et demander où se trouve le quartier chinois. »

« Les neurones sont les unités élémentaires de l'intelligence ; le plus difficile, c'est de leur donner le goût du travail en équipe… »

« Comble de la bêtise : espérer voyager incognito dans un avion de reconnaissance. »

« Pour réussir dans la vie, on peut soit valoriser son intelligence, soit exploiter la bêtise des autres. Cette dernière solution a le mérite d'offrir un champ beaucoup plus vaste. »

Chacun son Lacroix, Grégoire est mon choix.

## Lacunes

Il y a certainement de nombreuses lacunes dans cet ouvrage, des lacunes qu'évidemment l'auteur n'a pas détectées, car s'il les avait détectées, il se serait empressé de les combler. En vertu de quoi c'est sur la base d'une simple mais forte présomption que ledit auteur mentionne ces lacunes, et non au terme d'un recensement par hypothèse impossible.

En tout état de cause, l'auteur présente au lecteur ses plus humbles excuses pour tout ce que le second eût espéré trouver dans le DAB et que le premier n'y a pas, par négligence ou par bêtise, consigné.

## Largeur

Michel Bridenne est, avec Bauer, JY, Lécroart, Faujour, Dubouillon, Lasserpe, Thiriet, avec les regrettés Avoine, Blachon,

Honoré, Tignous, et j'en passe… un des grands noms du dessin d'humour, discipline artistique qu'il convient de bien distinguer du dessin de presse (dont le plus illustre représentant français est sans doute Jean Plantureux, dit Plantu) ou de la bande dessinée, immense territoire peuplé de milliers de talents confondants.

Dans son cercle d'amis et confrères, Bridenne est connu pour raconter, environ vingt fois par an, comment, il y a des années, une de ses connaissances a permis aux fabricants de dentifrice de multiplier par deux leur chiffre d'affaires, en leur donnant l'idée « toute bête » d'augmenter de 50 % le diamètre de l'orifice du tube, multipliant ainsi la surface de cet orifice par deux. Le boudin de dentifrice, étalé sur la longueur invariable de la brosse à dents, est immanquablement deux fois plus volumineux, la consommation individuelle double, et le tour est joué, ni vu ni connu mon ami j't'embrouille.[1]

— Oui, Michel, tu nous l'as déjà raconté mardi dernier !

— Ah bon ? Avouez quand même que c'est malin !

— Oui, Michel, c'est malin.

Cette histoire de dentifrice n'est en effet nullement une bêtise, et ce n'est pas elle qui permet à Bridenne d'entrer dans le DAB. La bêtise qui rend Bridenne éligible a été énoncée au cours d'une discussion sur la circulation routière. Michel se plaignait d'être klaxonné en permanence, sur le périphérique parisien, par les conducteurs de deux-roues qui se faufilent entre les deux voies de gauche. Quelqu'un lui objecta qu'il n'y avait dans cette manifestation sonore aucune méchanceté, et qu'il lui suffisait, pour éviter l'avertissement, de laisser aux deux-roues l'espace nécessaire pour passer. Et c'est alors que, drapé dans sa sainte colère, Michel Bridenne s'est exclamé :

— C'est tout de même pas ma faute si j'ai une voiture plus large !

— Ah oui ? C'est la faute à qui, alors, que tu aies une voiture plus large ??? a rétorqué un autre, mettant ainsi le nez du génial dessinateur dans l'inoffensive mais réelle bêtise qui venait de lui échapper.

Il fut ainsi établi, ce jour-là, que Michel Bridenne ne se contente pas de dessiner de réjouissantes bêtises : il lui arrive aussi d'en dire.

Rarement, mais quand même.

# Lavabo

Beaucoup de gens croient (et maintiennent avec aplomb) que l'eau d'un lavabo qui se vide tourne dans le sens des aiguilles d'une montre dans l'hémisphère Sud, et dans le sens contraire dans l'hémisphère Nord.

C'est une bêtise.

Le sens de rotation de l'écoulement de l'eau dans un lavabo qui se vide n'est pas lié la position géographique du lavabo, mais à sa géométrie propre et aux microcourants d'eau créés lors de son remplissage ou lors d'une agitation de l'eau.

La force de Coriolis n'a strictement rien à faire dans un lavabo.

C'est une force inertielle agissant perpendiculairement à la direction du mouvement d'un corps en déplacement dans un référentiel en rotation uniforme, tel que vu par un observateur partageant le même référentiel. Ce n'est donc pas strictement une force, mais une force « fictive » perçue par l'observateur.

Pour ce qui concerne le globe terrestre, la force de Coriolis est trop « faible » pour influer sur le sens de rotation de l'écoulement de l'eau dans un lavabo. Elle n'est éventuellement perceptible que pour une masse d'eau stabilisée dans un bassin circulaire de plusieurs dizaines de kilomètres de diamètre. Nos lavabos atteignent rarement ces dimensions.

## Léautaud, Paul

Cet écrivain et critique, solitaire au tempérament irascible, grand amoureux des chats devant l'Éternel, nous a légué dix-neuf volumes de son *Journal littéraire*, quatre volumes de ses *Journaux particuliers*, et quelques livres moins volumineux comme *Le Petit Ami* ou *Passe-Temps*.

Léautaud confesse : « Je n'ai vécu que pour écrire. Je n'ai senti, vu, entendu les choses, les sentiments, les gens que pour écrire. J'ai préféré cela au bonheur matériel, aux réputations faciles. J'y ai même souvent sacrifié mon plaisir du moment, mes plus secrets bonheurs et affections, même le bonheur de quelques êtres, pour écrire ce qui me faisait plaisir à écrire. Je garde de tout cela un profond bonheur. »

Voilà qui pose son écrivain.

Mais, étrangement, ma fascination pour Léautaud est avant tout liée à ses « derniers mots », les dernières paroles qu'il a prononcées avant sa mort à 84 ans le 22 février 1956 à Châtenay-Malabry, les plus puissants et les plus nobles des « derniers mots » à mon palmarès personnel, loin devant l'orgueilleux « *Qualis artifex pereo !* » de Néron, le poétique « Ne pleurez pas pour moi : je vais là où la musique est née » de Jean-Sébastien Bach, le spirituel « Ou c'est ce papier peint qui disparaît, ou c'est moi » d'Oscar Wilde. Léautaud a dit dans son dernier souffle : « Et maintenant, foutez-moi la paix ! »

Bien avant de mourir, Paul Léautaud avait gagné son entrée dans ce DAB en écrivant cette vérité toute simple : « La bêtise est une maladie qui ne pardonne pas. »

## Ledig, Agnès

La romancière Agnès Ledig est pour moi une énigme. Non pas parce qu'elle est née en 1972 à Strasbourg, ni parce qu'elle a longtemps exercé le métier de sage-femme, encore moins pour avoir publié aux Éditions Les Nouveaux Auteurs *Marie d'en haut*, chez Albin Michel *Juste avant le bonheur*, *Pars avec lui*, *On regrettera plus tard*, *De tes nouvelles*, et *Dans le murmure des feuilles qui dansent*, et chez Flammarion *Se le dire enfin*.

Elle est une énigme pour avoir écrit : « Se battre contre la bêtise

humaine ? Autant essayer de faire mûrir des fraises sous la neige. »

Je crois comprendre qu'Agnès Ledig a voulu par là nous dire que « se battre contre la bêtise humaine » est une guerre perdue d'avance. C'est bien mon avis. Mais pourquoi avoir choisi, dans le but de signifier le caractère utopique du projet, une comparaison si peu frappante ? Faire mûrir des fraises sous la neige ne m'apparaît pas, et de très loin, comme l'ambition la plus irréaliste. Réaliser la quadrature du cercle, ressusciter les morts, faire parler les pommes de terre, arrêter le temps, faire tenir Paris dans une bouteille, organiser une expédition sur Aldébaran… tout cela me semble plus clairement impossible que « faire mûrir des fraises sous le neige ». L'Islande enneigée n'est-elle pas le premier producteur européen de bananes ? Et si l'envie prenait à l'Islande de passer de la banane à la fraise, je n'ai guère de doutes qu'elle y réussirait tout aussi bien, et que ses fraises de demain seraient aussi mûres que le sont ses bananes d'aujourd'hui.

Ou alors je fais fausse route : Agnès Ledig a voulu nous dire que « se battre contre la bêtise humaine » n'est pas l'entreprise la plus facile, mais qu'avec un peu de détermination et beaucoup d'énergie géothermique, le succès n'est pas exclu.

Je reste perplexe : que peuvent les sources chaudes naturelles contre la bêtise humaine ?

J'ai personnellement passé plusieurs heures à me baigner dans le célèbre « Lagon bleu », non loin de Grindavík, dans le sud-ouest de l'Islande, et je n'en suis pas ressorti moins bête.

## Légaré, Pierre

Pierre Légaré, né le 2 juin 1949 à Sherbrooke et mort le 5 octobre 2021 à Saint-Jean-sur-Richelieu, est un des plus illustres, des plus intelligents, et des plus drôles de tous les humoristes québécois. Il est de ceux qui ont le mieux dénoncé et moqué la bêtise ordinaire.

Il a débuté sa carrière comme psychologue et consultant en psychologie du développement organisationnel en milieu scolaire, avant de se tourner, aux alentours de 1978, vers une carrière d'humoriste, auteur et acteur de ses propres textes.

Il a rempli toutes les salles québécoises entre 1988 et 2000, dans un style inimitable caractérisé par une sobriété d'une audace inégalée, avec quatre spectacles successifs, à savoir « Recherchez Légaré », « Légaré 2 », « Guide de survie », et « Rien », dont on n'a pu pendant longtemps percevoir que quelques bribes sur le Vieux Continent à l'occasion de divers festivals d'humour, jusqu'à ce que votre humble serviteur le découvre, l'admire, le courtise, se lie d'amitié sincère et forte avec lui, et obtienne presque par hasard le privilège d'être son interprète exclusif en Europe.

Nous avons donc adapté, Pierre et moi, les quatre spectacles susnommés (petit travail de « traduction » nécessaire) et compilé le tout en un show unique intitulé « SEUL », que j'ai eu le plaisir de jouer à Paris et en tournée pendant un peu plus de deux ans.

Au même moment, l'ami Légaré, un peu las des planches, entreprenait de coucher sur le papier ses fameuses « questions existentielles », des aphorismes étourdissants qui étaient sa marque de fabrique, et que l'on peut retrouver dans cinq recueils indispensables : *Mots de tête*, *Mots de tête persistants*, *Mots de tête récurrents*, *Mots de tête incurables*, et *Passe-bêtes et pense-partout*.

En 2020, tandis que nous échangions des nouvelles par courriel, Pierre me confiait alimenter à ses moments perdus un grand tiroir étiqueté « Mots de tête en cours », pour un recueil qui sera probablement publié bientôt à titre posthume, mais dont je me permets, car je sais qu'il me l'aurait permis, de vous dévoiler cinq perles rares :

« Je n'assiste qu'aux funérailles des gens qui viendront aux miennes. »

« Un des exploits les plus sous-estimés des humains est que, lors de cataclysmes, ils meurent toujours en nombres ronds. »

« Le son ne peut se propager dans le vide. Bien que l'hypothèse du big bang soit plausible, il faut douter du bang. »

« Les fourmis et les abeilles croient que la reine Elizabeth est la mère de tous les Anglais. »

« L'ancêtre des humains n'est pas *Homo sapiens*. À l'évidence, ce serait plutôt *Hétéro sapiens*. »

N'était la distance kilométrique qui nous séparait, j'aurais bien pu ajouter Pierre Légaré à la liste de mes « grands frères » (voir ce mot), car, comme les cinq autres, je n'ai pas fini de le pleurer.

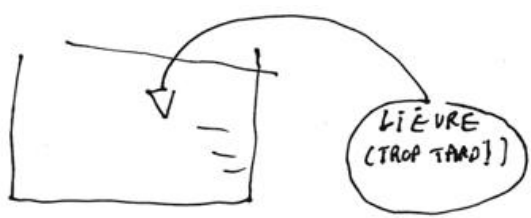
## Lévis, Pierre Marc Gaston de

Pierre Marc Gaston de Lévis (1764-1830), deuxième duc de Lévis (le premier duc de Lévis était, comme chacun le sait, François Gaston de Lévis, à ne pas confondre avec son cousin Gaston Pierre de Lévis, duc de Mirepoix et maréchal de France), fut un officier et homme politique français, membre de l'Académie française, auteur de plusieurs ouvrages littéraires, politiques et philosophiques, parmi lesquels *Les Maximes, Préceptes et Réflexions* (1808) où il écrit ceci : « La bêtise est une infirmité naturelle qu'il est injuste et cruel de tourner en dérision ; elle ne commence à mériter le mépris que quand la vanité s'y joint, le boiteux ne devient ridicule que lorsqu'il veut courir. »

Il y considère en outre que : « Envie, médisance, gourmandise, susceptibilité, tous ces vices, et ces défauts sont le partage de la médiocrité et de la bêtise ; mais l'extrême bonté de cœur en garantit aussi bien que la supériorité d'esprit. »

## Lièvre

Rendez-vous à l'entrée des Éléphants, en gardant à l'esprit que le lièvre est une bête.




*Voir* : Alouette ; Âne ; Autruche ; Caméléon ; Caneton ; Carassin ; Chat ; Chien ; Crocodile ; Dromadaire ; Écureuil ; Éléphants (et lièvre) ; Émeu ; Faucon ; Kangourou ; Papillons ; Pluvier ; Poissons ; Poules ; Renard ; Rhinocéros ; Taureau ; Tortue ; Vaches ; Zèbres.

# Light

Avouons-le sans complexes : les menus de la Saint-Sylvestre, d'année en année, se répètent, jusqu'à la nausée. Huîtres, truffes, langoustes, saumon, foie gras, nous en étions déjà lassés à l'âge de 12 ans, et aujourd'hui, disons les choses comme elles sont, nous en avons soupé. Nous aspirons à d'autres menus, plus simples, plus authentiques, moins chers. C'est bien légitime et bien normal.

Continuer sur la lancée serait une bêtise, reproduire un menu culturellement, économiquement et diététiquement obsolète serait une connerie.

Je vous propose, raisonnables lecteurs, un nouveau menu de réveillon, innovant, inattendu, et bon marché.

En entrée, sorbet au tilleul et sa gelée légère à la camomille.

À suivre, réglisse de Malte en décoction et sa purée de fleurs d'oranger.

Puis méli-mélo de badiane et citronnelle à la crème de verveine déverveinée.

Comme dessert, salade de queues de cerise à la vapeur de menthe.

Mignardises de tofu à l'essence de rose.

Le tout arrosé d'une demi-théière d'infusion de bourrache officinale.

J'entends d'ici protester les gourmands : « C'est un peu léger, cher ami, pour le réveillon. »

C'est léger, soit, et c'est voulu, mais qu'est-ce qui vous empêche d'y ajouter, « pour le fun », comme disent les jeunes, un fond de verre à liqueur d'huile essentielle de valériane, trois fleurs d'aubépine en saumure de passiflore, ou une petite tige de serpolet confite dans du vin de balsamite ?

L'ambiance est-elle à la déconne ? Une bonne pipe au foin réjouira tous les convives…

S'agit-il de danser comme diables ? Les transcriptions pour harpe des *Concertos brandebourgeois* vous tendent les bras.

Faut-il enfin que le sexe reprenne ses droits ? Le diaporama des interdits de Botticelli est disponible dans les galeries branchées de la Rive droite.

Et si, en réalité, vous n'êtes pas les gens modernes et raffinés que je pensais, si vous n'êtes pas de la trempe de ces esthètes spirituels et

éthérés auxquels je croyais m'adresser… si, vous qui me lisez, êtes plus proches du bouledogue ancestral, de la brute épaisse qui, au plus léger signal réveillonnant, se rue dans le stupre indigeste et la fange lipidique, alors faites à votre guise : buvez, bouffez, partousez tout votre soûl, vous en avez le droit. Mais, comme le disait si joliment Joachim du Bellay, « ne comptez pas sur moi pour éponger le dégueulis ».

## Lissette, Lissoir

Se reporter au *Dictionnaire amoureux de la maroquinerie*, à paraître ultérieurement.

## Luce, Renan

Cet auteur-compositeur-interprète, à la fois quadragénaire, talentueux, et originaire de Plourin-lès-Morlaix (Finistère), a commis une chanson intitulée « On n'est pas à une bêtise près ».

Les deux premiers couplets disent ceci :

> On n'est pas à une bêtise près
> Faisons-la et voyons après
> Tu verras qu'un saut dans une flaque
> Ça vaut bien toutes les paires de claques
>
> On n'est pas à une bêtise près
> Faisons-la et voyons après
> Tu verras qu'sonner aux portes
> Et s'enfuir avant qu'on n'sorte
> Ça vaut le coup

Les couplets suivants sont sur l'album, en vente dans tous les points de vente qui vendent de la bonne chanson.

## *Lune (Comme la)*

*Comme la lune* est un film français de Joël Séria, sorti en 1977. Pour tous ceux, dont je suis, que la bêtise fascine, ce film est un chef-d'œuvre inoubliable, un film culte, un régal, un bijou.

Il raconte les péripéties de Roger Pouplard, prototype ébouriffant du con absolu, magistralement interprété par Jean-Pierre Marielle.

Tout naturellement, le film accumule les répliques culte, comme celle de Pouplard déclarant délicatement à sa jeune maîtresse Nadia, formidablement jouée par Sophie Daumier : « Haha… dis donc, t'es vraiment bien bidochée ! On dirait une Cadillac. »

Si ma mémoire est bonne, la dernière réplique du film sort de la bouche de Rabu, personnage de beauf campé avec génie par le comédien Jacques Rispal, Rabu qui, après s'être vautré avec son ami Pouplard tout au long du film dans les bas-fonds de la connerie, conclut un incident qui l'a opposé sur une plage à d'autres vacanciers par cette sentence qu'il ignore évidemment le concerner : « Y a de ces cons !!! »

Du côté des querelles sémantiques et des contempteurs de l'argot, il faut savoir que Joël Séria souhaitait, bien logiquement, que le film s'appelât *Le Grand Con*. Mais les exploitants refusèrent d'afficher ce titre au fronton de leurs cinémas. Le réalisateur proposa alors *Con comme la lune*, qui fut également refusé. Un compromis fut finalement trouvé sur l'artificieux *Comme la lune*.

1. Pour être exact, notons que lorsque le diamètre d'un cercle augmente de 50

%, ce qui équivaut à le multiplier par 1,5, la surface de ce cercle, égale à $\pi$ D2/4, est naturellement multipliée par le carré de 1,5, soit 2,25. C'est donc par 2,25 que la consommation de dentifrice est multipliée. Le tour est encore mieux joué.

## Macassar

Se reporter au *Dictionnaire amoureux de l'ébénisterie*, à paraître ultérieurement.

## Maori

En Nouvelle-Zélande, la phrase : « Le rugby est le jeu le plus bête du monde » se traduit par « *Ko te whutuporo te keemu wahangu rawa atu o te ao* ».

## Mariotte, Laurent

Dans les émissions de radio et de télévision, l'usage veut (que dis-je, l'usage ?? LE DOGME !) que l'on vouvoie l'autre, y compris lorsque c'est quelqu'un que l'on tutoie dans la vraie vie. Cette précaution a pour but, selon le dogme, que l'auditeur ou le téléspectateur ne se sente pas « exclu ». J'ai souvent eu envie de rétorquer aux gardiens du dogme que le meilleur moyen, selon moi, pour que l'auditeur ne se sente pas exclu, serait de faire des émissions un peu moins débiles. Passons…

Par bonheur, la question ne se pose pas s'agissant des livres. Dans un livre d'entretiens, ou un recueil de correspondance, on utilise le tutoiement ou le vouvoiement exactement comme on a l'habitude de le faire dans la vraie vie, et le lecteur jouit ainsi d'un reflet fidèle du rapport qui unit ou unissait les interlocuteurs ou les interscripteurs.

Cela pour dire que, Laurent Mariotte étant un ami, je le tutoierai comme de coutume pour lui poser à la fin de cette petite entrée ma

question sur le thème de la bêtise.

Mais qu'on me permette une brève présentation de l'intéressé.

Chaque jour, et même plusieurs fois par jour, sur la première chaîne de télévision, Laurent Mariotte propose et exécute une recette de cuisine, dans une séquence intitulée « Petits plats en équilibre », dont il résume ainsi la profession de foi : « Adepte d'une cuisine de saison accessible, je vous donne rendez-vous chaque jour sur TF1 pour une recette simple et réjouissante. »

Et c'est la vérité vraie, et c'est pour ça que je suis un ardent supporter de Laurent Mariotte. Il est le chaînon manquant entre la tambouille de cantine – répétitive, exécutée à la hâte, sans gourmandise, et à la poursuite du moindre coût, au mépris des saisons et de l'harmonie des saveurs – et la Grande Cuisine, la cuisine gastronomique – fleuron de la culture française, incarnée par une longue lignée de chefs talentueux, de Bocuse, Loiseau, Meneau, Lameloise, ou Chapel à Etchebest, Sarran, Darroze, Alléno, ou Marcon (il faut que je me réfrène, car je m'égare, mais c'est plus fort que moi, il faudra donc que je consacre à tous les chefs qui ont embelli ma vie une entrée spéciale intitulée « Oubliés »)… une cuisine gastronomique, disais-je, délicieuse naturellement, et même céleste, mais terriblement exigeante en temps, en technique, en outillage et robots, et surtout en euros.

Parlons par exemple d'un des plus grands chefs du monde, Pierre Gagnaire, qui lui aussi est un homme d'une gentillesse infinie, et qui lui aussi est un ami, et je m'en vante… je vois mal la ménagère préparer pour sa nombreuse famille l'une de ces deux recettes qui figurent à la carte du génial Stéphanois : « Truffe blanche, pascaline de Saint-Jacques, tétragone au parmesan, champignons rosés, consommé Alba, chantilly de potimarron, voile et carpaccio de seiche », ou « Fines aiguillettes de canard sauvage relevées d'une pointe de whisky tourbé, ventrèche et boudin de cochon noir de Bigorre, suri-rava, betterave bigarreau. Chutney d'automne, cristal de vent betterave rouge ».

Les recettes de Mariotte sont simples, et cependant gourmandes, les ingrédients en sont abordables, et cependant authentiques. Le public ne s'y trompe pas, qui achète massivement chaque année l'almanach *Mieux manger toute l'année. 365 recettes au fil des saisons* (Éditions Solar).

Et la bêtise, dans tout cela ?
J'y viens :

« Mon cher Laurent, tu sais que j'explore actuellement la bêtise sur tous ses territoires.

Alors dis-moi, et ça reste entre nous, la bêtise existe-t-elle en cuisine, et, dans l'affirmative, quel exemple te vient, là, comme ça, au débotté ? »

« Ah, François, si tu savais ! J'en ai vu, des bêtises, dans ma vie, mais il y en a une qui me rend dingue, impardonnable, c'est cette furieuse manie de piquer les saucisses !!

Franchement, qu'est-ce qu'elles ont fait pour subir un sort pareil ?…

Dans une poêle, au barbecue, au four, il y a toujours un imbécile pour commettre l'irréparable : piquer cette pauvre saucisse qui n'a rien demandé !

Et tu remarqueras que ce n'est pas la taille qui compte. De Toulouse, de Montbéliard, de Strasbourg, il y en a toujours un qui sort la fourchette ! Pareil pour les merguez, les chipolatas et autres diots savoyards !

Pourquoi cette bêtise me rend dingue ? Parce que le jus fout le camp, bon Dieu ! Et le jus, c'est le goût, c'est comme le gras, c'est la vie !!!

Tu crois franchement que cette saucisse a fait tout ce chemin pour finir piquée, desséchée ?? Elle s'est faite belle pour être embossée par son maître, il a bien fait gaffe que la farce reste à l'intérieur du boyau et paf ! au moment de cuire, il y a un excité de la crevaison qui fout tout en l'air !

Alors, François, je te le dis, rejoins-moi et rendons graisse à la saucisse entière, dodue, généreuse et juteuse !

Si on veut du sec, mangeons des chips !

À moins que la solution ne soit d'inventer un boyau blindé ? Tu me diras ! »

Selon tata Wikipédia, Jean-François Marmontel, né le 11 juillet 1723 à Bort-les-Orgues, en Corrèze, et mort le 31 décembre 1799 à Habloville, dans l'Orne, est un écrivain, encyclopédiste, historien, conteur, romancier, grammairien et poète, dramaturge, philosophe français. Proche de Voltaire et adversaire de Rousseau, il connut une grande notoriété à la cour de France et dans toute l'Europe. Il est membre de l'Académie française.

Dans son livre *Éléments de littérature* (1787), la bêtise fait quelques jolies apparitions :

« La bêtise est rare parmi les hommes, mais les bêtises sont fréquentes. »

« La bêtise est tout simplement une intelligence émoussée. »

## Marqueurs

Il existe plusieurs marqueurs de la bêtise, c'est-à-dire des traits de personnalité ou des façons d'agir qui permettent d'établir une présomption de la présence de bêtise chez un individu, tout comme le réactif colorimétrique composé de 1 gramme de thiocyanate de cobalt dissous dans 50 millilitres d'acide acétique à 10 % et augmenté de 50 millilitres de glycérine permet d'établir une présomption de la présence de cocaïne dans une substance quelconque, lorsqu'une solution de cette substance et du réactif devient bleue et qu'un précipité bleu y apparaît.

Parmi ces marqueurs, citons l'absence d'empathie (voir ce mot), le suivisme langagier (voir ce mot), l'absence de doute (voir ce mot), l'autodéfinition (voir ce mot), et l'inconséquence (voir ce mot).

Malheureusement, une chose est de détecter la bêtise, une autre est de la guérir, pour autant qu'elle soit guérissable. Mais il faut bien commencer par un bout : détectons donc, grâce aux marqueurs, chaque fois que c'est possible, ce sera toujours ça de pris.

## Marrons

Josyane, boulangère à Cavaillon, raconte comment son beau-frère Jérôme s'est sorti à son avantage d'une affaire épineuse.

« Ah oui, renchérit Léopold, professeur de géographie dans la même bourgade, on peut dire qu'il a tiré les marrons du feu !! »

C'est une bêtise, Léopold.

Ce que tu veux dire, c'est que Jérôme a « tiré son épingle du jeu », c'est-à-dire qu'il s'est dégagé adroitement d'une situation délicate.

L'expression « tirer les marrons du feu » a le sens contraire. Celui qui tire les marrons du feu, c'est celui qui se brûle pour sortir les marrons chauds dont d'autres se régaleront ; c'est celui qui fait le sale boulot au bénéfice des autres.

## Masses

On nous répète depuis assez longtemps déjà que les masses s'attirent entre elles en raison inverse du carré de la distance qui les sépare. Je veux bien le croire, et je ne reviens pas là-dessus. Mais on ne nous a jamais dit pourquoi les masses s'attirent entre elles. C'est étrange, que les masses s'attirent. Moi, si j'étais une masse, je ne serais pas spécialement attiré par une autre masse, j'aurais envie d'autre chose, je serais attiré par une crevette grise, par une gymnaste roumaine, par un silence pesant, par une cuiller de miel… en tout cas quelque chose qui me changerait de mon quotidien de masse. Non seulement je ne serais pas attiré par les autres masses, mais je m'arrangerais même plutôt pour les éviter. Et tout le monde ressent les choses à peu près comme moi, et pourtant les masses continuent de s'attirer en raison inverse du carré de la distance.

Alors je n'y comprends rien. Je suis perdu. J'ai la sensation d'être

égaré dans un univers hostile, où toutes les masses, sans exception, ont le comportement inverse du comportement logique. Je baisse donc les bras. Je rends mon tablier. Je vais ouvrir un petit commerce de lingerie fine dans les Côtes-d'Armor. Les premiers jeudis de chaque mois, j'organiserai dans ma boutique une table ronde sur le thème « violence et ruralité ». C'est là que je vous donne rendez-vous à tous. Je m'incline devant les masses. Elles ont gagné la partie.

## Massillon, Jean-Baptiste

Jean-Baptiste Massillon, né le 24 juin 1663 à Hyères, dans le Var, et mort le 28 septembre 1742, comme de bien entendu à Beauregard-l'Évêque (Puy-de-Dôme), est un homme d'Église français, évêque de Clermont, en Auvergne.

Dans *ses Sermons,* il écrit :

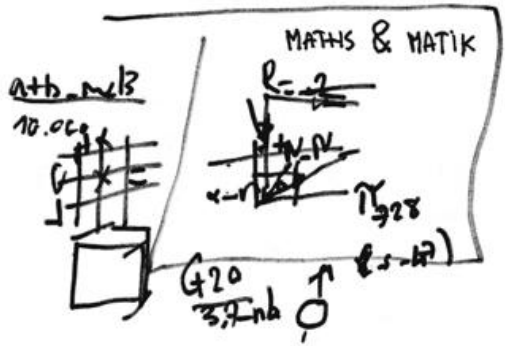
« [Comme] la raison n'a plus de frein, l'erreur aussi n'a plus de bornes. »

L'erreur étant cousine de la bêtise, le DAB souhaite la bienvenue à J.-B. Massillon.

## Mathématiques

Petit problème de mathématiques à l'intention des enfants de 7 à 11 ans.

Un kangourou du nom de Robobo part à 15 h 16 du village de Zoumimi en direction du village de Rapoupou. Il effectue des sauts d'une longueur L, en progression algébrique de raison 0,15, le premier saut étant d'une longueur de 0,76 mètre. À la même heure, un autre kangourou, nommé Molomolo-la-Mulette-Bonbon, quitte le village de Bambou-Ratapapa en direction de Zoumimi, en effectuant des sauts selon la formule $\mu = \sqrt{1 + \eth^{2}}$, ð étant la mesure de la bissectrice de l'angle le plus obtus du triangle Zoumimi, Rapoupou, Bambou-Ratapapa.




Enfin, toujours à la même heure, un troisième kangourou, nommé Zuzul-Grotoutou, quitte la gare de Pipout-Zouzou-Pipout en direction de La Rochelle, à bord d'un wagon automoteur de puissance Z et d'une capacité de 3 kilos de saucisson de Lyon.

Question : à quelle heure se rencontrent nos amis, sachant que les gares de Zoumimi, Rapoupou et Bambou-Ratapapa se trouvent respectivement en zone 1, 2 et 3 de la carte Kangourou, et que les pointures de Robobo, Molomolo-la-Mulette-Bonbon, et Zuzul-Grotoutou, sont respectivement égales au tiers, au quart, et au cinquième de la hauteur des chaises du buffet de la gare de Pipout-Zouzou-Pipout.

## Mathieu, Mireille

Xavier Fauche, scénariste de bande dessinée, producteur-réalisateur de radio, écrivain et dirigeant d'entreprise, a publié en 1989 chez Balland un livre intitulé *Gaffes sur gaffes : de Racine à George Bush*.

On y trouve cette petite histoire de bêtise :

« Philippe Bouvard raconte comment Mireille Mathieu trébucha lors d'une émission de radio. Il avait été convenu, préalablement, hors antenne, qu'à la question : "Quel personnage historique auriez-vous aimé être ?", la chanteuse devrait répondre : "Napoléon."

En direct, tout se passe comme prévu jusqu'au moment où l'animateur, facétieux, enchaîne avec une question hors programme : "Dites-moi donc, Mireille, pourquoi vous auriez voulu être Napoléon ?"

Silence total. Panique indescriptible à la régie et dans le studio. La petite Mireille roule des yeux effarés. Visiblement, elle ne trouve aucune raison plausible (ce qui prouve d'ailleurs son bon sens). L'astucieux imprésario Johnny Stark intervient alors. Il se frappe le front avec l'index afin d'expliquer à sa pensionnaire que Napoléon était un homme de génie. Le regard de la petite s'allume, elle croit avoir compris. Et elle lance tout à trac vers le micro : "Parce qu'il était complètement dingue, Napoléon…"

Elle n'a pas fait de gala en Corse cette année-là… »

Il n'est pas certain que l'anecdote soit authentique. Peu importe, admettons qu'elle le soit. La vraie question est celle-ci : quel est le plus bête des deux ? Mireille Mathieu, qui fait de son mieux sur un terrain qui n'est pas le sien ? Ou l'imprésario Johnny Stark, qui manipule « sa » chanteuse avec un despotisme méprisant et tente de lui faire répéter comme un perroquet les clichés sans grand intérêt qu'il a laborieusement concoctés ?

Le lecteur, qu'il soit génial ou dingue, tranchera librement.

## Mauriac, François

Dans son *Bloc-notes*, à la date du 24 mai 1955, l'auteur, entre autres, des célèbres romans *Le Désert de l'amour* (Grand Prix du roman de l'Académie française, 1926) et *Thérèse Desqueyroux* (1927), nous rappelle mieux que je ne saurais le faire qu'il est plus facile de feindre l'intelligence que de feindre la bêtise : « En démocratie, un homme supérieur devrait s'astreindre à donner l'illusion qu'il ne dépasse pas le niveau. Mais il est plus facile aux médiocres d'avoir l'air profond qu'aux grands esprits de faire la bête. »

## Mehta, Zubin

Jusqu'à aujourd'hui, chaque fois que j'ai entendu nommer le grand chef d'orchestre indien Zubin Mehta, j'ai entendu « Behta », comme un bêta – probablement par illusion auditive allitératoire produite par le « b » de Zubin –, et je me suis dit que cet homme-là, dont la réputation n'est plus à faire, était bien mal nommé. En réalité, les services de l'état civil de Bombay ont bien fait les choses, et il apparaît que ce sont mes oreilles qui sont bien mal débouchées.

## Mensonge

Ma mère, résignée à juste titre à l'idée que j'allais faire toutes sortes de bêtises, me disait souvent : « La pire des bêtises, c'est le mensonge. »

Un jour, j'ai donc cherché dans un dictionnaire classique la définition du mot « mensonge », et ce que j'ai trouvé m'a laissé un peu sur ma faim. « Mensonge : action de mentir… »

Je mets des points de suspension, parce que la définition ne s'arrêtait pas là, mais moi, c'est à cet endroit précis que j'ai décroché, et je n'ai pas lu la suite.

Ça m'avait fait la même chose deux ans plus tôt en lisant la définition du mot « trahison » : « action de trahir ». Je m'étais dit : « Si c'est pour trouver ça, je n'ai pas besoin d'un dictionnaire. »

C'est la même année, je crois, que mon grand-père m'avait emmené pour la première fois au Guignol du jardin du Luxembourg,

et je me souviens que j'avais trouvé cela particulièrement affligeant, notamment parce que Guignol manipulait son bâton avec une raideur grotesque et parfaitement irréaliste. Et s'il n'y avait pas eu ensuite la séquence où ma grand-mère donnait du vieux pain aux pigeons (car à l'époque, nourrir les pigeons parisiens était non seulement autorisé mais même recommandé et encouragé), alors cette journée aurait été perdue.

Toujours est-il que cet été-là, en lisant nuitamment le dictionnaire dans mon lit à barreaux en fer et à l'aide d'une lampe de poche à pile plate de la marque Pertrix, que devait supplanter l'année suivante la marque Wonder, dont on racontait sous cape qu'elle ne s'usait que si l'on s'en servait, j'avais découvert et détesté la définition du mot « trahison », que je consultais pour vérifier qu'en révélant à Marc la cachette de mes « kal-en-ass » (calots en acier), la jeune Sophie s'était bien rendue coupable de trahison, et qu'il n'y avait par conséquent aucune contre-indication à lui crever ses pneus de vélo.

Puis les années ont passé, tristes à crever et toutes plus ennuyeuses les unes que les autres, à peine pimentées par les menaces de sédition de l'OAS en 1961, de sorte que le piment évoqué n'a en rien pimenté la période qui a suivi. Même le premier vol du Concorde le 2 mars 1969 n'est pas parvenu, à mes yeux, à secouer la torpeur d'un monde dans lequel les marionnettes tiennent les bâtons de façon ridicule.

Et, de fil en aiguille, nous arrivons au jour où je bute sur ce début de définition diablement décevant du « mensonge », et où cette déception m'amène à inventer une définition plus adaptée à mon mode de pensée.

Mensonge vient du grec *ktalphet*, qui désigne une petite passerelle permettant aux canards d'accéder à la mangeoire en cas de dérèglement du ?

Je ne peux pas, ni à cette époque ni aujourd'hui, proposer mieux qu'un point d'interrogation, car même les spécialistes les plus pointus (dont certains ont participé à la conception du Concorde) sont incapables de déterminer quelle est la chose ou quel est le phénomène dont le dérèglement passager empêcherait les canards d'accéder à la mangeoire dans les conditions où ils ont l'habitude de le faire lorsque le je-ne-sais-pas-quoi n'est pas déréglé.

En tout cas, il ne peut s'agir du climat, puisque les Grecs n'étaient pas contemporains du réchauffement climatique, et il ne peut

davantage s'agir du trébuchet, non que les Grecs eussent ignoré cette amusante pièce d'artillerie médiévale, mais bien plutôt parce que le trébuchet ne joue aucun rôle sur le chemin qui mène les canards d'un lieu non défini à leur mangeoire. Tous les trébuchets du globe peuvent bien se dérégler, ça n'empêchera pas les canards de s'alimenter normalement, et point ne sera besoin d'inventer une passerelle pour suppléer un itinéraire défaillant par hypothèse.

Il n'en reste pas moins que, ainsi défini, le mensonge apparaît effectivement comme une bêtise bien pire que les autres.

## Métiers

La féminisation des noms de métiers est évidemment une nécessité, ne serait-ce que pour intégrer la réalité, à savoir la féminisation, même si tardive, des métiers eux-mêmes. Dès lors que les femmes, de haute lutte, ont eu enfin accès aux métiers de professeur, d'auteur, ou de chef d'orchestre, il s'imposait logiquement d'inventer pour elles les noms qui vont avec : professeure, auteure ou autrice, et cheffe d'orchestre. Et lorsque les femmes auront pénétré les bastions de la promotion immobilière ou de la lutte contre les incendies, il sera tout aussi logique de parler de promotrice ou de sapeuse-pompière.

Mais l'opération de féminisation est parfois délicate, et il faut s'attendre à rencontrer quelques bêtises en chemin.

Ainsi, comment expliquer que la femme qui exerce le métier d'agriculteur soit agricultrice, tandis que celle qui exerce le métier de chanteur est chanteuse ? Pourquoi pas agriculteuse et chantrice ? Pourquoi une directrice et une cascadeuse, et non une directeuse et une cascadrice ?

Parfois, la place est occupée. La femme qui exerce le métier de chauffeur, de plombier, ou de jardinier, peut difficilement être chauffeuse, plombière, ou jardinière, dans la mesure où ces mots sont déjà attribués à une chaise, une glace aux fruits confits, et une garniture de légumes.

Monsieur Loyal a d'ores et déjà cédé une part de son territoire à « Madame Loyal », et non pas « Madame Loyale », dans le souci de respecter la mémoire d'Anselme-Pierre Loyal.

Comment appellera-t-on la femme qui tiendra l'emploi, jusque-là réservé aux hommes, de majordome ? Une majorette ? Une major-de-femme ? Ou plus simplement « une » majordome ?

Finalement, le chapitre le plus ardu restera celui des métiers traditionnellement réservés… aux femmes.

Pas de longs débats pour le petit métier en voie de disparition de dame-pipi. Ce sera probablement homme-pipi, ou monsieur-pipi.

Les métiers de femme de ménage et de femme de chambre, reconvertis depuis quelques décennies en agents d'entretien, appellation épicène, ne feraient pas de difficulté à se muer en homme de ménage et homme de chambre.

Mais que faire de la sage-femme ? Ce métier, déjà largement masculinisé, résiste à la conversion. « Un » sage-femme passe mal. Un sage-homme prête à rire. Il faut donc dire un « maïeuticien », mais s'empresser alors de convertir la sage-femme en « maïeuticienne », par féminisation du métier de maïeuticien jusque-là réservé aux hommes.

## Mirabellier

Cette section est vide, insuffisamment détaillée ou incomplète. Votre aide est la bienvenue.

# Mirliton

Les 16e jeux Olympiques d'hiver se sont déroulés en février 1992 à Albertville (Savoie), et la cérémonie d'ouverture de ces J.O. a été confiée au chorégraphe Philippe Decouflé et à la Société Téléma, lesquels ont fait appel à moi pour en écrire les textes. Au diapason de l'audace, de l'invention, et du « décalage » voulus par Decouflé et toute sa jeune équipe, j'ai choisi d'accompagner l'ensemble de la cérémonie protocolaire de ce qu'on appelle des « vers de mirliton ».

De toutes les « petites bêtises » que la vie m'a autorisées, c'est celle-là qui m'a valu le plus grand nombre de spectateurs, à savoir, de source officielle, environ 2 milliards.

Ce « commentaire » farceur et un brin iconoclaste n'a pu voir le jour que parce que les autorités compétentes et le CIO, obnubilés par la dimension sportive et politique de l'événement, ne se sont à aucun moment intéressés à son aspect artistique et à ce que préparait toute la bande d'allumés rassemblée par Decouflé. Après, il était trop tard.

Ces vers de mirliton sont introuvables aujourd'hui, à part dans mes archives personnelles. Si vous me le permettez, et en toute immodestie, j'en fais cadeau au DAB, en me limitant toutefois aux plus emblématiques des alexandrins, à savoir ceux qui accompagnaient le défilé des soixante-quatre délégations, des alexandrins au demeurant parfaitement orthodoxes pourvu qu'on leur applique congrûment diérèses, élisions, et synérèses.

Bien sûr, vous allez trouver que c'est bête, mais accordez-moi que c'est malgré tout un petit peu rigolo…

*De ces jeux Olympiques ils sont les patriarches*
*C'est chez eux qu'autrefois s'alluma l'allégresse*

*Il était donc normal qu'ils ouvrissent la marche*
*En tête du cortège, voici venir la Grèce*

*En chaque occasion notre cœur a chéri*
*La délégation des sportifs d'Algérie*

*À l'issue des épreuves, qu'ils perdent ou bien qu'ils gagnent*

*Les J.O. seront fiers de l'équipe d'Allemagne*

*Ils sont venus pour faire moisson de médailles d'or*
*Voici qu'entrent en piste les athlètes d'Andorre*

*Leur venue en Savoie bien sûr nous comble d'aise*
*Ce sont les sportifs des Antilles néerlandaises*

*Premiers représentants d'Amérique latine*
*Voici les valeureux athlètes d'Argentine*

*L'astre du jour lui-même devant eux eût pâli*
*Accueillons les brillants athlètes d'Australie*

*De champions aguerris ce beau pays est riche*
*Je veux parler bien sûr de la riante Autriche*

*Comme il est agréable et comme il est logique*
*D'accueillir à présent nos voisins de Belgique*

*Bien que l'hiver là-bas soit sans doute moins rude*
*Il est pourtant bien là : le sportif des Bermudes*

*En route vers la gloire jamais ils ne dévient*
*Les champions intrépides de la Bolivie*

*Ne craignant pas la neige, le froid, ni le grésil*
*Ce sont les courageux athlètes du Brésil*

*Sur leurs succès futurs tous les joueurs parient*
*Car on sait la valeur de ceux de Bulgarie*

*Faudra-t-il les nommer Invincible Armada ?*
*L'avenir le dira. Voici le Canada*

*Le pays légendaire où se réconcilient*
*La montagne et la mer, c'est bien sûr le Chili*

*Jamais ses fiers athlètes ne courberont l'échine*
*Voici la République populaire de Chine*

*À cet instant précis, mes chers compatriotes*
*Il est temps d'annoncer les sportifs chypriotes*

*Qu'au cours des 16e Jeux ils soient tous décorés*
*C'est ce que nous souhaitons aux sportifs de Corée*

*Ce pays où jamais un champion n'abdiqua*
*Vous l'avez reconnu : c'est le Costa Rica*

*Il sera difficile de rester assis*
*Pour applaudir l'équipe de la Croatie*

*Là où le sport est roi c'est un hôte de marque*
*Au royaume du sport voici donc le Danemark*

*Dans la course aux médailles il faudra se méfier*
*Des fringants concurrents de l'Équipe unifiée*

*Sur la route de l'or notre cœur accompagne*
*Les fiers représentants de la voisine Espagne*

*Leur présence embellit cette cérémonie*
*Faisons donc un triomphe aux sportifs d'Estonie*

*Pas une discipline où elle soit démunie*
*La redoutable équipe des États-Unis*

*D'honneurs et de médailles elle est toujours gourmande*
*La belle et courageuse équipe de Finlande*

*Quoi de plus naturel dans ces grandes montagnes*
*Que d'accueillir l'équipe de la Grande-Bretagne ?*

*C'est un petit pays, mais peut-être sera-ce*
*Le héros de ces Jeux : voici le Honduras*

*Ils seront à coup sûr le soleil des temps gris*
*Saluons l'arrivée des sportifs de Hongrie*

*Pas le moindre danger que le public se scinde*
*Au moment d'acclamer les athlètes de l'Inde*

*Dès son apparition la foule en liesse scande*
*En chœur et à tue-tête le nom de l'Irlande*

*Très nombreux parmi nous sont ceux qui les attendent*
*Saluons comme il faut les athlètes d'Islande*

*Il souffle sur les stades comme un vent de folie*
*Au moment où paraît l'équipe d'Italie*

*Le nom de leur pays rime avec Olympique*
*Bienvenue aux athlètes de la Jamaïque*

*À leur simple sourire chacun les reconnaît*
*Acclamons, je vous prie, les sportifs japonais*

*Un tonnerre de bravos en stéréophonie*
*C'est l'accueil que j'espère pour la Lettonie*

*Au-dessus de nos têtes vibreront les haubans*
*Tant nous acclamerons les sportifs du Liban*

*Il n'est pas relatif – n'en déplaise à Einstein*
*Notre plaisir de voir entrer le Lichtenstein*

*J'ai plaisir à poursuivre cette litanie*
*Pour annoncer l'entrée de la Lituanie*

*Sonnez bien haut, trompettes, et résonnez tambours*
*Voici que se présente l'équipe du Luxembourg*

*Dans ce pays de neige il peut sembler baroque*
*Mais il est réjouissant d'accueillir le Maroc*

*Pas besoin en tout cas de détours syntaxiques*
*Pour saluer l'entrée des sportifs du Mexique*

*Ne dissimulons pas nos penchants amicaux*

*À la vaillante équipe venue de Monaco*

*Il faudra beaucoup plus que des bravos polis*
*Pour faire assez d'honneur à celle de Mongolie*

*On dirait qu'ils sont faits pour voler sur la neige*
*Les valeureux champions de l'équipe de Norvège*

*Ceux-là qui à leur tour dans l'arène descendent*
*Sont les représentants de la Nouvelle-Zélande*

*C'eût été grand dommage que ne s'exhibât*
*Aux J.O. d'Albertville l'équipe des Pays-Bas*

*Que résonne l'écho des montagnes alpines*
*Pour saluer bien haut l'entrée des Philippines*

*Ce bruit sourd qui grandit, c'est notre cœur qui cogne*
*Au moment où défile l'équipe de Pologne*

*Faisons claquer au vent banderoles et calicots*
*Pour présenter l'équipe de Porto Rico*

*Mesdames et messieurs, je vous prie d'honorer*
*L'équipe dénommée RDP de Corée*

*On ne saurait rêver plus noble compagnie*
*Que celle des athlètes de la Roumanie*

*Saluons maintenant l'entrée sur le terrain*
*Des rudes et vaillants sportifs de Saint-Marin*

*C'est à présent avec un bonheur sans égal*
*Que nous voyons entrer l'équipe du Sénégal*

*Il paraît que les dieux de l'Olympe ont béni*
*Les courageux athlètes de la Slovénie*

*Il serait inquiétant qu'une seule voix manquât*
*Au chœur des supporters saluant le Sri Lanka*

*Sachant que dans tout sport les bravos reçus aident*
*À gagner des médailles : acclamons la Suède*

*Tout en haut des podiums que ses champions se hissent*
*C'est ce que nous souhaitons à l'équipe de Suisse*

*Sans relâcher l'effort, amis, je vous demande*
*D'applaudir vivement l'entrée du Swaziland*

*Un concert de bravos : c'est la musique idoine*
*Pour saluer l'entrée de l'équipe de Taïwan*

*On murmure qu'ils font des prodiges à ski*
*Ce sont les concurrents de Tchécoslovaquie*

*Les amateurs de sport seront bien sûr conquis*
*Par la prestation des sportifs de Turquie*

*Point ne sera besoin d'aller brûler un cierge*
*Pour conduire au succès les champions des Îles Vierges*

*Il fut impressionné, le premier qui la vit,*
*La redoutable équipe de Yougoslavie*

*Nous avons mis en elle toute notre confiance*
*Aussi l'attendons-nous tout bouillants d'impatience*
*Elle clôt le défilé. La voici qui s'avance,*
*Toute d'argent vêtue : c'est l'équipe de France*

## Misère(s) entrepreneuriale(s)

La bêtise sévit aussi dans le domaine de l'entreprise et des affaires. En témoigne ce parcours d'entrepreneur, un parcours que je dirais « tourmenté », et que l'intéressé lui-même nous narre par le menu :

« Pour ma première initiative, il y a bien longtemps déjà, j'avais une idée formidable, je suis donc allé voir un banquier pour le prier de

me prêter de l'argent. Dès le début de l'entretien, il m'a demandé de quel projet il s'agissait. Moi, malin, j'ai immédiatement réalisé qu'il s'apprêtait à me voler mon idée, alors j'ai refusé de la lui dire. Il m'a dit : "Comment voulez-vous que je vous prête de l'argent si je ne sais même pas ce que vous voulez en faire ??" Je n'ai pas aimé son argument, j'ai remis mon manteau, et je suis parti.

Je suis allé voir un autre banquier, et j'étais plus confiant, parce que, en prenant rendez-vous par téléphone, je lui avais fait jurer qu'il ne me volerait pas mon idée. Il avait ri, je ne sais pas pourquoi, mais il avait juré. Alors, une fois sur place, je lui ai dit mon secret : monter une entreprise de dépannage et réparation de petit électroménager à domicile. Il m'a dit : "C'est pas mal, comme idée, mais ça manque un peu de poésie." Nous avons donc discuté pendant deux heures, il m'a parlé de lui, de sa femme, de ses enfants, de ses vacances en Espagne, et à la fin, il a accepté de me prêter 10 000 euros pour monter un atelier de jouets en bois pour enfants, parce qu'il adorait les enfants, le bois, et les jouets.

Je me suis lancé dans l'aventure, j'ai loué un local, j'ai acheté des stocks de bois, des machines-outils… mais au bout de trois semaines, j'ai réalisé que je ne savais absolument pas m'en servir. Je n'ai jamais été féru de bricolage, et pour ce qui est de l'ébénisterie, je ne connaissais même pas le mot.

Un mois plus tard, je mettais la clé sous la porte, – mettre une clé sous une porte, c'est ce que je sais faire de mieux en matière de bricolage –, et puis j'ai dépensé le reste de l'argent en Espagne dans un hôtel de luxe dont le banquier m'avait donné l'adresse.

Je suis rentré bien détendu, et avec une idée géniale qui m'était venue en Espagne : avec des fonds que j'avais empruntés à mes parents, j'ai monté un bar à tapas à Bayonne.

Tous les copains qui sont venus à l'inauguration m'ont félicité pour la qualité de mes tapas et de mes vins espagnols. Heureusement, parce que cette petite fête m'avait quand même coûté pas loin de 1 000 euros. C'est ensuite que ça s'est gâté. En quinze jours, j'ai eu trois clients. Je n'ai pas compris. Est-ce que c'est le nom du bar qui était mal choisi ("Chez Paco") ?… Selon moi, c'était plutôt bien trouvé ! Ou alors, est-ce qu'il y avait un lien avec le fait qu'il y existait déjà 117 bars à tapas à Bayonne ?

Je ne sais pas, je n'ai pas compris. Moi je m'étais dit : "S'il y en a

117, c'est que ça marche bien." Mais non, apparemment. Pas de chance.

L'année d'après, quand j'ai repris un bail commercial à Saint-Flour, dans le Cantal, je me suis méfié, j'ai bien vérifié que c'était le seul salon de coiffure de Saint-Flour. Oui, c'était le seul. Alors j'ai foncé. L'ancien gérant l'avait baptisé "Créa-Tif", je trouvais que le jeu de mots était médiocre, alors je l'ai rebaptisé : "Infini-Tif", c'est bien plus élégant. J'avais pensé à "Extraordin'hair", mais les Sanflorains ne comprennent pas l'anglais, ils n'auraient donc pas perçu la qualité du jeu de mots. Bref, j'ai ouvert "Infini-Tif" un 1er avril, pour avoir un bon concentré de rigolade, et c'est le 4 avril, quand la première cliente s'est présentée, que je me suis rendu compte que j'étais encore plus mauvais en coupe de cheveux qu'en bricolage. Pour être honnête, ce n'est pas vraiment moi qui m'en suis rendu compte, c'est la cliente. Elle est partie furieuse, sans payer, elle m'a fait une contre-publicité tapageuse dans tout le patelin, au point que j'ai dû fermer boutique le 26 avril.

La fois suivante, j'ai repris un bar-tabac à Strasbourg, parce que ça, boire et fumer, je sais très bien le faire. J'avais emprunté 40 000 euros à la banque, mais ça valait le coup, parce que moi, ce que je veux avant tout, c'est être libre, pas de patron sur le dos, personne pour vous imposer les horaires.

Comme c'était moi le patron, c'est moi qui ai décidé en toute liberté d'ouvrir sept jours sur sept, de 7 heures à 22 heures. Deux mois plus tard, j'étais à l'hôpital pour un burn-out, une carence en vitamines et un début de diabète. Ça m'a un peu dégoûté de la liberté.

À ma sortie de l'hôpital six mois plus tard, gros coup de chance : un copain qui avait repéré pour moi un pas-de-porte juste à côté d'un grand glacier.

J'ai saisi l'aubaine, j'ai monté un magasin d'alpinisme et escalade : cordages, piolets, crampons, lunettes de glacier, matériel de bivouac… la totale.

En huit mois, j'ai fait un chiffre d'affaires de 14 euros : une seule et unique cagoule, achetée de surcroît par un type étrange.

Conclusion : au centre-ville de Nice, les gens ne s'intéressent pas du tout à la montagne. Par contre, le glacier à côté marchait très fort, allez savoir pourquoi.

Ça m'a dégoûté des grandes villes, et j'ai monté un gîte en Vendée.

Cinq chambres, tranquilles, en pleine campagne, à 20 kilomètres de Bournezeau, qui est à 22 kilomètres de La Roche-sur-Yon. Tranquille, je l'ai dit, pas de wifi, pas de réseau téléphonique, pas de cinéma, pas de bistrot, pas de transports en commun, ça sent la bouse de vache et on est réveillé par les coqs si on a réussi à s'endormir malgré les moustiques. Ça m'a dégoûté de la campagne.

Moi, il me faut de la modernité, alors j'ai investi tout ce qui me restait, plus un emprunt de 60 000 euros que j'ai obtenu par une magouille avec un cousin éloigné, dans une boutique de téléphonie à Limoges.

Je suis allé voir un spécialiste pour savoir quel statut juridique il fallait choisir. Le bonhomme m'a répondu que ce n'était vraiment pas la question principale, que c'était même à peu près la dernière question à se poser, et il voulait parler plutôt du fait qu'il y avait déjà 117 boutiques de téléphonie à Limoges. Ça m'a rappelé des mauvais souvenirs, ça m'a énervé, on s'est engueulés, j'ai remis mon manteau, je suis parti, et j'ai abandonné le projet.

De toute façon, j'avais déjà une autre idée géniale en tête : un magasin de location de vélos, à Jouy-le-Moutier dans le Val-d'Oise. Fiasco total. Et pourtant l'étude de marché était hyperprometteuse, sauf qu'à la suite d'un formulaire mal rempli, l'étude avait été faite sur Noirmoutier.

Il y a 300 000 touristes chaque saison à Noirmoutier.

À Jouy-le-Moutier, il y en a un peu moins, il y en a trois, les bonnes années. Les mauvaises années, comme l'année où j'ai ouvert la boutique, il y en a zéro. Et l'expert comptable de la liquidation m'a bien montré le calcul : à 12 euros l'heure de location de vélo, zéro touriste, ça fait zéro location, donc zéro heures, multiplié par 12, ça fait un chiffre d'affaires de zéro… donc ça ne paie pas les charges. Ils sont forts, les experts comptables.

D'ailleurs, c'est lui, l'expert comptable, qui m'a inspiré le projet d'après. J'ai ouvert une galerie d'art contemporain dans le vieux Lyon (la ville, pas l'animal). Ça s'est mal passé. Moi, je voulais exposer des jolies choses, des biches dans les sous-bois ou des scènes de chasse à courre, mais les artistes m'apportaient des gribouillages de fainéant, des trucs qu'on ne sait même pas ce que ça représente et qui ne veulent rien dire, je n'allais pas accrocher ces horreurs chez moi, c'était quand même moi le patron.

Au bout d'un an de galère, j'ai opéré une reconversion stratégique, j'ai transformé la galerie en animalerie spécialisée dans les guépards. Nouveau problème : il paraît que c'est interdit. J'ai pris 30 000 euros d'amende. Alors je pose la question : où est-elle, la liberté d'entreprise ?

J'ai laissé tomber l'art et les guépards, mais comme je suis bourré d'idées géniales et que j'ai l'esprit d'entreprise… dans les années qui ont suivi, j'ai monté plein d'autres affaires… avec un succès… mitigé.

Une baraque à frites à Marrakech. Échec.

Un service de tatouage-piercing dans les maisons de retraite. Échec.

Une boîte de production de films d'entreprise en Super 8. Échec.

Un magasin de chaussures pour unijambistes. Échec.

Un institut de bronzage à Ouagadougou. Échec.

Une bijouterie joaillerie à Aubervilliers-La Courneuve. Il y a bien des gens qui sont venus, mais ce n'était pas pour acheter. Échec.

Un vidéo-club à Tokyo. Échec.

Une ferme aquacole en Terre Adélie. Échec.

Un circuit de visites guidées nocturnes à Pigalle pour les 10-12 ans. Échec.

La construction d'un village olympique à Saint-Flour, pour le cas où les jeux Olympiques d'hiver seraient attribués à Saint-Flour. Échec, pour le moment.

Un projet de conversion de la Grande Muraille de Chine en piste de skate-board. Échec.

Une fabrique de sextoys en sucre. Échec.

J'en passe et des pires. Au bilan, trente-six échecs. Alors… soit je porte la poisse, soit ce sont mes amis qui ont raison : je devrais me faire conseiller.

Personnellement, je n'en vois pas l'intérêt, je ne suis pas stupide, on me dit même fort intelligent. Se faire conseiller quand on est plus intelligent que les autres : je ne connais rien de plus bête.

Je vais continuer d'entreprendre comme je l'entends, et on verra bien ce qu'on verra. »

## Montherlant, Henry de

Henry de Montherlant (1895-1972), auteur en 1951 de la célèbre pièce de théâtre *La ville dont le prince est un enfant*, a émis sur la bêtise une opinion aussi drolatique que poétique : « La bêtise ne consiste pas à n'avoir pas d'idées, cela, c'est la bêtise douce et bienheureuse des animaux, des coquillages et des dieux. La bêtise humaine consiste à avoir beaucoup d'idées, mais des idées bêtes. »

## Mur

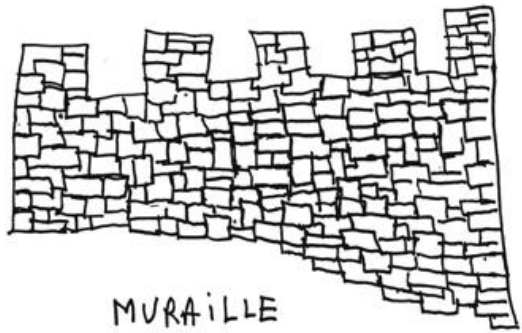
L'expression « Il a été bercé trop près du mur » pour signifier le faible niveau intellectuel, pour ne pas dire la bêtise, d'un enfant est l'objet d'une vieille et vive controverse.

Les détracteurs de l'expression arguent qu'il est totalement anodin et bénin de bercer un bébé près d'un mur, y compris à quelques centimètres de ce mur, aussi longtemps que la tête du bébé n'entre pas en contact avec le mur.

Selon eux, la débilité d'un enfant doit induire l'hypothèse que l'enfant bébé a été bercé, non pas « trop près du mur », mais « carrément dans le mur ».

## Muraille

Probablement influencés par la propagande chinoise, les habitués du Café des Sports ont coutume de dire, avec des mines admiratives et l'annonce d'une quatrième tournée de pastis, que « l'on peut voir la Grande Muraille de Chine depuis l'espace ».




C’est une bêtise.

C’est une contrevérité, maintes fois dénoncée par la science, et notamment par ceux qui, excusez du peu, ont eu eux-mêmes l’occasion d’observer et de photographier la Terre depuis l’espace.

## Musil, Robert

Ce n’est pas pour l’un de ses deux livres les plus connus – ses deux chefs-d’œuvre, de l’avis général – que sont *L’Homme sans qualités* (*Der Mann ohne Eigenschaften*, 1930-1932) et *Les Désarrois de l’élève Törless* (*Die Verwirrungen des Zöglings Törless*, 1906) que cet immense écrivain allemand figure ici, mais pour son magistral essai *De la bêtise* (*Über die Dummheit*, 1937), essai que Musil lui-même considérait comme l’un de ses textes majeurs.

Morceaux choisis :

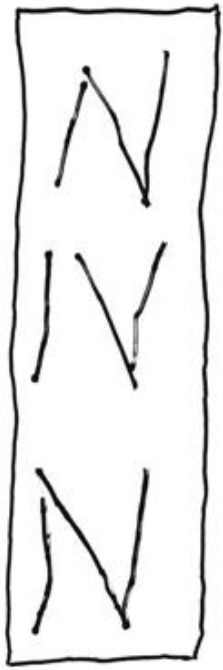
« Dans la vie de tous les jours, on a coutume de considérer comme bête une personne “un peu faible de la tête”. Mais les variantes qui affectent l’âme comme l’esprit sont fort nombreuses, et peuvent entraver, contrarier ou fourvoyer jusqu’aux intelligences les plus saines que la nature ait faites, de sorte qu’on en revient finalement à des cas pour lesquels la langue ne dispose encore que d’un seul nom : la bêtise. Ce mot recouvre donc deux réalités au fond très différentes : la bêtise probe des simples, et l’autre, quelque peu paradoxale, qui est même un signe d’intelligence. Dans la première, la faiblesse de l’entendement est absolue, tandis que dans la seconde elle n’est que relative. C’est de loin cette deuxième forme qui est la plus

dangereuse. »

« Il n'est pas une seule pensée importante dont la bêtise ne sache aussitôt faire usage ; elle peut se mouvoir dans toutes les directions et prendre tous les costumes de la vérité.

La vérité, elle, n'a jamais qu'un seul vêtement, un seul chemin : elle est toujours handicapée. La bêtise dont il s'agit là n'est pas une maladie mentale ; ce n'en est pas moins la plus dangereuse des maladies de l'esprit, parce que c'est la vie même qu'elle menace. »

Et, pour finir, cette fulgurance confondante : « Si la bêtise ne ressemblait pas à s'y méprendre au progrès, au talent, à l'espoir ou au perfectionnement, personne ne voudrait être bête. »



## Napoléon

Beaucoup de gens pensent que les hommes de petite taille compensent ce handicap par une soif de pouvoir, et que c'est la raison pour laquelle Napoléon se montra à cet égard insatiable.

C'est une bêtise.

Napoléon était plutôt un peu plus grand que ses contemporains. Il mesurait 1,686 mètre, alors que la taille moyenne était à cette époque de 1,680 mètre.

Peut-être faut-il chercher ailleurs la cause de la mégalomanie de l'Empereur, notamment dans le rapport d'autopsie du docteur Walter Henry Cavan, le 12 septembre 1823, où l'on peut lire : « Le pénis et les testicules étaient très petits, et tout le système génital paraissait expliquer l'absence de désir sexuel et la chasteté qu'on disait avoir été particuliers au défunt. »

## Napoléon pensant

L'Empereur s'est sans doute cru original en affirmant : « La friponnerie a des bornes, la bêtise n'en a point. »

Ce n'est pas avec de telles banalités qu'on gagne Austerlitz !

## Nature

Nous sommes, tous autant que nous sommes, gouvernés par une force, une puissance, à laquelle personne jamais n'ose s'attaquer, je veux parler de la Nature. La Nature, c'est tabou. Personne n'y touche. Personne, aucun humoriste, aucun polémiste, aucune personnalité politique, personne n'ose dire à la Nature ses quatre vérités. Moi, j'ose. Moi, la Nature ne me fait pas peur, et je ne crains pas de dénoncer ses faiblesses et ses manquements, ses insuffisances et son impéritie, en un mot comme en cent sa bêtise, quitte à encourir de cruelles représailles. Je me suis tu trop longtemps ; alors, à l'occasion de ce DAB, impavide et déterminé, je balance.

À commencer par l'océan, avec ses sempiternelles marées, laissez-moi rire ! Deux allers-retours par vingt-quatre heures, pour en revenir au même point, un gaspillage d'énergie consternant qui dissimule mal une indécision pathologique.

Et les volcans ? Vous les avez vus, les volcans, ces monticules prétentieux qui nous soûlent de petits prouts intermittents, ça crache des cochonneries dans le désordre le plus total, et il faudrait se taire ??!! Pire : il faudrait applaudir ??!!

Et les fleurs ??? Ces merveilles de la Nature ??? Quelle farce ! Les fleurs sont incapables de se reproduire toutes seules, ce sont des assistées, elles ne savent rien faire sans les abeilles, et il faudrait se prosterner ? Lesquelles abeilles ne sont pas plus respectables, qui s'étiolent piteusement au moindre assaut de pesticides. Et on voudrait me faire dire que la Nature est bien faite…

Et le vent ? Tout le monde est à genoux devant le vent ! À genoux devant ce phénomène inconstant, hasardeux, souvent meurtrier, et jamais là quand on a besoin de lui !

Même remarque pour cette autre grande figure de la Nature : la pluie. C'est quoi, la pluie ? un simple arrosage monotone et capricieux. Où est la prouesse, où est le panache ? Je ne vois pas.

Et pourtant : que pousse un champignon, que coule un torrent, que passe une biche au lointain, et les plus caustiques se pâment ou s'extasient. Personne, à part moi, pour dénoncer sans détour les champignons toxiques, les crues dévastatrices, et l'inculture consternante des cervidés, conséquence évidente de leur sexualité tapageuse et brouillonne.

Tenez, regardez seulement la Seine. N'importe qui d'un peu sensé, pour aller du plateau de Langres à l'estuaire du Havre, s'y rendrait en ligne droite. Non, la Seine, elle, elle fait des zigzags, pompeusement appelés méandres, elle fait quatre fois la distance à force de se tortiller, et là encore, tout le monde ferme sa gueule.

Ah çà ! pour tirer à boulets rouges sur les présidents et les ministres, y a du monde, mais devant la moindre forêt de chênes, tout le monde se couche. Désolé, mais pas moi. Moi, les forêts de chênes, même truffiers, ça ne m'impressionne pas. Un chêne, ça perd ses feuilles tous les ans, lamentablement, à la même époque, et par-dessus le marché, quelles feuilles ?! Vous avez vu la découpe des feuilles, maniérée au possible, de la dentelle à mémère… navrant ! Et tout ça pour produire quoi, finalement ? des glands ! Vous m'excuserez de ne pas tirer mon chapeau ! Et j'en ai autant au service du sycomore ou de l'érable, ou du châtaignier avec ses bogues qui piquent ou de l'églantier avec ses fruits qui grattent.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur la neige, sur les oiseaux, sur les nénuphars, sur les vallées encaissées, les lacs de montagne, ou les fourmis rouges. Ce sera pour une prochaine fois, dans le DAR (*Dictionnaire amoureux de rien*), si je ne suis pas foudroyé d'ici là par un orage isolé ou jeté à terre par une plaque de verglas vengeresse. N'importe. Je mourrai en ayant combattu. C'est mon honneur et c'est ma gloire.

## Nez (Sous mon)

Les deux-roues n'étant généralement pas équipés de GPS intégrés, ou GPS embarqués, on utilise un « support téléphone », c'est-à-dire une petite housse étanche et transparente en façade pouvant contenir

un smartphone, qu'on accroche au bout d'une tige souple fixée au-dessus du tableau de bord de la moto. L'usager programme son trajet, appuie sur la touche « Démarrer », puis il glisse le GPS dans la housse, ferme soigneusement la fermeture Éclair pour protéger l'appareil en cas de pluie, et il dispose ainsi du guidage souhaité pendant tout son déplacement. Je possède ce type d'équipement, et je l'utilise.

Un jour, une dizaine de minutes après avoir quitté mon domicile à moto, je me suis demandé, comme se le demandent vingt fois par jour la plupart de nos concitoyens : « Ai-je bien emporté mon téléphone ? » J'ai tâté la poche droite de ma veste : pas de téléphone. La poche gauche : rien non plus. La poche intérieure de la veste : vide. La poche droite du blouson : toujours pas de téléphone. Poche gauche du blouson : chou blanc. J'ai interrogé les deux poches avant de mon jean : vides.

Nom d'un chien, quel idiot, j'ai oublié mon téléphone à la maison, il va falloir faire demi-tour !

Une longue demi-seconde s'écoule : « Ah, ben non, je ne l'ai pas oublié, mon téléphone ! Il est sous mon nez, exactement sous mon nez, on ne voit que lui, même que je ne l'ai pas quitté des yeux pendant toute la fébrile opération de fouille des sept poches. »

Ce qu'on peut être bête, parfois !

Non, ne généralisons pas : ce que je peux être bête, parfois !

## Ninja

Verlan de Jeanine.
— T'as pas vu Ninja ?
— Tu veux dire Jeanine ?
— Oui, Jeanine.
— Ben non, pas vue.
— Mais où que c'est-y qu'elle est passée ??
— Je sais pô.

(Georges RECPE, *La Disparition*)

# No-kill

En visite à la magnifique abbaye de Mortemer (27440, Lisors), j'ai eu la révélation de devoir enfin crier au monde entier ce que je retiens depuis tant d'années, à savoir : « La pêche "no-kill" est une connerie. »

Mais commençons par le cadre : « Construite en 1134 à la demande d'Henri Ier Beauclerc, premier duc de Normandie, roi d'Angleterre et quatrième fils de Guillaume le Conquérant, cette abbaye tire son nom du latin *Mortum mare* qui signifie "mer morte", en raison de l'immense marécage qui inondait la région jadis. Dès sa fondation au XIIe siècle, l'abbaye est partagée entre plusieurs mondes. L'eau bien sûr, la terre dont elle tire sa substance, la forêt qui l'enserre de sa splendeur, et enfin le ciel, auquel elle est dédiée. Le lieu fut choisi pour son calme propice au repos et à la prière. Affiliée à l'ordre cistercien (elle fut la première en date en Normandie), elle vivait en complète autarcie grâce aux pigeons du colombier, aux lamproies, perches et tanches des viviers, au vin et au miel produit par les moines. »

On l'a compris, ce monument, en ruine pour une majeure partie, est bordé de deux étangs contigus, dans lesquels vivent principalement des truites d'élevage. Mais ces truites, contrairement à celles que l'on élève dans les viviers classiques, ne sont pas là pour être mangées. Le règlement de l'abbaye, apparemment, ne le permet pas ; il autorise seulement quelques pêcheurs certainement triés sur le volet à venir s'entraîner à la période où la pêche en rivière est prohibée.

Ces hommes – le jour de ma visite, en tout cas, tous les pêcheurs étaient des hommes, peut-être en référence à la croyance des chrétiens selon laquelle tous les hommes sont des pécheurs, avec l'autre accent, même s'il n'y a pas « à proprement écrire » d'accent normand – s'adonnent donc à ce qu'on appelle la pêche no-kill. Cette pratique, développée par les pêcheurs sportifs américains au cours du XXe siècle, d'abord pour les Salmonidés, puis pour d'autres espèces, consiste tout simplement à capturer le poisson à la ligne, le ramener au rivage, le décrocher en retirant de sa gueule l'hameçon spécialement dépourvu d'ardillon, et à le relâcher immédiatement.

Cette pêche est une des inventions les plus bêtes qui se puisse concevoir. Depuis la nuit des temps, la pêche a toujours eu, pour l'homme comme pour l'animal, un but alimentaire. En ce sens, on peut

la considérer comme « naturelle ».

Au contraire, la pêche no-kill, qui ne répond à aucun besoin alimentaire puisque le poisson ne sera pas mangé, est une activité stupide qui consiste en résumé à « faire chier les poissons inutilement ». Avec des dégâts significatifs, puisque, selon des estimations en provenance du Québec, cette pratique tue jusqu'à 50 % des poissons relâchés qui meurent en raison de leurs blessures et de la manipulation.

Prions, mes bien chers lecteurs, pour le salut des truites de Mortemer, et pour que vivent désormais en paix tous les poissons de la terre qu'on n'a pas l'intention de manger.

## Noyer

Il est une question que l'on entend souvent, notamment – Dieu sait pourquoi – sur le littoral, et qui est loin d'être bête : quels sont les premiers soins à prodiguer à un noyer ?

Voilà une question bien utile, ce sont des choses que tout le monde devrait savoir, et que malheureusement peu de gens savent.

Précisons dans un premier temps que la réponse dépend de la saison. En été, par exemple, il n'y a pas grand-chose à faire.

Au printemps, en revanche, quelques gestes d'urgence bien maîtrisés peuvent être d'un grand secours. Quand on se trouve face à

un noyer au printemps, la première chose à faire, c'est de couper les branches mortes, afin que la lumière pénètre plus facilement dans la frondaison et facilite par conséquent la fonction chlorophyllienne.

Ensuite, si les abords du noyer n'ont pas été récemment entretenus, si le noyer a été livré à lui-même pendant de longs mois, il convient de sarcler et de biner autour du tronc, pour que le noyer respire mieux. Il faut qu'un noyer respire. Un noyer qui ne respire pas est un noyer mort. Sachez-le.

Enfin et surtout, si le noyer part dans tous les sens et offre une trop grande prise au vent, il sera nécessaire de couper ce qui dépasse, sans hésitation, et sans ménagement : on appelle ça l'élagage, et cela redonne au noyer, si l'on ose dire, forme humaine.

Par la suite, il y a lieu de prendre contact avec la famille du noyer, c'est-à-dire tous les noyers se trouvant à proximité, pour leur prodiguer des soins analogues.

Si au milieu des noyers vous tombez nez à nez avec un mirabellier, reportez-vous à l'entrée « Mirabellier ».

## Numérologie

J'ai souvent entendu dire, par des gens que je ne souhaite pas dénoncer : « La numérologie, c'est de la connerie. » Et d'argumenter en ajoutant : « Les numérologues se bornent à jongler au hasard avec toutes sortes de chiffres et de nombres, ils ou elles additionnent, soustraient, multiplient au petit bonheur, griffonnent trois bêtises sur un coin de papier, hasardent des hypothèses farfelues et débitent avec des mines inspirées des fadaises fantaisistes ; tout cela, c'est de la fumisterie, c'est du vol, c'est de l'escroquerie. »

Pour en avoir le cœur net, un ami proche a consulté une numérologue. Elle est venue chez lui, lui a demandé un certain nombre de chiffres au hasard, qu'il lui a donnés en toute candeur, a demandé d'accéder à ses papiers personnels, ce qu'il a volontiers accepté pour bien en avoir le cœur bien net, après quoi elle s'est emparée d'une feuille de papier, a additionné des chiffres, les a soustraits, puis multipliés, et a conclu : « Monsieur, vous êtes à découvert de 3 200 euros à la banque. » Et c'était l'exacte vérité !!

Cela fait, elle s'est replongée dans une série d'additions, de multiplications, probablement de divisions aussi, et au bout du compte elle lui a dit : « Monsieur, vous dépensez plus d'argent que vous n'en gagnez. » Et c'était encore l'exacte vérité !!

Le scepticisme initial de mon ami a commencé de vaciller, puis s'est définitivement envolé lorsque, à la fin de la consultation, la numérologue lui a annoncé : « Monsieur, vous me devez 1 500 euros. » Et croyez-moi ou non, c'est à l'euro près la somme qu'il lui a versée en liquide.

Elle avait tout compris, tout vu, tout prévu ! Comme quoi !!

C'est sûr, il faut être sacrément obtus pour ne pas croire à la numérologie.

Vous doutez encore ? Mais vous savez bien que le 7 est un chiffre magique, non ?

Additionnez donc le rang dans l'alphabet des trois lettres qui composent l'acronyme DAB.

Si le résultat ne vous laisse pas pantois, vous êtes ce qu'on appelle « un rationaliste psychorigide ».

## Nyctalope

Ce mot savant aux sonorités étranges a deux excellentes raisons de siéger dans ce DAB, deux raisons diversement liées à la bêtise.

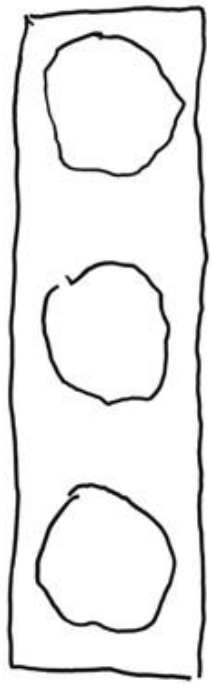
La première raison s'appuie sur l'impérieuse nécessité de dénoncer avec un inflexible et cinglant mépris l'interminable cohorte des blaireaux radiodiffusés qui, dès que ce mot passe à leur portée, font assaut de plaisanteries oiseuses, de sous-entendus graveleux, et de calembours triviaux, tournant autour du verbe « niquer », verbe en effet follement hilarant, et du mot « salope », inépuisable mine de blagues irrésistibles et progressistes.

La seconde raison réside dans l'urgence de redresser un faux sens répandu, qui consiste à penser qu'une personne ou un animal nyctalope est une personne ou un animal qui voit dans le noir. Mais nul ne voit dans le noir absolu, c'est même en quelque sorte la définition du noir : une absence totale de lumière dont découle

logiquement une absence totale de vision (voir : Chat).

En réalité, le nyctalope voit dans l'obscurité, ou dans la nuit, à condition toutefois que la nuit ne soit pas totalement noire. Le nyctalope a simplement une meilleure vision nocturne que les autres, il a besoin de moins de lumière pour percevoir son environnement.

Encore une fois, dans le noir absolu, l'œil ne sert à rien, et il faut faire appel à d'autres sens, comme le fait la chauve-souris, qui, dans le noir total de grottes reculées, utilise pour analyser son environnement ses oreilles et son enviable faculté d'écholocation.



# Obsèques

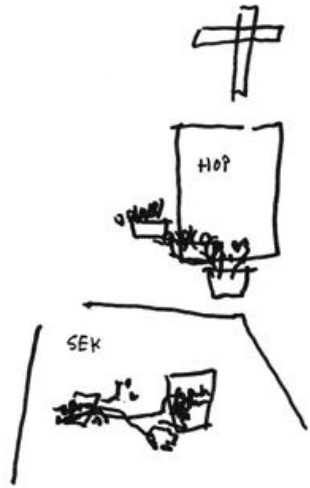
Obsèques de ma mère, 1994. Je n'ai pas pu me retenir de dire une bêtise.

Les obsèques ont eu lieu le lundi matin, dans la petite église de Saint-Cyprien. Derrière mes lunettes noires, ahuri de chagrin, j'étais quand même très fier de ma mère : l'église était pleine. Il avait donc fallu soixante-huit ans de gentillesse et de dévouement pour voir, dans le vilain petit matin, tous ces gens que je ne connaissais pas monter par les ruelles étroites, et confluer silencieusement vers le cercueil de ma pauvre petite maman.

La messe fut trop longue, et le curé ne parlait pas de la défunte. Il ne prêchait que pour sa paroisse, il triomphait lourdement. Pour une rare fois, il nous tenait en respect, mon père, mes trois sœurs, et moi, au premier rang, et puis tous les autres derrière : il en profitait.

Aujourd'hui, les curés ne disent plus la messe depuis l'autel : c'est trop loin du chœur. Ils installent une grande table rectangulaire juste à fleur de l'abside, et ils ne retournent à l'autel que pour quelques manipulations de calices et burettes. C'est précisément ce qu'a fait notre curé après la communion : il est parti vers l'autel, tout au fond, et il a disparu derrière. Une minute a passé sans qu'on le voie revenir. Chaque seconde semblait une éternité dans ce silence de mort. Dieu sait ce qu'il bricolait derrière son tabernacle.

C'est là que l'idée m'est venue : profitant de notre douleur et abusant de notre confiance, le curé s'était faufilé par une petite porte dérobée, il avait repris précipitamment sa 4L, et il traçait déjà, hilare, sur les étroites routes du Périgord, tout réjoui d'avoir planté 150 personnes sans défense dans l'église muette ; le temps que nous réalisions, il serait loin.




Cette pensée m'apparut si cocasse que j'eus envie de la dire aux autres. Je me tournai discrètement vers le cercueil, qui était là juste à portée de ma main droite, dans l'allée centrale, et en mon for intérieur, moi le rationaliste militant, pour la première fois de ma vie je parlai à un mort : je demandai simplement à ma mère la permission de dire une connerie à son enterrement.

De l'intérieur, elle a eu cette petite mimique bienveillante, qui voulait dire : « Je m'en serais doutée… », et puis elle a ajouté : « Vas-y, puisque tu en meurs d'envie. »

Alors, dans le silence toujours aussi pesant de l'absence du curé qui s'éternisait, je me suis penché vers ma sœur, et je lui ai dit à l'oreille : « Il s'est barré ! »

Le fou rire est parti instantanément : le mien, le sien, et celui des deux autres sœurs à qui le mot avait été passé. Un vrai fou rire, qui faisait tressauter nos épaules, et auquel tous les rangs derrière nous, qui le prenaient naturellement pour une irrépressible crise de sanglots, assistaient avec une compassion d'autant plus recueillie.

Alors, depuis son cercueil, ma mère m'a dit : « Tu es vraiment un bon fils : tu as encore fait rigoler tes sœurs. »

Elle a dit ça, et après elle est morte pour de bon.

Désormais, je rigole tout seul.

## Oie

Le Comité de défense des oies, très bien implanté dans le Gers, et particulièrement actif à Lectoure (d'où l'expression « monter dans Lectoure »), a récemment déposé un projet de loi (et de l'oie) visant à interdire l'expression « bête comme une oie ».

Contact : cdo@anatidés.com

## ONB

L'ONB, Observatoire national de la bêtise, dont le siège est à Montcuq (Lot), est une institution précieuse dont la mission est « d'évaluer et de mesurer la bêtise dans tous les domaines où celle-ci peut se manifester ».

Ainsi, l'ONB a établi en 2013 un classement des fromages de France par ordre décroissant de bêtise.

En tête de liste se placent la boulette d'Avesnes, le chaource, le maroilles (anciennement « Mariolles »), le bethmale, et le crottin de Cocumont.

En bas du classement, du côté des fromages les moins bêtes, se distinguent le beaufort, la tête de moine, et le reblochon, fromage particulièrement malin puisqu'il est né d'une astuce imaginée par les paysans des Vallées de Thônes pour échapper à une sorte d'impôt appelé droit d'auciège. Ces éleveurs pratiquaient ainsi une traite (bloche) incomplète, puis, après le passage du collecteur d'impôt, terminaient la traite pour leur compte, en re-blochant, d'où le nom du

fromage fabriqué avec ce lait soustrait à l'imposition.

Sur le même principe, l'ONB a classé les légumes, en partant du navet, du chou (bête comme chou), de la bette, et la courge, pour distinguer en fin de liste les légumes intelligents, l'avocat, le salsifis (comme ça) et le rutabaga.

Autre classement bien utile : celui des instruments de musique, des plus sots (l'hélicon, la cloche, le banjo (anciennement « barjo »), l'archiluth, le clairon, le duduk, le belliqueux bombardon, le grotesque glockenspiel, le benêt galoubet, les agaçantes castagnettes, et la laborieuse cornemuse) aux plus avisés (l'olifant et sa fameuse mémoire, l'opportuniste kazoo, les pacifiques harmonium et hautbois d'amour, le très régulier métronome et le très constant diapason, l'érudit cornet à bouquin, la grosse caisse et sa sœur la guimbarde, le balafon [la caisse], le santour [minute], et l'ingénieux thérémine).

Il y a un domaine dans lequel malheureusement l'ONB, malgré des effectifs pléthoriques (plus de 2 500 personnes travaillent à plein temps au siège de Montcuq), n'a toujours pas trouvé le temps de publier un classement : il s'agit de l'ampélographie.

Le lecteur ou la lectrice qui dispose d'un peu de temps libre rendra un grand service à l'ONB, et donc à la France, si « iel » veut bien établir et proposer un classement, toujours par ordre décroissant de bêtise, des 236 cépages cultivés dans l'Hexagone.

Notons que l'ampélographie est un secteur où la parité n'est pas encore bien respectée, puisque sur les 235 cépages ci-dessous, 18 seulement sont féminins, soit 7,63 %. La diversité, en revanche, est assez bien saluée, puisque ces cépages donnent du raisin noir ou du raisin blanc dans des proportions comparables.

Je laisse au(x) volontaire(s) le soin de faire le tri entre le marselan, le colobel, le brachet, l'abondant, l'arrufiac, le gamaret, le furmint, le colombard, la molette (sans sa clé), le durif, le villard, l'ugni, le pinenc, le grenache, l'arvine, le servant, le bouquettraube, le listan, le palomino, le Saint-Côme, le danlas, le tourbat, le tempranillo, l'elbling, la marsanne, le rousselou, le bouillet, la négrette, l'oberlin, le pinot, le varousset, le sauvignon, l'auxerrois, le muscat, le raffiat de Moncade, le gamay, l'egiodola, le lival, le béclan, le négret de Banhars, la folle blanche, le ganson, le müller-thurgau, le jurançon, le cinsaut, le verdelho, le romorantin, le gouget, le noir fleurien, le piquepoul, le sémillon, l'abouriou, l'aléatico, le fuella nera, le

bourboulenc, le tressot, la roussette d'Ayze, le gewurztraminer, l'orbois, le pascal, le knipperlé, le codivarta, le ferradou, le mansois, le maréchal Foch, le velteliner, le chauché (comme le chont chi mal les cordonniers), le téoulier, le cabernet-sauvignon, l'aligoté, le garonnet, l'alicante Henri Bouschet, le petit brun, le ravat, le gringet, le macabeu, le mouyssaguès, le bachet, le lauzet, le crouchen, le doucillon, le nielluccio, le gamay de bouze, le muscardin, le gamay fréaux, le sacy, la verdesse, le calitor, le joubertin, le goldriesling, le mourvaison, le clarin, le mourvèdre, le picardan, le muscat d'Alexandrie, le bouteillan, le muscat ottonel, le roublot, l'Alphonse Lavallée, l'ekigaïna, le servanin, le Saint-Pierre doré, le chatus, le landal, le genovèse, le manseng, le plant de Brunel, l'ondenc, le colombaud, le sciaccarello, le riesling, la mondeuse, l'arrouya, le brun fourca, l'étraire de la Dui, le lledoner pelut, le gascon, le pagadebiti, l'alvarinho, le Saint-Macaire, le couderc, le baroque, le chasselas, le chenanson, le grolleau (très convoité !), le portugais bleu, l'aspiran, le duras, le ségalin, le petit courbu, le petit manseng, le petit meslier, le cabernet-franc, le petit verdot, le liliorila, le carcajolo, la muscadelle, le grassen, le semebat, le mayorquin, l'arbane, le béquignol, le persan, le rubilande, la mérille, le gros manseng, l'aubun, le baco, le rayon d'or, le len de l'el, le côt, le plant droit, le valérien (mais sa cote est en hausse), l'araignan, le florental, le mancin, le prunelard noir, le merlot, le select, le biancu gentile, le blanqueiron, le muscat de Hambourg, le claverie, le mauzac, le fer servadou, le ribol, l'aramon, la panse muscade, le tibouren, le chambourcin, le perdea, le mollard, le milgranet, le gamay de Chaudenay, le barbaroux, la syrah, le graisse blanc, le césar, le pineau d'Aunis, le caladoc, la mècle, le melon, le riminèse, l'arriloba, le camarèse, le feunate, le minustello, le tannat, le plantet, le bouchalès, le chenin, le précoce de Malingre, le poulsard, le vermentino, l'aranel, le muresconu, le savagnin, le camaralet, le braucol, le trousseau, la clairette, la parellada, le seyval, le Léon Millot, le chasan, le meslier Saint-François, le meunier, l'arinarnoa, le viognier, le carmenère, le cardinal rouge, le blanc dame, la jacquère, le terret, le portan, le seinoir, le monerac, le folignan, le carignan, le seyve-villard, le morrastel, le chardonnay, le rivairenc, le castets, le couston, le muscat cendré (très prisé du héron du même nom), le mornen, le valdiguié, l'altesse blanc, le courbu, le gramon, la roussanne, le montils, le sylvaner, et la counoise.

## Ormesson, Jean d’

Jean d’Ormesson, dit Jean d’O, écrivain, journaliste, philosophe, académicien élu en 1973 au fauteuil de Jules Romains, décédé en 2017 à l’âge de 92 ans, auteur d’une quarantaine de livres dont plusieurs best-sellers, éblouissant habitué des plateaux de télévision, où il alliait érudition, charme, et faconde, a écrit à propos de la bêtise : « Il est plus difficile de prouver à quelqu’un sa bêtise que sa misère. »

Me souvenant que ce bel aristocrate aux yeux bleus se révéla, à chacune de ses interventions, un intarissable puits de citations, distillées avec précision, pertinence, et élégance, je ne crois pas faire insulte à sa mémoire en écrivant qu’il était bien plus brillant en citant les autres qu’en se citant lui-même.

Personne n’est parfait.

*Voici maintenant trois excipit, au choix :*

Et finalement, comme le disait Victor Hugo : « Les morts sont les invisibles, mais ils ne sont pas les absents. »

Et finalement, comme le disait Hervé Bazin : « La mort sera seulement notre absence. »

Et finalement, Jean d’Ormesson aurait pu dire, après François Mauriac : « Mort, la seule de mes aventures que je ne commenterai pas. »

## Oubliés (faute de place)

C’est bête, je sais que c’est bête, mais ça m’est venu comme un besoin pressant, tandis que je rédigeais l’entrée « Mariotte » (voir ce nom). J’ai commencé d’énumérer quelques chefs de cuisine qui ont changé ma vie, et je m’en voulais de ne pouvoir les citer tous.

Le lecteur me pardonnera, je l’espère, de combler ici ce manque, même si la liste non exhaustive ci-dessous n’a aucun rapport avec la bêtise.

Il n’est du reste pas si difficile d’en établir un : il suffit d’aller lire ce DAB dans un grand restaurant !

Merci donc, et bravo, à Paul Bocuse, Jean Bardet, Anne-Sophie Pic, Jacques Cagna, Henri Faugeron, Joël Robuchon, Pierre Gagnaire, Michel Trama, Alain Passard (voir ce nom), Guy Savoy, Alain et Solange Gardillou, Éric Frechon, Marc Veyrat, Bernard Loiseau, Michel Bras, Alain Rayé, Georges Blanc, Michel Guérard, Jean-François Piège, Gérald Passedat, Olivier Roellinger, Yannick Alléno, Régis Marcon, Alain Senderens, Jany Gleize, Alain Dutournier, Michel Rostang, Ghislaine Arabian, Alexandre Couillon, Christian Constant, Jean-Michel Lorain, Eugénie Brazier, Bruno Oger, Cyril Lignac, Arnaud Donckele, Philippe Etchebest, Jean Delaveyne, Arnaud Lallement, Gaston Lenôtre, Hélène Darroze, Pierre Hermé, Thierry Marx, Guy Martin, Jacques Lameloise, Frédéric Anton, Roger Vergé, Marc Meneau, Olivier Bellin, Antoine Westermann, Christian Le Squer, Fernand Point, Paul Pairet.

On retrouvera la liste complète et détaillée dans mon DACH, *Dictionnaire amoureux des chefs* (parution 2042).

## Oulipo

L'Oulipo, acronyme d'Ouvroir de littérature potentielle, est un groupe de littérature inventive fondée en 1960 par une poignée d'hurluberlus de génie, dont les plus célèbres sont François Le Lionnais, Jacques Bens, et surtout Raymond Queneau. Ils seront vite rejoints par d'autres grands esprits, comme Italo Calvino ou Marcel Duchamp.

L'idée fondatrice de l'Oulipo est que, en matière de littérature et plus largement d'écriture, la contrainte est un puissant moteur de la création originale et de l'invention. Ainsi, les oulipiens aiment à se définir comme « des rats qui construisent eux-mêmes le labyrinthe dont ils se proposent de sortir ». Depuis 2019, c'est l'indispensable – et désormais prix Goncourt – Hervé Le Tellier qui préside l'Oulipo.

La contrainte la plus fameuse dans l'histoire de l'Oulipo est incontestablement le lipogramme, qui consiste à s'interdire l'usage d'une ou plusieurs lettres, et qui a donné naissance au stupéfiant roman de Georges Perec *La Disparition*, livre de 300 pages qui n'utilise

pas une seule fois la lettre « e » (voir : Ninja).

La contrainte qui nous intéresse ici, moins difficultueuse mais pas moins amusante, consiste à construire un récit en utilisant dans l'ordre une série de mots qui se suivent dans le dictionnaire. Nous allons donc voyager ensemble, en respectant cette contrainte, de la Belgique à la bêtise, puis de la bêtise au bijou. Cet exercice ludique porte le nom de « logorallye ».

Il se joue le plus couramment avec l'édition de l'année en cours du dictionnaire Larousse, mais j'ai préféré, pour éviter les mots un peu trop ésotériques et surtout les longues suites de mots de même racine, utiliser le Larousse de poche français-allemand de 1981, dans sa partie qui va du français à l'allemand, naturellement. Pourquoi de 1981 ? Parce que le seul que je possède date du deuxième trimestre 1981.

Dans cet ouvrage, il faut trente-six mots pour aller de la Belgique à la bêtise, et autant pour aller de la bêtise au bijou.

En route !

« En **Belgique**, je suis tombé par hasard sur un **bélinogramme** de **belle** qualité montrant ma **belle-fille** à Damas, discutant avec les **belligérants** sur le **belvédère** d'un couvent. Petit **bémol**, les moines **bénédictins** n'avaient manifestement pas donné leur **bénédiction**, craignant que d'éventuels **bénéfices** n'échappent aux **bénévoles** dont ils avaient **béni** l'intervention. Ce problème **bénin** n'avait visiblement pas compromis la cérémonie, qui voyait les chrétiens syriens **bénir**, dans un **bénitier** supporté par une **béquille** en bois, un **berceau** destiné à **bercer**, sur un air de **berceuse**, les enfants de l'homme au **béret** pêchant ou péchant sur la **berge** du Barada en compagnie d'un

**berger** originaire de **Berlin**. Garée à quelques mètres, la **berline** du **Berlinois** – non, je n'avais pas la **berlue** – arborait deux fanions en **berne**, de nature à **berner** les curieux au sujet de la basse **besogne** que l'Allemand éprouvait le **besoin bestial** d'accomplir, consistant à renverser des **bestiaux**, écraser des **bestioles** et affoler le **bétail** à chaque occasion. C'est **bête**, j'en conviens, mais on est bien démuni face à la **bêtise**… »

Une courte pause, et nous reprenons la route.

« On ne sait pas qui a eu la **bêtise** de couler du **béton** dans le champ de **betteraves**. Ça a fait **beugler** les vaches au point que leur lait a tourné en **beurre**, comme si elles entendaient condamner symboliquement la **bévue** par cet étrange **biais**. Relégués au rang de **bibelots**, les **biberons** désormais inutiles ont rejoint la **bible** dans la **bibliothèque**, déplacée à la force des **biceps** sous le tableau de la ***Biche** et son faon* qui trône dans la **bicoque**, au barycentre du hangar à **bicyclettes**, du **bidet** et du placard à **bidons**. Le moteur du moulin du **bief** ayant coulé une **bielle** bien proprement, son **bien-aimé** propriétaire en a fait don à une œuvre de **bienfaisance**, dont les responsables **bienheureux** et, au contraire du moteur, **bien-portants**, ont eu la **bienséance** de le remettre **bientôt** en état avec la **bienveillance** qu'on réserve aux cadeaux de **bienvenue**. Ils ont ensuite sifflé une bouteille de **bière** dont ils avaient par discrétion **biffé** la marque, mangé un bon **bifteck**, puis pris la **bifurcation** pour rejoindre un cortège **bigarré** de **bigots** couverts de **bijoux**. »

Notons que, dans un dictionnaire classique, ce ne sont pas trente-six mots qui séparent Belgique de bêtise, mais un peu plus de 500, parmi lesquels des mots relativement familiers comme **bélizien**, **belle-doche** (particulièrement familier !), **bellifontain** (quel beau gentilé !), **belote**, **béluga** (hors de prix), **beneluxien** (retour en Belgique), **bengali** (la langue du feu), **bénisseuse**, **benjamin** (familier et familial), **benji** (à pratiquer avec modération), **benjoin**, **benne** (à ordures ou à flèque), **benoît**, **bénouze** (frère de falzar), **benzodiazépine**, **béotien** (et fier de l'être), **béquet**, **berbère** (et fier de l'être), **bercail** (également familial), **bérézina** (terrible antonomase), **bergamasque**, **bergamote** (sans rapport, contrairement à la bergamasque, avec l'italienne Bergame), **bergeronnette**, **bergmanien** (ne dormez pas !), **bergsonien** (ne riez pas !), **béribéri**, **berlingot**, **berlue** (moins digeste que le merlu), **bermuda** (excitante

antonomase), **bernache** (c'est là l'oie), **bernacle**, à ne pas confondre avec la **bernicle**, l'helvétique **bérot**, **berrichon** et **berruyer** (gentils gentilés), **béryllium**, **berzingue** (passons rapidement !), **besace** (bredouille est encore loin), **bésicles**, **bestiaire**, **bêtabloquant**, ou **bétel** (à consommer avec modération), et d'autres mots un peu plus arides comme **bélingèle** (*alias* aubergine), **bélinographique**, **bellicosité**, **belluaire**, **bélonéphobie** (peur des aiguilles), **bembex**, **bénévolence** (variante de l'amabilité), **bénincase** (espèce de courge), **benjohnsonien**, **Bennettitales** (ordre de plantes disparues), **benthamien** (en souvenir de Jeremy Bentham), **benthogène** (vieux sédimentaire), **benzimidazol**, à ne pas confondre avec **benzoquinolizine**, **benzyle**, **béotarque**, **berdache** (rencontre du troisième sexe), **berdouille** (boue belge), **berginisation** (fameuse transformation par hydrogénation de substances organiques en combustible liquide), **berkélium**, **berlandier** (tenancier de tripot), **berlusconade**, **bernoullien**, **berquinade** (en souvenir d'Arnaud Berquin), **bersaglier** (peut-être de Bergame ?), **bertillonnage**, **bérullisme** (en souvenir de Pierre de Bérulle), **bésigue** (qui n'est pas la belote), **bétaïne**, **bêtatron** (accélérateur de particules) et **bétaxanthine**.

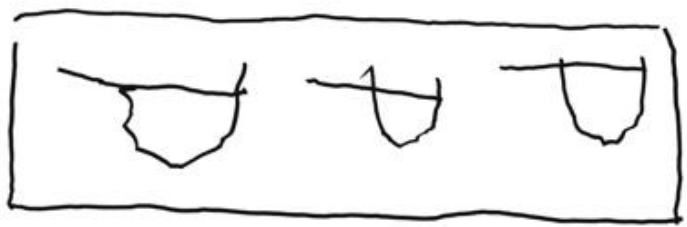
Et on vous fait grâce des 500 mots qui, dans un dictionnaire franco-français, séparent bêtise de bijou, et surtout on vous épargne les mots en langue germanique, des mots qui vous feront pourtant cruellement défaut lors de votre prochaine excursion en Allemagne, lorsque vous essaierez de nommer aux autochtones dans leur langue natale la jolie **bétoine**, l'assommant **beuglard**, le charbonneux **beurtiat**, la **beuverie** (dans ce cas particulier, le geste devrait suffire), le **beylisme** (même si Stendhal était français), la **bibine** (même remarque que pour la beuverie), le **bicarbonate** (la petite vache des Québécois), le **biculturalisme**, pourtant de circonstance, l'amère **bigarade**, l'amère **bignole**, le **bigorneau** de l'amer, et la **bijection**, plus couramment nommée application bijective.

## Oups

Voilà une interjection plutôt gracieuse – toutes les interjections ne

peuvent pas en dire autant –, et on s'en étonnera moins quand on saura qu'elle nous vient de nos distingués voisins anglais, qui l'écrivent « *Oops* ». Selon les dictionnaires ordinaires, cette interjection « marque la surprise chez quelqu'un lorsqu'il prend conscience qu'une mésaventure lui arrive », ou « est prononcée à la découverte d'un oubli, d'une erreur, par l'auteur de ce manquement ». C'est ce second sens qui lui vaut son entrée dans le DAB, pour cette exclamation d'une exquise lucidité : « Oups ! Je crois que j'ai fait une grosse bêtise ! »

C'est ce qu'on dit par exemple en raccrochant le robinet de la pompe, après avoir fait le plein d'essence dans un véhicule à moteur Diesel.



## Panneau

Connaissez-vous le jeu du Panneau ? Probablement pas, puisque c'est moi qui l'ai inventé en 1984, et je n'y ai joué depuis lors qu'avec mes amis et mes proches.

C'est un jeu extraordinaire, qui ne nécessite aucun matériel ni aucun investissement, et auquel tout le monde peut jouer, partout et en toutes saisons. Il tire son nom, vous l'aurez deviné, sagaces lecteurs, de l'expression « tomber dans le panneau », et il faut, pour pouvoir y jouer, en avoir préalablement expliqué la règle et le fonctionnement aux personnes avec lesquelles on a l'intention d'y jouer.

Il consiste à dire, à un interlocuteur unique ou à la cantonade, sur un ton sérieux et avec un air convaincu, une bêtise, une grosse bêtise, quelque chose de profondément stupide, sous forme d'affirmation ou de question.

Si l'une des personnes qui entendent cette bêtise vous « reprend », rectifie votre erreur, cela signifie qu'elle vous suppose assez bête pour avoir dit cette bêtise involontairement, et vous pouvez alors annoncer « Panneau » et marquer un point.

Bien souvent, la personne qui vous a corrigé réalise la seconde d'après qu'elle est tombée dans le piège, mais c'est trop tard : le Panneau est homologué.

Exemple 1 :

— Ce qu'on appelle la Cité des Papes, c'est bien Reims, non ?

— Mais non !!! C'est Avignon !!!!

— Panneau !

Exemple 2 :

— Le gigot de sept heures, c'est combien de temps de cuisson, à peu près ?

— Eh ben ! Sept heures, évidemment !!

— Panneau !

Le perdant, c'est-à-dire celui ou celle qui vous aura imprudemment soupçonné d'être bête de chez bête (voir : Suivisme [langagier]), aura souvent tendance à contester le Panneau. Il prétendra pour sa défense que vous avez dit involontairement la bêtise, que c'est sa réponse qui vous a remis *in extremis* dans le droit chemin, et que c'est par opportunisme que vous vous en êtes alors tiré en annonçant « Panneau ». Dans ce cas, si plusieurs joueurs ont été témoins de l'échange, c'est eux qui serviront d'arbitre. Si vous n'êtes que deux, on comptera, avec succès généralement, sur la bonne foi des protagonistes.

Le jeu du Panneau est un jeu convivial et intelligent. « L'essayer, c'est l'adopter », comme disent les Anglais.

« Mais non, c'est du français !

— Panneau ! »

# Papa

J'ai toujours trouvé un peu bébêtes les hommes qui « font de l'art », ou pensent en faire, en prenant pour sujet la naissance de leurs enfants. Une naissance, une simple naissance d'un enfant, c'est un événement d'une banalité consternante au regard de la collectivité des hommes.

Mais personne n'est parfait : je crois avoir été moi aussi bébête (ce n'est pas de la mauvaise bêtise, mais c'est un peu de la bêtise quand même) à la naissance de ma grande fille (et de son jumeau) le 25 septembre 1992, lorsque j'ai écrit ces mots.

« Ma petite Agathe m'attendait…

Pendant huit ans, j'ai marché dans le désert et dans l'obscurité. Il arrivait parfois qu'une petite lueur apparût, et m'invitât à marcher dans sa direction. Mais, régulièrement, elle faiblissait tandis que je m'en approchais, avant de disparaître comme un mirage. Une fois, même – c'était un peu plus tard –, j'aperçus une lumière bien plus vive que les précédentes, et j'y courus plein d'espoir. Mais chaque pas qui me rapprochait d'elle la voyait pâlir, elle se mit à clignoter piteusement, et, quand je fus enfin sur le point de la toucher, s'éteignit d'un coup.

Et puis les événements commencèrent lentement de se précipiter. Peu à peu, le sentiment me gagnait que j'approchais du but. Mais les derniers pas furent les plus longs. Il y eut ce mardi, dans le petit bureau du sous-sol. Et puis le trajet de retour depuis Monnaie, fait d'un mélange d'espoir et d'appréhension, et cette autoroute qui n'en finissait pas.

Dix siècles plus tard, j'arrivai au pont de Suresnes. J'avais fait 100 000 kilomètres, et il ne m'en restait plus qu'un. Mon entrée dans l'hôpital, hébété. Plus que 50 mètres. Passage à la chambre 265. Personne. On me dit que tu es en bas et qu'ils sont nés. Deux étages, titubant. L'antichambre de la salle des naissances. Incapable d'articuler un mot.

Plus que 10 mètres, et huit ans de désert derrière moi. Je passe une blouse, halluciné. Tangue le long d'un long couloir. Le seuil d'une vaste pièce très claire. On m'indique, au fond, sous le rayon de soleil, une grande cloche à fromage : ils sont là. Plus que 3 mètres… 2… 1… j'y suis.

Et là, huit ans plus tard, au bout de la route, au bout de cette longue route, tout au bout de cette route interminable et aride, à côté de son frère endormi… elle était là, tournée vers la porte, ses petits yeux grands ouverts, ses petits bras tendus… comment savait-elle ?… et elle m'attendait : ma petite Agathe, enfin… »

## Papillons

Les papillons sont stupides. Ils ne comprennent pas qu'il est vain d'essayer de traverser le verre d'une vitre. Ils renouvellent les tentatives infructueuses et insistent jusqu'à épuisement.

Les papillons sont bêtes, mais c'est normal, puisque ce sont des bêtes.

Ils sont bêtes, et ont bien l'intention de le rester. En effet, jamais à ma connaissance un papillon ne s'est présenté pour effectuer un stage d'apprentissage chez un souffleur de verre.

*Voir* : Alouette ; Âne ; Autruche ; Caméléon ; Caneton ; Carassin ; Chat ; Chien ; Crocodile ; Dromadaire ; Écureuil ; Éléphants (et lièvre) ; Émeu ; Faucon ; Kangourou ; Lièvre ; Pluvier ; Poissons ; Poules ; Renard ; Rhinocéros ; Taureau ; Tortue ; Vaches ; Zèbres.

## Parcs

Discours du président du groupe de réflexion sur les parcs d'attractions, Barbezieux, juin 1999.

« Mesdames, Messieurs,

J'ai le plaisir de vous livrer en avant-première les conclusions du rapport que notre groupe de réflexion a rédigé sur le problème des parcs d'attractions.

Le principe des parcs thématiques, de type "X-land", est le type même de la bonne idée sous-exploitée, probablement parce que les promoteurs potentiels, qui sont des gens très purs et très réservés de nature, craignent de tirer exagérément sur la ficelle. Ainsi, ils s'en sont tenus à une petite série modeste, limitée à quelques Disneyland, Schtroumpfland, Aqualand, Jardiland, ou Astérixland. La logique de progrès – celle-là même que combattent quelques vieux nostalgiques et qui nous vaut pourtant de magnifiques découvertes comme l'électricité, le bazooka, l'automobile et le système international Telfax VS2 de transfert de données direct entre banques, pour ne citer que celles-là – impose évidemment d'aller beaucoup plus loin. Ainsi, mon groupe de réflexion et moi-même proposons la création rapide de Spirouland, parc d'attractions entièrement consacré à Spirou, de Luckylukeland, parc d'attractions consacré en totalité à Lucky Luke, puis de Tintinland, paradis des amoureux de Tintin, de Milouland, paradis des amoureux de Milou, de Haddockland, paradis des amoureux du célèbre capitaine, de Tournesolland, avec un manège très original appelé "Le pendule du professeur", qui ferait de Tournesolland le paradis des amoureux du professeur Tournesol, et, dans un registre voisin, de Pipounetteland, paradis des amoureux tout court.

On aurait tort de s'arrêter en si bon chemin, et il nous semble difficile d'éviter Jambonland, un parc d'attractions entièrement consacré au jambon, avec notamment le saut de jambons, le manège à jambons, le combat de jambons, le tir aux jambons, le chamboule-jambons, le grand jambon hanté, et le stand des sandwichs variés, pour ne citer que les plus excitants.

Les végétariens, dont tout porte à penser qu'ils fréquenteront assez peu Jambonland, Boudinland, Pâtédetêteland, et Moussedefoiedecanardland, trouveront en

revanche leur bonheur à Poireauland, à Navetland, ou encore à Fenouilland, parc intégralement dévolu au fameux bulbe qui lui aura donné son nom, et, *last but not least*, à Choubraiséland, un parc à installer de préférence dans un pays chaud.

Enfin, les plus éclectiques ne manqueront pas de passer quelques belles journées bien excitantes à Potaufeuland, un parc mixte qui alliera assez harmonieusement les manèges à viandes et les manèges à légumes.

Notre groupe de réflexion a ainsi conçu 567 projets de parcs thématiques, qu'il est naturellement impossible de citer tous, mais parmi lesquels on remarquera plus particulièrement :

— Horloland, paradis des collectionneurs d'horloges comtoises.

— Maçonland, avec son très inventif Jeu de la Brouette.

— Pédéland, où l'attraction susmentionnée pourrait resservir le cas échéant.

— Fauteuilland, vaste hall d'exposition où l'on pourrait dans un premier temps vendre des fauteuils, puis, dans un second temps, inventer les attractions susceptibles d'aller avec.

— Riendutoutland, 70 hectares de parc désert, totalement dépourvu d'attraction. Tarif spécial pour les chômeurs.

— Lambertinland, parc thématique un peu grave entièrement consacré à notre ami Serge Lambertin, ancien président du groupe de réflexion, tragiquement disparu en 1985 dans un accident stupide sur le chantier de Pétardland.

— Cancerland, ouvert à tous, projet ludique, alliant les attractions de plain-pied et les attractions en sous-sol.

— DépartementdesLandesland, parc boisé destiné à faire découvrir, par le jeu, les richesses touristiques et culturelles du département des Landes.

— Spirouland 2, destiné à désengorger Spirouland.

— FromagedeHollandeland, à cause de la consonance très attractive du nom, mais dont le contenu reste à inventer, ce qui constitue un défi très excitant, notamment dans la perspective de recherche de sponsors dans les pays africains.

Le fleuron de cette collection, ainsi que notre groupe en a eu la révélation une nuit très arrosée de décembre, serait naturellement Landland, parc thématique généraliste

regroupant 567 attractions, rappelant chacune un des parcs d'attractions précédemment créés.

En ce qui concerne ce dernier projet, notre groupe préconise une ouverture en nocturne les premiers mercredis de chaque mois et un tarif préférentiel hors saison pour les enseignants du second cycle.

Je vous remercie de votre attention. »

## *Pas si bête*

Dans le film *Pas si bête*, sorti en 1946, prolongement du film muet du même titre sorti en 1928, le réalisateur André Berthomieu a offert à Bourvil, avec le personnage de Léon Ménard, son premier rôle principal dans un film, aux côtés de Suzy Carrier, dans le rôle de Nicole, la cousine de Léon.

La morale du film, en accéléré : les paysans normands ne sont pas si bêtes que l'on croit.

## Passard, Alain

Alain Passard est un chef étoilé. Son restaurant parisien est un paradis. Et pourtant, même au paradis, il arrive que se commettent des bêtises.

Il y a bien longtemps déjà, un couple ami avait invité « mon » couple à dîner à l'Arpège. Ce dîner fut un enchantement, et néanmoins assombri par un petit détail : il sembla aux trois autres qu'Olivier, la puissance invitante, n'avait pas mangé de très bon appétit, comme s'il n'était « pas dans son assiette ». Au moment du café, nous nous enquîmes de sa forme, et il nous répondit que tout allait bien. Ce n'est qu'une fois dans la rue qu'il nous dévoila le pot aux roses : il avait trouvé dans son « consommé de queue de bœuf au gingembre et potimarron » (ma mémoire défaillant, je réinvente un intitulé)… une rognure d'ongle. Et s'était bien gardé de nous le dire, pour ne pas nous couper l'appétit.

Distribution des médailles :

Pour Olivier, médaille de la Grande Classe.

Pour le commis de cuisine Lambda, médaille de la bêtise impardonnable.

Et pour Alain Passard ? demandent les lecteurs. Il est trop tôt pour se prononcer, puisqu'il apprend la mauvaise nouvelle en même temps que vous !

## Paternité

La paternité tardive est-elle « une bêtise », comme on l'entend dire fréquemment ?

La question se pose davantage pour la paternité que pour la maternité, puisqu'en ce qui concerne cette dernière, la nature a déjà posé des limites. Sauf à recourir à des manipulations complexes, une femme ne peut plus guère enfanter au-delà de 45 ans, et ne le peut plus du tout après sa ménopause, qui intervient en moyenne à l'âge de 51 ans (statistiques 2020) et au plus tard à l'âge de 56 ans. L'homme, en revanche, conserve jusqu'à sa mort la capacité de se reproduire, certes avec une probabilité fortement décroissante dès l'âge de 50 ans et même avant, mais, « sur le papier », la nature n'a pas fixé de deadline – ce qui n'étonnera personne puisque la nature ne parle pas anglais.

Dès lors, une paternité à 70 ans constitue-t-elle « une bêtise » ? Ou bien la bêtise est-elle déjà consommée dès 60 ans, âge au-delà duquel les services français de PMA (procréation médicalement assistée) refusent toute assistance au demandeur ?

La question semble de nature éthique, et pourtant la réponse relève en réalité tout simplement de la « problématique de seuil », que l'on rencontre dans mille et un domaines.

Quel est par exemple, selon vous, l'écart d'âge maximum tolérable dans un couple hétérosexuel ? Quinze ans ? Admettons. Mais puisque vous me concédez quinze ans, et que vous n'êtes pas psychorigide, vous donnerez bien votre bénédiction à mon voisin, qui a seize ans de plus que sa femme ?! Et lorsque vous l'aurez donnée à mon voisin pour seize ans, j'imagine que vous n'oserez pas chipoter pour une douzaine de petits mois, et que vous concéderez volontiers au voisin

de mon voisin un écart de dix-sept ans ?! Et voici comment, par paliers successifs, je vous amènerai logiquement à dire qu'aucune règle ne s'impose en la matière.

Il en va de même pour la paternité. Imaginez d'ailleurs le cas de votre frère, qui s'est mis en tête de faire un enfant à l'âge de 56 ans. Vous avez considéré que c'était encore raisonnable, qu'il ne « faisait pas là une bêtise ». Oui mais… ses premières tentatives s'étant soldées par des échecs, le voilà qui persévère un an plus tard. Oserez-vous lui dire qu'il est passé d'un « projet raisonnable » à une « énorme bêtise » ? Et si votre frère ne parvient à ses fins que trois ans plus tard, condamnerez-vous sans appel la bêtise et la folie de cette paternité trop tardive ? La réponse est dans la question, et toutes les tentatives de fixer des seuils achoppent sur la même logique.

Après Pascal (« Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà »), admettons humblement que l'adage revisité sous la forme « Raisonnable en deçà des Pyrénées, bêtise au-delà » devrait, par sa force ironique, dicter notre position morale en matière de paternité… et pas que.

## Paturel, Sabine

Sabine Paturel, chanteuse et actrice née en 1965 à Toulon, a connu en 1985 un immense succès avec la chanson « Les bêtises », composée par Sylvain Lebel et Dominique Pankratoff.

La chanson commence ainsi :

> J'ai tout mangé le chocolat
> J'ai tout fumé les Craven A
> Et comme t'étais toujours pas là
> J'ai tout vidé le rhum-Coca
>
> J'ai tout démonté tes tableaux
> J'ai tout découpé tes rideaux
> Tout déchiré tes belles photos
> Que tu cachais dans ton bureau

Fallait pas m'quitter, tu vois
Il est beau, le résultat
Je fais rien que des bêtises,
Des bêtises, quand t'es pas là

La suite est tout aussi savoureuse.

## Pécuchet

*Voir* : Bouvard.

## Petit pois

Le PPPPPPP, Pool professionnel patriotique pour la promotion du petit pois, a déposé un recours devant le Conseil des Tas (il s'agit naturellement des Tas de cosses qui se forment pendant l'écossage) afin que soit bannie l'expression qui stigmatise la bêtise d'un individu en disant : « Il a un petit pois dans la tête. »

Dans son argumentaire, le PPPPPPP indique notamment que : « Il est blessant d'entendre cette expression méprisante à l'endroit du petit pois dans la bouche de Français qui sont par ailleurs bien contents de nous trouver lorsqu'il s'agit d'accompagner le fameux "pigeon aux petits pois à la française". »

## Peupliers

Ma grand-tante possédait, à titre de biens paraphernaux, 27 hectares de terres dans l'Aveyron, qu'elle décida abruptement de boiser, à l'intention de ses arrière-petits-neveux. L'essence idoine, lui susurra-t-on dans le district, était le hêtre. Elle résolut d'en acquérir cent, et passa commande à un éminent pépiniériste ruthénois. Au moment où les jeunes pousses lui furent livrées, mon aïeule, toujours méticuleuse et tatillonne, recompta les plants et n'en trouva que quatre-vingt-dix-neuf. Elle entra en un fracassant courroux, retourna toute la marchandise à l'expéditeur étourdi, et recourut aux services d'un autre sylviculteur, qui préconisa une afforestation plus rémunératrice : le peuplier. Et la douairière appliqua consciencieusement la recommandation.

Moralité, que n'aurait pas reniée Lamartine : « Un seul hêtre vous manque, et tout est des peupliers. »

## Picorage, picoragement, picoration

Daniel Cohn-Bendit ?

Alain Geismar ?

Jacques Sauvageot ?

Mystère !! On ne saura probablement jamais qui se cache derrière le pseudonyme de Michel-Hervé Pralinette, auteur en mai 1968 d'un recueil zoologique intitulé *Animal, notre ami*, publié clandestinement bien entendu, et comportant 351 entrées d'inégale qualité. Autant en effet les sections « Le tapir, notre ami », « Le fox-terrier, notre ami », ou « Le casoar, notre ami » sont riches d'enseignements, autant on reste sur sa faim en lisant « Le serval, notre ami », « Le plongeon imbrin, notre ami », ou « L'huîtrier-pie, notre ami ».

Quoi qu'il en soit, la contribution la plus précieuse de cet ouvrage révolutionnaire est incontestablement celle qui concerne « Le pigeon, notre ami », reproduite ci-dessous, et qui mérite amplement sa place dans ce DAB (voir : Petits pois).

« Le pigeon, notre ami, est un animal bien sympathique. Tous ceux qui ont des déboires, à un moment ou à un autre de leur vie, chômage

de longue durée, jambe cassée, feu de cheminée, défaite cuisante au tennis, etc., savent qu'en de telles circonstances le pigeon est d'un grand secours. Il suffit en effet de s'asseoir sur le rebord d'un trottoir et de regarder fixement un pigeon en train de picorer du pain. Au bout de quelques heures, le plus grand des malheurs passera pour une partie de plaisir au regard de l'ennui mortel qui se dégage du spectacle d'un pigeon picorant du pain.

Le pigeon, notre ami, n'a que deux prénoms possibles. Soit il s'appelle Jean-Jean, soit il s'appelle Popo-les-roulettes. Il n'a pas d'autre choix. On comprend dans ces conditions que 97 % des pigeons optent pour la première solution et choisissent de se prénommer Jean-Jean.

Jean-Jean n'est certes pas un prénom formidable, il ne casse pas trois pattes à un canard, comme nous le disons dans notre jargon d'ornithologues, mais c'est tout de même un prénom portable, alors que s'appeler Popo-les-roulettes, c'est la garantie de passer pour un cave dans toutes les cérémonies de picorage de pain.

Du reste, des enquêtes très sérieuses montrent que les 3 % de pigeons qui décident de s'appeler Popo-les-roulettes le font par inadvertance (1 %), par provocation (1,5 %) ou par ignorance (0,5 %) et sont donc respectivement très distraits, très caractériels, ou très bêtes. C'est pourquoi, lorsque vous voulez appeler un pigeon dans la rue, il n'y a aucun inconvénient à crier "Jean-Jean, Jean-Jean !!", car les 3 % de pigeons qui ne répondront pas à l'appel ne sont de toute façon pas d'une fréquentation agréable. Si vous n'êtes pas convaincus, descendez donc dans la rue au Quartier latin et criez à pleins poumons "Popo-les-roulettes !!". Vous verrez que les gens vous regarderont d'un drôle d'air, marquant ainsi leur désapprobation de vous savoir ami avec des pigeons antipathiques.

Le pigeon, notre ami, se nourrit de pain, qu'il picore. C'est ce qui le différencie du zèbre, notre ami, qui lui se nourrit d'herbe qu'il broute, du pélican, notre ami, qui lui se nourrit du poisson qu'il pêche, et du gastronome, notre ami, qui lui se nourrit de pigeon aux petits pois.

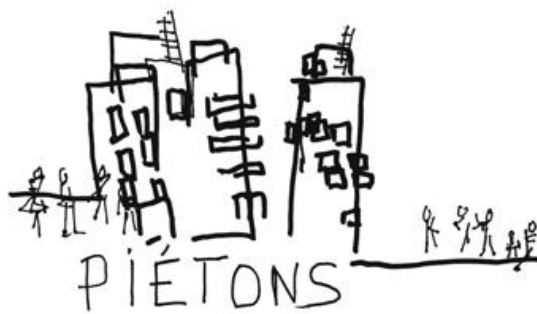
Dans ce dernier cas, le gastronome ne dit pas : "J'ai dévoré notre ami Jean-Jean", il dit : "J'ai bouffé du pigeon."

Cette attitude est très hypocrite. »

## Piétons

C’est un problème dont on n’ose guère parler, tant il est bête et futile. Et cependant, selon mes sondages personnels, nous sommes 82 % à penser que, lorsque nous marchons en ville, le marcheur ou la marcheuse qui arrive en face de nous sur la même ligne et avec qui nous risquons d’entrer en collision, que ce marcheur ou cette marcheuse ne s’écarte jamais de la ligne droite et que c’est toujours nous qui, pour éviter le choc, sommes contraints de modifier notre trajectoire.

C’est évidemment une bêtise. Si nous sommes 82 % à nous « sacrifier », il ne reste que 18 % de piétons susceptibles d’incivilité à notre encontre. Ça ne colle pas.




Il découle de ces chiffres que le sentiment « d’être toujours celui ou celle qui s’écarte » ressortit pour beaucoup d’entre nous à une forme légère de paranoïa, étant entendu que la paranoïa, en dehors des cas sérieux et médicalement avérés, est un des nombreux avatars de la bêtise.

## Plagiat antichronologique

La chanteuse Chantal Goya n’est pas l’épouse du peintre espagnol Goya, qui du reste s’appelait « de Goya », Francisco de son prénom, et qui est mort à Bordeaux en 1828, tandis que Chantal Goya, de son vrai nom Chantal de Guerre (aptonyme avec quatre ans d’avance), est née

en 1942 à Saïgon, capitale de l'Indochine française. « Les dates ne collent pas », comme on dit dans les enquêtes de filiation.

Chantal Goya est l'épouse de Jean-Jacques Debout (aptonyme pour cet auteur dynamique et formidablement sympathique), qui a écrit pour elle la célèbre chanson « Bécassine, c'est ma cousine ».

Or, Bécassine, héroïne de BD créée par la scénariste Jacqueline Rivière et le dessinateur Émile-Joseph-Porphyre Pinchon, et apparue pour la première fois dans le premier numéro de l'hebdomadaire *La Semaine de Suzette* en 1905, a pour principal trait de caractère la bêtise, d'où son nom, par allusion aux deux oiseaux particulièrement stupides que sont la bécasse et la bécassine.

Chantal Goya, en chantant « Bécassine, c'est ma cousine », a donc célébré « sa cousine bête ». En cela, elle a été victime, au même titre que Rivière, Pinchon, et Debout, d'un plagiat antichronologique perpétré par Honoré de Balzac qui publie en 1846, dans la collection « Scènes de la vie parisienne » de son grand œuvre *La Comédie humaine*, *La Cousine Bette*.

Pour dissimuler son forfait, Balzac a eu la malice d'ajouter au mot « bête » une majuscule et un « t », et d'en supprimer l'accent circonflexe, afin d'induire de surcroît une confusion avec la bette, ou blette, plante herbacée bisannuelle de la famille des Amaranthacées.

Curieusement, personne n'a jamais osé reprocher à Balzac ce plagiat dont il n'est pas exagéré de dire qu'il est « un peu fort de café ».

## Plaisanterie (« à la con »)

Les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures, et les plaisanteries les plus bêtes sont souvent le fait d'émissions de télévision spécialisées en plaisanteries, comme en témoigne le récit poignant que voici :

« Cinéphile ou pas, qui d'entre nous ne se souvient avec émotion et chagrin du formidable acteur qu'était Alexandre Carmaux, et quel sang ne se glace encore, vingt ans plus tard, à l'évocation de sa fin tragique et mystérieuse ?

À Noël 2018, le voile qui couvrait depuis tant d'années cette

sombre énigme s'est subitement déchiré, enfin. Voici comment, et voici pourquoi.

L'histoire commence le 13 février 1998. Ce matin-là, Alexandre Carmaux quitte le cœur léger son "chalet", une petite maison toute simple en bois, de conception polonaise, très isolée en lisière de la forêt de Dreux, qu'il a acquise quelques années plus tôt et où il aime se tenir à l'abri des paparazzi et autres indiscrets. Il se rend en voiture à la capitale, pour y faire, sur une grande chaîne de télévision, la promotion des *Disparus*, un film d'espionnage qui vient de sortir en salle et dont il a tenu le rôle principal avec une maestria sidérante, célébrée par la critique unanime.

Le ciel est bleu, la route est libre, le 4 × 4 avale la N12 : à 10 h 15, Alexandre est dans les studios de télévision. À 10 h 30, il est coiffé maquillé pomponné tout beau tout chic. Douze minutes d'antenne, pas plus pas moins. Acmé de l'interview :

— La disparition, Alexandre Carmaux, est-ce que c'est quelque chose qui vous inquiète ? qui vous touche ?

— La disparition ?… oui… non… je ne sais pas… je ne pense pas à ça, vous savez… ce qui est sûr, c'est qu'un jour je vais disparaître, comme vous, comme tout le monde, mais espérons que ce sera le plus tard possible, et en attendant, j'espère encore faire quelques beaux films !

— C'est tout le mal qu'on vous souhaite… Merci, Alexandre.

À 11 heures tapantes, après avoir expédié trois autographes et huit photos en bas de l'immeuble de la TV, Alexandre prend la route du retour, galvanisé par la perspective du lapin en gibelotte qu'il a soigneusement mitonné la veille au soir et qui n'attend plus que lui au coin du fourneau.

À midi, le voilà qui quitte la D23 pour s'engager sur la gauche dans le petit chemin de terre qui le ramène au chalet. 50 mètres plus loin, l'acteur pile brusquement, et secoue la tête, incrédule et perplexe : c'est la première fois en dix ans qu'il se trompe de chemin ! A-t-il pris un croisement trop tard ou un croisement trop tôt ? Une rapide marche arrière lui apportera la réponse.

Mais non ! De retour à l'intersection, aucun doute n'est permis : c'est le bon chemin, discrètement indiqué par un vieil écriteau en bois tout vermoulu, réservé aux amis et portant l'inscription "A.C.".

Marche avant, fébrile.

Et même constat renversant à 50 mètres : pas de chalet. Une espèce de pépinière, plutôt, 1 demi-hectare de terrain planté de jeunes sapins. Le site ressemble à s'y méprendre, mais le doute n'est pas permis puisque le chalet n'est pas là : il s'est trompé de chemin.

Nouvelle marche arrière, à fond de train ; à l'intersection, l'écriteau est bien là : il y aurait donc deux écriteaux semblables, l'un chez lui, et l'autre chez un pépiniériste ?? portant les mêmes initiales ?? Alexandre retourne sur la D23, roule à tombeau ouvert 5 kilomètres en amont, puis 5 kilomètres en aval… Pas de miracle, aucune confusion possible : la seule intersection valable, et qu'il reconnaîtrait entre mille, c'est bien celle qu'il a empruntée en premier lieu et qui mène chez lui. Il y retourne, et retombe sur ces maudits sapins nains.

La panique le gagne : les faits sont contre lui, et la seule explication qui lui vienne, c'est qu'il est subitement devenu fou.

Il se précipite au village voisin et se dirige, hagard, vers le bistrot où il lui arrive, les jours de flemme, d'aller se régaler d'un lapin à la moutarde.

Les tenanciers du bar-tabac La Hulotte se souviennent encore que leur célèbre voisin, d'habitude si aimable et si posé, avait fait ce jour-là irruption dans le bar dans un état d'agitation extrême, tenant des propos incohérents, hurlant d'une voix blanche qu'on lui avait "volé sa baraque", réclamant alternativement le secours des gendarmes ou des médecins, pour finir par se ruer hors de l'établissement en direction de la mairie, de l'autre côté de la route.

N'a-t-il pas vu l'autocar surgir du virage, ou s'est-il au contraire volontairement jeté sous ses roues ? L'enquête ne permettra pas de le déterminer, et le dossier sera classé sans suite sitôt les obsèques célébrées au Père-Lachaise au milieu des sanglots des fans abasourdis et de tout le métier sidéré.

Il aura donc fallu vingt ans pour qu'un coin du voile soit enfin levé sur le mystère de cette mort injuste. La veille de Noël 2018, un homme de 81 ans se présente à la rédaction drouaise de *L'Écho républicain*. Il a des révélations à faire et, sentant, à ses dires, sa fin prochaine, souhaite soulager sa conscience d'un lourd secret.

Et voici la teneur de son stupéfiant récit. À l'époque du drame, Jérôme P. travaille comme stagiaire à la régie de l'émission de télévision "Surprise sur prise" du Québécois Marcel Béliveau.

Alexandre Carmaux est, pour le staff qui conçoit l'émission et imagine ses fameux canulars, une cible de choix.

En 1998, saisissant l'occasion de la sortie du film *Disparus*, l'équipe choisit de monter un canular sur le thème… de la disparition. Après de patients repérages, le 13 février, mettant à profit l'absence programmée du comédien pour cause de « service après-vente », le dispositif est en embuscade. Sitôt la voiture d'Alexandre disparue à l'horizon, une horde de plus de soixante costauds se met au travail. On commence par vider la maison de son contenu, puis, à l'aide d'une armada de grues et autres engins de chantier, on soulève littéralement la maison pour aller la déposer une centaine de mètres plus loin dans une clairière. À l'emplacement laissé vacant, on fait travailler quelques engins de labourage, et on plante à la hâte douze rangées d'arbustes incongrus. Après quoi on remet en place, à l'identique, le contenu de la maison dans sa clairière, et on se tient prêt, caméras à l'épaule, à filmer le retour de la victime et à rire de sa plus que probable… surprise !

Mais voilà qu'à 11 h 30 tombe, sur le téléphone de Béliveau, une bien mauvaise nouvelle en provenance de la chaîne qui finance l'émission. Celle-ci ne sera pas reconduite la saison suivante, et on se contentera de diffuser jusqu'au mois de juillet les épisodes déjà tournés. Privé de toute perspective de diffusion, le canular de la disparition n'a plus de raison d'être, et l'équipe au grand complet plie les gaules et met le cap sur Paris… oubliant, détail dérisoire, d'informer l'intéressé de ce qui l'attend à son retour.

Un peu plus tard, apprenant la nouvelle du vraisemblable suicide de l'acteur, les professionnels canadiens du gag se garderont bien d'avouer leur écrasante responsabilité dans l'affaire. Rarement canular aura ainsi si mal tourné !

De son côté, soucieux de sa tranquillité, le journal auquel s'est confié Jérôme P. a finalement choisi de ne pas publier ses révélations. Par acquit de conscience, on a cependant constitué un petit dossier photographique confidentiel, que j'ai eu la chance de pouvoir consulter. On y voit, posée de guingois au milieu d'une clairière, une maison en voie de délabrement, reconquise par la végétation environnante, un pitoyable chalet orphelin inventé pour le plaisir pervers d'une brochette de plaisantins inconséquents. »

# Pluie

Est-on plus mouillé en courant sous la pluie ou en marchant sous la pluie ?

La question est moins bête qu'elle n'en a l'air.

On peut la poser de la façon suivante : imaginons qu'un archer, costaud et résistant, aille s'immerger avec son matériel à une distance de 50 mètres de la plage de La Baule ; et qu'ainsi posté, il tire à 2 mètres de profondeur une flèche en direction de New York.

On suppose que la flèche gardera une vitesse constante et atteindra New York en ligne droite, sinon tout le raisonnement coule à pic.

On suppose également que la flèche attrape sur son passage tout ce que sa pointe transperce : poissons, baigneurs, chalutiers, sous-marins, plantes marines, naufragés en Zodiac, etc.

La question est : pour que la flèche parvienne à New York avec un maximum de charge, faut-il qu'elle aille plus vite ou moins vite ?

Si, pour simplifier, on ne considère que les poissons, et qu'on admet que ces poissons se déplacent selon un mouvement brownien, il est clair qu'une flèche rapide a plus de chances de les frapper au passage, mais en contrepartie elle reste moins longtemps sous l'eau et rencontre donc moins d'occasions de prises entre La Baule et New York.

À l'inverse, une flèche lente dispose de plus de temps pour faire son petit marché, mais comme elle est lente, il y a pas mal de poissons qui lui passent sous le nez sans être atteints. Et puis il faudra tenir compte des poissons qui touchent la flèche, mais pas à la pointe : ceux-là ne seront pas embrochés.

Ce qui fait que, finalement, le problème de la flèche sous-marine intercontinentale est plus complexe que celui de la pluie.

Dans le cas de la pluie, il semble bien que la solution la moins mouillante soit celle d'un déplacement rapide.

Pour s'en convaincre, examinons le cas d'un quidam qui doit parcourir 10 mètres sous une petite pluie ininterrompue, et considérons deux cas extrêmes :

a) le quidam parcourt les 10 mètres en deux secondes ; il sera mouillé, bien sûr, mais pas trempé.

b) le quidam parcourt les 10 mètres en cinq jours ; il est évident qu'en arrivant il n'aura plus un poil de sec.

Donc la vitesse paie.

Ça plaît ou ça ne plaît pas, mais c'est comme ça.

## Pluriels en -ous et -oux

*Les fous font des bijoux avec des bambous.*
*Les gorfous sont sur les genoux.*
*Les fitous vont bien sur les cabécous.*
*Les koudous mangent des choux, pas les gnous.*
*Les nandous mangent du houx, pas les caribous.*
*Les voyous andalous ont des poux.*
*Les époux ripoux veulent des tripoux au saindoux.*
*Les canaillous font des bisous aux hiboux.*
*Les gabelous sont relous.*

*Les Zoulous ont des cailloux et des scoubidous pour seuls joujoux.*
*Les kangourous roux sont mes chouchous.*
*Le bayou résonne des binious des bagadou.*
*Les mérous sont jaloux des sapajous.*
*Les Sioux et leurs manitous font des coucous aux nounous.*
*Les vendeurs de scoubidous sont des grigous.*

On dirait une énumération de bêtises, et pourtant…

Les gens raisonnables font des bijoux en or et en argent ; les fous font des bijoux avec des tiges de bambou.

Le gorfou, oiseau des mers du Sud, est très affecté par le réchauffement climatique, qui lui cause une fatigue chronique insurmontable.

Rien de mieux pour accompagner un bon cabécou du Quercy ou du Périgord qu'un verre de fitou légèrement rafraîchi.

Le grand koudou, imposant bovidé d'Afrique, mange volontiers du chou, alors que le gnou ne songe qu'à traverser le fleuve Mara pour se faire dévorer par les crocodiles en embuscade.

Les nandous, sortes d'autruches d'Amérique du Sud, mangent, quand il n'y a rien d'autre au menu, des feuilles de houx, alors que les caribous n'ont d'yeux que pour les lichens.

Les racailles de Séville ont des poux dans la tête, même si on ne les cherche pas.

Les couples corrompus raffolent des abats pleins de graisse.

Les amis de Darry Cowl sont affectivement très proches des chouettes.

Les douaniers sont chiants.

Certaines peuplades d'Afrique du Sud ne disposent pas de consoles de jeu modernes, et se contentent de gravier et de raphia tressé.

J'ai un faible pour les marsupiaux roux.

Il n'est pas rare, en Louisiane, de surprendre un bagad sonnant la cornemuse.

Les mérous, pourtant vifs, envient leur agilité aux singes d'Amérique.

Les Indiens et leurs chefs ne manquent jamais de faire un petit signe aux nurses qui passent dans le secteur.

Les vendeurs de scoubidous sont généralement des escrocs.

## Pluvier

Retourner à l'entrée « Crocodile », en n'oubliant pas que le pluvier est une bête.

*Voir* : Alouette ; Âne ; Autruche ; Caméléon ; Caneton ; Carassin ; Chat ; Chien ; Crocodile ; Dromadaire ; Écureuil ; Éléphants (et lièvre) ; Émeu ; Faucon ; Kangourou ; Lièvre ; Papillons ; Poissons ; Poules ; Renard ; Rhinocéros ; Taureau ; Tortue ; Vaches ; Zèbres.

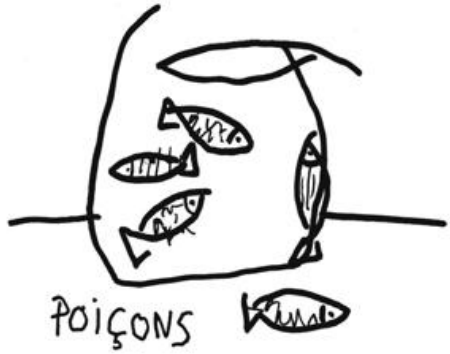
## Poissons

Si vous mettez un caillou dans un verre d'eau, le niveau de l'eau dans le verre monte. Si vous retirez ce caillou, le niveau de l'eau descend.

Le raisonnement est valable également avec de la vodka, mais la vodka, volatile comme tous les alcools, induit un paramètre encombrant qui est celui de l'évaporation. Restons donc à l'eau.

De même que pour le caillou, si vous mettez un poisson dans un aquarium, le niveau de l'eau monte, si vous enlevez ce poisson, le niveau de l'eau dans l'aquarium descend.

Supposons maintenant que ce poisson décide (bêtement ?) de faire un petit saut hors de l'eau, qu'il décide par exemple de sauter à 1 centimètre au-dessus de la surface de l'eau. Au moment où il quitte l'eau, le niveau de l'eau descend, ce qui fait que notre poisson ne sautera pas finalement à 1 centimètre au-dessus de la surface de l'eau, mais à $(1+\varepsilon)$ centimètre. Pour un poisson d'1 kilogramme dans un aquarium cubique de 40 centimètres d'arête (de poisson) rempli d'eau à une hauteur de 20 centimètres, $\varepsilon$ est égal à 0,625.




Imaginons à présent dix poissons dans ce même aquarium, qui décident de faire simultanément un saut à 1 centimètre au-dessus de l'eau : leur projet n'est pas réalisable, car au moment où ils sortiront tous ensemble de l'eau, le niveau de l'eau baissera de $(1 + 10\ \varepsilon)$ centimètres, soit 7,25 centimètres, et la longueur de leur chute sera elle aussi de 7,25 centimètres. Chacun aura produit l'effort nécessaire à un saut de 1 centimètre, et fera, avec la même dépense d'énergie, un saut 7,25 fois plus haut que prévu.

Ce calcul est indiscutable, et ses conclusions sont ébouriffantes. Mais les poissons ne peuvent pas le comprendre, car ils sont trop bêtes.

Ce qui est normal, puisque ce sont des poissons.

*Voir* : Alouette ; Âne ; Autruche ; Caméléon ; Caneton ; Carassin ; Chat ; Chien ; Crocodile ; Dromadaire ; Écureuil ; Éléphants (et lièvre) ; Émeu ; Faucon ; Kangourou ; Lièvre ; Papillons ; Pluvier ; Poules ; Renard ; Rhinocéros ; Taureau ; Tortue ; Vaches ; Zèbres.

## Polony, Natacha

J'ai écrit et répété dans ce DAB qu'il était très utile, pour bien décrire et illustrer son objet central, à savoir la bêtise, de bien décrire et illustrer l'un de ses principaux antonymes : l'intelligence. D'où l'idée de « signaler » au lecteur (les guillemets sont là pour éloigner la notion inconfortable de « signalement ») quelques personnes particulièrement intelligentes, et cela encore plus volontiers lorsque ce

sont des femmes, puisque, même s'il a reculé de 35 bons centimètres, il n'est pas encore mort, le préjugé selon lequel l'intelligence serait l'apanage des hommes et la bêtise le monopole des femmes.

C'est ainsi que j'ai fait entrer dans ce dictionnaire, entre autres, la journaliste Caroline Fourest (voir ce nom), à laquelle j'éprouve un malin plaisir à associer ici une autre journaliste et essayiste, en la personne de Natacha Polony. « Malin » plaisir car, même si je ne suis pas expert en la matière, il m'apparaît que les opinions politiques de ces deux femmes ne sont pas précisément superposables, et pourtant, elles font montre l'une et l'autre d'une intelligence profonde et coruscante. Au point que je ne me vois pas sortir autrement que schizophrène d'une joute verbale qui les opposerait.

Pour ne pas faire de concurrence illicite à Wikipédia, je laisse au lecteur qui voudrait en savoir plus sur le parcours de Natacha Polony le soin de se reporter à « l'encyclopédie collective en ligne, universelle, libre, et multilingue » créée par Jimmy Wales et Larry Sanger le 15 janvier 2001.

En contrepartie de son effort, j'offre à ce(tte) lecteur(trice) un échange inédit avec l'ex-chroniqueuse de l'émission « On n'est pas couché », animée sur France 2 par Laurent Ruquier, à qui j'ai posé tout à trac et par écrit la question :

> « Chère Natacha, qu'est-ce que la "bêtise" évoque pour vous ? »

Voici sa vigoureuse réponse :

> « J'ai toujours considéré qu'*a priori*, quel que soit la catégorie socioprofessionnelle, le genre, l'origine ou le milieu social, on trouve à peu près la même proportion d'abrutis et de raclures. Simplement, ce ne sont ni les mêmes abrutis ni les mêmes raclures.
>
> Certains auront la bêtise mesquine, d'autres la bêtise tonitruante. Certains l'auront un peu rance, d'autres écrasante et béate.
>
> La bêtise crasse des hommes n'est pas forcément la bêtise crasse des femmes. La dinde n'est pas le gros beauf.

Pareillement, le médecin ne développera pas la même bêtise que le prof ou le journaliste. L'un aura la connerie pontifiante, l'autre la connerie frustrée, l'autre encore la connerie moralisatrice et cul-bénite… Et ne parlons pas de la connerie satisfaite et appliquée du gommeux technocrate…

Si, donc, il fallait établir une sorte de lien entre toutes ces formes, un invariant anthropologique de la bêtise, je dirais qu'il se situe dans un facteur amplificateur de la bêtise, un élément qui la rend particulièrement dangereuse : la bonne conscience. Rien de pire chez l'être humain que cette certitude absolue d'être dans le droit chemin, d'être l'incarnation temporaire du Bien et du Juste.

Rien n'arrête le con redresseur de torts. Rien ne freine l'élan du crétin boursoufflé de certitude. Et c'est là qu'il se mue en arme de guerre.

Avec toute mon amitié,

Natacha »

## Ponchon, Raoul

J'ai connu Raoul Ponchon (1848-1937), écrivain et chroniqueur de presse, grâce à ma tante Geneviève qui citait ce bout-rimé très en vogue chez les étudiants en lettres :

*Celui qui n'a pas lu Ponchon*
*Sera toujours un cornichon.*

Mais j'ai bien du mal à me convaincre que Ponchon ne s'est pas lui-même comporté comme un cornichon le jour où il a écrit ces mots restés célèbres : « Il n'y a pas plus de cons que de femmes. »

Car de deux choses l'une : soit Raoul utilise le mot « con » dans son sens premier de « sexe de la femme », auquel cas l'affirmation est mathématiquement exacte, de même qu'il n'y a pas plus de clitoris que de femmes, mais la phrase est un truisme plat et sans aucun intérêt.

Soit Raoul utilise le mot « con » dans son sens le plus courant de « stupide », un sens déjà dominant en ce début du XXe siècle, auquel cas la phrase dit sans nuance que toutes les femmes sont stupides, et qu'aucun homme ne l'est, ce qui n'est, même par provocation, ni soutenable ni drôle, et relève de la plus nauséabonde misogynie.

Lectrices, lecteurs, si vous êtes en mesure d'éclairer ma lanterne et de m'éviter le triste sort des cornichons, adressez-moi vos explications en poste restante à La Roche-sur-Yon, ville natale de Ponchon.

## Poules

Soit un poulailler grillagé d'une superficie de 2 mètres carrés, ouvert sur l'un de ses côtés par une large porte.

Si, lorsque les poules sont dans le poulailler, vous déposez leurs graines préférées à l'extérieur du poulailler, du côté opposé à la porte, les poules peuvent rester des heures à piaffer et gratter devant le grillage infranchissable, les yeux rivés sur leur repas, et sans jamais penser à faire le tour pour rejoindre le tas de graines.

Les poules sont bêtes, mais c'est normal, parce que ce sont des bêtes.

*Voir* : Alouette ; Âne ; Autruche ; Caméléon ; Caneton ; Carassin ; Chat ; Chien ; Crocodile ; Dromadaire ; Écureuil ; Éléphants (et lièvre) ; Émeu ; Faucon ; Kangourou ; Lièvre ; Papillons ; Pluvier ; Poissons ; Renard ; Rhinocéros ; Taureau ; Tortue ; Vaches ; Zèbres.

## Pousse

Beaucoup de gens pensent (et disent) que les cheveux et les ongles continuent de pousser après la mort.

C'est une bêtise.

N.B. : La bêtise non plus ne continue pas de croître après la mort.

## PQ

On a peine à le croire, et c'est pourtant vrai : la question rituelle : « Comment allez-vous ? », qui ouvre traditionnellement chacune de nos rencontres, est le raccourci de la question d'origine : « Comment allez-vous à la selle ? », autrement dit : « Faites-vous caca de manière satisfaisante ? »

De longue date en effet, la qualité de notre transit, le bon fonctionnement de nos intestins et sphincters se sont affirmés comme l'indicateur numéro 1 d'un bon état général.

Ce n'est donc pas « par bêtise », comme on l'entend souvent, mais par pure « logique », dans le sens étymologique du grec *logos* qui signifie à la fois « raison », « langage » et « raisonnement », que les consommateurs francophones se ruent sur le papier toilette et en dévalisent les supermarchés chaque fois que le climat politique, social, ou économique se détériore de façon ressentie comme inquiétante.

## Presse-étoupe

Se reporter au *Dictionnaire amoureux de la plomberie*, à paraître ultérieurement.

## Prévert, Jacques

Dans son recueil *Paroles* (1946), le poète Jacques Prévert, né le 4 février 1900 à Neuilly-sur-Seine (Hauts-de-Seine) et mort le 11 avril 1977 à Omonville-la-Petite (Manche), écrit ces mots :

> Faut être bête comme l'homme l'est si souvent
> Pour dire des choses aussi bêtes
> Que « bête comme ses pieds », « gai comme un pinson »
> Le pinson n'est pas gai
> Il est seulement gai quand il est gai
> Et triste quand il est triste ou ni gai ni triste
> Est-ce qu'on sait c'que c'est qu'un pinson
> D'ailleurs il n's'appelle pas réellement comme ça, c'est
> l'Homme qui a appelé cet oiseau comme ça
> Pinson, pinson, pinson
> Pinson.

Pour être franc, c'est mon ami « de quarante ans » (donc dix de mieux que Chirac et Balladur), et mon ami pour toujours, l'acteur, metteur en scène, humoriste, essayiste, chanteur et chroniqueur de radio François Morel, qui m'a soufflé cette citation de Prévert. Il a fort bien fait, car je considère pour ma part, et à contre-courant de l'opinion générale, qu'il n'y a pas grand-chose à garder dans l'œuvre de Prévert.

Il me faut du courage pour le confesser, car il semble que nous ne soyons pas beaucoup plus que deux sur terre à penser de la sorte,

l'autre étant, excusez du peu, l'écrivain Michel Houellebecq.

N.B. : En écrivant « de la sorte », alors qu'« ainsi » eût aussi bien fait l'affaire, je repense avec bonheur à l'histoire que m'avait racontée le grand Jean-Claude Carrière (omniprésent dans ce DAB), celle du comédien Georges Descrières (Arsène Lupin) de la Comédie-Française, qui, interminablement persécuté à l'aéroport de New York par des douaniers trop zélés, avait soudain laissé exploser sa colère, en commençant poliment sa phrase dans la langue indigène… mais en la terminant, submergé par l'indignation, dans sa langue natale.

Georges Descrières avait hurlé à la face des douaniers médusés : « *I have never been* traité de la sorte. »

Magnifique « french touch » !

## Prise de (pré-)position

Dans notre belle langue française, une locution contenant un adjectif suivi de la préposition « à » puis d'un verbe à l'infinitif peut prêter (ou porter) à confusion, car elle ne précise pas si c'est l'acteur ou le spectateur qui est supposé réaliser l'action suggérée par le verbe.

La problématique sera plus claire avec quelques exemples.

Lorsque quelqu'un est dit « maigre à faire peur », qui est supposé avoir peur ? Celui qui est trop maigre ou bien celui qui le regarde ?

Si une personne est « triste à mourir », qui est menacé de mort ? La personne triste, ou celle qui la regarde et qui compatit au point d'en mourir ?

Sachant que Marcel est « fou à lier », est-ce Marcel qui doit lier (des bottes de paille par exemple), ou est-ce Marcel que l'on doit lier (avec des cordelettes de chanvre par exemple) ?

Le problème n'intéresserait guère notre DAB, n'étaient ces deux locutions ambiguës : « bête à pleurer », et « bête à bouffer du foin ».

En effet, l'information selon laquelle « Julien est bête à pleurer » ne nous renseigne pas sur le point de savoir si c'est Julien qui est bête au point d'avoir à pleurer en déplorant sa propre bêtise, ou si c'est nous qui, consternés, devons pleurer en constatant la bêtise de Julien.

Même dilemme en ce qui concerne Mathieu, dont il est avéré qu'il est bête à bouffer du foin. Qui la bêtise de Mathieu poussera-t-elle à bouffer du foin, lequel foin n'entre pas dans l'alimentation normale de l'homme ? Mathieu lui-même, à ses risques et périls, ou bien ses amis, dans un geste de dépit suscité par la navrante bêtise de Mathieu ?

C'est le flou le plus total, la confusion, la chienlit.

Il n'est pas imaginable que les éminents sociétaires de l'Académie française ne s'emparent pas toutes affaires cessantes de cette anomalie linguistique qui fait de nous la risée du monde parlant.

## Prise de tête

La dernière fois que j'ai dîné avec un con, et la seule fois d'ailleurs, je ne m'en suis pas aperçu tout de suite. Pendant toute la durée des hors-d'œuvre, le type paraissait normal. Au plat principal, j'en étais même à me dire qu'après tout il n'était pas plus bête qu'un autre.

C'est au moment du fromage – moment critique entre tous, quels que soient les circonstances et les convives – que le bonhomme s'est révélé : il m'a raconté, sans préambule, et d'une voix tonitruante entrecoupée des spasmes d'un rire de betteravier parvenu, qu'il avait, l'avant-veille, dîné, selon ses propres termes, « avec un con ».

— Comment avez-vous donc fait, m'enquis-je alors, pour découvrir que votre commensal était un con ?

— C'est simple, me rétorqua mon dîneur, ce con-là avait dîné l'avant-veille avec un con, et il ne s'en était même pas rendu compte !!!

— Mais comment votre con, repris-je, aurait-il pu se douter qu'il avait dîné avec un con ?

— Ce n'était pas bien compliqué, me répliqua mon con, puisque le con en question avait, de son propre aveu, dîné la veille au soir avec un con, sans s'apercevoir un seul instant que ce con était con.

Je suis parti avant la crème brûlée.

Les cons ne sont pas seulement cons : ils sont fatigants.

## Promesse (mal tenue)

Au rayon des nombreuses bêtises que ce DAB ne parviendra pas à terrasser, mentionnons l'utilisation généralisée du verbe « promettre » pour parler d'un événement passé : « Je te promets que j'y étais ! », ou : « Je te promets que j'y ai pas touché ! »

En bon français, le verbe promettre signifie « s'engager à donner ou à faire quelque chose », et concerne donc une action à venir.

Pour les événements passés, il convient d'utiliser les verbes « assurer », « certifier », ou « garantir » : « Je t'assure que j'y étais ! », ou : « Je t'assure que j'y ai pas touché ! »

Je vous promets que j'ai entendu cette faute de français des millions de fois, je vous promets qu'elle me met hors de moi, et je vous assure que je vais essayer de me calmer.

## Proverbes

On ne dira jamais assez l'insoutenable bêtise des proverbes.

La sagesse populaire, dans sa grande bonté, nous abreuve pourtant de proverbes par milliers, tous plus chatoyants les uns que les autres, des proverbes que depuis toujours nous adoptons sans réfléchir.

Il y a pourtant lieu d'être un peu plus circonspect.

« Qui vivra verra », nous dit un de ces proverbes, et, tous en chœur, nous répétons « Qui vivra verra », et nous ajoutons : « Ça, c'est bien vrai. »

C'est aller un peu vite en besogne. Parce que celui qui vivra, mais dont l'acuité visuelle baissera jusqu'à s'approcher du zéro, celui-là, convenez-en, ne verra pas grand-chose, tout vivant qu'il sera. Quant à celui qui vivra et qui pour sa part conservera une vue impeccable, que verra-t-il, celui-là ? Il verra ce qui est visible, il verra ce qui est perceptible par l'œil humain, mais le reste, il ne le verra pas, même s'il vit 107 ans.

La formule expéditive du proverbe mérite donc d'être sévèrement amendée. S'il s'agit d'être à la fois sage et populaire, on ne se contentera pas de dire : « Qui vivra verra. » On dira plutôt : « Qui vivra et aura dans le même temps à la fois la chance de conserver une

acuité visuelle suffisante et les ressources de curiosité incitant à ne pas fermer les yeux en permanence, verra ce qui est visible par un œil humain moyennement exercé, et rien de plus. »

C'est un peu plus long à énoncer, mais c'est très nettement plus pertinent.

À la vérité, on n'en finirait pas d'énumérer les proverbes qui, sous des airs d'évidence, ont été rédigés à la hâte par des équipes de joyeux charlots et qui par conséquent recèlent des kyrielles d'inexactitude. Ainsi du proverbe qui dit : « Abondance de biens ne nuit pas. » Quelle sottise ! Je ne dis pas que l'abondance de biens nuit systématiquement, je dis seulement qu'il lui arrive de nuire, et j'en donne un exemple édifiant. J'ai des amis qui ont déménagé, récemment. Ce sont des gens assez âgés, qui ont pris la mauvaise habitude de ne rien jeter, et qui entassent, entassent, entassent des collections d'objets hétéroclites jusqu'à plus soif. Eh bien, ces gens-là ont connu des problèmes assez épineux au moment de leur déménagement. Ils avaient prévu un camion de 16 mètres cubes, et quand le camion a été plein jusqu'à la gueule, ils se sont rendu compte qu'ils n'avaient pas chargé la moitié de leurs biens. Ces biens étaient trop abondants, et ça a violemment nui au bon déroulement du déménagement. D'ailleurs, les déménageurs, qui sont des gens très sages et très populaires, les déménageurs le leur ont dit. Ils leur ont dit : « Madame, monsieur, c'est pas tellement la question du camion, c'est l'abondance de biens qui pose problème. »

Les proverbes constituent, c'est indéniable, un précieux patrimoine. Pour autant, il ne faut pas leur faire une confiance aveugle, car, comme le dit très bien le proverbe : « Beaucoup de proverbes sont très discutables, et certains sont même franchement ineptes. »

Ainsi du proverbe qui prétend que : « Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse », proverbe hasardeux dont la réfutation nous est offerte par Victor Hugo lui-même.

La petite Cosette, on le sait, est un peu cruche. Non que son intelligence soit défaillante, mais elle est très très jeune, et quand on est très très jeune, on est un peu cruche. Or les méchants Thénardier obligent presque quotidiennement cette petite Cosette à aller chercher de l'eau au puits, et pourtant, à aucun moment Cosette ne se casse, de sa propre initiative, de chez les Thénardier. Il faudra attendre l'intervention de Jean Valjean pour qu'enfin Cosette se casse.

Auparavant, vous en conviendrez, la cruche est allée à l'eau un nombre incalculable de fois, et elle ne s'est pas cassée… à peine a-t-elle rêvé de le faire.

Une fois de plus, il nous faut, pour recadrer la supposée sagesse populaire, rectifier le proverbe d'origine, et le libeller ainsi : « Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin, avec un peu de chance, elle croisera Jean Valjean et que celui-ci, attendri par la situation dramatique de la gosse, lui donnera les moyens de se casser. »

Certains proverbes donnent aussi lieu à de graves erreurs d'interprétation. À titre d'exemple, on a longtemps cru que le proverbe : « À bon vin point d'enseigne » signifiait que, contrairement au mauvais vin, très acide, qui fait saigner les gencives, le bon vin, lui, ne fait pas saigner les dents : « À bon vin point dents saignent. » Il ne s'agit pas du tout de cela.

En réalité, ce proverbe suggère qu'un bon produit n'a pas besoin de publicité, un bon vin n'a pas besoin d'enseigne. Regardons-y de plus près. La logique nous apprend que, lorsqu'une proposition A implique une proposition B, il en découle non pas que la proposition B implique la proposition A, mais que le contraire de B implique le

contraire de A.

Exemple : « Jean-Jacques est né en 1970 » implique que : « Jean-Jacques a plus de 30 ans. » Pour autant : « Jean-Jacques a plus de 30 ans » n'implique pas : « Jean-Jacques est né en 1970. » Il peut très bien être né en 1939 ou en 1968, pour ne citer que deux exemples frappants. En revanche : « Jean-Jacques a moins de 30 ans » implique, indiscutablement, que Jean-Jacques n'est pas né en 1970.

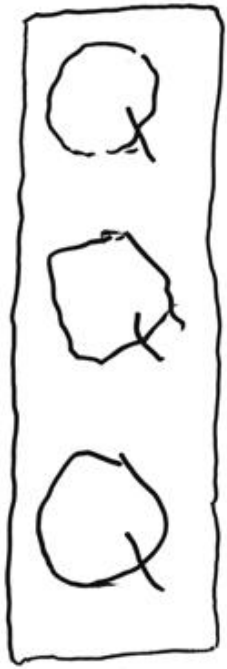
Ainsi donc, si le fait qu'un vin soit bon implique, comme le prétend le proverbe, que ce vin n'a point d'enseigne, alors la logique implacable veut que, si un vin a une enseigne, c'est qu'il est mauvais.

Or la réalité dément cette assertion, car nous avons tous, une fois ou l'autre, acheté chez un caviste pourvu d'une enseigne un vin qui n'était pas mauvais.

Non, résolument non, on ne dira jamais assez l'insoutenable bêtise des proverbes.

## Pruneaux

C'est bête, mais ce que je n'apprécie pas trop dans les pruneaux à l'armagnac, ce sont les pruneaux.



# QI

Tous nos concitoyens, même les moins intelligents, rêvent de connaître leur QI. « Ne serait-ce que pour savoir », comme le disent ceux qui n'ont pas d'autre explication à donner. Aussi ai-je préparé, avec l'aide de mon éminent confrère, le docteur Yves Hirschfeld, de la faculté de Barbezieux, un petit test de QI rapide et efficace, conçu de telle façon que tous les lecteurs puissent le faire, sans fatigue, en quelques minutes.

Question n° 1 :
Pour vous, qu'est-ce qu'une fonction logarithmique. Est-ce :
a) une fonction mathématique
b) une fonction de l'appareil digestif
c) une chanson des Pink Floyd
d) plutôt plus sympathique que Giscard d'Estaing.
La bonne réponse était (a), qui donne 3 points, mais vous pouvez vous compter 1 demi-point si vous avez répondu « andouillette ».

Question n° 2 :
Pour vous, l'impératif kantien, ça évoque :
a) une nécessité morale
b) une voiture d'Allemagne de l'Est
c) veuillez cocher une seule réponse
d) une voiture d'Allemagne de l'Est
Si vous avez répondu « petit g » ou « petit nègre », vous marquez 0 point. Dans les autres cas également. Comptez toutefois 1 demi-point pour « andouillette ».

Question n° 3 :
Complétez le graphique ci-dessous…

Top départ… Voilà. Posez vos crayons. Il fallait tout simplement noircir le rectangle qui est ici. Ah oui, quand on le sait, c'est plus facile. Comptez 4 points en cas de bonne réponse. Si vous avez dessiné une andouillette, passez directement au test : « Êtes-vous charcutier ? »

Question n° 4 :

Complétez la série logique suivante : Chou-fleur. Téléphone. Espadrille. Pointe-à-Pitre. Pointe-à-Pitre. Pointe-à-Pitre.

Terminé ? Il fallait répondre Pointe-à-Pitre, puisque la série s'était bloquée sur Pointe-à-Pitre. 457 points pour une bonne réponse. Si vous avez répondu Banania ou Colibri, reculez de trois cases, puis avancez directement jusqu'à la case « Départ », et reprenez le test à la question n°1.

Question n° 5 :

Parmi les six mots suivants, cherchez l'intrus : Radoteur. Casse-Bonbons. Jacques Chancel. Prétentieux. Marcel Jullian. Pénible.

Pour 5 points, il fallait répondre Casse-Bonbons, qui est le seul de la série qui ne soit pas né avant 1910. Jean-Paul Casse-Bonbons est en effet né en 1955, en avril, je crois. Si vous avez noirci le rectangle de gauche, comptez une andouillette de mieux.

Question n° 6 :

Qu'évoque pour vous le mot andouillette :

a) une charcuterie traditionnelle très appréciée des gourmets

b) un ornement architectural byzantin

c) Ève Ruggieri

d) la fameuse réponse qui donne 1 demi-point

La bonne réponse est (d), qui donne 11 points.

Question n° 7 :

Le port de plaisance de Martigues, et si oui, lesquels ?

Toutes les réponses comptent 2 points, à l'exception de « rouleau de printemps », qui compte 16 points, mais qui demande quelques minutes de préparation.

Question n° 8 :

Quelle est selon vous la validité des tests de QI ?

a) plutôt plus valide que Giscard d'Estaing

b) aussi valide que Giscard d'Estaing

c) au soleil sur une île déserte

d) la direction n'est pas responsable des objets de valeur entreposés dans les chambres

e) si si, elle est responsable

f) encore plus bête que Guy Lux

g) non non, elle n'est pas responsable

La bonne réponse était « Périclès perdu dans les arbres », c'est-à-dire la réponse (p), mais qui ne figurait pas sur le questionnaire, faute de place.

Totalisez maintenant vos points. Si vous avez entre 60 et 80 points, vous pouvez vous vanter d'être drôlement intelligent.

Entre 40 et 60 points, vous n'êtes pas très intelligent, mais vous pouvez vous en vanter quand même.

De 0 à 40 points, placez la bille sur la case rouge de votre choix, et tirez une carte « Pélican ».

Enfin, si vous avez plus de 15 kilos d'andouillette, enveloppez-les d'un linge fin et placez-les dans le compartiment à légumes de votre réfrigérateur.

## Québécois

Chez nos cousins québécois, qui ont souvent un temps d'avance sur nous, la bêtise est genrée, en quelque sorte. Pour dire à un homme : « Tu es con ! », on dira : « Tu es tata ! », « Tu es un gros tata ! », ou « Tu es nono ! ».

Pour le dire à une femme, on utilisera : « Tu es tataise ! », « Tu es une grosse tataise ! », ou « Tu es nounoune ! ».

À la recherche d'un équivalent de « stupide », on hésitera au masculin entre « épais » et « niaiseux », au féminin entre « épaisse » et « niaiseuse ».

Celui ou celle qui vous traite de « mongol(e) » ou de « méchant taouin » vous traite tout simplement d'imbécile.

Par ailleurs, si vous entendez dire de quelqu'un : « C'est pas la tête

à Papineau ! », ne cherchez rien concernant sa physionomie, comprenez simplement qu'il n'est pas très intelligent.

Au Québec, nos « Belges » à nous, cibles faciles ridiculisées dans les sempiternelles « blagues belges », sont nommés « newfis », mot qui désigne les habitants de Terre-Neuve.

Le parler québécois regorge d'idiotismes (le mot est bien à sa place) colorés pour désigner, peu ou prou, un con. En vrac : « C'est un gros colon », « C'est un gros habitant », « Il est slomo », « C'est un taouin », « Il est moron », « Il est toton », « Il est twit », « Il a pas inventé le bouton à quatre trous », « Il est dur de comprenure », ou « C'est un gros gnochon ».

Bref, « il est pas vite vite », mais c'est logique, puisque « c'est pas un 100 watts ».

Lecteurs, prenez garde lors de votre prochain séjour à Montréal ou à Trois-Rivières : si vous ne connaissez pas le sens de ces expressions, vous risquez de pogner un nœud !!!

## Question bête

Quand on dit qu'une question est bête, ce n'est pas forcément parce qu'elle est sans objet, mais souvent parce que la réponse qu'on peut y apporter est dépourvue d'intérêt, ou de conséquence, ou des deux.

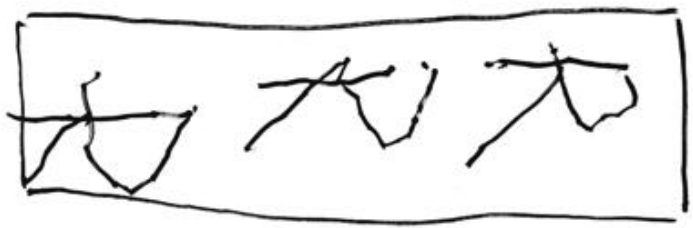
Un exemple entre mille. Lorsque je suis au téléphone (portable) avec un correspondant, si la conversation s'éternise et que j'éprouve le besoin de passer aux toilettes, mon correspondant s'en rendra-t-il compte ? Soit en percevant une différence de résonance lorsque je passe de mon bureau spacieux à l'espace plus confiné des toilettes, soit simplement en identifiant en fin de séquence le bruit caractéristique de la chasse d'eau ? Et, dans l'affirmative, me dira-t-il qu'il s'en est rendu compte ?

Si la réponse est « oui » aux deux questions, l'avenir de l'humanité sera strictement le même que si la réponse est « non » aux deux questions, ou « oui » à la première et « non » à la seconde, ou l'inverse.

C'est pourquoi ces deux questions méritent l'appellation de « questions bêtes ».

Un contre-exemple : pourquoi les gens précisent-ils toujours à la boulangerie le type de cuisson désiré pour la baguette qu'ils achètent (« bien cuite », « pas trop cuite »), alors qu'un simple coup d'œil sur le présentoir suffit à constater que toutes les baguettes affichent un degré de cuisson identique ?

Cette question-là n'est pas bête, parce qu'on ne verra plus le monde de la même façon suivant que la réponse est « parce qu'ils ne regardent pas le présentoir » ou « parce qu'ils sont cons ».



# Radio

On m'a posé trente-sept fois dans ma vie la question : « La radio, comment ça marche ? » Trente-six fois, j'ai fait une réponse à peu près sensée. Mais la trente-septième fois, j'ai fait une réponse ressemblant à s'y méprendre à une grosse bêtise. La voici.

« Les mots sortis de notre bouche ne restent pas en l'air, ils tombent par terre. Des milliers de petits ouvriers, invisibles à l'œil nu, viennent les ramasser, c'est ce que les Anglais appellent le "ramassing", ils les compactent, c'est le "compacting", ils les mettent dans des petites brouettes invisibles à l'œil nu, et ils foncent à l'aéroport le plus proche, c'est le "airport-foncing".

Ils les déchargent, c'est le "décharging", ils les clonent, c'est le "cloning", pour les mettre dans des milliers de petits avions invisibles à l'œil nu, ces petits avions partent immédiatement pour tous les aéroports près de chez vous.

Là-bas, nouveau "décharging", les petits gars avec les brouettes qui emportent les mots compactés jusque chez vous, c'est la phase du final "brouetting", ils posent tout ça par terre, sous votre poste de radio, "décharging", "décompacting", et les mots sont là par terre, tels que vous les avez prononcés.

Ensuite, votre poste de radio fonctionne comme un aspirateur, il aspire les mots de par terre, et il les renvoie en l'air, au niveau de vos oreilles, et c'est comme ça que vous les entendez.

Aujourd'hui, avec les techniques modernes, il faut un millième de seconde pour effectuer l'ensemble de ces opérations, "charging", "compacting", "airport-foncing", etc.

Mais il y a seulement trois ou quatre siècles, c'était beaucoup plus lent, pour que les mots partant d'une radio parisienne aillent jusqu'à Noirmoutier, par exemple, il fallait un an et demi.

Parfois, à Perpignan, les gens entendaient vos mots alors que vous

étiez mort depuis longtemps.

Au XXIe siècle, on a beaucoup progressé. »

## Récréation (Cour de)

Voici une charade vieille comme les cours d'école, parfaitement indigne de cet ouvrage savant, et dont le but principal est de pouvoir impunément traiter un camarade de con.

> Mon premier est fait par le temps
> Mon deuxième est fait par le roc
> Mon troisième est fait par le diable
> Mon tout est la capitale de la France
>
> Mon premier est PA, parce que le temps fait PA (t'en fais pas !)
> Mon deuxième est l'R parce que le roc fait l'R (Rockfeller)
> Mon troisième est l'S parce que Méphisto fait l'S (Méphistophélès)
> Mon tout est PARIS

— Il manque le « i » !!

— Non, tu viens de le faire, car le con fait i (confetti).

Hilarité garantie. Triomphe de l'esprit.

Risque modéré de bagarre générale.

(Dans ce dernier cas, on détendra l'atmosphère en faisant déchiffrer l'équation suivante :

3 AB. OQP. HIÉ/3 $\pi R^2 = 3$ QBC. $A^3$)

Solution : trois abbés occupés à chier sur trois pierres carrées égalent trois culs baissés à terre. (Rires inextinguibles !)

## Régismanset, Charles

Charles Henri Eugène Régismanset, né le à 21 juin 1873 Carcassonne (Aude) et mort quelque part le 5 janvier 1945, est un écrivain et un fonctionnaire français.

Dans les *Nouvelles Contradictions* (1911), il écrit : « Les bêtises d'un homme raisonnable paraissent toujours sans excuse. »

## Renard, Jules

S'il ne fallait garder dans ce DAB que seize mots, ne pourraient-ce être ceux de cette sage remarque de l'auteur de *Poil de Carotte* ?

« Bêtise humaine, "Humaine" est de trop : il n'y a que les hommes qui soient bêtes. »

## Renard, Jules (*addendum*)

Dans son *Journal*, au 23 novembre 1900, Jules Renard écrit : « Ce sont là de ces petites bêtises qu'on pardonne à une femme, à condition qu'elle le dise toute nue. »

Cette phrase est un peu bébête, mais c'est normal, puisque le renard est une bête.

*Voir* : Alouette ; Âne ; Autruche ; Caméléon ; Caneton ; Carassin ; Chat ; Chien ; Crocodile ; Dromadaire ; Écureuil ; Éléphants (et lièvre) ; Émeu ; Faucon ; Kangourou ; Lièvre ; Papillons ; Pluvier ; Poissons ; Poules ; Rhinocéros ; Taureau ; Tortue ; Vaches ; Zèbres.

## Résurrection

Souvent, le chien se couche sur la tombe de son défunt maître et attend interminablement.

Le chien est bête, car il n'y a rien à attendre, son maître ayant infiniment peu de chances de ressusciter.

Mais c'est normal, car le chien est une bête.

*Voir* : Alouette ; Âne ; Autruche ; Caméléon ; Caneton ; Carassin ; Chat ; Chien ; Crocodile ; Dromadaire ; Écureuil ; Éléphants (et lièvre) ; Émeu ; Faucon ; Kangourou ; Lièvre ; Papillons ; Pluvier ; Poissons ; Poules ; Renard ; Rhinocéros ; Taureau ; Tortue ; Vaches ; Zèbres.

## Rey, Alain

J'ai dû, en dépit de ma vigilance, proférer pas mal de bêtises dans ma vie. Celle qui m'a laissé le souvenir le plus douloureux a été proférée devant un de mes maîtres et amis les plus précieux, le linguiste et lexicographe Alain Rey.

Nous étions allés, sous la houlette de Laurent Baffie, réaliser une caméra cachée à vocation culturelle dans une résidence ouvrière de Meaux (le gentilé de Meaux était-il pour quelque chose dans notre choix du problème à désigner ? Je ne sais plus).

Toujours est-il que, en sortant de la cité, nous nous sommes trouvés au bas du siège social de la société SEDUBO, et je n'ai rien trouvé de mieux que de m'exclamer : « Quel étrange acrostiche ! » Ce à quoi Alain, avec ce sourire bienveillant qui ne le quittait jamais, m'a répondu simplement, en refermant le portillon de la résidence :

« Acronyme. »

Ineffaçable honte. Je prie maintenant pour que l'éditeur refuse, arbitrairement et fermement, de publier cette pertinente anecdote dans notre DAB (voir ce mot).

## Rhinocéros

Le rhinocéros, pour se débarrasser des tiques et autres parasites qui lui pompent le sang, utilise les services de jolis oiseaux au bec pointu appelés pique-bœufs.

Le rhinocéros n'est pas bête, et c'est assez surprenant, car c'est une bête.

Ou alors c'est le pique-bœuf qui n'est pas bête, ce qui ne semble pas possible, puisque c'est une bête.

*Voir* : Alouette ; Âne ; Autruche ; Caméléon ; Caneton ; Carassin ; Chat ; Chien ; Crocodile ; Dromadaire ; Écureuil ; Éléphants (et lièvre) ; Émeu ; Faucon ; Kangourou ; Lièvre ; Papillons ; Pluvier ; Poissons ; Poules ; Renard ; Taureau ; Tortue ; Vaches ; Zèbres.

## Ribes, Jean-Michel

J'ai eu l'occasion inespérée, lorsque j'ai entrepris d'écrire ce DAB, de déjeuner en tête à tête avec la Bêtise, à la cafétéria Flunch de Franconville (Val-d'Oise), à sa demande.

Alors que nous avalions distraitement notre ration de poulet basquaise, la Bêtise, qui avait jusque-là éclusé seule deux pichets de 50 centilitres de vin du Gard en débitant de consternantes banalités, s'est soudainement lâchée, et m'a fait quelques confidences abruptes, parmi lesquelles celle-ci, qui a retenu mon attention.

— Je déteste Jean-Michel Ribes, m'a dit la Bêtise.

— Pourquoi donc ? ai-je demandé. Il ne vous a pas particulièrement visée dans son travail d'auteur et de metteur en scène. Je ne dis pas qu'il ne vous a pas égratignée ici ou là, je ne prétends pas non plus qu'il vous ait ouvert si peu que ce soit les portes du Théâtre du Rond-Point depuis qu'il en a pris la direction en 2001,

mais vous n'êtes pas au centre de ses préoccupations. Il s'intéresse davantage à l'absurde, au rire, à l'Art avec un grand A, aux écritures contemporaines, à l'occasion à la politique, très souvent à la peinture, solidairement avec son ami Gérard Garouste, avec lequel il a fondé sa première compagnie théâtrale en 1966, aux acteurs, parmi lesquels il s'est fait une longue liste d'illustres amis… Bref, Jean-Michel me semble avoir pris le temps de fouetter d'autres chats, et je n'ai pas souvenir qu'il vous ait attaquée frontalement. Ses pièces et ses livres parlent de bien des choses, mais, à ma connaissance, aucune de ses pièces, des *Fraises musclées* à *Théâtre sans animaux*, en passant par *Il faut que le sycomore coule*, *Par-delà les marronniers*, *On loge la nuit-café à l'eau*, *Batailles* ou *La Cuisse du steward*, aucun de ses livres, de *L'Odyssée pour une tasse de thé* à *J'ai encore oublié saint Louis !*, en passant par *Tout contre un petit bois*, *Pièces détachées*, *Palace* et sa version télévisée, *Sursauts, Brindilles et Pétards*, *Le Rire de résistance* tomes 1 et 2, ou *Voyages hors de soi*, ne m'a paru dirigé explicitement contre vous !

— Racontez ce que vous voudrez, mais je le déteste, a confirmé la Bêtise.

— Alors dites-moi pourquoi ! ai-je insisté. On ne déteste pas sans raison !

— Parce que je sens qu'il ne m'aime pas, a confessé la Bêtise. Il me hait, et je sens qu'il hait aussi ma sœur la Connerie.

J'ai dû m'incliner :

— Ça, en effet, j'aurais du mal à vous dire le contraire ! Si ce sont là vos raisons, je n'aurai pas la malhonnêteté de vous les contester. Je connais un peu Jean-Michel, et je suis obligé d'admettre qu'effectivement il n'a aucune sympathie à votre endroit.

— Eh ben voilà ! Alors maintenant, mon gros Rollin, tu fermes un peu ta gueule et tu vas me chercher un autre pichet de rouge au self !

Quelques jours après ce déjeuner infect et cet entretien houleux, j'ai eu envie d'adresser quelques mots à JMR.

« Mon cher Jean-Michel,

« Tu sais comme moi que peu de gens sur terre parviennent à prendre assez de hauteur pour ignorer superbement la bêtise et ne pas être autrement affecté par ses manifestations

permanentes. Notre génial ami Roland Topor, avait, tu t'en souviens, cette force-là. Mais j'ai l'impression que quant à toi, tu n'es pas parvenu, pas tellement plus que moi en tout cas, à atteindre ce niveau de sérénité et d'indifférence. J'ai l'impression que tu n'en finiras jamais de pester contre la Bêtise, que tu ne te résoudras jamais à accepter l'omniprésence de la Connerie, que tu ne cesseras jamais le combat contre la dictature de l'Idiotie. Je me trompe ? »

Sa réponse, réjouissante d'alacrité :

« Mon cher François,

Te répondre tout de go que le professeur Rollin se trompe, comme tu m'y invites, serait, tu en conviendras, prendre le risque aux yeux de beaucoup, d'augmenter de ma personne la population déjà considérable de crétins.

Pour échapper à ce verdict et revendiquer cependant un léger désaccord avec ton implacable condamnation des cons, j'éviterai la formule "tu te trompes" en la remplaçant par "il me semble que tu te goures un tantinet". Tu noteras, j'en suis sûr, la nuance affective de cette formulation qui ne contient pas le péremptoire "tu te trompes". De plus, comme dans ta démarche intellectuelle, tes opinions ou encore tes choix, tu as souvent fréquenté la gourance, la *vox populi* donc ne me cantonnera pas aussitôt dans le camp des imbéciles.

Revenons aux chantres de la stupidité, dont tu as décidé, mi-Bayard, mi-Don Quichotte que tu es, de les exterminer jusqu'au dernier. Certes cette décision de truffer d'héroïsme ton destin dans le but de participer à l'amélioration du genre humain, amélioration qui nous a déjà permis de passer en relativement peu de temps de la roue au smartphone et de l'homme des cavernes à Dupont-Aignan, est un choix de vie qui t'honore.

Mais si tu m'autorises à te demander de poser les armes quelques instants sur un canapé (c'est un exemple) et de consacrer de l'attention aux quelques lignes qui vont suivre, je t'en saurai gré.

Appréciant ta sagacité naturelle et la rapidité de ton esprit, qui n'a rien à envier à la vitesse de la lumière, je t'avoue, cher François, apprenant un beau matin que tu n'avais jamais envisagé la nuisance qu'infligerait à notre société, voire à notre planète, l'anéantissement de la bêtise, j'en suis resté sur le cul (expression qui a jailli de la bouche de ma grand-mère lorsqu'elle a appris que le facteur avait toujours pensé qu'elle se nommait madame Lavière alors que son nom était Sylvie Danterre ou quand elle a découvert dans son grenier un manuscrit qui était de Marcel Duchamp).

As-tu songé, cher Professeur, à qui s'adressaient les hommes politiques, les religieux de toute obédience, la publicité, les chaînes de télévision dans leur presque totalité, une grande partie du cinéma, le flot ininterrompu de littérature de supermarché, le théâtre de boulevard, les épidémiologistes, les virologues, etc. ? Aux crétins ! Aux imbéciles ! Et aux cons !

S'ils disparaissent, une part considérable de notre économie s'effondre. Et je ne parle pas du sport : que deviendrait le football, privé des connards qui envahissent les trois quarts des stades ? Et l'intelligence, qui t'anime quotidiennement, à quoi servirait-elle, l'intelligence ? Elle errerait jour et nuit dans un désert sans tartare à combattre ! Amaigrie et desséchée, elle se résoudrait à se réfugier, faute de mieux, dans le cortex d'un culturiste ou d'un critique dramatique où elle s'éteindrait très vite, faute de neurones sur place.

Terminé, les savoureux chef-d'œuvre de résistance telle *La Farce de Maître Pathelin*, *Les Précieuses ridicules*, *Bouvard et Pécuchet* sans compter le brillant débat que tu as récemment mené face à Natacha Polony.

À ce propos, je voudrais te remercier pour le petit clin d'œil complice que tu as fait à l'humour du professeur Rollin de *Palace* quand tu as déclaré, que tu étais "certain que le marqueur de la bêtise était la certitude".

Conservons notre fumier, il y pousse nos plus belles fraises.

Tu as bien compris que ce court plaidoyer pour la survie des cons n'exprimait rien d'autre que ma peur de mourir.

S'il te plaît, halte au feu !

Jean-Michel Ribes »

## Richter (sans échelle)

Johann Paul Friedrich Richter, plus connu sous le pseudonyme de Jean Paul, est un écrivain romantique allemand.

À en croire sœur Wikipédia, né en 1763 d'un père instituteur et organiste, il entre en 1781 à l'université de Leipzig pour y suivre des études de théologie. Il publie alors ses premières pièces satiriques. En 1787, il trouve un poste de précepteur qui lui permet d'améliorer sa situation matérielle. À la suite d'une crise spirituelle au cours de laquelle il lui semble frôler la mort, il écrit le roman *La Loge invisible* qui rompt avec le style satirique de ses premières pièces. Il adopte pour l'occasion le pseudonyme de Jean Paul en hommage à Jean-Jacques Rousseau. Ce roman ainsi que les suivants établissent sa réputation en tant qu'auteur.

On lui doit un *Éloge de la bêtise* (Éditions José Corti), achevé en 1782, imaginé, lit-on sur le site de l'éditeur, « selon le modèle d'Érasme, sur le ton des satiristes anglais. L'œuvre achevée possède ces mêmes caractères qui seront la marque de ses grands livres à venir : ironie, jeu de l'esprit, anatomie des sentiments, intrusion remarquée du narrateur selon cet art né en Angleterre auquel Laurence Sterne a déjà donné, quelques années plus tôt, ses lettres de noblesse. L'art et la critique sont aisés pour ce jeune homme qui s'est plu à noter, depuis son plus jeune âge, les travers de la société humaine. Et contre la bêtise, conseillère du prince et du philosophe, de l'homme de lettres et peut-être aussi de tous les hommes, le rire est pour jamais, entre les mains d'un écrivain de 19 ans, qui va bientôt s'affirmer comme l'un des esprits les plus novateurs et les plus originaux de son temps, l'arme absolue ».

## Roger, Alain

Né le 6 novembre 1936, Alain Roger est un philosophe et écrivain français, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de philosophie et docteur d'État, et qui fut, excusez du peu, l'élève de Gilles Deleuze.

Il est l'auteur en 2008 d'un *Bréviaire de la bêtise*, dans la collection « Bibliothèque des idées » de chez Gallimard, ouvrage de réflexion sur notre thème de prédilection dont la notice dit ceci : « On a beaucoup écrit sur la bêtise, mais le bilan reste assez modeste. En dépit de quelques tentatives, qu'il faut d'ailleurs porter au crédit d'écrivains (Jean Paul, Flaubert, Bloy, Musil, Barthes), la bêtise n'a pas bénéficié d'une investigation systématique et sa définition reste confuse. La philosophie, dont la fonction selon Nietzsche serait de "nuire à la bêtise", a oublié sa mission, et c'est à réparer cet oubli que s'emploie Alain Roger.

On s'est fourvoyé quand on a voulu voir dans la bêtise une chute dans l'animalité ou l'irrationalité. L'auteur montre au contraire qu'elle s'autorise des lois de la raison, et même s'en réclame avec fatuité : "La bêtise n'est pas une carence ni une déficience : si elle pèche, c'est par excès." Ce qu'il nomme la raison suffisante, dont la forme la plus spectaculaire est la bêtise identitaire, qui s'exprime par prédilection dans la tautologie : "Un sou est un sou."

Face aux carences de la philosophie, l'abondance des références littéraires donne à penser que la bêtise est en son propre l'affaire des écrivains : "On pourrait même se demander s'ils ne l'ont pas inventée." Ce bréviaire se fait dès lors "bestiaire" et expose les principales figures de la bêtise à travers la comédie, chez Molière, Labiche, Feydeau, et le roman, de Balzac à Proust en passant par Flaubert, dont l'œuvre peut être considérée comme une anthropologie de la bêtise. »

## Rollin, François

Selon le verdict unanime d'un jury international composé des 300 critiques littéraires les plus éminents et les plus compétents de la planète, le meilleur livre qui ait été publié sur le sujet de la bêtise depuis Gutenberg, c'est le livre intitulé *Suis-je bête !*, illustré par le génial dessinateur Daniel Goossens, et signé François Rollin, votre serviteur.

Bon, les gars du jury ! Merci du compliment, ça fait toujours plaisir, mais il faut savoir raison garder. Certes, ce livre est original, drôle, bien documenté, bien écrit, intelligent et moderne… mais il n'y a quand même pas de quoi se relever la nuit !

De toute façon, comme le disait Gutenberg, c'est rarement une bonne idée de se relever la nuit.

## Rond-Point (Théâtre du)

Lorsque, au début des années 2000, Jean-Michel Ribes a pris la direction du théâtre du Rond-Point à Paris, il a lancé presque aussitôt une petite revue très intelligente, sobrement intitulée *Rond-Point*, qui faisait appel à diverses contributions sur le thème du théâtre, aussi pertinentes que bénévoles, dont celle de votre serviteur. Je l'évoque dans ce DAB, car, dans le n° 2 de la revue, je publiais, sous la signature de « Professeur Rollin », un article intitulé : « Qu'est-ce qu'on entend comme bêtises sur le théâtre ! »

Le voici.

Il a pris une ride ou deux, mais pas tellement plus.

« Ah !… Franchement, je ne suis pas mécontent d'apporter ma petite contribution à une revue de théâtre, parce qu'entre nous… qu'est-ce qu'on entend comme bêtises sur le théâtre !… Tiens, hier encore, j'entendais dire, dans la boutique d'un chocolatier : "Le théâtre s'enfuit en galopant dès qu'un coup de feu éclate !" Quelle confusion ! Ce n'est pas le théâtre, c'est le "sanglier" qui s'enfuit à toutes jambes dès que claque un coup de feu.

Ou encore, le mois dernier, chez des amis qui possèdent une jolie maison normande sur les hauteurs de Toulon : "Moitié rhum, moitié sirop de canne, une rondelle de citron, et voilà le théâtre !" Et pourtant, le type qui disait ça n'était pas un idiot, il est chercheur en biologie à l'Institut marin de Melbourne, il a de la jugeote, il a du bon sens, il a visité plein de pays, mais là !… je l'entendais confondre "théâtre" et "punch martiniquais". Je n'osais pas le reprendre, il avait l'air si sûr de lui ! Pauvre chercheur !…

Comme cette très jolie fille brune, longiligne, une trentaine d'années, qui m'aborde mercredi dernier dans le RER, et qui me dit : "Nous sommes tous un peu victimes du théâtre"… Elle confondait "théâtre" et "stress" ! Et je ne pouvais pas l'envoyer bouler sèchement, parce que c'est vrai que nous sommes tous un peu victimes du stress ! Le problème est que, probablement stressée par le stress, cette jeune femme confondait "stress" et "théâtre", qui sont si radicalement dissemblables ! Mais allez le lui dire, stressée comme elle était !

Le 17 janvier 1983 – ça date un peu, mais dans mon esprit, c'était hier –, à Rungis, au centre-ville – le vieux centre aux abords de la mairie, qui a été refaite depuis, du reste, et c'est assez réussi –, j'aborde un agent de police, et je lui demande, par curiosité : "Ne trouvez-vous pas pesant, parfois, de porter l'uniforme ? – Je n'y ai jamais réfléchi", me répond-il d'une voix molle. Certes, il ne s'agit pas là d'une bêtise sur le théâtre, mais ça reste incroyable : porter le même uniforme depuis vingt ans, et ne pas s'être posé la question du côté pesant de la chose ! On croit rêver.

L'an prochain, vers la fin mars, un judoka d'une soixantaine d'années et du même poids en kilos, me déclare sans ambages : "La luzerne, c'est le régal des théâtres." Pfff ! Le pauvre vieux mélange tout, et j'ai envie de le gifler : la luzerne est le régal des "lapins", pas des "théâtres" ! Les théâtres mangent des subventions, ils ne mangent

pas de luzerne ! Inversement, on ne verra jamais un lapin manger des subventions ! Jamais de la vie ! J'ai l'impression d'enfoncer des portes ouvertes, dans ce genre de situation. Que faire, que dire ?

Vendredi soir : un ministre chinois corrompu déclare, sur une chaîne de télévision non cryptée : "J'avais du théâtre, à cause du théâtre, et le médecin m'a prescrit du théâtre." Trois fois le mot "théâtre", et pas une seule fois à bon escient ! Le bonhomme voulait dire : "J'avais de l'arthrose, à cause du basket-ball, et le théâtre m'a prescrit du repos." Admettez qu'il était loin du but ! Un ministre, pourtant !

Et le plus fort est à venir : il n'y a pas deux heures, du côté du rond-point des Champs-Élysées, je croise un blaireau (je n'ai pas l'habitude d'employer ces mots-là, mais il y a un moment où…), un blaireau qui se précipite sur moi, me passe lourdement la main dans le dos, et me dit : "Je passais près du théâtre, et comme je m'intéresse au théâtre et que j'ai pensé que vous faisiez partie du théâtre, je voulais vous demander des renseignements sur le théâtre." Pouye ouye ouille, pardon, mais que le monde est mal fait, peuteu teuteu teuteu, quel consternant salmigondis ! Il voulait dire, tout simplement : "Je passais près du bonheur, et comme je m'intéresse au hasard et que j'ai pensé que vous faisiez partie du gouvernement, je voulais vous demander des renseignements sur le champ."

Pourquoi les gens sont-ils englués dans un tel cafouillis, dès qu'il est question de théâtre ? J'ai connu une garde-barrière en retraite, qui, pour demander une tarte aux figues, demandait, systématiquement, une "tarte aux théâtres". Figurez-vous que cette gourde continue de circuler librement ! Et on nous parle de tolérance ? C'est un peu fort de théâtre, admettez… »

## Russe

Les Russes ne font rien comme tout le monde. Chez eux, on est bête comme un bouchon (глуп как пробка), ou bête comme un hongre gris (глуп как сивый мерин).

# РУССКИЙ

RUSSE

## Saint-bernard

Beaucoup de gens pensent que l'alcool que l'on ingère réchauffe le corps.

C'est une bêtise.

Les boissons alcoolisées créent une « sensation de chaleur » car elles dilatent les vaisseaux sanguins et stimulent les terminaisons nerveuses à la surface de la peau.

Mais en réalité, l'alcool fait ainsi baisser la température interne, en favorisant l'échange thermique entre le corps et un environnement froid.

Le tonneau de rhum apporté par le saint-bernard au malheureux égaré dans la neige est un cadeau empoisonné. La victime « aura meilleur temps », comme disent les Suisses, de se coller à ce chien magnifique, sans toucher au rhum qu'il transporte.

Beaucoup de gens également pensent que l'alcool est bon pour la santé.

C'est une connerie (voir : Alcool).

## Saint-Valentin

Je n'irai pas par quatre chemins : la « Saint-Valentin, fête des amoureux », c'est une connerie.

En premier lieu parce que la Saint-Valentin, c'est d'abord et avant tout la fête de ceux qui se prénomment Valentin. Il faut rendre à César ce qui est à César, en vertu de quoi, de même que la Saint-César est la fête des César, la Saint-Valentin est la fête des Valentin, même s'ils ne sont pas amoureux. Les Valentin sont déjà bien bons d'avoir concédé une partie de leur fête aux amoureux, alors qu'ils auraient été en droit

de la garder pour eux tout seuls, comme le font les Michel, les Grégoire, les Monique, les Félix, les Patricia, et les Corentin.

En second lieu parce que, si l'on s'en tient à une définition stricte du mot « amoureux », la fête des amoureux ne concerne pas grand monde dans le pays. Pour étoffer un peu la Saint-Valentin, il faudrait ajouter aux amoureux tous les esseulés, les déçus de l'amour, les égocentriques pathologiques, les divorcés, les séparés, les échaudés, les qui donneraient tout pour tomber amoureux mais qui ne trouvent pas la perle rare, les victimes de la routine conjugale, les inhibés, les revenus de tout, les cœurs secs, les obsédés du boulot, les asociaux, les cyniques, les peine-à-jouir, c'est-à-dire tous ceux qui ont été ou seront peut-être un jour amoureux, mais qui, à la Saint-Valentin de l'année X, ne le sont pas.

En outre, au sein du petit bataillon des véritables amoureux, il convient de distinguer l'infime minorité de ceux qui sont *réciproquement* amoureux, et pour lesquels on peut admettre que la Saint-Valentin soit une fête, et l'écrasante majorité de celles et ceux qui sont amoureux de quelqu'un qui quant à lui ou quant à elle n'est pas amoureux, ou alors de quelqu'un d'autre, qui n'est malheureusement pas amoureux d'eux.

Pour ces derniers, non seulement la Saint-Valentin n'est pas une fête, mais c'est même une occasion très douloureuse de remuer le fer dans la plaie, un peu comme la Saint-Hubert est un cauchemar pour les antichasseurs, la Sainte-Hélène un crève-cœur pour les bonapartistes, la Saint-Étienne un rendez-vous pénible pour les supporters de l'Olympique lyonnais, la Saint-Marcellin une authentique épreuve pour les allergiques au fromage, et la Saint-Glinglin un supplice pour les gens pressés.

En 2007, dans le département de l'Hérault, six personnes se sont regroupées pour boycotter la Saint-Valentin, et voici pourquoi : Laurence était amoureuse de Sébastien, mais Sébastien n'avait qu'une affection tendre pour Laurence, car il était amoureux de Sylvie. Las ! Sylvie n'éprouvait rien pour Sébastien, car elle était amoureuse d'Édouard, d'autant plus amoureuse qu'Édouard la calculait à peine, tout accaparé qu'il était par son amour passionné pour Coralie, qui ne le lui rendait pas, puisqu'elle mourait d'amour pour Didier, qui avait bien été pendant quelques semaines l'amant de Coralie, mais cela n'avait pas été plus loin, car Didier était éperdument amoureux de

Laurence, que l'amour de Didier ne réconfortait qu'à peine, désespérée qu'elle était par l'indifférence de Sébastien qui faisait vainement le siège de Sylvie qui aimait Édouard qui, lui, priait chaque soir pour que sa Coralie cesse d'être amoureuse de cet imbécile de Didier qui perdait son temps avec Laurence puisque c'était Sébastien que Laurence voulait, Sébastien qui était épris de Sylvie, laquelle préférait Édouard qui aurait bien voulu que Coralie lui donnât ce qu'elle voulait donner à Didier qui n'en voulait pas.

Ces six-là boycottèrent donc la Saint-Valentin et défilèrent dans les rues de Montpellier le jour de la Saint-Jacques, en hommage à Jacques Lacan qui écrivait si justement que, « aimer, c'est donner ce qu'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas ».

Finalement, les amoureux réciproques sont si peu nombreux chaque année au jour de la Saint-Valentin que leur fête risque de ressembler à un flop glacial, à une église désaffectée, à une ville fantôme, à un Noël sans famille, à un jour sans pain, à un couteau sans manche auquel il manque la lame, bref : à une connerie.

## Scrabble

On peut faire une belle partie de Scrabble et cependant mourir idiot, si on a eu la bêtise de jouer ces mots si rentables sans se renseigner au passage sur leur sens :

AISY. AWACS. AXOA. BIWA. DEWAR. DYKE. ÉWÉ. EYRA. FAQ.

FIQH. FIZZ. GWERZ. HADJ. HAJE. HOAX. HOKI. JAB. JACO. JATI. JIVE. JUDD. KAMI. KAWI. KET. KIP. KIVA. KOÏ. KOTO. KRAK. KUNA. KURU. KWA. KYAT. KYU. MANX. MOLY. MUQARNAS. NAY. PUJA. QANUN. QWERTZ. SKUA. SYLI. TÉJU. TRAX. WENZE. WÜRM. WUSHU. YAKA. YOD. YUZU. ZAIN. ZAMU. ZEK.

Aisy : ferment utilisé pour fabriquer du gruyère.

Awacs : acronyme de Airborne Warning and Control System : système éléctronique de contrôle par radars et d'alerte installé à bord d'avions spécialisés.

Axoa : plat traditionnel labourdin au Pays basque à base d'épaule de veau, de poivron, d'oignon et de piment.

Biwa : instrument à cordes japonais apparenté au luth.

Dewar : récipient de verre aux surfaces argentées isolé sur l'extérieur permettant de conserver des liquides cryogéniques.

Dyke : lame de roche magmatique qui s'est infiltrée dans une fissure de l'encaissant.

Éwé : langue parlée au Ghana et au Togo.

Eyra : autre nom du jaguarondi, félin d'Amérique proche du puma, plutôt réservé à la forme rousse de l'animal.

Faq : foire aux questions.

Fiqh : jurisprudence islamique.

Fizz : pétiller.

Gwerz : chant breton racontant une histoire.

Hadj : pèlerinage musulman aux lieux saints de la ville sainte de La Mecque, un des piliers de l'islam, obligatoire à tout musulman, au moins une fois dans sa vie, s'il en a les moyens financiers et physiques.

Haje : cobra.

Hoax : canular, intox.

Hoki : poisson de nom scientifique *Macruronus novaezelandiae.*

Jab : sorte de coup de poing où le lutteur frappe son adversaire rapidement d'une courte distance.

Jaco : perroquet gris à queue rouge, originaire d'Afrique.

Jati : découpage de la société indienne en 4 635 professions.

Jive : style de danse populaire dans les années 1940.

Judd : viande de porc séchée.

Kami : au Japon, esprit du shintoïsme.

Kawi : langue ancienne littéraire employée en Indonésie, de la famille des langues malayo-polynésiennes.

Ket : un jeune, un gosse, également ketje (p'tit gars), mot d'origine marollienne (quartier de Bruxelles).

Kip : symbole du kip, unité de mesure de masse anglo-saxonne et unité monétaire du Laos.

Kiva : pièce, en général de plan circulaire et semi-enterrée, utilisée par les Pueblos pour des rituels religieux.

Koï : race de carpe du Japon.

Koto : instrument de musique japonais qui ressemble à une harpe.

Krak : forteresse des croisés en Palestine ou en Syrie.

Kuna : unité monétaire de la Croatie.

Kuru : maladie à prions, découverte en Nouvelle-Guinée au début du XXe siècle.

Kwa : couteau.

Kyat : devise officielle du Myanmar.

Kyu : au judo, ensemble des différentes étapes de la progression d'un débutant avant l'obtention d'un grade dan.

Manx : relatif à l'île de Man ou à ses habitants.

Moly : espèce d'ail vulgairement appelée « ail doré ».

Muqarnas : motif ornemental de l'architecture islamique depuis l'époque médiévale.

Nay : flûte du Proche-Orient.

Puja : dans l'hindouisme, adoration d'une image sacrée.

Qanun : cithare à cordes pincées, proche du luth.

Qwertz : disposition des touches de clavier principalement germanophone.

Skua : grand labbe.

Syli : ancienne unité monétaire de la Guinée.

Téju : variante de tégu.

Trax : bulldozer.

Wenze : marché, en République démocratique du Congo.

Würm : la dernière des quatre grandes glaciations du quaternaire dans les Alpes.

Wushu : art martial chinois.

Yaka : langue bantoue parlée en République démocratique du Congo.

Yod : autre orthographe de youd, dixième lettre des alphabets hébreu et phénicien.

Yuzu : agrume originaire de l'est de l'Asie.

Zain : cheval dont la robe ou le poil, simple et uniforme, n'a aucune marque de blanc.

Zamu : en Afrique, sentinelle, veilleur de nuit.

Zek : prisonnier du goulag en URSS.

Savoir tout cela ne garantit pas une victoire au Scrabble, mais garantit de mourir moins bête.

## Serbe

À Belgrade, à Valjevo, à Vranje, à Zaječar, à Jagodina, à Kragujevac, à Kruševac ou à Leskovac, bref, en Serbie, la bêtise, quand elle est présente, se nomme глупости (prononcer « glouposti »), et « bête », au masculin, se traduit par cette sorte d'onomatopée exprimant la difficulté à avaler : gloup.

C'est assez cohérent, car il n'est pas rare que la bêtise soit difficile à avaler.

Par exemple, et ceci est également valable à Sombor :

« Dragan est tellement con ! » se dit : Драган је тако глуп ! (Phonétiquement : « Dragan ié tako gloup ».)

« Tatiana est belle, mais elle est bête ! » se dit : Татјана је лепа, али је глупа ! (Phonétiquement : « Tatjana ié lepa, ali ié gloupa ».)

Une curiosité pour finir : en Serbie, quand on est vraiment très bête, on est « глуп као ноћ », c'est-à-dire bête comme la nuit !

## Sérendipité

D'une part le mot est magnifique par sa sonorité et sa richesse d'évocation. En déplaçant quelques lettres, on rencontre un « serin dépité », un « serein de pitié », ou même la « sœur d'un député ». Mais laissons là les calembours et autres contrepets. Si la sérendipité mérite une entrée dans ce « Dictionnaire amoureux », c'est parce que c'est un des très rares phénomènes qui permette à une bêtise de se transformer en action bénéfique. Comme de juste, le cas de sérendipité le plus pertinent dans ce DAB est la bien nommée bêtise de Cambrai (voir ce

mot).

La sérendipité (du mot anglais *serendipity* créé en 1754 par l'écrivain Horace Walpole sur la racine de Serendip, ancien nom du Sri Lanka) consiste à faire, par hasard ou par erreur, une découverte inattendue et fructueuse, notamment dans le domaine des sciences. En d'autres termes, je fais des recherches, je commets une bêtise, et cette bêtise m'amène à une formidable découverte.

Je m'appelle Christophe Colomb. En 1492, je fais une bêtise, une erreur de navigation, je me trompe de route, et je découvre l'Amérique.

Je m'appelle Wilhelm Röntgen. En 1895, je fais une bêtise en jouant avec des faisceaux d'électrons sur la main de ma femme, et je découvre les rayons X.

Je m'appelle Charles Goodyear. En 1839, je fais une bêtise, je pose un morceau de latex couvert de fleur de soufre sur un poêle à charbon, et, le lendemain matin, quand le machin a refroidi, je découvre la vulcanisation.

Je m'appelle Isaac Newton. En 1684, je fais bêtement la sieste sous un pommier, et je découvre les lois de la gravitation.

Je m'appelle James Schlatter. En 1965, je fais une bêtise, je suce mon doigt enduit du produit de synthèse d'un tétrapeptide, et je découvre l'aspartame.

Je m'appelle Edward Stone. En 1763, bêtement, je confonds l'écorce de saule avec l'écorce d'un autre arbre péruvien, et je prépare la découverte de l'aspirine.

Je m'appelle Archimède. En 250 avant J.-C., je reste (c'est bête !) trop longtemps dans mon bain, et je découvre la poussée qui porte mon nom.

Je m'appelle Alexander Fleming. En 1928, je fais une bêtise, je laisse moisir un truc dans un coin, et je découvre la pénicilline.

Je m'appelle Stéphanie Tatin. À la fin du XIXe siècle, je fais une bêtise dans la cuisine de mon restaurant de Lamotte-Beuvron en Sologne, j'oublie de mettre la pâte dans le moule et j'enfourne directement les pommes et le sucre. Puis, pour rattraper ma bêtise, je rajoute la pâte par-dessus l'appareil en fin de cuisson, et j'invente la tarte Tatin, dont je partage généreusement la paternité avec ma sœur Caroline.

Je m'appelle Crawford Long. En 1842, je fais des bêtises en jouant

aux cartes avec des potes, on inhale de l'éther pour se shooter, je m'aperçois que mes potes ne se font pas mal quand ils se cognent, et je découvre l'anesthésie par l'éther.

Je m'appelle Spencer Silver. En 1964, je fais une petite bêtise : je fabrique une colle qui ne colle pas. Elle donnera naissance au Post-it.

Merci qui ? Merci la bêtise !

Comble d'élégance : la sérendipité a pour antonyme la zembeanité, un sport de masochiste trop bête pour mériter une entrée dans cet ouvrage.

## Shegar

Le shegar est un dialecte peu connu qui est encore parlé en deux endroits du globe, dans tout le Sud-Est du Kenya, et rue du Général-Leclerc à Montmorency.

Quelques mots clés en shegar :

« Cependant » se dit *jdoumir*.

« Obtempérer » se dit *algaskarti*.

« Acrimonie » se traduit par *toudjik-toudjik*.

« Regimber » se dit *blassourt*, à l'infinitif.

Pour apprivoiser ces quelques mots nouveaux, plaçons-les dans un contexte signifiant, et traduisons par exemple la phrase suivante :

« Sommé d'obtempérer, le valétudinaire regimbait cependant avec acrimonie. »

En Shegar, cette phrase se dira :

« *Sadiné algaskarti, venivoak blassourtak* (l'imparfait du verbe blassourt) *jdoumir selom toudjik-toudjik.* »

À la forme interrogative, la phrase : « Sommé d'obtempérer, le valétudinaire regimbait-il avec acrimonie ? » se dira donc : « *Sadiné algaskarti, venivoak blassourtak selom toudjik-toudjik* ? »

Gourmandise, pour terminer, que cette phrase typique de l'argot shegar :

« *Zédératt boulik aoun dénégué masserg* », qui signifie approximativement : « Retourne dans ton pays, boule de neige, parce que là tu commences à nous prendre le chou gravement. »

## Signature

Dès notre majorité, et souvent même avant, la société nous enjoint de nous inventer une signature. C'est une bêtise, car on nous pousse à cette décision sans nous avoir préalablement précisé que nous aurons à reproduire cette signature très souvent et de manière très officielle, et surtout que nous garderons cette signature toute notre vie. Ce n'est donc pas un choix anodin, et des millions de gens, faute d'avoir été informés des conséquences, traînent ensuite comme un boulet pendant toute leur existence une signature trop simple (et donc trop facile à imiter), ou trop tarabiscotée (et donc d'exécution laborieuse), ou sans rapport avec leur nom et prénom (et donc suspecte aux yeux des employés de banque). Quelques hurluberlus (mais comment leur jeter la pierre ?) se sont même laissés aller, au moment fatidique, à choisir pour signature une simple croix ou un petit rond, qui les fera passer toute leur vie pour des analphabètes ou pour des idiots.

Moralité : il faut soigner sa manière de signer.

## Ski

Il se passe rarement une journée sans qu'une personne m'arrête dans la rue pour me poser la question suivante : « La loi française autorise-t-elle la pratique du ski alpin en slip de bain ? »

En effet, il faudrait être bien bête pour le nier, la question se pose. Mais la loi n'est pas très explicite sur le sujet. Il n'y a pas dans le code pénal, ni dans aucun autre code, d'article spécifique qui dise : « Il est

interdit de faire du ski alpin en slip de bain. »

Mais il n'y a pas non plus d'article qui stipule expressément qu'il est licite de skier en slip de bain. Un peu comme si le législateur avait fait l'impasse sur la question… un peu comme s'il ne lui était pas venu à l'idée que la question pourrait un jour se poser à ses concitoyens.

À défaut de texte de loi, il faut nous référer aux arrêtés et règlements communaux. Et là, on a la surprise de constater que certaines communes ont prévu le cas, d'autres non. Par exemple, Courchevel, Font-Romeu, Saint-Lary-Soulan, entre autres, ont clairement pris position, en édictant un règlement qui interdit la pratique du ski en tenue de bain – en même temps, du reste, que la pratique du ski nudiste.

En revanche, les textes en vigueur à Tourcoing, à Gennevilliers, à Rennes, à La Ferté-Bernard, entre autres, n'évoquent pas la question. Pas une ligne là-dessus.

Il en découle que l'on peut, en toute légalité, skier en slip de bain à La Ferté-Bernard (Sarthe). À condition bien entendu de trouver dans cette commune un slip de bain, des skis, et de la neige pour skier dessus.

C'est aussi bête que ça.

## Sloterdijk, Peter

Peter Sloterdijk, né en 1947 à Karlsruhe, est un philosophe et essayiste allemand, professeur de philosophie et d'esthétique qui a exercé la fonction de recteur de la Hochschule für Gestaltung de cette « ville nouvelle » du sud-ouest de l'Allemagne qui vit naître Carl Benz en 1844.

Cet intellectuel, parfois controversé (notamment pour sa conférence de 1999 intitulée « Règles pour le parc humain : une lettre en réponse à la *Lettre sur l'humanisme* de Heidegger »), propose une approche extrêmement originale de la bêtise, qu'il analyse comme une sorte de garde-fou, un penchant naturel (et donc « normal ») destiné à prévenir la surchauffe des neurones, une sorte de soupape permettant d'évacuer un trop-plein d'informations.

Dans son essai intitulé *Tu dois changer ta vie !* (*Du mußt dein Leben ändern*, traduit par Olivier Mannoni, Libella-Maren Sell, 2011), Sloterdijk parle du besoin de « retrivialiser ». Car nous ne pouvons pas, selon lui, supporter le poids d'une nouveauté perpétuelle : notre pensée ne tiendrait pas. Il faut que nous interprétions la nouveauté comme insignifiante, ou comme du « déjà-vu », sinon notre pensée serait écartelée, tiraillée, déstabilisée au moindre courant d'air.

La bêtise selon Sloterdijk serait donc « le fruit d'un long entraînement aux opérations visant à éviter l'apprentissage. Seule une série d'auto-knock-out de l'intelligence, poursuivie avec obstination, permet la stabilisation d'une habitude de stupidité fiable – et même celle-ci peut être démentie à tout instant par une régression dans la non-bêtise ».

En résumé : de même que la transpiration évite la surchauffe du corps, la bêtise évite la surchauffe du cerveau.

« Et voilà pourquoi votre fille est bête », aurait pu dire Sganarelle.

## Sommer, Édouard

Édouard Sommer, né le 6 avril 1822 à Nancy (Meurthe-et-Moselle) et mort en juillet 1866 à Paris, est un philologiste, nouvelliste, traducteur, grammairien et lexicographe.

Dans son *Petit Dictionnaire des synonymes français* (1849), il écrit : « On dit des bêtises quand on parle avec ignorance sur ce que tout le

monde sait [...]. »

Et encore : « La bêtise consiste en des idées bornées ; la sottise en des idées fausses. »

## Somnambule

Beaucoup de gens disent qu'il est dangereux de réveiller un somnambule (voir : Chien).

C'est une bêtise.

Il est bien plus dangereux de ne pas réveiller un somnambule que de le réveiller.

Si on ne le réveille pas, il risque de se tuer en tombant dans l'escalier, par exemple.

Si on le réveille, il risque au pire d'être un peu confus.

## Sosthène

Louis-François-Sosthène Ier, vicomte de La Rochefoucauld (1785-1864), est un homme politique ultraroyaliste français du XIXe siècle.

Dans les *Pensées* (1835), le vicomte nous dit quelques mots sur la bêtise :

« La sagesse hésite quand la bêtise décide. »

« Chez les sots la bêtise ne s'y trouve qu'en partage. »
« La bêtise humaine est la chose la mieux partagée en ce monde. »

## Soupe

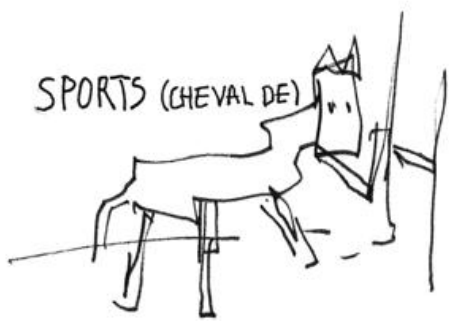
L'expression « Par ici la bonne sousoupe ! » doit être considérée comme un pléonasme. Le mot sousoupe contient en effet l'idée d'une « bonne » soupe, puisqu'on ne dit jamais « la mauvaise sousoupe ».

## Sports

La bêtise a un royaume : il s'appelle « commentaire sportif ». Le commentaire sportif est le terreau sur lequel la bêtise fleurit le plus régulièrement et le plus intensément.

Déjà, il n'est pas interdit de penser que « commenter des épreuves sportives » est une activité bien étrange : autant la pratique active du sport est unanimement reconnue comme salutaire, autant la contemplation, passive et béate, depuis un canapé ou un tabouret de bar, d'épreuves sportives commentées par des professionnels appointés, est à tout le moins une curiosité dans le champ des activités humaines.

Surtout, le déferlement de bêtises, de truismes, de phrases creuses, que ces commentateurs infligent à leur auditoire défie l'entendement.



Manifestement, pour dire encore plus de bêtises, mieux vaut être deux, et c'est pourquoi la plupart des sports télévisés sont commentés en duo, duo mixte de plus en plus fréquemment, unissant un journaliste sportif maison et une ancienne championne de la discipline à commenter, ou, symétriquement, une journaliste sportive maison et un ancien champion de ladite discipline.

Les musiciens sont en place, ouvrez le ban.

— À l'épreuve de saut d'obstacles du Concours complet d'équitation des jeux Olympiques, l'un des commentateurs télé explique laborieusement le règlement : un cavalier doit boucler son parcours en soixante-dix-neuf secondes au maximum, chaque seconde au-delà des soixante-dix-neuf est sanctionnée d'une pénalité, mais, pour autant, le cavalier n'accroît pas son score s'il franchit la ligne d'arrivée en deçà du chrono fatidique. Ce à quoi l'autre commentatrice, probablement une ancienne championne d'équitation, répond, avec une pertinence admirable : « Absolument, Jean-Paul ! il faut juste "être dans le temps", comme on dit dans notre jargon professionnel. »

*En effet. L'expression « être dans le temps » n'existe nulle part ailleurs que dans le jargon professionnel hautement spécialisé de l'équitation, et nous serions bien démunis si personne n'était là pour décrypter ce sibyllin jargon. Jamais on n'entendra, par exemple, un usager des chemins de fer, qui voit un collègue arriver à 17 h 34 pour monter dans le train qui part à 17 h 35, lui dire : « Tu es juste dans le temps ! » L'autre n'y comprendrait rien, sauf à avoir pratiqué lui-même dans le passé et avec assiduité le saut d'obstacles dans un concours complet d'équitation.*

C'est bien regrettable, mais c'est un fait : le commentaire sportif en général, toutes disciplines confondues, est une affligeante collection de truismes grossiers, qui constitue finalement une grosse bulle de bêtise, dont aucun commentateur n'a l'exclusivité, mais que la communauté des commentateurs partage et multiplie.

Ainsi, on les entend tous présenter comme une caractéristique unique et exclusive du sport qu'ils commentent le fait que « rien n'est joué » avant le dernier point, que « rien n'est joué » avant la fin du temps réglementaire de jeu. En d'autres termes, énoncés avec une cuistrerie gourmande :

— « Tant que ce n'est pas fini, ce n'est pas fini. »

*Et nous qui n'avions jamais réalisé cet état de choses !*

*— Si ! Nous savions que, au curling, tant que ce n'est pas fini, ce n'est pas fini. Mais nous étions loin de nous douter que cette loi était valable au football, au tennis, au basket, au tir à l'arc, au triathlon, au volley-ball, au hockey sur glace, et peut-être même dans d'autres sports, allez savoir !*

— Comme on dit dans le jargon cycliste : « Il fait la course en tête. »

*Une fois de plus, nous étions à mille lieues de connaître cette expression typique du cyclisme et de lui seul.*

— Si Untel se sent en forme aujourd'hui, il attaquera probablement, mais s'il est dans un mauvais jour, je ne le vois pas prendre le risque d'attaquer.

*Nous pensions pour notre part qu'il attaquerait s'il se sentait incapable de le faire, mais qu'il ne prendrait pas ce risque s'il pressentait la moindre chance de succès.*

— Si aucune équipe n'inscrit de buts, on se dirige droit vers un score vierge.

*Dans le cas contraire, ce serait probablement le contraire.*

— L'escalade est un sport où il faut rester concentré.

*Alors qu'au saut en hauteur, vous pouvez oublier la barre, ça n'a aucune incidence sur la performance.*

— Au judo, la condition physique est un facteur déterminant.

*Alors qu'au badminton ou en haltérophilie, vous pouvez être totalement anémié, ça ne compromet pas vos chances de gagner.*

— En bobsleigh, la victoire peut se jouer à quelques centièmes de seconde.

*Alors que sur une course de 100 mètres, les concurrents franchissent la ligne d'arrivée avec plusieurs heures de décalage.*

Fermez le ban, comme on dit dans le jargon militaire.

## *Stupid*

Le cinéma américain recèle quelques gros navets méconnus, parmi lesquels *Joy Corner Stupid Fucking Bastard*, 118e long-métrage du Californien Scott Dawenson, lauréat du String Bowl of Pennsylvania en 1947 et grand prix de la critique au Picture Storm de Figger City en 1953.

*Joy Corner Stupid Fucking Bastard* est un thriller new-wave magistralement interprété par Dave Broutley, Johann Sixdorn, Bruce Wheatvery, Michael Pewbondy, Tipper Rogers, Andrew Applestarck, Bob Thurngally, Chet D'Gibson, Nelly Screwdarn et Gisèle Boulon.

C'est l'histoire d'un fils de vétéran du Vietnam mêlé aux émeutes raciales du Bronx en plein scandale du Watergate. Dans un night-club, il fait la connaissance de Patty Crawford, fille d'un chercheur de la NASA et d'une inspectrice du FBI, qu'il épouse à Dockney Church deux jours avant Thanksgiving. Mais un junkie, fils adoptif d'un golden-boy enrichi chez Budweiser, lui vole sa place de parking pour installer un fast-food à l'enseigne Red Snake. Le film raconte les conflits familiaux qui s'ensuivent, réglés par la firme Winchester et objets d'un diabolique suspense, qui ne prendra fin qu'avec l'arrivée en overcraft d'une jeune nurse française magistralement interprétée par Gisèle Boulon.

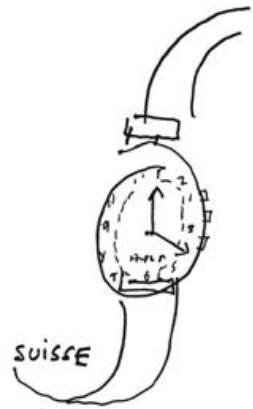
On retrouve dans *Joy Corner Stupid Fucking Bastard* les défauts déjà présents dans les 117 premiers films de Scott Dawenson, notamment *Prince Party System*, en 1941, *Brouds Steeling Avenue of Fear* en 1954, *Duggen Bradley Four Screaming Battle* en 1961, *A Southern Process Called P. Remington* en 1964, *Aberdeen Spot* et *Rubber Pistol* en 1968, *Hugeloud Necessity Passion* en 1973, et *Bullet Airport Against Silver Jimmy in the Tining Cue of Passiflore Acknoledgement* en 1984.

## Suisse

En Suisse, mais principalement dans le canton de Vaud, un imbécile, un idiot, bref, quelqu'un de bête, est appelé toyet, ou bobet, ou taborgniau, qui peut s'écrire taborniau, ou encore taguenet.

Dans le canton du Valais, on parlera plutôt d'un taberle, d'un tabouret, et parfois, curiosité linguistique, d'un tapagoille. Le site de la ville de Saillon, dans le Valais, nous renseigne ainsi sur ces tapagoilles, désormais synonymes de crétins : « Selon une légende bien ancrée, les seigneurs importunés par les coassements des grenouilles envoyaient toutes les nuits leurs sujets battre l'eau des marécages pour imposer silence aux bruyants batraciens. C'est en effet une légende issue d'une généralisation hâtive propagée par le célèbre historien Michelet pour

qui le Moyen Âge était une période d'obscurantisme et de tyrannie seigneuriale. Michelet a écrit : "Beaucoup de droits féodaux, qui nous révoltent, étaient probablement ceux dont le serf se plaignait le moins, parce qu'ils lui coûtaient peu. Telle est la fameuse obligation de battre l'eau la nuit pour faire taire les grenouilles." Or, l'obligation de "grenouillage" n'existait qu'en certains lieux et seulement certaines nuits : à Roubaix, cette obligation se limitait à quelques jours par année, au château de Laxou, près de Nancy, les tapagoilles n'intervenaient que durant la nuit de noces du seigneur, à Frieinsenn, lors du passage de l'Empereur, les paysans avaient battu les marécages de leur propre initiative et en avaient été récompensés par l'obtention de libertés, enfin l'abbé de Luxeuil et celui de Prum (diocèse de Trèves) exigeaient lors de leurs déplacements dans une paroisse proche d'une étendue d'eau que "des gens qui ont reçu un patrimoine à ce titre" fassent taire les grenouilles. Ces exemples démontrent que cette légende, loin d'établir la tyrannie des seigneurs, constituaient plutôt la preuve de leur magnanimité et le serf s'acquittait "sans peine et de bonne grâce" de cette corvée occasionnelle dont il espérait une contrepartie intéressante. Ainsi donc, les tapagoilles n'étaient pas de vils paysans corvéables à merci, mais de petits malins qui savaient sacrifier une nuit en vue de soutirer droits et libertés à un seigneur béat et réjoui par une bonne nuit. »




Au petit bonheur de la Suisse francophone, on trouvera aussi des bedoumes (femmes stupides), des gnagnous (des niais, en somme), des

gniafs, ou des badadias, qui viennent s'ajouter à nos cruches, nos gourdes, nos tartes, et nos cornichons.

## Suivisme (langagier)

Le suivisme langagier, un des marqueurs (voir ce mot) de la bêtise, consiste à répéter fièrement, comme si on les avait soi-même inventées, les dernières expressions à la mode (étant entendu que, comme l'a finement noté Jean Cocteau, « la mode, c'est ce qui se démode »). Il s'agit d'expressions apparues assez soudainement, sorties on ne sait trop quand d'on ne sait où, et dont les gens de tendance suiviste s'emparent, font un usage aussi intensif qu'intempestif, pour ne plus les lâcher jusqu'à l'apparition d'une nouvelle expression à la mode.

Je ne résiste pas au plaisir d'en dénoncer quelques-unes, puisqu'elles sont, comme il est dit ailleurs, de bons marqueurs de la bêtise.

**« Y a pas photo »**, expression venue des courses hippiques, qui signifie que la hiérarchie apparente ne souffre aucune contestation, et que le choix à opérer relève de l'évidence et du bon sens.

— Entre un saumon fumé industriel et un saumon fumé artisanal, y a pas photo.

**« Ça, c'est fait ! »** Interjection ironique qui vient généralement saluer une critique ou une remarque acerbe exprimées à l'encontre de quelqu'un ou de quelque chose.

— Tu m'excuseras, mais Bernard, il a pas oublié d'être bête !

— Ça, c'est fait !

**« C'est chaud patate ! »** Expression probablement issue de la restauration, qui signifie que la situation est tendue et que la compétition sera rude.

— Vous avez une heure pour terminer l'épreuve !

— Purée, c'est chaud patate !

**« Ça pique un peu. »** Issue sans doute de l'avertissement donné par un soignant au moment d'appliquer une lotion désinfectante, cette expression est servie à toutes les sauces pour dire, par euphémisme : « C'est douloureux. »

— Ça va me coûter combien ?

— Le changement de carburateur, vous en avez pour 200 euros. Ah oui, je sais, ça pique un peu !

**« Je ne suis pas venu pour enfiler des perles ! »** Expression combative dont l'usage pluriquotidien est manifestement obligatoire pour tous les participants à des jeux de télé-réalité.

— Loïc, vous l'abordez comment, cette épreuve d'immunité ?

— Écoutez, Denis, je ne suis pas venu ici pour enfiler des perles !!!

**« Je suis chaud comme la braise »**, **« On lâche rien ! »** Même sens de détermination à vaincre que la précédente expression.

— Tout le monde est prêt ?

— Moi je suis chaud comme la braise.

— Nous, chez les Rouges, on donne tout, on lâche rien !

**« Votre mission, si toutefois vous l'acceptez… »** Expression empruntée à la série télévisée *Mission impossible*, utilisée pour indiquer à quelqu'un sur un mode léger l'objectif à atteindre ou la tâche à accomplir.

— On doit faire quoi, maintenant ?

— Votre mission, si toutefois vous l'acceptez, c'est de décoller la moquette sur toute cette surface !

**« On en parle ou pas ? »** Menace un tantinet perfide d'aborder un sujet qui froisse.

— Moi je fais toujours attention à la façon dont je m'habille !

— Ah ouais ? Et ton vieux survêt' troué du dimanche matin, on en parle ou pas ?!

**« C'est ma madeleine de Proust. »** Tarte à la crème de la nostalgie, cette expression s'étend désormais à n'importe quel souvenir d'enfance, aussi insignifiant soit-il.

— Tu vas souvent à la pêche au gros ?

— Moi, la pêche au gros, c'est ma madeleine de Proust !

**« C'est un véritable inventaire à la Prévert. »** Référence à un poème fameux qui m'a au demeurant toujours laissé de glace, comme l'ensemble de l'œuvre de cet éminent écrivain, cette expression sert désormais à désigner n'importe quel capharnaüm ou accumulation hétéroclite.

— Il y avait là des poupées, des voitures à pédales, un vieux gaufrier, des outils de jardin… Un véritable inventaire à la Prévert.

**« Je dis ça, je dis rien. »** Expression destinée à souligner la

pertinence et l'importance d'un propos. Comme le note spirituellement l'humoriste Jarnal, les gens qui emploient cette expression devraient s'aviser que, s'ils commencent par la seconde moitié de la proposition, ils peuvent se dispenser de la première.

— Si on ne prend pas d'essence à la prochaine station, on risque de tomber en panne sèche, moi, je dis ça, je dis rien.

— Heureusement que tu le dis, j'avais pas vu la jauge !

**« On ne va pas se mentir. »** Formule usée jusqu'à la corde mais réputée spirituelle au moment d'énoncer ou de constater une évidence.

— L'équipe de France est menée huit buts à un à trois minutes de la fin du temps réglementaire.

— On ne va pas se mentir, l'espoir d'une qualification s'éloigne un peu.

**« Il a débaroulé en mode vénère. »** On est parvenu à rassembler ici un mot d'argot lyonnais popularisé par la série culte *Kaamelott* d'Alexandre Astier, un barbarisme issu du vocabulaire musical (en mode majeur, en mode mineur), et un mot en verlan.

— Il a débaroulé en mode vénère !

— Wesh, frérot !

**« On ne vit pas dans le monde des Bisounours. »**

Se référant aux multicolores Bisounours, gamme américaine de jouets en peluche populaires dans les années 1980 (vendus à plus de 40 millions d'exemplaires entre 1983 et 1987), cette expression signifie que nous ne vivons pas dans un monde idéal, où tout le monde serait beau et gentil. Peu de personnalités politiques ont résisté à la tentation de reprendre à leur compte cette formule acratopège.

— Vous fourbissez, monsieur le maire, tout un arsenal de mesures sécuritaires…

— Vous le savez aussi bien que moi, monsieur Bourdin, nous ne vivons pas dans un monde de Bisounours. Par conséquent, etc. etc.

**« Il faut qu'il sorte de sa zone de confort. »** Impossible de déterminer l'origine de cette expression qui s'est propagée comme une traînée de poudre à tous les secteurs d'activité. Ceux qui conseillent à quelqu'un de « sortir de sa zone de confort » l'exhortent le plus banalement du monde à la curiosité, au dynamisme, à la prise de risque, mais ils ont le sentiment, en utilisant cette expression rebattue, de dire quelque chose d'original, de philosophique, et de

techniquement pointu.

— De film en film, cet acteur donne l'impression de jouer toujours sur le même registre. Il faut qu'il sorte de sa zone de confort.

**« X de chez X. »** Expression rabâchée jusqu'à l'asphyxie, dans laquelle X peut être égal à riche, compétent, sapé, jaune, délirant, facile, bourré, ridicule, beau, rapide… et 2 ou 3 000 autres adjectifs.

Ici non plus, l'origine de l'expression n'est pas connue, mais son sens tombe sous le sens : « X de chez X » s'emploie pour qualifier une personne ou une chose tellement X qu'elle pourrait venir de la maison mère X, qui l'a inventée et lui a donné ses lettres de noblesse.

« Une voiture nickel de chez nickel » désigne une voiture tellement propre qu'elle semble provenir de la marque Nickel, emblématique de la propreté.

« Un prof débile de chez débile », c'est un professeur si débile qu'il pourrait bien avoir été produit par la marque Débile, spécialisée dans les produits de grande débilité.

« Une pomme pourrie de chez pourrie », c'est une pomme vraiment pourrie, au point qu'elle semble issue de la maison Pourrie, référence internationale en matière de produits avariés.

— Excuse-moi, Nathalie, mais ton pote, il est lourd de chez lourd !

— Je suis désolée, Marielle, c'est la première fois que je le vois se comporter comme ça ! Pour tout te dire, moi-même je suis déçue de chez déçue !

## Superstitions

Sur un plan strictement scientifique, les superstitions sont des bêtises. Mais, étant donné que les superstitions sont généralement assumées comme telles, elles ne méritent pas les foudres de ce DAB.

Celui qui « touche du bois », pour écarter dans l'avenir le malheur qu'il vient d'évoquer est parfaitement conscient que le contact d'une durée d'une demi-seconde entre sa main et la table en chêne ne diminue en rien son risque d'un futur accident de voiture.

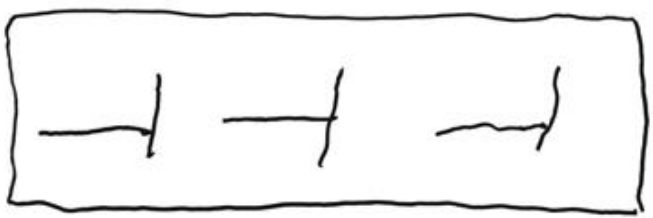
Celui qui conserve précieusement un fer à cheval, un trèfle à quatre feuilles, ou une patte de lapin, n'ira jamais prétendre que la possession de ces objets augmente scientifiquement ses chances de

gagner à la loterie ou de trouver enfin du travail, l'amour, ou de déterrer un trésor enfoui dans son jardin alors même qu'il vit en appartement.

De la même façon, les gens superstitieux ne prétendent pas qu'il y ait un fondement scientifique à l'idée que « briser un miroir promet sept ans de malheur », qu'« ouvrir un parapluie à l'intérieur », « passer sous une échelle », ou « voir un chat noir traverser la route » porte malheur.

Les superstitions optimistes ne sont pas davantage défendues comme vérités scientifiques par leurs adeptes. Ces derniers savent très bien que le « vendredi 13 » n'est pas forcément un jour de chance, et que le « vœu formé au passage d'une étoile filante » n'a pas plus de chances de se réaliser que le vœu formé au passage d'une bicyclette bleue devant le bureau de poste.

À cet égard, et quitte à m'exprimer hors sujet, je dois avouer que, la dernière fois que j'ai vu une étoile filante, je n'ai pas eu le temps de former un vœu « valable », et, pressé par le temps, je n'ai pu former que le vœu d'en voir passer une deuxième.



## Tapis (de bain)

Encore une question bébête, mais si étroitement imbriquée dans la problématique globale de la vie quotidienne de millions de gens qu'il serait irrémissiblement irresponsable de la balayer d'un trait de plume : « Faut-il craindre une pénurie de tapis de bain ? » (Un tapis de bain est un tapis servant à absorber l'humidité des pieds qui le foulent.)

Honnêtement, je ne le pense pas. Je ne vois pas de raison prégnante qui ferait que la demande de tapis de bain, très stable depuis 1945, croisse dans les prochaines années de manière significative, et pas de raison non plus que la fabrication de tapis de bain, qui est assurée en Europe par une soixantaine d'entreprises spécialisées, connaisse à court ou moyen terme une régression dommageable.

J'ai personnellement la conviction que, pour quelques décennies encore, il suffira d'entrer dans un bazar et de dire : « Je voudrais un tapis de bain » pour s'entendre répondre le plus calmement du monde : « Un tapis de bain, oui bien sûr, nous avons cet article en magasin, nous disposons même de plusieurs coloris, souhaitez-vous jeter un coup d'œil ? c'est par ici. »

Pour autant, à la marge, certaines personnes peuvent légitimement éprouver cette angoisse de « manque de tapis de bain », parce que est intervenu, dans leur village ou leur famille, un événement particulier qui les a incitées ponctuellement à craindre cette pénurie pourtant très improbable.

Imaginons un père de famille, habituellement bien sous tous rapports, qui, dans un accès de colère, dit à son fils : « Mon garçon, si tu ne secoues pas un peu ta léthargie, tu ne trouveras bientôt plus un seul tapis de bain dans tous les bazars du pays. »

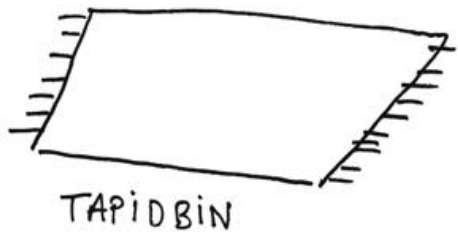
Sous le coup de la colère, on peut effectivement dire une chose

comme celle-là. Ensuite, sitôt la colère retombée, on est bien forcé d'admettre que l'alarme est sans fondement : les tapis de bain, ça ne se volatilise pas sans prévenir.

Mais l'interpellé est susceptible de conserver une trace mémorielle douloureuse de la menace brandie.

Ainsi, de même que certains Polonais redoutent, *a contrario* du bon sens, une éruption volcanique en banlieue de Cracovie, de même quelques paisibles citoyens français peuvent, traumatisés qu'ils ont été par leur père, craindre cette fameuse pénurie de TdeB.

La raison commande de ne pas céder, ni à l'intimidation en ce qui concerne les victimes ni à la colère en ce qui concerne les bourreaux, car cette colère est mauvaise conseillère et peut les conduire à prédire des pénuries imaginaires, à asséner bêtement des prédictions farfelues dont les séquelles, quoi que l'on veuille, perdureront.




## Tarte

Le mot tarte désigne, dans son cinquième sens, une personne peu intelligente, à la réflexion lente – quelqu'un qui se caractérise par sa bêtise.

Saynète bretonne violente :
ROZENN : Que pensez-vous de Gwenaelle ?
MALO : Elle est tarte !
MAËLYS : J'allais le dire : quelle tarte !
ERWAN : Ça ! pour être tarte, elle est tarte !
ROZENN : Justement, la voici.

Ce cinquième sens de tarte ne doit pas faire oublier les quatre autres, par ordre croissant d'usage :

— le béret du chasseur alpin ;

— une chose facile à faire, comme dans l'expression : « C'est pas de la tarte » ;

— une gifle. « Ce connard de trou-du-cul, je lui mettrais bien une tarte dans sa gueule » (anonyme) ;

— une préparation à base de pâte aplatie au rouleau, et couverte d'une garniture salée ou sucrée.

Saynète bretonne pacifique :

ROZENN : Que nous a préparé Gwenaelle ?

MALO : Une tarte !

MAËLYS : J'allais le dire : une supertarte !

ERWAN : J'ai hâte de la voir, cette tarte.

ROZENN : Justement, la voici.

## Tâtonnements

Nombreux sont ceux qui se sont cassé les dents au moment de donner une définition claire et limpide de la bêtise.

Ce n'est pourtant pas compliqué !

La bêtise, c'est un outil très commode, pour ne pas dire indispensable. On le trouve dans quasiment tous les foyers, même chez les plus modestes. Il se présente sous la forme d'une tige métallique enfichée dans un manche en plastique ou en bois, tige métallique dont l'extrémité s'adapte à la tête d'une vis et permet par conséquent…

Non, pardonnez-moi, petite erreur de trajectoire : c'est la définition du tournevis que je suis en train de donner. Au temps pour moi !

La bêtise est l'assemblage harmonieux et délectable de plusieurs ingrédients comestibles, parmi lesquels figurent en bonne place le poulet pattes noires, les tomates Marmande, des poivrons verts et rouges, des oignons de Roscoff ou d'ailleurs… d'ailleurs… d'ailleurs, je me demande si je ne suis pas en train de faire une nouvelle fois fausse

route, car c'est la définition du poulet basquaise que j'ai entrepris de donner, d'une manière assez approximative par-dessus le marché, puisque je ne fournissais aucune indication sur les quantités, notamment sur la quantité d'ail, ingrédient indispensable que j'avais du reste oublié de mentionner. Quel casse-tête, cette affaire de bêtise !! Au deuxième temps pour moi, je repars du bon pied.

La bêtise est une maladie génétique rare affectant les épithéliums glandulaires de nombreux organes… Cette fois, ma vigilance ne sera pas prise en défaut, je freine à temps, j'étais parti sur la mucoviscidose, c'est totalement hors sujet et pas très réjouissant de surcroît.

Non, la bêtise, c'est tout simplement le sport national britannique, qui se joue à onze avec une balle et des battes sur un terrain de forme ovale… Aïe ! Ça n'est pas plutôt le cricket, ça ?

« Ah làlà làlà làlà, ce n'est vraiment pas mon jour ! », comme disait Charles-Guillaume-Ferdinand de Brunswick à Valmy.

« Une nouvelle tentative s'impose », comme aurait dit Sergueï Bubka.

La bêtise, c'est le nom vernaculaire d'un champignon basidiomycète très répandu dans les forêts de conifères, et dont la toxine active, appelée « orellanine », disparaît totalement à la cuisson… Non, là encore non !!!… Ça, c'est un mix maladroit entre la girolle, le bolet chrysentéron et la golmotte.

Lisons Sénèque : « *Errare humanum est, perseverare diabolicum*. »

Je jette l'éponge, et ce texte avec.

Je m'y remettrai demain.

## Taureau

Mal renseignés par leurs parents, eux-mêmes mal renseignés par leurs parents, les enfants pensent généralement que la couleur rouge excite les taureaux, et que c'est pour cette raison qu'ils chargent la cape du torero. C'est une bêtise. Les taureaux sont dichromates, ils ont une vision en noir et blanc. C'est le mouvement de la cape qui excite le taureau. Elle pourrait être jaune, verte, ou bleue, cela lui ferait le même effet.

Pour le prouver, il suffit de demander à un torero, lorsqu'il est face au taureau, de maintenir sa cape parfaitement immobile, tout en exécutant lui-même une danse de Saint-Guy.

100 % des toreros sollicités ont décliné la proposition.

Une fois cette vérité chromatique rétablie, on est en droit d'estimer que le taureau est bête de s'attaquer à un simple bout de chiffon qui s'agite. Ce n'est pas faux, mais c'est normal, puisque c'est une bête.

*Voir* : Alouette ; Âne ; Autruche ; Caméléon ; Caneton ; Carassin ; Chat ; Chien ; Crocodile ; Dromadaire ; Écureuil ; Éléphants (et lièvre) ; Émeu ; Faucon ; Kangourou ; Lièvre ; Papillons ; Pluvier ; Poissons ; Poules ; Renard ; Rhinocéros ; Tortue ; Vaches ; Zèbres.

## Téléphone

Environ 50 millions de Français sont équipés d'un smartphone. Et tous, rigoureusement tous, moi inclus, continuent, comme leurs ancêtres, de dire en prenant un appel : « Je décroche », et en mettant fin à un appel : « Je raccroche. »

C'est d'une bêtise confondante, effroyable, terrifiante.

En effet, sur un portable ou un smartphone, contrairement aux téléphones en Bakélite d'autrefois, il n'y a rien à décrocher ni à raccrocher. Il n'y a ni combiné ni écouteur. Il n'y a qu'une touche à effleurer.

Pourtant, vingt-cinq ans n'ont pas suffi pour que les utilisateurs adoptent des mots mieux appropriés à cette technologie nouvelle, des formules plus adéquates comme : « Je me connecte » ou : « Je prends » (sous-entendu l'appel), au lieu de l'archaïque : « Je décroche », et comme : « Je me déconnecte », ou : « Je quitte », ou même : « Je coupe », au lieu du désormais grotesque : « Je raccroche. »

Les Anglais et les Allemands ne se sont pas mieux adaptés.

La technologie va plus vite que la langue. C'est très inquiétant pour l'avenir de la langue. Et, bordel de bordel, personne ne bouge son cul pour que ça change !

## Télévision (bêtise)

Il y a plus de vingt ans, voici comment, devant le public du Grand Auditorium de Cannes, à l'occasion du Festival Performance d'Acteur, je dénonçais, sur le mode de l'ironie, la bêtise de la télévision française.

« Mesdames et Messieurs,

Je suis embarrassé, parce que je crains d'amener une fausse note dans cette soirée consacrée à la télévision française… que tout le monde va critiquer, évidemment… mais moi je la trouve excellente, la télévision française… toutes émissions confondues. La preuve, d'ailleurs, qu'elle est excellente, c'est qu'il y a des millions de gens qui la regardent. Si elle était médiocre, comme certains le prétendent, les gens ne la regarderaient pas, ça va de soi. Des millions de gens ne pourraient pas se tromper à ce point-là.

J'entends dire, par exemple, par certains confrères : Patrick Sébastien, c'était nul et vulgaire. Mais il y avait 15 millions de gens qui regardaient Patrick Sébastien ! Ça ne pouvait pas être 15 millions de crétins, réfléchissez ! 15 millions de gens ne peuvent pas se tromper en même temps, c'est impossible. Et Jean-Pierre Foucault ? S'il était aussi débile qu'on le dit, il n'y aurait pas des millions de fidèles pour le regarder. Et Dorothée ? Vous n'allez pas me faire croire que les millions d'enfants qui regardent Dorothée sont tous abrutis ou manipulés ? Ils ne se taperaient pas deux heures par jour de Dorothée

si ce n'était pas une émission de qualité, ils ne sont pas fous, les enfants !

On peut se tromper tout seul, on peut se tromper à deux, à cinq, à trente, à la rigueur, mais pas à 10 millions. On ne peut pas se tromper, quand on est 10 millions. Par exemple, si le camembert Président est le camembert le plus vendu en France, c'est évidemment parce que c'est le meilleur camembert. S'il y en avait un meilleur, les gens achèteraient celui-là. Quel intérêt auraient-ils à acheter Président si ce n'était pas le meilleur ? Inversement, si Pierre Bourdieu, par exemple, vend si peu de bouquins, c'est bien qu'il y a un problème : c'est parce que c'est mauvais. Si c'était bon, les gens le liraient. C'est une loi universelle, ça…

Aujourd'hui, on nous rebat les oreilles avec Flaubert ou Van Gogh. Mais si ces types-là avaient eu du talent, leurs contemporains s'en seraient aperçus. Van Gogh n'a pas vendu un tableau de sa vie, et Flaubert est resté totalement anonyme, c'est bien la preuve de quelque chose. Leurs millions de contemporains ne pouvaient pas être aveugles tous en même temps !! Allons !

Si les gens regardent la télé, c'est qu'elle est bonne. Et j'irai plus loin : même si elle n'était pas bonne… en démocratie… puisque les gens la regardent, on n'a pas le droit de la changer. Si elle plaît à la majorité : démocratiquement, il faut la garder telle qu'elle est. D'ailleurs, j'ai l'impression que certains directeurs de chaîne sont un peu légers avec la démocratie.

Écoutez : les sondages sont formels. Les gens veulent, en majorité, du cul, et du foot. Pourquoi est-ce qu'on leur impose des émissions littéraires, ou des documentaires, ou même des jeux ? Ils n'ont pas demandé ça ! Ils veulent du cul et du foot. Démocratiquement, je ne comprends pas qu'on n'ait pas, systématiquement, tous les soirs, un film de cul à 20 h 30, et un match de foot à 22 heures. Enfin… j'espère qu'on y viendra.

Et puis, j'ai un autre compliment à faire à la télévision française : elle récompense le talent, à son juste prix. Jean-Luc Delarue (paix à son âme, NDLA) : il gagne 10 millions de francs par mois, c'est-à-dire 2 000 fois le salaire d'un instituteur, d'accord ! Mais ce qu'il fait, c'est au moins 2 000 fois plus difficile… il distribue la parole ! Moi je serais incapable de faire ça ! Moi si j'avais un débat à animer, je dirais : "Allez-y, parlez tous en même temps !" Et ce serait une connerie. Alors

que Delarue, il dit : “Allez-y, Pierre Palmade, dites-nous ce que vous pensez des régimes amaigrissants, et ensuite, Valérie Lemercier nous donnera son avis.” “Ensuite” !! Il faut savoir le faire, ça ! Ce n’est pas un instituteur qui peut faire ça… même 2 000 instituteurs… c’est beaucoup trop difficile.

Michel Drucker, il touche 2 millions de francs par mois, mais il les mérite, parce qu’il a des idées. L’idée de faire une rubrique sur le cinéma, dans Studio Gabriel, par exemple, je n’y aurais jamais pensé, moi. L’idée d’avoir un magicien, il faut la trouver ! Ça se paie, ça ! Et l’idée de faire venir des invités. Faut y penser, aussi. Moi je serais resté tout seul, comme un con ! Sûrement ! Et puis quels invités ?! ! Il faut les chercher ! Christian Clavier, Richard Bohringer, Valérie Lemercier… il faut en avoir, des noms, dans la tête. Ce n’est pas tout. Il y a des choses auxquelles on ne pense pas, mais pour faire ce que fait Drucker, il faut être à l’heure par exemple, puisque c’est du direct. Moi, comme un con, une fois sur deux, j’arriverais au studio à 22 heures, on me dirait : “L’émission est terminée depuis deux heures.” Drucker, tac, il est à l’heure. Tous les jours. Et il pense à tout : s’habiller, mettre une cravate, se coiffer. Un instituteur, à tous les coups, il oublierait de mettre un pantalon, ou il oublierait de se raser. Drucker, jamais !

Arthur, c’est pareil ! Le service public a bien raison de se ruiner pour garder Arthur ! Déjà, le concept : une émission sur la télé ! Trouvez-le, vous, si vous êtes si malins ! Et puis toujours pareil… les invités, à trouver, les questions à poser… Moi, comme un con, je dirais : “Alors, Johnny, ça va, la santé ?” Jamais je ne penserais à demander, comme Arthur : “Alors, Johnny, est-ce que vous regardez la télévision ?” Il faut avoir fait des études très pointues pour arriver à ce niveau-là. Ce n’est pas un garçon coiffeur ou un ouvrier du bâtiment qui aurait eu l’idée du karaoké, ou qui serait capable de donner, en direct, sans s’emmêler les pinceaux, les dates, et les villes, de tournée d’Élie Kakou (paix à son âme, NDLA) ! Ça se paie ! C’est normal !

Et puis, pour finir, dernier coup de chapeau à la télévision française : elle est libérale, et on peut y dire tout ce qu’on veut. D’ailleurs, je suis filmé, depuis tout à l’heure. Là, comme je dis du bien, ce n’est pas très étonnant… mais je vous fiche mon billet que, même si j’en avais dit du mal, ils le diffuseraient. Sauf si par malheur il y avait un problème technique… au montage… Mais ce ne serait

vraiment pas de bol. On est d'accord ? »

## Télévision (distance)

Question bébête, mais question du quotidien : « À quelle distance faut-il regarder la télévision ? »

Il y a effectivement une distance idéale pour regarder la télévision, distance située entre les deux extrêmes que sont : 1 demi-centimètre (c'est la position dite « à nez touchant »), et 374 000 kilomètres (c'est de cette distance que, le 21 juillet 1969, après avoir posé le pied sur la Lune, Buzz Aldrin avait jeté un œil en direction du téléviseur situé dans la salle à manger de sa maison de l'Ontario).

Il apparaît clairement que dans un cas, c'est trop près, dans l'autre, c'est trop loin.

La distance idéale à laquelle il convient de regarder la télévision, c'est 80 pas.

Il faut partir les fesses collées à l'écran, et compter 80 pas.

Mais pas 80 pas en ligne droite, sinon vous vous retrouverez à 60 mètres du poste, et c'est trop loin. Vous ne verrez rien et vous n'entendrez rien : ce n'est pas forcément une grosse perte, mais ce n'est pas le but de la manœuvre.

Il faut faire 80 pas en décrivant une parabole, d'équation $y = 3x^2 + 2x + n$, n étant le numéro de la chaîne que vous avez l'intention de regarder.

Si vous ne savez pas tracer les paraboles, il vous faut regarder, sur la 5, les émissions éducatives qui expliquent les paraboles. Et si vous ne recevez pas la 5, il vous faut acheter une parabole, en regardant sur la 6 les émissions de télé-achat qui vendent des paraboles.

## Tertulia

En Espagne, la tertulia est, selon tía Wikipédia, un type de réunion informelle et périodique autour d'un sujet ou d'un domaine artistique ou scientifique convenu à l'avance, qui se déroule généralement dans un café et permet aux participants de débattre, de s'informer et

d'échanger leurs idées et leurs points de vue.

Dans son *Diccionario enamorado de la tertulia*, traduit en français par Pierre Amuse-Gueules du Boudin, le philosophe sévillan Pedro Varias Tapas de la Morcilla écrit : « À la tertulia de vendredi dernier, Javier a dit bêtise sur bêtise. »

## Test rabelaisien

Lectrices et lecteurs, voici un test qui va vous laisser tous autant que vous êtes dans un état de sidération proche du coma. Lisez d'abord, je vous prie, ce bref extrait de *Gargantua*, d'Alcofribas Nasier.

« Grandgousier estoit bon raillard en son temps, aymant à boyre net autant que homme qui pour lors fust au monde, et mangeoit voluntiers salé.

A ceste fin, avoit ordinairement bonne munition de jambons de Magence et de Baionne, force langues de beuf fumées, abondance de andouilles en la saison et beuf sallé à la moustarde, renfort de boutargues, provision de saulcisses, non de Bouloigne (car il craignoit ly boucon de Lombard), mais de Bigorre, de Lonquaulnay, de la Brene et de Rouargue. »

Le test, à présent. Que se passe-t-il si nous remplaçons le mot « Lonquaulnay » par le mot « bêtise » ?

Il se passe que, au lieu d'une énumération pertinente et appétissante de quatre provenances de saucisses, on se retrouve avec une série bâtarde comprenant trois provenances de saucisses (Bigorre, Brene et Rouargue), et un mot baladeur qui n'a rien à voir. Il n'existe pas de saucisses de Bêtise. La bêtise n'est ni une matière première pour les saucisses ni une ville qui pourrait s'enorgueillir d'être à l'origine d'une variété reconnue de saucisses. Cela est vrai aujourd'hui, et l'était tout autant au temps de Rabelais.

On déduit de ce test que le mot « bêtise » ne peut pas être mis à toutes les sauces, et en creusant un peu, dans le sillage d'un Philippe Etchebest ou, mieux encore, d'un Pierre Gagnaire, on s'aperçoit que les seules trois sauces qui accompagnent valablement le mot « bêtise » sont : la sauce Choron (sauce béarnaise à laquelle le cuisinier ajoute

des tomates à l'étouffée à la fin de la préparation), la sauce Bonnefoy (sauce faite à base d'un roux blond mouillé de vin blanc auquel on incorpore de l'oignon, de l'ail et des cèpes hachés cuits dans de l'huile d'olive), et la sauce François Raffatin (sauce béarnaise dont on a remplacé l'estragon par du cerfeuil et le vinaigre par du vin blanc).

Ces précisions éclairent de manière décisive notre vision de la bêtise.

Il reste, pour affiner la notion, à ouvrir le chapitre du miel de montagne (7,20 euros les 250 grammes chez Les Butineuses Savoyardes, de Méry, en Savoie).

Celui qui profère une bêtise grossière et que son entourage, pour cette raison, harcèle et menace, ne devra son salut qu'à un présent symbolique : une coupelle en grès chargée de 875 grammes de miel de montagne. C'est la seule issue, à l'exclusion de laquelle l'auteur de la bêtise n'aura plus d'autre choix que de se procurer une carabine à canon scié et à massacrer tout son entourage. C'est quand même un peu fort de café d'en arriver là, alors même qu'avec 875 grammes de miel on achète la paix sociale.

En découle comme de source le rassurant enchaînement logique qui s'énonce ainsi : « Je dis une bêtise ; on m'en veut de l'avoir dite ; j'offre du miel de montagne des Butineuses Savoyardes ; l'affaire est réglée. »

## Textos (du genou)

L'interdiction de téléphoner au volant édictée par la sécurité routière est une bêtise catastrophique. Et, comme chaque fois qu'une bêtise me tarabuste, je n'ai pas pu me retenir d'écrire au président de la République une lettre bien sentie qu'il ne recevra pas.

*Monsieur le président de la République,*

*Je me permets de vous solliciter directement, pour la bonne raison que vous êtes de toute évidence le seul et unique Français dont on puisse encore raisonnablement espérer qu'il règle le problème que je viens ici vous soumettre. En effet, s'il y avait, sur cette question, la moindre once de jugeote ou de bon sens chez l'un*

*quelconque de vos ministres ou de tous les hauts fonctionnaires agissant sous leur autorité, on le saurait, car le problème serait déjà réglé depuis belle lurette. Or il ne l'est pas. CQFD : vous êtes le seul et dernier recours.*

*Citoyen responsable, je ne vous dérange pas pour une broutille, l'affaire est d'importance : il s'agit d'épargner des centaines de vies et des milliers de blessés sur la route. Et vous pouvez régler le problème pas plus tard que tout de suite, à la lecture de ma lettre ouverte, et cela vous prendra cinq minutes. Il suffit de rétablir le droit de téléphoner au volant, ou, si vous préférez, d'abolir l'interdiction de le faire.*

*Raisonnons. Environ 80 % des Français possèdent un smartphone, et, vu le profil de ceux qui n'en possèdent pas, on peut logiquement évaluer à 98,2 % la proportion des automobilistes et autres usagers de la route qui en possèdent un. Vous conviendrez ensuite avec moi, Monsieur le Président, qu'il est rigoureusement utopique d'escompter que plus aucun de ces conducteurs n'emporte son téléphone, et tout aussi utopique, pour ne pas dire risible, d'imaginer que la totalité de ces conducteurs renoncent à s'en servir.*

*Or, que s'est-il passé ? Sitôt que l'interdiction de téléphoner au volant a été édictée, sanctionnée d'une amende et d'un retrait de 2 points sur le permis de conduire, la légitime peur du gendarme a fait son effet, les conducteurs ont majoritairement cessé de téléphoner, et se sont mis à communiquer de manière invisible : en faisant des textos sur leurs genoux ou sur le siège passager. On leur avait interdit de téléphoner de crainte que cette pratique ne les distraie de la conduite, mais désormais ils ne sont plus « vaguement distraits » par une conversation, ils cessent carrément de regarder la route, pendant de longues secondes et à répétition. Fatalement et subséquemment, ils se déportent, zigzaguent, emboutissent le véhicule qui les précède, font des écarts incontrôlés, renversant ainsi des deux-roues motorisés ou non, et percutent des voitures roulant parallèlement ou arrivant en sens inverse. D'où les morts, les blessés, et je ne compte pas les innombrables mais « socialement acceptables » dégâts matériels.*

*Comment sais-je tout cela, puisque j'ai parlé il y a quelques lignes d'un usage « invisible » du téléphone ? Il fallait comprendre –*

*et je ne doute pas, Monsieur le Président, que vous l'ayez instantanément compris –, un usage « invisible de ceux qui sont chargés de la surveillance », c'est-à-dire la quasi-totalité des fonctionnaires de police et de gendarmerie, qui opèrent à pied ou en voiture. Mais parfaitement visible de tous ceux qui, comme moi, circulent en deux- ou trois-roues. Que la Vierge me patafiole si je mens en vous disant que, au long des 500 kilomètres hebdomadaires que je parcours en moyenne depuis des années en Île-de-France, « j'ai vu, de mes propres yeux vu, ce qui s'appelle vu », comme dit Orgon dans le Tartuffe de Molière, plusieurs milliers de textoteurs des genoux en pleine action, ce qui m'autorise à évaluer la proportion de ces dangereux contrevenants à plus du tiers des conducteurs à quatre roues et plus. (L'évocation de la Vierge et celle de Molière sont malicieusement là pour vous prouver mon attachement à la nation et vous rallier à ma cause.)*

*Pourquoi les membres de la police et de la gendarmerie à deux roues, qui pourraient témoigner de la véracité de mon propos, ne vous ont-ils pas alerté ? Je ne sais pas, Monsieur le Président. Soit parce qu'ils n'ont pas osé, soit plus probablement parce que l'infraction dont il est question ne fait pas partie de leurs missions, sans compter la difficulté et le danger qu'il y aurait à stopper puis verbaliser un contrevenant sur le périphérique parisien ou sur n'importe quelle voie rapide en secteur urbain.*

*En un mot comme en mille, Monsieur le Président, il ne tient qu'à vous, sachant ce que désormais vous savez, de faire cesser le massacre.*

*J'espère vous lire très prochainement dans le* Journal officiel.

*Votre roulant serviteur, François Rollin.*

## Théâtre

Contribution à la Recherche théâtrale contemporaine, en six projets.

### *Théâtre de la vie vraie*

Bernard et Sophie forment un couple heureux et équilibré. Ils ont trois enfants charmants, habitent un élégant duplex de 260 mètres carrés sur les hauteurs de Vincennes ; Bernard a un bon job bien stable dans l'agroalimentaire, et Sophie donne des cours de yoga-sushimori à la Maison des Loisirs de Fontenay-sous-Bois.

Un grain de sable va venir troubler cette belle mécanique : un jour, Bernard commence à avoir un petit peu mal à la jambe droite. La douleur persiste quelques jours, et Bernard est amené à consulter le médecin de famille, qui ne trouve rien. Bernard prend son mal en patience, mais la douleur s'accentue et irradie jusque dans le pied. Malgré les problèmes d'argent, Bernard et Sophie consultent plusieurs spécialistes, qui ne trouvent rien non plus. Le mystère demeure. La douleur de Bernard demeure également, elle s'amplifie même, et les analgésiques ne sont d'aucun secours. Bernard ne connaît désormais plus que quelques minutes de répit par jour. La douleur grandit encore, et il a épuisé tous les recours.

Le reste de la pièce est un grand cri continu de Bernard, d'une durée approximative de quarante-cinq minutes, un long hurlement de bête à l'agonie, ininterrompu, qui nous amène jusqu'au dénouement, en cinq temps : amputation, gangrène, mort de Bernard, incinération, et prières de circonstance.

Hypothèse de travail à étudier : faire participer le public aux prières pour le salut de l'âme de Bernard.

## *Drame potager*

La pièce raconte la confrontation de trois personnages : Rougeaud, Sucrillon, et Potagis. Ces trois personnages ne sont pas des hommes, mais des betteraves, comme le suggère assez finement leur déguisement rouge en forme de betterave. Les trois compagnons échangent leurs impressions sur les sujets qui les concernent : abondance des précipitations, usage intempestif des engrais chimiques, brutalité de la récolte, concurrence avec d'autres plantes, épinards, navets, radis, melons, etc.

Une plongée vertigineuse dans l'univers très particulier des Chénopodiacées, dont le public ne ressort pas indemne. Avec, en guise de coup de théâtre final, l'arrivée d'une vinaigrette en provenance de

la constellation du Sagittaire.

## *Théâtre parallèle*

La pièce nous donne à voir les deux histoires parallèles de Jean-Marie, qui tient un magasin de porcelaine à Montélimar, et de Marius, qui tient un magasin de nougat à Limoges. Les deux protagonistes ne se connaissent pas, mais le spectateur suit, dans une approche néo-réaliste, les itinéraires toujours parallèles de Marius et Jean-Marie. Nos deux protagonistes ont une crainte en commun : l'intrusion. Intrusion d'un éléphant dans son magasin de porcelaine, pour Jean-Marie, intrusion d'un écureuil dans son magasin de nougat, pour Marius. D'une manière parallèle, les deux hommes se ruinent littéralement pour financer, en sous-main, qui les braconniers d'Afrique, exterminateurs d'éléphants, qui l'Association des amis du renard, ce dernier étant, comme chacun le sait, très friand d'écureuils. Les magasins sont parallèles, les craintes sont parallèles, les ruines sont parallèles, jusqu'à ce que, par un facétieux jeu de miroirs, les deux situations se retrouvent subitement perpendiculaires. Arrive alors une jeune naïade, en maillot de bain, qui vient présenter au public une pancarte sur laquelle figure un angle droit.

Hypothèse de travail à étudier : la naïade peut avoir des poils sur les mollets.

## *Drame social*

Paul Carmotakis, citoyen grec, est groom dans un hôtel de très grand luxe. Il lutte pour la requalification de son poste de travail. Mais tout le monde s'en fiche pas mal. À bout de nerfs, Paul s'enroule dans sa fiche de paie et meurt asphyxié par les vapeurs de l'encre encore fraîche.

## *Tragédie forestière*

Le rideau s'ouvre sur la clairière aux Mille Souches. Selon une vieille légende celte, c'est là que la reine Seggymore, épouse de

Broederick le Pieux, donna naissance à son fils Yannick-Joël, dit le Bûcheron.

La clairière est vide, mais elle ne le reste pas longtemps. Deux universitaires à lunettes font irruption de part et d'autre. L'un est partisan d'appeler la clairière aux Mille Souches « CMS », pour gagner du temps. L'autre combat vigoureusement cette proposition, qu'il trouve totalement farfelue, et conteste l'idée d'un quelconque gain de temps. S'ensuit une violente empoignade, qui se termine dans un bain de sang.

Le rideau se referme sur le bain de sang. Même les lunettes, pourtant finement montées, n'ont pas surnagé.

### *Comédie pour 44 personnages*

Le rideau s'ouvre sur l'assemblée générale de l'Amicale des conducteurs de tramway de l'agglomération de Grenoble. Les débats vont bon train, mais le contenu de ces débats n'est pas à proprement parler passionnant.

Les spectateurs se lassent les uns après les autres et quittent le théâtre avant la fin de la réunion. En principe, aucun d'entre eux n'assistera à l'élection du nouveau bureau de l'association, qui intervient vers 4 heures du matin.

Idée à explorer : installer les tréteaux du théâtre dans la salle polyvalente de la Chambre des métiers.

## Tirade (des sots)

Le nez de Cyrano inspira à Edmond Rostand la légendaire « tirade des nez ». Quelques grosses décennies plus tard, la tirade des nez d'Edmond Rostand m'inspire (tout est tellement plus simple, quand on est inspiré) une tirade des sots. En toute humilité, cela va de soi.

> *Ah, non ! C'est un peu court, jeune homme !*
> *On pouvait dire… Oh ! Dieu !… bien des choses en somme…*

*En variant le ton – par exemple, tenez :*
*Radical : « Moi, monsieur, si j'étais aussi sot*
*J'irais droit me jeter dans le premier ruisseau ! »*
*Parieur : « Aux élections, c'est jouer sur du velours*
*De vous prédire élu président des balourds ! »*
*Personnel : « Croyez-en quelqu'un qui s'y connaît*
*C'est pour vous qu'on créa l'épithète benêt ! »*
*Contrastant : « Mince alors – osons l'oxymoron,*
*On n'avait jamais vu aussi épais larron ! »*
*Consolant : « Pour un âne, il est revigorant*
*De savoir grâce à vous qu'il y a plus ignorant ! »*
*Émerveillé : « C'est beau, et c'est assez nouveau*
*D'être inintelligent à un si haut niveau ! »*
*Contrarié : « Me voici, paradoxe agaçant*
*Contraint de condamner un parfait innocent ! »*
*Loyal : « Remerciez le nouveau-né faucon*
*Qui a l'adjectif niais prêta jadis son nom ! »*
*Admiratif : « En vous je salue tout de go*
*Un si extraordinaire et si fringant nigaud ! »*
*Lexical : « Paniqués, les angles s'entretuent*
*Vu le degré aigu où vous êtes obtus ! »*
*Médical : « Il se dit qu'à force d'être idiot*
*Votre cerveau n'est plus visible à la radio ! »*
*Expéditif : « Allons ! un examen rapide*
*Suffit à s'assurer que vous êtes stupide ! »*
*Sûr : « Comme l'établit votre cas personnel*
*Quand la raison vous manque, on est irrationnel ! »*
*Au choix : « Tout bien pesé, mieux vaudrait être sourd*
*Que d'entendre parler un bonhomme aussi lourd. »*
*Joueur : « Les jeux sont faits, acceptez mon petit*
*Le titre convoité de roi des abrutis ! »*
*Grossier : « Mon gaillard, je vais te dire un truc :*
*Tu n'es pas qu'un trouduc, t'es le roi des Trouducs ! »*
*Hilarant : « Malgré eux, les plus réservés rient*
*En vous considérant à ce point ahuri ! »*
*Fair-play : « Bravo, monsieur, peu de gens sont capables*
*D'incarner aussi bien le mot indécrottable ! »*
*Abrupt : « Épargnons-nous les termes maniérés*

*Et disons sans détour : voici un arriéré ! »*
*Universel : « Connue du pire analphabète*
*L'épithète idéale est là pour vous : bébête ! »*
*Élémentaire et prompt : « Vous décrire est facile*
*Il suffit d'avancer : Voilà un imbécile ! »*
*Astucieux : « Remplaçant l'e final par un a*
*Bête que vous étiez, vous devenez bêta ! »*
*Lucide et ébahi : « C'est sûr, il n'est pas né*
*Celui qui plus que vous s'avérera borné ! »*
*Laborieux : « Forcément, Dieu fit plusieurs brouillons*
*Avant de réussir un si parfait couillon ! »*
*Descriptif : « L'air hagard, le front bas, l'œil éteint*
*Le crâne sonnant creux : je vous salue, Crétin ! »*
*Glorieux : « N'en doutez pas, au pays des godiches*
*Votre nom resplendit tout en haut de l'affiche ! »*
*Résurrection : « Merci ! On la croyait perdue*
*Elle revit par vous, l'épithète "glandu"! »*
*Rassurant : « Le cruel tribunal de l'histoire*
*Prévoit pour les naïfs un simple purgatoire.*
*Échec ! Pour éviter l'absolu ridicule*
*Il eût au moins fallu que vous fussiez moins nul ! »*
*Précis : « Votre portrait ne serait pas complet*
*Si n'y figurait pas l'épithète "simplet" ! »*
*Las : « Puisque en cas extrême à la fin nous craquons…*
*J'oublie le vouvoiement, et te dis : tu es con ! »*
*Littéraire : « Gogol, oui, lorsque c'est Nicolas*
*Mais vous n'êtes qu'un fou, sans journal, et voilà ! »*
*Prudent : « Sans barguigner, partez au grand galop*
*Si vous vous trouvez face à semblable ballot ! »*
*Cartésien : « Cher monsieur, par pure antonomase,*
*Votre patronyme est synonyme de nase ! »*
*Joyeux : « Pardon, monsieur, permettez qu'on jubile*
*De voir, de ses yeux voir, un sublime débile ! »*
*Déclinaison : « Souffrez, monsieur, que l'on se gausse*
*À voir, de ses yeux voir, un divin débilos.*
*Et voilà ce que vous m'eussiez dit à l'instant,*
*Si vous aviez pris soin de lire Edmond Rostand ! »*

# Tortue

Le mandoliniste et parolier de génie Jean-Claude Asselin a formé, avec le contrebassiste Jean-Yves Lacombe (voir ce nom), le duo « Lacombe et Asselin », qui a fait pendant deux ou trois décennies les beaux jours de l'humour musical de qualité.

Asselin a écrit un chef-d'œuvre, intitulé « La tortue », qui pointe du doigt une forme de bêtise très particulière et fort peu explorée : la bêtise de tous ces gens qui, comme la tortue à la tête coupée, sont morts, et ne le savent même pas. En voici, avec l'aimable autorisation de l'auteur, le texte intégral.

J'étais en vacances chez ma grand-mère
On se promenait avec mon père
Autour du grand étang
On traînaillait un peu partout
Pour ramasser des beaux cailloux
Et tout ce qu'on a trouvé
C'est une tortue modèle géant
Qu'était toute renfermée en dedans
Alors on l'a ramenée

Mon papa m'a dit d'essayer
De lui agacer les trous de nez
Avec un petit bâton
J'ai asticoté la tortue
Mais la tête, c'est pas comme le cul
J'm'étais trompé de côté
Quand je lui ai mis devant les dents
Elle l'a attrapé fermement
Et elle l'a plus lâché

Quand est arrivé mon cousin
Il a vu qu'on s'amusait bien
Et puis il est r'parti
Il est revenu avec une hache
Et a tranché comme un sauvach'

La tête de la tortu-euh
On n'a pas osé lui demander
Pourquoi il a fait ce qu'il a fait
Mais on était tout glus

Pourquoi, pourquoi,
La tortue savait pas,
On aurait dû la laisser là-bas.
Papa a dit calme-toi, petit gars
Crie pas comme ça
Ton cousin est trop jeune, il sait pas
Que la pauvre bête
Restée sans tête
Jamais plus ne vivra.
Plus tard il apprendra
Quand il grandira

Chez ma mémé
On est rentré dîner
Y avait des frites et du poulet
Mais bien qu'ce soit mon plat préféré
Je n'ai rien mangé
Papa non plus n'a rien avalé
Car la pauvre bête
Restée sans tête
Occupait nos pensées
Et mon cousin riait, mangeant son poulet

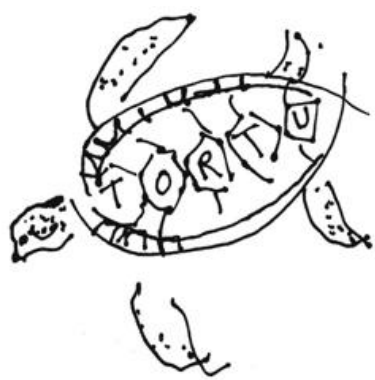
Je n'ai pas envie de manger des frites et du poulet
J'ai pas envie
J'ai vraiment pas envie
Je n'ai pas envie
Je n'ai vraiment pas envie
Je n'ai décidément pas envie
Décidément j'ai pas envie
Je n'ai décidément vraiment pas envie
J'ai pas envie

Quand on est ressortis le soir
Lui dire un dernier au r'voir
Elle avait disparu-euh la tortu-euh
On l'a cherchée dans tous les coins
On a demandé à mon cousin
Mais cette fois-là, c'était pas lui
Sa tête était restée sur place
Mais elle avait laissé des traces
Et on les a suivies

Finalement on l'a retrouvée
Près de l'étang où elle était née-euh
Toute seule elle était venue-euh
Alors y a mon papa qu'a dit :
Tu vois cette tortue, elle est morte
Et elle le sait même pas
C'est la même chose pour beaucoup de gens
C'est la même chose pour beaucoup de gens
C'est la même chose pour beaucoup de gens
C'est la même chose pour beaucoup de gens

Pour ces beaucoup de gens-là, qui sont morts et qui ne le savent même pas, le constat est pathétique.

Pour la tortue, c'est tout à fait normal, puisque la tortue est une bête.




*Voir* : Alouette ; Âne ; Autruche ; Caméléon ; Caneton ; Carassin ;

Chat ; Chien ; Crocodile ; Dromadaire ; Écureuil ; Éléphants (et lièvre) ; Émeu ; Faucon ; Kangourou ; Lièvre ; Papillons ; Pluvier ; Poissons ; Poules ; Renard ; Rhinocéros ; Taureau ; Vaches ; Zèbres.

## Tract

Voici, sans la mise en pages, sans les couleurs, et sans les photos, le tract luxueux que j'ai distribué à des milliers d'exemplaires au Festival d'Avignon 2007. Vous conviendrez, chers lecteurs, que c'est très con !

MISE EN GARDE

À court d'argent et privée de financements, la Compagnie des Fantômes n'est pas en mesure d'assumer, en cet été 2007, l'intégralité d'une production théâtrale.

Aussi a-t-elle décidé de n'effectuer cette année qu'une étape de l'aventure, à savoir la distribution de tracts publicitaires, mais sans monter, et encore moins jouer, le spectacle qui va avec.

Pour les mêmes raisons, la compagnie jouera l'an prochain dans le festival Off, mais sans faire la moindre publicité.

Nous espérons que le public ne nous tiendra pas rigueur de cette situation absurde.

La Compagnie des Fantômes

Direction : François ROLLIN, Jacques ARBATEL, Nina BRIAND, Michel CHALONGES, Sylvain FITELLA, Caroline LOUARNN-SIMON, Jacques MUNOZ, Crystelle PARDENNE, Roger RANZ, Marc-Étienne SARI, Pauline VAN WETTE.

## Triboulet

Se reporter au *Dictionnaire amoureux de l'orfèvrerie*, à paraître ultérieurement.

## Trouillomètre

Josyane, souffleuse de verre à Bar-le-Duc, raconte que son fils boxeur est terrorisé à l'approche de son combat de dimanche prochain au Palais des Sports de Nancy.

« Ça c'est sûr, renchérit Léopold, il a le trouillomètre à zéro. »

C'est une bêtise, Léopold.

Si le trouillomètre mesure la trouille comme le thermomètre mesure la température, alors celui qui a « le trouillomètre à zéro » n'a pas la trouille du tout.

Quelqu'un qui a très peur a le trouillomètre à 100, si le trouillomètre est, comme le thermomètre de Celsius, gradué de 0 à 100.

## Turner, William

Le peintre anglais William Turner (1775-1851), surnommé à juste titre « le peintre de la lumière », a effectué plusieurs séjours à Venise, dont un en 1840, au cours duquel il a réalisé une série d'aquarelles toutes plus sublimes les unes que les autres.

Cependant, il a commis une grosse bêtise le jour où il a peint *La Dogana et Santa Maria della Salute*, car la lumière était si vive ce jour-là qu'on distingue très mal le sujet.

Ce tableau existe bien, il est magnifique. Mais, en effet, il constitue un travail sur la lumière, et le monument n'apparaît qu'en silhouette, ce qui est parfaitement volontaire de la part de Turner… et que

l'auteur, trop bête, n'a pas compris.

L'aquarelle d'Albrecht Dürer représentant *L'Église Saint-Jean à Nuremberg*, pourtant exécutée trois cent cinquante ans plus tôt, est nettement plus lisible.

## Twackejveudir ?

Il est un tic de langage qui ressortit dans 90 % des cas à la bêtise, c'est l'expression : « Tu vois ce que je veux dire ? », scorie absurde dont certaines personnes truffent sans y prendre garde leurs récits ou leurs propos.

Dans les 10 % des cas où le propos n'était en effet pas tout à fait clair, où le vocabulaire était imprécis et la forme alambiquée jusqu'à l'abscons, l'expression trouve sa légitimité de précaution oratoire. Elle est une invitation aimable à éclaircir et préciser au besoin un discours sibyllin ou nébuleux.

Dans tous les autres cas, elle est bête et superflue.

« Il m'a accueilli à 16 heures chez lui en peignoir de bain, j'étais, comment dire, j'étais un peu gênée, un peu embarrassée, tu vois ce que je veux dire ? »

La question, reformulée en langage soutenu : « Vois-tu ce que je veux dire ? » ne peut alors induire que deux réponses :

1) « Non, je ne vois pas ce que tu veux dire, pas du tout. Le mot "gêné", l'idée d'"embarras" n'évoquent rien pour moi. Je n'en connais pas le sens, et je ne soupçonne pas la nature de ce qu'une femme peut ressentir lorsqu'un homme l'accueille chez lui à 16 heures en peignoir de bain. Il faut que tu reprennes tout depuis le début, en me mettant bien les points sur les i, car, présentement, je patauge dans l'incompréhension la plus totale. »

2) « Oui, évidemment, je vois ce que tu veux dire. Comment ne le verrais-je pas ? Tu me décris une situation simple, avec des mots courants, des phrases simples… Il faudrait que je sois singulièrement obtus, ou même sourd, pour ne pas comprendre ce que tu me dis là. Ta question est par conséquent bête et superflue. »

« Les préparatifs du dîner n'en finissaient pas… Moi, à partir d'une

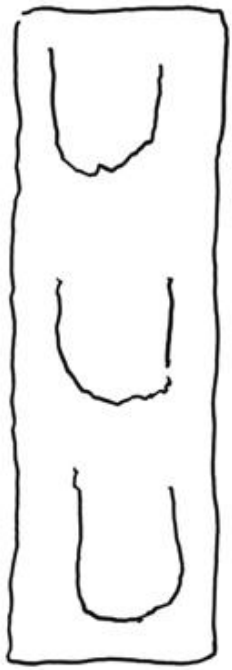
certaine heure, j'ai faim, twackejveudir ? »

Deux réponses possibles :

1) « Non, je ne vois pas du tout ce que tu veux dire. Quand tu dis "ʒɛ fɛ̃", faut-il que je comprenne "j'ai faim" au sens de "j'ai envie de manger", ou "j'ai fin" au sens de "je suis mortel", ou encore "j'ai feint" au sens de "j'ai simulé" ??? Si c'est cette dernière hypothèse qui est la bonne, dois-je comprendre que, à partir de 22 heures, ou 23 heures, tu me le préciseras, tu as commencé à faire semblant ? Mais dans ce cas, faire semblant de quoi ? De mourir ? Pour indiquer aux convives que tu as conscience d'être mortel, d'avoir en quelque sorte une fin ? J'ai besoin de tes réponses, car pour l'instant, ton histoire, pour moi, c'est du chinois, twackejveudir ? »

2) « Oui, évidemment, je vois. Ce que je ne vois pas, c'est la raison qui te pousse à me poser la question. »

En conclusion, la question – qui est à peine une question : « Tu vois ce que je veux dire ? » est inutile et superfétatoire, vous voyez ce que je veux dire ?



## Unamuno, Miguel de

Miguel de Unamuno, né en 1864 à Bilbao et mort soixante-douze ans plus tard à Salamanque, est un poète, romancier, dramaturge, et philosophe espagnol, incontestablement l'un des plus grands de sa génération.

Il est entré dans l'histoire pour avoir lancé, le 12 octobre 1936 à l'université de Salamanque dont il était le recteur, aux envahisseurs fascistes du futur dictateur Francisco Franco : « *Venceréis, pero no convenceréis* » (Vous vaincrez, mais vous ne convaincrez pas).

Pour nous, il a écrit dans son *Roman de Don Sandalio, joueur d'échecs* : « La bêtise, quand elle se met à rire sur soi, cesse d'être de la bêtise. »

## Vaches

La vache est, elle aussi, l'occasion d'une question toute bête : « Pourquoi les vaches font-elles du lait ? »

En effet, la question se pose. Car si on nous avait demandé de choisir le liquide que les vaches devraient produire, je pense que nous aurions plus volontiers opté pour la bière, l'alcool de figue, le saint-émilion, ou le jus de truffe.

On y aurait gagné en rentabilité. Le jus de truffe, par exemple, se négocie à plus de 400 fois le prix du lait. Mais voilà : on ne nous a pas demandé notre avis, ou alors on nous l'a demandé, mais nous n'avons pas entendu. Pas plus qu'on ne nous a consultés pour décider que les esturgeons feraient du caviar, les mouettes du guano, et les huîtres des perles.

La vérité toute nue est celle-ci : les vaches font du lait parce qu'elles sont bêtes, et ignorent la notion de profit.

À leur décharge, il est normal qu'elles soient bêtes, puisque ce sont des bêtes.

*Voir* : Alouette ; Âne ; Autruche ; Caméléon ; Caneton ; Carassin ; Chat ; Chien ; Crocodile ; Dromadaire ; Écureuil ; Éléphants (et lièvre) ; Émeu ; Faucon ; Kangourou ; Lièvre ; Papillons ; Pluvier ; Poissons ; Poules ; Renard ; Rhinocéros ; Taureau ; Tortue ; Zèbres.

## Valise

Ce DAB ne serait pas complet s'il ne mentionnait l'expression « con comme une valise sans poignée », fautivement abrégée par certains sous la forme « con comme une valise », qui n'a alors plus aucun sens.

La version complète, avec, ou plutôt, sans poignée, aurait été

inventée par Jacques Chirac, à l'occasion d'une colère contre des députés attaquant Simone Veil, et elle s'appuyait certainement sur le fait qu'une valise dépourvue de poignée est inutilisable, donc totalement inutile.

L'expression est malheureusement obsolète depuis l'invention de la valise à roulettes, laquelle, bien que dépourvue de poignée, est d'une utilité incontestable et ne saurait être suspectée de connerie.

Précisons, histoire de remplir la valise, que le premier brevet de valise à roulettes a été déposé en 1970 par l'Américain Bernard Sadow, qui s'est vu opposer le scepticisme des grands magasins américains, convaincus (cons vaincus, pour le coup !) que jamais un homme n'accepterait de faire rouler sa valise plutôt que de la porter virilement.

La valise à roulettes moderne, telle que nous la connaissons, avec sa poignée télescopique et ses deux roulettes, qui a mondialement supplanté la valise à poignée et qui pollue désormais les gares et les aéroports d'un vacarme lancinant, a été inventée en 1987 par le pilote de ligne Robert Plath.

*A contrario*, et à rebours d'une légende complaisamment colportée, la valise à roulettes ne doit rien, et pour cause, à Jean-Baptiste Botul, philosophe fictif inventé quant à lui en 1995 pour la beauté du canular par Frédéric Pagès, écrivain et journaliste au *Canard enchaîné*.

## Van Boxsel, Matthijs

Né à Amsterdam en 1957, Matthijs van Boxsel est un écrivain néerlandais essentiellement renommé pour son livre *L'Encyclopédie de la stupidité* paru en trois volumes entre 2003 et 2007 aux Éditions Payot et Rivages.

En voici le pitch, qui n'est évidemment qu'un encouragement à lire attentivement l'ouvrage : « La stupidité, moteur de notre société ? L'idée est moins absurde qu'il n'y paraît. Un homme s'y consacre d'ailleurs depuis plus de vingt-cinq ans. Il s'appelle Matthijs van Boxsel, est né en 1957, habite Amsterdam et passe toutes ses vacances en France. Du célèbre Club des Gaffeurs créé dans les années 1970 à la mystérieuse amstellodamoisitude, en passant par le ahah français et le haha anglais, le hodja Nasreddin, ou encore le *Discours de la servitude volontaire* de La Boétie, il traque la stupidité sous toutes ses formes à travers les contes de fées, les dessins animés, les jardins paysagers, les œuvres de science-fiction, la littérature, la peinture, la politique, la religion, les théories les plus sérieusement délirantes et… l'intelligence. Résultat : ce livre-ci, qui montre que la stupidité se manifeste partout, en chaque individu, depuis toujours, et qu'elle pourrait bien être la marque de la grandeur de l'homme. »

## Victimisation

La victimisation, manœuvre parfois captieuse et cependant rarement dénuée de tout fondement, peut confiner à la bêtise.

J'ai souvenir d'un numéro de la prestigieuse émission « C Politique », sur France 5, fierté du service public de télévision, dans lequel une sympathique écrivaine d'origine berbère était venue faire la promotion de son dernier livre au titre un brin racoleur, *La question qui tue*, et au sous-titre tarabiscoté, *Perfidies ordinaires, maladresses, et autres micro-agressions*.

Et l'autrice citait, à titre d'exemple édifiant, cette réflexion qui lui avait été faite à plusieurs reprises et qui l'avait profondément meurtrie : « T'es arabe et t'aimes pas le couscous ? »

La simple évocation de cette question perfide, stigmatisante,

blessante et évidemment inadmissible, suscita sur le plateau un ruissellement unanime de compassion indignée, et une rafale d'œillades complices affichant courageusement une solidarité inébranlable avec la malheureuse victime des incorrigibles racistes qui hantent le pays.

Il était grand temps, en effet, que de tels débordements insupportables soient publiquement dénoncés.

J'ai par exemple un ami trompettiste, Pierre B., à qui quelqu'un a dit un jour : « T'es français, et t'aimes pas le fromage ? »

Certes, en épuisant ses économies chez un psychanalyste spécialisé, Pierre a réussi à remonter peu à peu la pente, mais n'empêche : vingt ans plus tard, la plaie est toujours saignante, et la douleur de l'affront intacte. C'est peut-être que Pierre n'était pas suffisamment formé à encaisser ce genre de violence aveugle. Mais moi-même, qui ai pourtant le cuir tanné par des décennies de micro-agressions, je me rappelle encore les larmes aux yeux le jour maudit où un salaud (je ne trouve pas de mot plus juste) m'a dit : « C'est bizarre, t'es français, et tu manges pas de pain ! »

Heureusement, plus aguerri que Pierre, j'avais eu la présence d'esprit de répondre à cet agresseur : « Ben non… »

Interdit un court moment, le salopard avait puisé dans ses ressources d'effronterie haineuse et perfide pour ajouter : « C'est étonnant ! »

Ce à quoi, retenant un légitime sanglot de dépit, j'avais par miracle réussi à rétorquer : « Ben oui… »

Mais je ne suis pas un bon exemple : j'ai la chance d'être solide et résilient. Ce qui n'est pas le cas de ce Munichois honnête, bon père de famille, et abstème pour des raisons de santé, à qui un Espagnol pervers et déchaîné a lancé un jour, qui plus est en rigolant : « T'es allemand, et tu n'aimes pas la bière ? »

Le malheureux s'est tiré une balle – que faire d'autre ?? – et l'Espagnol n'a été sanctionné à hauteur de son crime que neuf ans plus tard, lorsque le président du tribunal devant lequel il comparaissait lui a balancé dans la tronche un magistral : « Monsieur Lopez, vous-même, vous êtes espagnol, et vous n'êtes pas fan de paella ! », scud impitoyable auquel l'accusé piteux n'a pu répondre qu'en se tirant à son tour une balle dans la tête.

Innocentes victimes de ces agressions discriminantes, rassurez-

vous : grâce à cette écrivaine engagée, on peut espérer que plus jamais un Italien ne s'entendra dire – ah, les fumiers !! – qu'on s'attendait à ce qu'il aime les pâtes, plus jamais un Sénégalais ne souffrira du soupçon ignoble d'être amateur de thiéboudienne, plus jamais un Grec, un Belge, un Suisse, un Portugais, ou un Chinois ne seront suspectés d'aimer le tarama, les frites, le chocolat, la morue ou le riz.

Redevenons sérieux : être victime, quelle que soit la nature de l'offense ou de l'agression, est sans aucun doute toujours une souffrance. Mais il est des souffrances qui vous rendent plus fort, il en est d'autres qui vous rendent idiot.

## Vidange

Ce DAB le montre à chaque page : il y a mille et une manières de nommer la bêtise et de la caractériser. Une de mes préférées est cette sentence probablement venue d'ailleurs (mais d'où ?) qui exprime la bêtise d'un individu en disant : « Il ne saurait pas vider l'eau d'une botte si les instructions se trouvaient sous le talon. »

Musique de fin, saluts, applaudissements, rideau.

## Vizorek, Alex

Ce jeune humoriste belge (encore un Belge. Voir à ce sujet : Dannemark, Francis), de son vrai nom Alexandre Wieczorek, est célèbre pour avoir mis le doigt sur une bêtise énorme dans le domaine des cosmétiques.

Il dénonce la bêtise de la « crème de nuit » en ces termes : « Comment elle sait quelle heure il est, la crème ??? Faites le test : un soir, pensez à moi et avant de vous coucher, mettez de la crème de jour ! Si exceptionnellement, cette nuit-là, vous faites une insomnie… c'est que j'ai tort. Mais c'est peu probable ! »

## Watson

Pour faire étalage de leur supposée culture littéraire, certains bavards ne manquent jamais une occasion de resservir la formule : « Élémentaire, mon cher Watson. »

C'est une bêtise. Sans conséquence, mais une bêtise quand même.

L'inspecteur Sherlock Holmes n'a jamais, dans les livres originaux d'Arthur Conan Doyle, prononcé cette phrase.

## Xerxès Ier

Cela fait des lustres (depuis ma classe de terminale, à peu près), que je bous de me payer sa tête, à ce roi perse. Non pas parce qu'il a perdu la seconde guerre médique, ce qui certes n'est pas glorieux, mais il faut admettre que les Grecs furent coriaces et surtout malins à Salamine (contrepèterie oulipienne).

J'entends me moquer de la bêtise de Xerxès Ier lorsqu'il a dessiné le trajet de sa flotte royale le long des côtes de Thrace et de Macédoine depuis l'embouchure de la Maritsa jusqu'à Thessalonique. Pour ne pas avoir à passer au large du mont Athos, dont il redoutait la météo marine capricieuse, cet ahuri a fait creuser un canal de plus de 2 kilomètres de Nea Roda à Tripiti, afin de couper la presqu'île par l'isthme. L'idée aurait tenu la route s'il avait pris soin de creuser un autre canal d'Ormos Panagias à Nikiti, pour couper la seconde presqu'île, puis creusé l'actuel canal de Potidée pour couper la troisième. Il aurait alors pu suivre la côte à l'abri des tempêtes.

Mais en ne creusant que le premier canal, celui qui porte son nom, cet imbécile a renvoyé sa flotte en pleine mer Égée, au large des presqu'îles de Toroné et de Potidée qu'il lui fallut impérativement contourner pour atteindre Thessalonique.

En agissant ainsi, Xerxès Ier a planifié un gaspillage d'énergie qu'on ne peut qu'appeler une bêtise.

Désolé ! Je ne suis ni marin ni chef militaire, mais moi, au moins, j'ai un peu de bon sens.

## Xylocampe

Cette section est vide, insuffisamment détaillée, ou incomplète. Votre aide est inutile.

# Yalta

Jeunes gens qui n'avez pas encore passé l'examen du baccalauréat ! Supposez que, le jour venu, l'épreuve d'histoire ait pour sujet la conférence de Yalta, et recevez ces quelques conseils.

Vous serez bien inspirés de commencer votre devoir par quelques fins jeux de mots sur le nom de Yalta, comme Yalta d'sable ou Yalta d'boue. Ce début peut vous sembler malvenu, mais détrompez-vous : le correcteur, qui s'ennuie à corriger des copies à longueur de journée, vous saura gré de ce petit moment de détente.

Surtout, surtout ! ne racontez pas bêtement ce qui s'est effectivement passé à Yalta. Le correcteur le sait déjà. Cela fait quarante ans qu'il le sait, et, par-dessus le marché, il vient de lire 350 copies qui le lui ressassent. Le correcteur attend autre chose. Par exemple, au lieu de lui dire, comme le feront les autres candidats, « qui était à Yalta », dites-lui « qui n'y était pas ». Ne vous contentez pas d'écrire que le général de Gaulle n'y était pas. Énumérez plutôt ceux dont vous savez avec certitude qu'ils n'y étaient pas. Citez Jacques Anquetil, qui n'y était pas, Salvador Dalí, qui n'y était pas non plus, Pierre Desproges, Jimmy Carter, Michel Sardou, Paul Bocuse, et Jean-Jacques-Régis de Cambacérès.

En conclusion, écrivez bien que vous non plus vous n'y étiez pas, et que c'est pour cette raison, et par honnêteté intellectuelle, que vous ne vous risquez pas à relater un événement auquel vous n'avez pas assisté.

Cette stratégie s'applique également à cinq autres sujets : le traité de Campo-Formio, le traité de Schönbrunn, le traité de Tilsit, le traité de Fredrikshamn, et le traité de Golestan.

## Yoyoter

Les mots ayant pour initiale le Y sont toujours chaleureusement accueillis dans les dictionnaires, pour la bonne raison que les quatre dernières lettres de l'alphabet en sont souvent le parent pauvre.

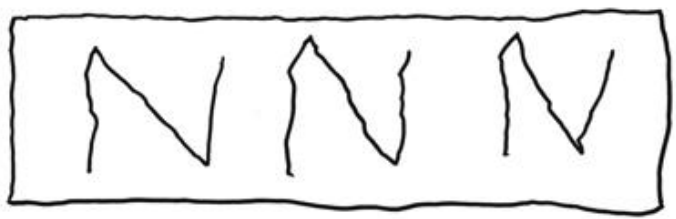
Bienvenue donc au verbe yoyoter, avec un ou deux « t », c'est au choix, verbe peu usité ailleurs que dans les expressions « yoyoter de la touffe », ou, plus rare encore, « yoyoter de la cafetière ».

Cette expression n'est pas, il est vrai, dans son acception la plus courante, synonyme de « être bête », mais plutôt de « être fou », « être gâteux », « délirer », « être fêlé ou timbré ».

Mais fi des ratiocinations ! Il suffit d'admettre que la folie, le gâtisme ou le délire sont de nature à générer, en certaines circonstances, des comportements qui s'apparentent à la bêtise, pour pouvoir abriter dans ce DAB, « bien au creux bien au chaud » (comme dans la « Berceuse du petit loir » de Simone Ratel et Jacques Douai), ce yoyoter.

## Yttrium

Se reporter au *Dictionnaire amoureux des terres rares*, à paraître dans trois mille ans.



## Zapping

Beaucoup de nos compatriotes pestent ainsi devant leur poste de télévision : « Cette émission est nulle et débile, et on ne peut rien faire ! »

C'est une erreur, pour ne pas dire une bêtise.

Avec les moyens modernes de mesure de l'audience (Médiamétrie, etc.), point n'est besoin, pour « tuer » une émission, de s'étrangler d'indignation et de sauter sur sa chaise comme un cabri en disant : « C'est nul, c'est nul ! »

Il suffit de ne pas la regarder.

Pour peu que nous ne soyez pas le seul de votre avis, la chaîne enregistrera la baisse d'audience, et l'émission sera supprimée à très court terme.

Voyez comme c'est bête !

## Zèbres

Deux théories s'affrontent violemment à propos des zèbres. La première veut que les zèbres soient rayés noir sur blanc, la seconde soutient que les zèbres sont rayés blanc sur noir.

Cet affrontement est une connerie, voici pourquoi.

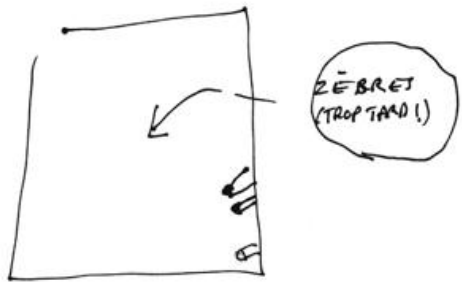
Rappelons d'abord que le zèbre est un mammifère ongulé d'Afrique, situé à la fin du dictionnaire.

Sur le corps d'un zèbre en bonne santé et à l'arrêt, on voit alterner des rayures noires et des rayures blanches.

Il faut préciser « en bonne santé », car si le zèbre est malade et se contorsionne affreusement, il se peut que sa peau distendue fasse se chevaucher les rayures, et qu'ainsi une rayure noire vienne jouxter

une autre rayure de la même couleur.

La question centrale est de savoir si le chef décorateur du continent africain a utilisé des zèbres blancs, sur lesquels il a peint des rayures noires, ou des zèbres noirs qu'il a rayés à la peinture blanche.




En réalité, ni l'un ni l'autre. Initialement, le zèbre est livré dans un coloris uniforme rouge. L'équipe de déco est alors scindée en deux sous-équipes, « l'équipe du noir », et « l'équipe du blanc », qui désormais, même en Afrique du Sud, cohabitent à peu près paisiblement.

Chacune de ces sous-équipes de déco peint alternativement sur le fond rouge du zèbre une rayure blanche, pour l'équipe des blancs, et une rayure noire, pour l'équipe des noirs.

Quand on arrive au museau, c'est toujours l'équipe des noirs qui termine. C'est une tradition, et personne ne songe à la transgresser.

Au lecteur qui douterait de ma théorie, je recommande le test suivant : grattez durement et longuement la peau d'un zèbre avec une brosse métallique ou avec un cutter. Au bout d'un moment, vous verrez réapparaître la couleur rouge d'origine.

Cela fait, évitez de passer derrière le zèbre, car le zèbre est comme l'automobiliste, il n'aime pas qu'on abîme sa peinture, et une ruade est vite arrivée.

*Voir* : Alouette ; Âne ; Autruche ; Caméléon ; Caneton ; Carassin ; Chat ; Chien ; Crocodile ; Dromadaire ; Écureuil ; Éléphants (et lièvre) ; Émeu ; Faucon ; Kangourou ; Lièvre ; Papillons ; Pluvier ; Poissons ; Poules ; Renard ; Rhinocéros ; Taureau ; Tortue ; Vaches.

# Zéro, Karl

Karl Zéro, de son vrai nom Karl Zéro, puisque aussi bien sa vie privée ne regarde que lui, est un animateur de télévision et de radio, écrivain, réalisateur, acteur… et agitateur.

Il s'est illustré à ses débuts dans la légendaire NPA (« Nulle part ailleurs ») sur Canal +, et dans l'émission « Le Vrai Journal », sur la même chaîne.

Pour le cinéma, il a réalisé *Dans la peau de Jacques Chirac*, autobiographie non autorisée du président de la République, puis, avec Michel Royer, *Ségo et Sarko sont dans un bateau*, puis plus tard, avec son épouse Daisy d'Errata (de son vrai nom Daisy d'Errata), *Dans la peau de Fidel Castro*, biographie non autorisée de Fidel Castro, et *Dans la peau de Vladimir Poutine*, autobiographie satirique.

Il a fondé en 2016 le Festival international du film culte de Trouville-sur-Mer, et l'année suivante le Festival du film politique de Porto-Vecchio.

Je ne pouvais pas ne pas interpeller ce grand pourfendeur de l'hypocrisie et de la bêtise.

> « Mon cher Karl,
>
> Depuis le temps que tu consacres ton énergie, personnelle et professionnelle, à pourfendre la bêtise et à ferrailler contre la connerie ordinaire, as-tu le sentiment d'avoir marqué des points ? Ou bien penses-tu que, en dépit de tes efforts et de ceux d'une petite armée de résistants impavides, l'ennemi a gagné du terrain ? »

Je n'exagère rien en disant que, trente-six fois et même davantage, par texto, par mail, ou de vive voix, Karl m'a promis sa réponse « pour demain ou au plus tard début de semaine prochaine ».

À présent, au moment de mettre sous presse, pas une ligne de Karl à l'horizon, il semble donc plus sage de plier les jambes : le poisson ne mordra plus.

Probablement Karl a-t-il voulu, avec cette presque fin de quasi-non-recevoir, m'opposer la formule très prisée des psychanalystes : « Ta question est plus importante que ma réponse. »

# Zythum

François se rend au siège social de l'entreprise de son ami Jean-Pierre, brasseur, bien qu'il ne soit pas de la famille de Pierre et Claude.

— Ici, interroge François, tu ne fais que de la bière contemporaine ?

— C'est-à-dire ??? s'enquiert perplexement Jean-Pierre.

— Tu ne fais pas de zythum ?

— C'est-à-dire ?????

— Le zythum, c'est cette boisson fermentée qui tenait lieu de bière, dans l'Égypte antique. Tu n'en fais pas ?

— Ah non, je n'ai jamais fait de zythum, et je ne ferai jamais de zythum !!!

— C'est ton dernier mot, Jean-Pierre ?

— Oui, c'est mon dernier mot.

— Eh bien, trinquons, mon ami ! conclut François, car moi aussi, c'est mon dernier mot, dans le DAB.

— Dans le DAB ???? C'est-à-dire ??

— Cherche pas ! Santé !

DANS LA MÊME COLLECTION

***Ouvrages parus***

Philippe ALEXANDRE
*Dictionnaire amoureux de la politique*

Albert ALGOUD
*Dictionnaire amoureux de Tintin*

Claude ALLÈGRE
*Dictionnaire amoureux de la science*

Tetiana ANDRUSHCHUCK et Danièle GEORGET
*Dictionnaire amoureux de l'Ukraine*

Metin ARDITI
*Dictionnaire amoureux de la Suisse*
*Dictionnaire amoureux de l'esprit français*
*Dictionnaire amoureux d'Istanbul*

Pierre ASSOULINE
*Dictionnaire amoureux des écrivains et de la littérature*

Jacques ATTALI
*Dictionnaire amoureux du judaïsme*

Alain BARATON
*Dictionnaire amoureux des jardins*
*Dictionnaire amoureux des arbres*

Christophe BARBIER
*Dictionnaire amoureux du théâtre*

Jean-Baptiste BARONIAN
*Dictionnaire amoureux de la Belgique*

Alain BAUER
*Dictionnaire amoureux de la franc-maçonnerie*
*Dictionnaire amoureux du crime*

Olivier BELLAMY
*Dictionnaire amoureux du piano*

*Dictionnaire amoureux de Chopin*

Yves Berger
*Dictionnaire amoureux de l'Amérique (épuisé)*

Laurent Binet et Antoine Benneteau
*Dictionnaire amoureux du tennis*

Adam Biro
*Dictionnaire amoureux de l'humour juif*

Patrice Blanc-Francard
*Dictionnaire amoureux du jazz*

Denise Bombardier
*Dictionnaire amoureux du Québec*

Éric Bouhier
*Dictionnaire amoureux de San-Antonio*

Hervé Bourges
*Dictionnaire amoureux de l'Afrique*

Jean-Claude Carrière
*Dictionnaire amoureux de l'Inde*
*Dictionnaire amoureux du Mexique*

Jean des Cars
*Dictionnaire amoureux des trains*
*Dictionnaire amoureux des monarchies*

Michel del Castillo
*Dictionnaire amoureux de l'Espagne*

Antoine de Caunes
*Dictionnaire amoureux du rock*

Patrick Cauvin
*Dictionnaire amoureux des héros (épuisé)*

Jacques Chancel
*Dictionnaire amoureux de la télévision*

Malek Chebel
*Dictionnaire amoureux de l'Algérie*
*Dictionnaire amoureux de l'islam*
*Dictionnaire amoureux des Mille et Une Nuits*

Jean-Loup Chiflet
*Dictionnaire amoureux de l'humour*
*Dictionnaire amoureux de la langue française*

Catherine Clément
*Dictionnaire amoureux des dieux et des déesses*

Richard Collasse
*Dictionnaire amoureux du Japon*

André Comte-Sponville
*Dictionnaire amoureux de Montaigne*

Gérard de Cortanze
*Dictionnaire amoureux des Sixties*

Xavier Darcos
*Dictionnaire amoureux de la Rome antique*
*Dictionnaire amoureux de l'école*

Bernard Debré
*Dictionnaire amoureux de la médecine*

Jean-Louis Debré
*Dictionnaire amoureux de la République*

Alain Decaux
*Dictionnaire amoureux d'Alexandre Dumas*

Didier Decoin
*Dictionnaire amoureux de la Bible*
*Dictionnaire amoureux des faits divers*

André Deledicq et Mickaël Launay
*Dictionnaire amoureux des mathématiques*

Jean François Deniau
*Dictionnaire amoureux de la mer et de l'aventure*

Bertrand Dicale
*Dictionnaire amoureux de la chanson française*

Alain Duault
*Dictionnaire amoureux de l'opéra*

Alain Ducasse
*Dictionnaire amoureux de la cuisine*

Benoît Duteurtre
*Dictionnaire amoureux de la Belle Époque et des Années folles*

Jean-Paul et Raphaël Enthoven
*Dictionnaire amoureux de Marcel Proust*

Nicolas d'Estienne d'Orves
*Dictionnaire amoureux de Paris*

Vladimir Fédorovski
*Dictionnaire amoureux de Saint-Pétersbourg*

Dominique Fernandez
*Dictionnaire amoureux de la Russie*
*Dictionnaire amoureux de l'Italie*
*(deux volumes sous coffret)*
*Dictionnaire amoureux de Stendhal*

Franck Ferrand
*Dictionnaire amoureux de Versailles*

Luc Ferry
*Dictionnaire amoureux de la philosophie*

Élisabeth de Feydeau
*Dictionnaire amoureux du parfum*

Jean-Louis Fournier
*Dictionnaire amoureux du Nord*

Patrice Franceschi
*Dictionnaire amoureux de la Corse*

José Frèches
*Dictionnaire amoureux de la Chine*

Max Gallo
*Dictionnaire amoureux de l'histoire de France*

René Guitton
*Dictionnaire amoureux de l'Orient*

Claude Hagège
*Dictionnaire amoureux des langues*

Hervé Hamon
*Dictionnaire amoureux des îles*

Daniel Herrero
*Dictionnaire amoureux du rugby*
*Dictionnaire amoureux de l'Ovalie*

Homeric
*Dictionnaire amoureux du cheval*

Francis Huster
*Dictionnaire amoureux de Molière*

Gilles Jacob
*Dictionnaire amoureux du Festival de Cannes*

Daniel Jouanneau
*Dictionnaire amoureux de la diplomatie*

Serge July
*Dictionnaire amoureux du journalisme*
*Dictionnaire amoureux de New York*

Alain Juppé
*Dictionnaire amoureux de Bordeaux*

Christian Laborde
*Dictionnaire amoureux du Tour de France*

Jacques Lacarrière
*Dictionnaire amoureux de la Grèce*
*Dictionnaire amoureux de la mythologie (épuisé)*

André-Jean Lafaurie
*Dictionnaire amoureux du golf*

Pierre et Olivier de Lagarde
*Dictionnaire amoureux du patrimoine*

Mathieu Laine
*Dictionnaire amoureux de la liberté*

Jack Lang
*Dictionnaire amoureux de François Mitterrand*

Gilles Lapouge
*Dictionnaire amoureux du Brésil*

François Laroque
*Dictionnaire amoureux de Shakespeare*

Michel Le Bris
*Dictionnaire amoureux des explorateurs*

Bernard Lecomte
*Dictionnaire amoureux des papes*

Anne Lehoërff
*Dictionnaire amoureux de l'archéologie*

Nicole Le Douarin
*Dictionnaire amoureux de la vie*

Jean-Yves Leloup
*Dictionnaire amoureux de Jérusalem*

Pierre Lemaitre
*Dictionnaire amoureux du polar*

Évelyne Lever
*Dictionnaire amoureux des reines*

Mathilde Levesque
*Dictionnaire amoureux de l'éloquence*

Paul Lombard
*Dictionnaire amoureux de Marseille*

Peter Mayle
*Dictionnaire amoureux de la Provence*

Michel Meyer
*Dictionnaire amoureux de l'Allemagne*

Christian Millau
*Dictionnaire amoureux de la gastronomie*

Richard Millet
*Dictionnaire amoureux de la Méditerranée*

François et Valentin Morel
*Dictionnaire amoureux de l'inutile*

Pierre Nahon
*Dictionnaire amoureux de l'art moderne et contemporain*

Alexandre Najjar
*Dictionnaire amoureux du Liban*

Henri Pena-Ruiz
*Dictionnaire amoureux de la laïcité*

Gilles Perrault
*Dictionnaire amoureux de la Résistance*

Jean-Christian Petitfils
*Dictionnaire amoureux de Jésus*

Loïck Peyron
*Dictionnaire amoureux de la voile*

Jean-Robert Pitte
*Dictionnaire amoureux de la Bourgogne*

Bernard Pivot
*Dictionnaire amoureux du vin*

Gilles Pudlowski
*Dictionnaire amoureux de l'Alsace*

Yann Queffélec
*Dictionnaire amoureux de la Bretagne*
*Dictionnaire amoureux de la mer*

Christiane Rancé
*Dictionnaire amoureux des saints*

Alain Rey
*Dictionnaire amoureux des dictionnaires*
*Dictionnaire amoureux du diable*

François Rollin
*Dictionnaire amoureux de la bêtise*

Pierre Rosenberg
*Dictionnaire amoureux du Louvre*

Jean-Marie Rouart
*Dictionnaire amoureux de Jean d'Ormesson*

Élisabeth Roudinesco
*Dictionnaire amoureux de la psychanalyse*

Marcel Rufo
*Dictionnaire amoureux de l'enfance et de l'adolescence*

Ève Ruggieri

*Dictionnaire amoureux de Mozart*

Danièle SALLENAVE
*Dictionnaire amoureux de la Loire*

Elias SANBAR
*Dictionnaire amoureux de la Palestine*

Jérôme SAVARY
*Dictionnaire amoureux du spectacle (épuisé)*

Jean-Noël SCHIFANO
*Dictionnaire amoureux de Naples*

Alain SCHIFRES
*Dictionnaire amoureux des menus plaisirs (épuisé)*
*Dictionnaire amoureux du bonheur*

Robert SOLÉ
*Dictionnaire amoureux de l'Égypte*

Philippe SOLLERS
*Dictionnaire amoureux de Venise*

Michel TAURIAC
*Dictionnaire amoureux de De Gaulle*

Frédéric THIRIEZ
*Dictionnaire amoureux de la montagne*

Denis TILLINAC
*Dictionnaire amoureux de la France*
*Dictionnaire amoureux du catholicisme*
*Dictionnaire amoureux du Général*

Trinh Xuan THUAN
*Dictionnaire amoureux du ciel et des étoiles*

André TUBEUF
*Dictionnaire amoureux de la musique*

Jean TULARD
*Dictionnaire amoureux du cinéma*
*Dictionnaire amoureux de Napoléon*

Mario VARGAS LLOSA
*Dictionnaire amoureux de l'Amérique latine*

Hubert Védrine
*Dictionnaire amoureux de la géopolitique*

Dominique Venner
*Dictionnaire amoureux de la chasse*

Jacques Vergès
*Dictionnaire amoureux de la justice*

Pascal Vernus
*Dictionnaire amoureux de l'Égypte pharaonique*

Frédéric Vitoux
*Dictionnaire amoureux des chats*

Olivier Weber
*Dictionnaire amoureux de Joseph Kessel*

Jean-Michel Wilmotte
*Dictionnaire amoureux de l'architecture*

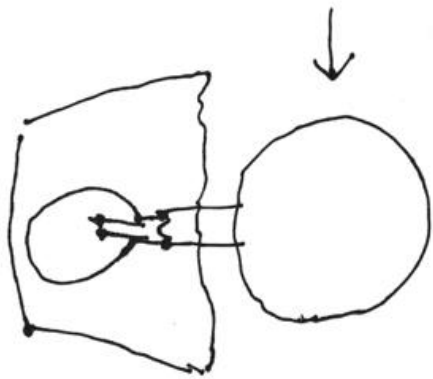
Denis Zervudacki
(sous la direction de)
*Dictionnaire amoureux de l'entreprise et des entrepreneurs*

***À paraître***

Anne-Laure Béatrix
*Dictionnaire amoureux des musées*

Allain Bougrain Dubourg
*Dictionnaire amoureux des oiseaux*

Vincent Duluc
*Dictionnaire amoureux de la Coupe du monde*



Suivez toute l'actualité des Éditions Plon sur
www.plon.fr

et sur les réseaux sociaux